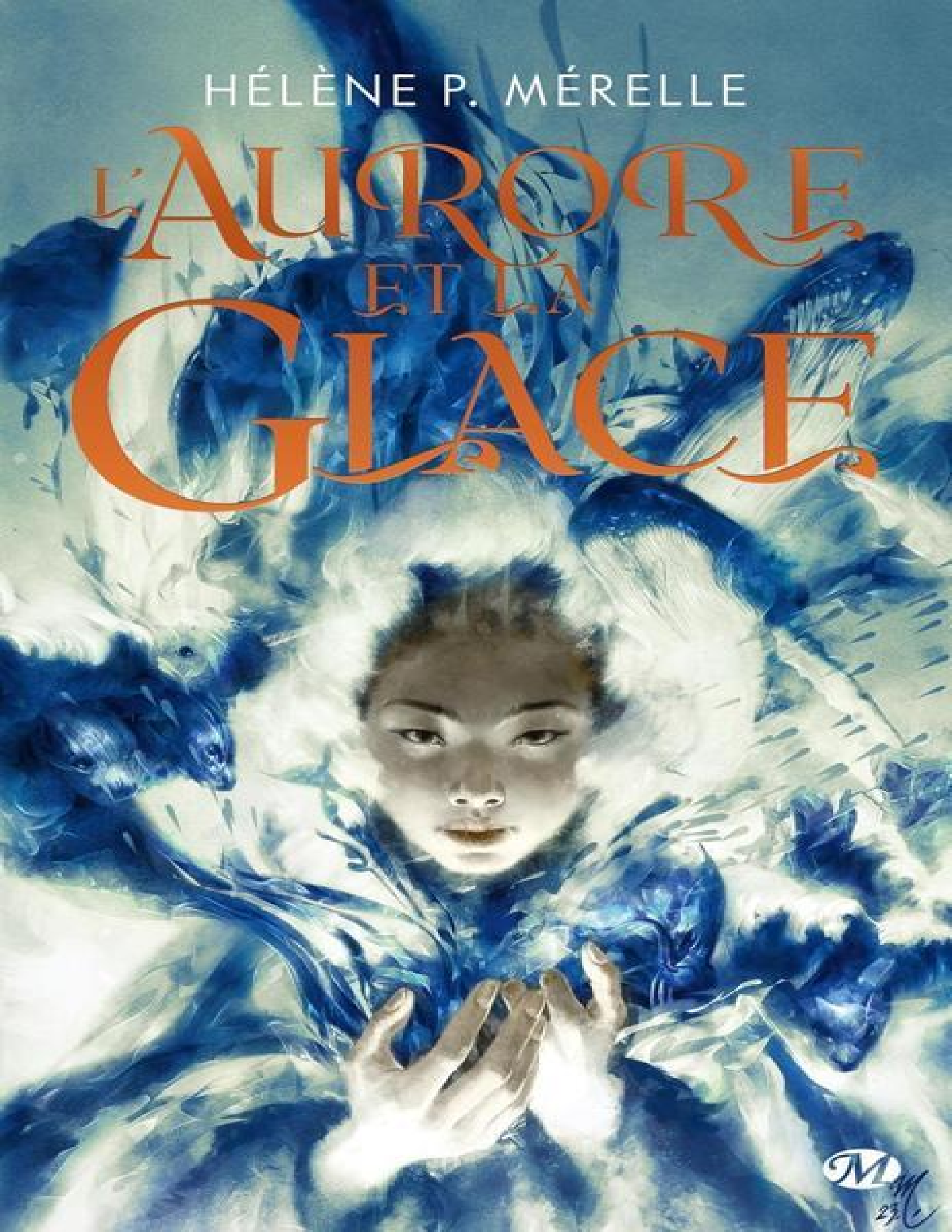


HÉLÈNE P. MÉRELLE

L'AURORE ET LA GLACE



M

23

Hélène P. Mérelle

L'Aurore et la glace

Milady

OceanofPDF.com

1

UN APPEL DANS LA NUIT

*Nuuk, capitale du Groenland.
Quartier de l'université.*

Lorsque je me réveille au milieu de la nuit, un être invisible se tient dans la chambre.

Mon cœur manque un battement, puis l'entraînement l'emporte sur la surprise. J'expire lentement, je desserre mes doigts crispés sur le drap. Immobile, je me concentre sur ce qui m'entoure : la lueur verdâtre de l'enseigne, de l'autre côté de la rue, filtre à travers les rideaux élimés. J'entends les ronflements d'un de mes colocataires, probablement Anton, qui a dû rentrer d'une fête sur le campus il y a peu de temps. C'est peut-être lui qui m'a réveillée en faisant claquer la porte de sa chambre...

L'autre possibilité, bien sûr, c'est que cette présence sans nom et sans forme m'ait appelée avec une telle insistance qu'elle a interrompu mon sommeil. Selon mon grand-père, nous autres, chamans, nous sommes comme des fanaux dans l'obscurité entourés de nuées de moustiques : les Esprits qui cherchent à communiquer.

Que veut celui-ci ?

Même dans un demi-sommeil, mon esprit est si habitué à la transe que mes sens s'ouvrent d'eux-mêmes à l'Autre Monde. Mes perceptions s'étendent au-delà de l'appartement miteux, des barres de résidences universitaires, de la ville de Nuuk assoupie, du fjord bordé de glace, vers le ciel immense où palpite une des dernières aurores boréales du printemps.

— Chamane...

Le souffle qui m'appelle fait brutalement tomber la température de la pièce. Je frissonne et tends machinalement une main pour remonter la couverture sur mes épaules, mais elle n'est plus là. Je suis allongée sur le

versant d'une colline. L'herbe est soudée au sol par le givre et ne bouge pas d'un brin malgré le vent qui siffle. Un brouillard humide enveloppe le paysage comme un suaire. Je plisse les yeux pour le percer ; il se déchire avec réticence, et j'aperçois les dents acérées des montagnes. Elles encerclent une crique dont la forme ne m'est pas familière, parsemée d'icebergs à la dérive. Ce n'est certainement ni Nuuk, où je me trouve, ni aucun des fjords du Groenland que je connais.

— Où m'as-tu emmenée ? Que veux-tu me montrer ?

L'Esprit ignore mes questions. Je sens sa réticence peser sur mes os. Rancœur, frustration, et un sourd ressentiment.

Pourquoi m'a-t-il réveillée s'il refuse de me parler ?

On dirait qu'il m'en veut, pour une raison obscure. Peut-être simplement parce que je suis en vie.

J'étais très jeune quand mes capacités se sont révélées. Lors de mes premières trances, certains Esprits me terrifiaient. Ceux qui ont subi une mort injuste sont souvent d'humeur violente, imprévisible, tandis que d'autres s'effarouchent à pas délicats sur une glace si fine qu'ils peuvent disparaître à la moindre erreur. Il a fallu toute la patience de mon grand-père pour me persuader de ne pas les craindre. Les Esprits des morts ne peuvent pas agir dans le monde des vivants, ni s'en prendre physiquement au chaman, même si les plus puissants peuvent manipuler des éléments naturels, comme le vent ou la pluie.

Aataq, mon grand-père, m'a aussi appris une chose essentielle : c'est au chaman de diriger les Esprits, et non l'inverse. Pendant la transe, mon corps se change en poussière d'étoiles à travers la voûte céleste. Il marque le chemin que les morts doivent emprunter. S'ils désirent transmettre leur message aux vivants, je suis là pour écouter leur dernier adieu, leurs lamentations ou leurs avertissements. Parfois, ils ne gargouillent que des mots incompréhensibles. D'autres Esprits, comme celui-ci, ne réussissent pas à communiquer.

— Parle-moi.

Mais il garde maintenant un silence obstiné. Le vent se renforce. Le martèlement des rafales évoque un tambour cérémoniel comme ceux que les anciens chamans utilisaient pour initier le contact ; l'Esprit serait-il l'un d'eux ?

Un de mes ancêtres avec un sale caractère ? Ça ne m'étonnerait pas vraiment...

Je note dans ma mémoire le paysage entrevu par les échancrures de la brume : une côte découpée, déserte, surplombée par un massif montagneux. Un cap terminé par deux lignes de rochers parallèles, comme de longues griffes noires prises dans les glaces.

Je sais déjà que ce renseignement ne me servira à rien. Comment identifier ce lieu alors que le Groenland compte plus de quarante mille kilomètres de côtes inhabitées semblables à celle-ci ? Et je ne sais même pas pourquoi cet Esprit veut me le montrer !

Je rappelle ma concentration et j'ordonne :

— Parle-moi, ou bien laisse-moi en paix.

Le vent mugit à mes oreilles, furieux. Le froid est si intense qu'il m'écorche la peau.

Cette fois, j'en ai assez.

L'un après l'autre, je ferme tous mes sens de chamane au monde des Esprits. La colline gelée redevient une chambre exiguë dans une cité-dortoir pour étudiants fauchés. Ronflements et grincements de lit remplacent peu à peu le bruit du vent. Il faut plus de temps à mon corps pour se réchauffer. J'enfouis sous le drap ma main gauche, toujours plus sensible au froid.

Par l'interstice entre les rideaux, j'aperçois les néons verts de la supérette. Ils dessinent la forme approximative d'un ours, l'emblème commercial de la chaîne.

Depuis combien de temps n'a-t-on pas vu d'ours polaire dans ce quartier ?

Le nouveau Groenland du ^{xxi}e siècle. On fait fuir les animaux de plus en plus loin des villes, mais on donne leur nom à des rues et on fabrique des peluches à leur effigie, pour les vendre aux touristes.

L'Esprit n'a pas totalement disparu. À la périphérie de ma conscience, je le sens s'attarder dans un coin de la pièce. Il m'observe, mais sa colère s'est changée en résignation amère. Il finira par disparaître, peut-être pour chercher un autre chaman qui réussira à comprendre ce qu'il attend de lui.

Il est encore tôt et je n'ai pas de cours avant l'après-midi. Je me renfonce dans le cocon de couvertures et je sommeille en attendant le matin.

Cette fois, le rai de lumière entre les rideaux ne vient pas de l'enseigne. C'est la lune qui jette sa lueur blafarde sur mon passé. Les images vont et

viennent derrière mes paupières closes, dansent comme des flocons insaisissables dans l'air coupant de la banquise... Un cercle de tentes en peau de phoque. Un nourrisson emmaillotté. Un pantin de bois et de plumes. Pas de doute, je suis de retour dans le cauchemar familial de mon enfance.

Je regarde à terre. Une flaque de sang chaud fait fondre la neige. Un clignement de paupières, et le sang a disparu. Il ne reste qu'un trou d'eau bleuâtre dans la banquise brisée, comme ceux que font les pêcheurs.

Malgré moi, mes yeux se baissent. Le pantin de plumes gît au sol, avec les moufles brodées de perles que ma mère m'a cousues. Au bout de mes bras, plus de mains. Rien que des griffes qui laissent des traînées rouge vif dans la glace.

J'émerge du cauchemar hors d'haleine, moite de sueur. Pendant ce qui me semble une éternité, je suis incapable de déterminer ce qui m'a réveillée. Une voix, un craquement dans la glace ? Le cri rauque d'un harfang des neiges ?

Mais non, idiote. Pas ici, en ville.

Le rêve me colle encore à la conscience de tous ses filaments poisseux. Je me lève pour m'en libérer, juste au moment où le bruit se reproduit. Cette fois, je l'identifie : le son désagréable d'un portable, une vibration suffisante pour ébranler la table de chevet qui n'est pas tout à fait du bois et l'imité assez mal.

— Ça y est, tu es réveillée ? grommelle la voix enrouée d'Aataq, mon grand-père.

— Je... Oui.

Je me redresse en sursaut, saisie d'une brusque angoisse.

— Pourquoi m'appelles-tu à cette heure ? Une complication... l'hôpital ?

Quelle heure est-il, d'ailleurs ?

— Fillette, ronchonne Aataq, il n'est pas si tôt. Quand j'avais ton âge, je partais à la pêche bien avant l'aube avec mon père, et il me disait toujours...

Je pousse un soupir de soulagement tout en écoutant d'une oreille distraite cette histoire que je connais déjà. Mon grand-père s'est fracturé le dos en tombant d'un escabeau, il y a quelques semaines. Il doit porter un corset et rester alité le temps que ses vertèbres lombaires se ressoudent,

mais il obéit avec beaucoup de répugnance aux consignes du médecin, et j'ai peur qu'il essaie de se lever seul et fasse une autre mauvaise chute.

Inutile de t'affoler. On dirait que tout va bien.

Je vérifie l'heure : un peu plus de cinq heures. Le soleil va bientôt se lever. J'attends avec impatience qu'Aataq fasse une pause pour répéter ma question :

— Pourquoi m'appelles-tu ?

— J'ai un travail pour toi, m'annonce-t-il. Tu connais Marks, du Bureau d'enquêtes des assurances maritimes ?

Je ne peux retenir ma grimace. Oui, je connais Marks. J'ai participé à quelques missions pour lui, quand j'accompagnais mon grand-père comme apprentie. Je ne l'apprécie pas beaucoup : il est certainement compétent, mais plus froid qu'un iceberg.

— Il s'est produit un naufrage, sur la côte est, poursuit Aataq. Marks voulait m'engager pour l'enquête, et il était plutôt contrarié d'apprendre que je ne pouvais pas me déplacer, mais je lui ai assuré que tu t'en chargerais aussi bien que moi.

Mon grand-père a une longue convalescence devant lui, même s'il refuse de l'admettre. Être immobilisé dans son lit n'améliore pas son humeur. Chacun des membres de la famille prend bien soin de ne pas le contrarier. Mais tout de même...

— Je ne peux pas quitter Nuuk maintenant, j'ai des cours tout le reste de la semaine. Tu aurais dû me demander avant de proposer à Marks que je te remplace.

Un silence au bout du fil. Je connais trop bien mon grand-père pour croire qu'il prépare des excuses, ou bien qu'il va changer d'avis. Je peux l'imaginer, les sourcils froncés, cherchant ses mots.

— Tu dois y aller, finit-il par déclarer. C'est important.

C'est à mon tour de me taire, et Aataq attend patiemment. Entre nous, ces silences sont lourds de significations. Ils peuvent vouloir dire : « Un Esprit m'a chargé de te transmettre ce message, mais je ne peux pas trahir son secret et te révéler son nom. » Ou encore : « Je demanderai conseil aux Esprits sur ce sujet avant de te répondre. » Plus souvent, cependant, je les interprète comme : « Fais-moi confiance. »

Je repasse mentalement mon planning de la semaine. Les cours s'arrêtent vendredi pour quinze jours de vacances, avant le semestre de

printemps, je ne manquerai donc pas grand-chose. En fait, mon principal objectif pour ces quelques jours était de trouver une autre colocation pour le semestre suivant. L'argent que me rapportera la mission pour Marks sera le bienvenu si je dois verser une caution.

— D'accord. Je m'en occuperai. Est-ce que tu sais où exactement s'est produit l'accident ? Comment est-ce que je dois me rendre sur place ?

— Un avion doit bientôt décoller de Nuuk. Comme tu n'as pas de voiture, j'ai demandé à Sven de passer te prendre. Tu te souviens de lui ? On a travaillé plusieurs fois ensemble. Je lui ai donné ton adresse, et il sera en bas de chez toi dans une quinzaine de minutes.

Cette fois, je bondis sur mes pieds et je m'écrie :

— « Quinze minutes » ?! Aataq, tu exagères ! Comment veux-tu que je sois prête en si peu de temps ?

— Prépare-toi au lieu de parler. Tu gagneras du temps.

Et il raccroche sans s'embarrasser de formules de politesse. J'adresse quelques insultes choisies au téléphone muet avant de filer sous la douche.

L'eau chaude est abondante si tôt le matin, avant que mes deux colocataires n'en profitent. La cabine est toujours aussi exiguë, en revanche. Je suis plutôt grande, et je dois plier la nuque pour me rincer les cheveux sous le pommeau. Comme d'habitude, je me cogne le coude contre le carrelage ébréché.

Décidément, tu dois trouver mieux que cet endroit...

Un bref coup d'œil au miroir constellé de dentifrice ou d'autres produits plus douteux. Cernes sous les yeux, d'un bleu violacé qui se remarque même sur ma peau ambrée. Mèches emmêlées qui s'échappent de ma longue natte de cheveux noirs.

Les traces d'une nuit difficile...

Je me recoiffe en moins d'une minute, mes doigts tressent de leur propre mouvement pendant que je réfléchis à ce que je dois emporter. J'aimerais avoir l'air d'une chamane professionnelle, pas d'une étudiante de vingt ans. Mais une autre préoccupation prend le dessus : pour aller sur le terrain au tout début du mois de mars, il vaut mieux enfiler deux couches de vêtements chauds superposées.

Ma parka en peau de phoque a été coupée et cousue par ma mère. Elle est ornée de perles et de broderies multicolores, des motifs inuits ancestraux. Mon pull noir, en revanche, avec sa doublure polaire respirante,

vient d'un magasin de sport de la capitale. Ce mélange de modernité et de tradition, c'est toute ma vie résumée dans un placard.



Il ne m'a pas fallu longtemps pour m'habiller. J'espère bien que ma participation à l'enquête se limitera à deux jours, y compris le voyage, mais j'emporte des tenues chaudes de rechange au cas où le séjour sur le site se prolongerait.

Dans le couloir, mes semelles collent au sol et se décolle avec un couinement. Plusieurs mois de saleté accumulée par des habitants qui se succèdent dans cet appartement sans se soucier de l'entretenir... J'ai déjà préparé une liasse de billets pour couvrir ce qui reste de mon loyer en sous-location. Trois mois, c'était la période d'essai convenue. Je n'ai pas l'intention de remettre les pieds ici.

J'occupais la chambre d'une certaine Hanna, partie pour un semestre d'étude au Danemark. L'appartement est au nom de son cousin, Maikan, que je trouve assis à la table de la minuscule cuisine. Ses yeux sont injectés de sang. Il travaille la nuit pour payer ses études de journalisme et revient sans doute de son boulot. Un de ses boulots, en tout cas, du genre qui implique un paiement en argent liquide.

Il est seulement vêtu d'un bas de survêtement gris qui révèle sa peau mate. Le chignon dans sa nuque, à moitié défait, laisse couler de longues mèches noires luisantes. Il est inuit, comme moi, mais la ressemblance s'arrête à ces quelques traits d'apparence. Né ici, en ville, il n'a jamais chassé ni pêché de sa vie, encore moins parlé aux Esprits de ses ancêtres. Il ne connaît pas le goût du phoque bouilli et se nourrit de fast-food et de bière bon marché. Je lui tends l'argent du loyer et j'explique :

— Je dois partir. Un coup de fil de mon grand-père. Il reste un carton d'affaires dans la chambre, que je ne peux pas emporter aujourd'hui, mais je reviendrai les chercher dès que je pourrai, d'accord ?

Maikan ne semble pas touché par ma désertion. On se connaît à peine. Ici, à Nuuk, je ne me suis pas fait d'amitiés plus profondes que la peau, ni plus nombreuses que les doigts d'une main. Ma main intacte, je veux dire.

— Pas de problème, dit-il. Hanna revient le mois prochain, et je ne prendrai pas d'autre locataire d'ici là.

Comme il me reste cinq minutes, je sors deux tasses dans le placard et j'y verse quelques cuillères de café soluble. Je pose les tasses sur le plateau du micro-ondes, constellé de taches de graisse et de liquides solidifiés. L'appareil se met en route en renâclant. Encore quelque chose à nettoyer, ou, mieux, à remplacer...

Tout l'appartement est dans cet état... Toute ma vie aussi.

Les Inuits disent que le café devrait être fort comme la mort et doux comme l'amour. Belle devise. Mais celui-ci est insipide, bon marché, toujours amer.

— Quel problème te tire du lit à une heure pareille ? demande Maikan.

Son ton somnolent ne marque pas un grand intérêt pour ma réponse. Nous avons déjà eu quelques conversations à propos de mon métier, la première fois quand j'ai emménagé. Maikan n'avait jamais rencontré de chaman, et il se demandait si j'allais tracer des pentacles mystiques avec des bougies pour invoquer des créatures démoniaques, le genre de scènes qu'il doit voir dans des séries télé.

Rien d'aussi spectaculaire...

Je replace la tasse délicatement sur un des cercles brunâtres qui constellent la table.

— Un bateau s'est échoué quelque part sur la côte est. Je pars avec les techniciens du Bureau d'enquêtes, qui vont essayer de trouver les causes de l'accident.

— À l'est ? C'est la côte sauvage..., commente Maikan avec un reniflement de dégoût.

Je n'en prends pas offense, même si je suis née là-bas. Tout est en effet sauvage vers l'est : les vents, les courants, les ours polaires, et les villages reculés au fond des fjords. Je pense à l'Esprit qui n'a pas réussi à communiquer avec moi et au cap déchiqueté qu'il m'a montré, sans une seule trace d'être humain... Voilà à quoi ressemble la côte est du Groenland, bordée par l'océan Arctique.

— Je dois y aller. Je t'appellerai pour mes affaires... Merci.

Maikan lève vaguement sa tasse en guise d'adieu, le regard déjà retourné dans le vague. Je saisis mon sac et pars en refermant sans bruit la porte derrière moi.

J'arrive au coin de l'immeuble et m'aperçois qu'il commence à faire jour, une aube sans soleil dans un ciel gris bouché. La ville étend ses immeubles bon marché à flanc de colline, ses rues à demi dégagées bordées de neige sale. Nous sommes à Nuussuaq, le quartier où se trouve l'unique université du Groenland. J'y étudie la théologie depuis trois ans. Ma famille a eu du mal à accepter cette décision ; mon grand-père, notamment, trouvait parfaitement inutile que je poursuive des études puisqu'il m'avait déjà enseigné, selon lui, tout ce que je devais savoir pour exercer mon métier de chamane. Mais, à dix-sept ans, je ne me sentais pas prête. Je voulais en apprendre davantage sur nos croyances, et celles des autres peuples arctiques.

Aataq ne voit pas l'intérêt de ces cours et n'a donc aucun scrupule à te les faire manquer...

La voiture de Sven débouche du carrefour, un tout-terrain aux flancs maculés de neige sale. Il me fait signe de monter sans couper le moteur. Je le remercie d'avoir fait ce détour pour venir me chercher, et il se contente d'écarter mes politesses d'un geste vague. Il n'a pas l'air beaucoup plus réveillé que moi. Ses yeux hébétés de sommeil sont cernés de rides molles. Il a dû se raser trop vite, oubliant quelques poils roux et gris. Avec sa chemise en flanelle mal boutonnée, il a plutôt l'air d'un ouvrier du port que d'un expert en génie maritime, mais je sais qu'Aataq a beaucoup d'estime pour son intelligence.

Nous traversons la ville jusqu'à l'aéroport, où nous attend le petit avion de la compagnie. Nuuk s'éveille lentement : quelques silhouettes avec des bonnets et des barbes descendent vers les quais. Des dockers, des pêcheurs, des ouvriers de plates-formes pétrolières... Dans ce quartier, avec les barres grises des hangars, les murs lépreux garnis de tags délavés, on pourrait se croire dans n'importe quel port du monde. Je réponds aux questions de Sven sur la santé de mon grand-père, puis je lui demande :

— Marks t'a donné quelques infos sur l'accident ?

Sven m'indique du pouce la feuille sur laquelle il a griffonné les premiers renseignements de l'enquête. Je lis tout haut le nom du navire échoué :

— *Polaris*.

Sven hoche la tête et commente d'un ton sarcastique :

— *Polaris...* J'ai vu un *Boréalis*, un *Arctica*, et même un *Queen of Ice*... Tous des navires de gros tonnage qui passaient par le canal de Suez avant que la route arctique soit navigable... Est-ce qu'ils croient que rebaptiser leurs navires va leur permettre d'ignorer les icebergs ? ou bien leur porter chance ?

— Visiblement, ça n'a pas suffi à celui-ci.

Sven, ingénieur maritime au Groenland depuis au moins dix ans, connaît la route navale arctique comme sa poche. Il m'adresse un grognement de dérision.

— Il y a beaucoup plus d'accidents sur cette route maritime que sur les autres, c'est sûr. Comme dit ton grand-père, ça permet à Marks d'augmenter chaque année les primes d'assurance qu'il réclame à ses clients !

Avec le réchauffement climatique, les températures s'élèvent deux à trois fois plus vite en Arctique que sur le reste du globe. Il est maintenant possible d'emprunter la route du Nord, le passage du Nord-Est, le détroit de Béring, à n'importe quel moment de l'année.

Possible, mais non sans danger.



Pour rejoindre le site du naufrage, depuis Nuuk, nous devons traverser le Groenland d'ouest en est. Il n'y a pas de route : tout le monde emprunte la voie des airs par ici, et la compagnie de Marks possède ses propres petits avions.

Sven s'installe le premier. Il réquisitionne deux sièges pour étaler sa grande carcasse dans une position plus confortable. Je suis accueillie avec empressement par Lénora, une petite femme ronde et grisonnante.

— Dess ! c'est toi qui remplaces ton grand-père ? Comment se passe sa convalescence ? Je parie qu'il est grognon comme un vieil ours !

Je confirme en m'asseyant à son côté. Aataq, Sven et elle ont souvent travaillé ensemble dans des enquêtes pour Marks. Lénora est une spécialiste des courants marins. Elle s'intéresse de près aux changements climatiques et à leurs conséquences sur les nouvelles voies navigables de l'océan Arctique. Mieux organisée que moi, ou prévenue plus tôt, elle a eu le temps de préparer une Thermos de café, que nous nous partageons.

Nous survolons l'immensité blanche de l'inlandsis, dans l'aube pâle qui bleuit le paysage. Le ciel est dégagé. Vers l'intérieur des terres, la calotte glaciaire paraît parfaitement plane, blanche, vierge. En réalité, elle a plutôt la forme d'un dôme, épais et bombé au centre de l'île, qui s'affine insensiblement jusqu'au pourtour. C'est là que l'inlandsis se déverse dans les fjords pour rejoindre l'océan. Sven, assis à ma droite, me fait remarquer les traces de recul des glaciers aux alentours des côtes et la couleur gris-vert des rivières qui s'en déversent.

— La fonte est déjà bien entamée pour un mois de mars, constate Lénora.

À son regard pensif, je devine qu'elle est déjà en train de calculer combien de millions de tonnes d'eau sont en train de ruisseler jusqu'à l'océan.

— Il a beaucoup neigé cet hiver, lui fais-je remarquer. Tu crois que l'inlandsis n'a pas retrouvé son épaisseur normale ?

— Voilà des années que les chutes de neige de l'hiver ne compensent plus la fonte des glaces en été, et le déséquilibre ne fait que s'aggraver. Même si les scientifiques n'arrivent pas à se mettre d'accord, je pense que le point de non-retour est atteint, et que la disparition de l'inlandsis est irréversible.

À quoi ressemblera un Groenland sans glace, dans quelques décennies ? Je n'arrive pas à l'imaginer.

Lénora jongle avec son téléphone, son appareil photo et son ordinateur portable tandis qu'elle essaie de repérer sur sa carte les endroits que nous survolons. Elle me montre des photos aériennes et pointe du doigt le paysage.

— Tu vois ce glacier, sous l'aile droite ? Le voici, l'an dernier, à la même époque. Tu vois combien il a reculé depuis la côte ? Et la taille du lac de fonte ?

Elle fait défiler ses images en marmonnant :

— L'année dernière, la calotte a perdu plus de cinq cents gigatonnes de glace, rien qu'en eau de fonte, et autant si tu calcules le volume des icebergs qui se sont détachés.

« Gigatonne » ? Trop de zéros pour moi... surtout si tôt le matin !

Je suis étudiante en théologie, pas en sciences ! Cependant, il n'est pas nécessaire de savoir manipuler des grands nombres pour s'apercevoir que la

température se réchauffe et que la glace fond. Je cherche toujours dans ma tête ce que représente une gigatonne. Lénora doit lire l'incompréhension sur mon visage, car elle traduit automatiquement par une comparaison :

— Au plus chaud de l'été, c'est comme si tu vidais six piscines par seconde dans l'océan. Et le niveau de l'eau augmente d'autant...

Sven s'étire en baillant, de l'autre côté de l'allée. Il se frotte les yeux et tend la main pour réclamer du café à son tour.

— Tu es une mère pour nous, mais inutile de faire un cours à Dess sur le réchauffement climatique. On en est tous témoins ici.

Lénora se renfrogne.

— Je suis bien trop jeune pour être ta mère, et, si je l'étais, je t'aurais appris à dire « s'il te plaît » quand tu demandes quelque chose.

— S'il te plaît, Lénora, répète-t-il docilement, puis-je avoir du café ?

Elle le sert avec un soupir exaspéré si théâtral qu'il m'arrache un sourire. Pour désamorcer l'affrontement, je les ramène au sujet du naufrage :

— Est-ce que l'un d'entre vous a obtenu de Marks quelques détails, à part le nom du bateau ?

Lénora lève les yeux au ciel.

— Comme d'habitude, Marks n'a rien voulu m'expliquer au téléphone. Il est tellement attaché à la confidentialité et tout ça...

— Il m'a rappelé juste avant l'embarquement, nous dit Sven. Il y a un changement de plan. Je comptais interroger l'équipage en premier, comme d'habitude, mais ce ne sera pas possible cette fois-ci.

— Pourquoi ?

— Seuls le capitaine et le pilote sont restés sur place pour répondre aux questions des enquêteurs. Tous les autres marins ont été évacués vers la clinique la plus proche.

— Ils sont blessés ? s'étonne Lénora. Je croyais que l'accident n'avait pas fait de victime...

Sven adopte une voix pointilleuse, sans doute censée imiter celle de Marks :

— Ils doivent subir des examens approfondis.

Reprenant son timbre grave normal, il ajoute :

— Il y a un disparu. Les autres sont indemnes, même pas une gelure, d'après ce que j'ai réussi à extorquer à Marks, mais c'est aux médecins de

se prononcer sur leur condition.

Je n'ai pas travaillé avec l'équipe assez souvent pour savoir si ces examens font partie de la routine. Je demande donc aux deux autres :

— Tester tout l'équipage ainsi, c'est normal ?

— Comme après un accident de la route, explique Sven. Surtout si on soupçonne de l'alcool ou de la drogue à bord. C'est malheureusement une cause banale d'accident. Avec le froid et la nuit polaire, la tentation de boire pour se réchauffer est grande. Les routes maritimes de l'Arctique sont déjà dangereuses en temps normal pour un pilote lucide et expérimenté, alors, si son attention est relâchée ou ses réflexes moins rapides...

— Espérons que Marks nous le dira si les tests sont positifs, soupire Lénora.

Voyant mon étonnement, Sven précise :

— Le chef tient à ce que ses différents experts se cantonnent à leur champ de recherche sans empiéter sur celui des autres ni les influencer par ce qu'ils ont découvert. Pour éviter les hypothèses farfelues...

— S'il fait tester tout le monde, et pas seulement le pilote, remarque Lénora, c'est qu'il a dû se passer quelque chose avec l'équipage. Ils ont peut-être expliqué l'accident d'une manière incohérente à ceux qui les ont recueillis.

— En tout cas, ils ont eu de la chance, commente Sven. Il y avait un navire de recherches océanographiques tout près, le *Borée*. Il a pu les recueillir presque tous.

— « Presque tous » ?

Avec un haussement d'épaules fataliste, il précise :

— Un homme d'équipage porté disparu, probablement précipité par-dessus bord au moment du choc.

Même moi, avec mon peu d'expérience, je sais ce que cela signifie. Avec ou sans gilet de sauvetage, le marin n'a aucune chance de survie dans cette eau glaciale. « Disparu » veut simplement dire que son corps n'a pas encore été retrouvé.

Mais Sven a raison : avec un seul mort parmi l'équipage, on peut considérer qu'ils ont eu de la chance. La côte est du Groenland est presque inhabitée, et le seul navire de sauvetage dans le secteur se trouve à Ittoqqortoormiit, à plusieurs heures de navigation au nord de la zone. À

supposer que l'entrée du port ne soit pas encore bloquée par la glace de l'hiver, il serait arrivé bien trop tard pour leur porter secours.

Sven ouvre les derniers messages de Marks et fait défiler les informations sur son téléphone en nous les commentant.

— Il faudra se contenter du témoignage du capitaine. Il est russe, on dirait.

Il fronce les sourcils et ajoute :

— D'après Marks, il prétend ne pas connaître assez d'anglais pour remplir les déclarations et réclame que tous les documents lui soient traduits.

— C'est malin de sa part, ricane Lénora.

Elle se penche vers moi pour expliquer :

— Un capitaine maîtrise forcément assez bien l'anglais pour se faire comprendre. C'est la langue internationale du transport maritime. En faisant semblant de ne pas bien le parler, il gagne du temps pour préparer ses réponses à l'enquête. Il attend peut-être l'arrivée d'un avocat.

Voilà qui ne fait pas mes affaires. Je n'ai pas envie d'être coincée sur cette enquête pendant plusieurs jours.

— Combien de temps faudra-t-il pour trouver un interprète russe à votre avis ?

Sven secoue la tête d'un air moqueur.

— Le capitaine du *Polaris* a voulu jouer au petit malin avec Marks, mais il a perdu. Le chef a réussi à dénicher quelqu'un qui parle russe à bord du *Borée*, et il l'a aussitôt embauché pour assurer la traduction.

Lénora contemple son café d'un air désabusé.

— Vu la manière dont cette enquête commence, soupire-t-elle, je parie qu'elle va devenir un vrai sac de nœuds.

2

LE NAUFRAGE DU *POLARIS*

Cap du Morse, côte est du Groenland.

Le *Polaris* n'a pas eu l'ombre d'une chance. Je peux le constater dès que j'arrive en haut de la crête et que je le vois, gisant sur le flanc, l'étau de la glace refermé autour de sa coque éventrée.

Il s'est échoué dans une petite crique qu'il obstrue entièrement, au pied du cap Aivik, autrement dit « le cap du Morse ». Celui-ci mérite bien son nom aujourd'hui. Des lignes de rochers pareilles à des défenses percent la carcasse d'acier, qui vomit son contenu sur la glace.

Le *Polaris* devait transporter des conteneurs. Lors de l'accident, une partie de sa cargaison a basculé. Le navire éventré s'est échoué, ses conteneurs multicolores dispersés autour de lui.

Ces deux derniers jours, la température est tombée à dix degrés en-dessous de zéro. La banquise s'est déjà reformée. Des nénuphars de glace fleurissent tout autour de l'énorme carcasse métallique prisonnière, affalée dans la crique. Quelques groupes de témoins observent la scène depuis les hauteurs. Sven, à ma droite, a déjà sorti ses jumelles pour se faire une première idée des dégâts. La coque semble déchirée sur le tiers de sa longueur, bien en dessous de la ligne de flottaison.

— On voit pourtant la double coque, se désole-t-il. C'était un navire solide, qui aurait dû résister.

— C'est toujours ce que tu dis, riposte Lénora. Vous, les ingénieurs, vous croyez dur comme fer que les progrès techniques peuvent vous protéger de tout. Ça vous rassure, je pense.

Sven bougonne et montre du doigt la parka orange vif dans laquelle Lénora s'est enveloppée. Avec sa silhouette tout en rondeur et ses énormes

bottes fourrées, elle ressemble à un cône de signalisation oublié sur la banquise.

— Le progrès technique te tient au chaud, non ?

— Mais personne n’a encore inventé un matériau qu’un iceberg ne soit pas capable d’éventrer...

Pendant que Lénora montre du doigt à Sven un bloc de glace qui dérive lentement au large, je m’écarte de quelques pas pour m’imprégner de la scène du naufrage.

Une impression de menace flotte dans l’air glacial autour de moi, une hostilité latente qui n’a rien à voir avec les piques inoffensives et moqueuses que se lancent les deux collègues. Nous autres chamans possédons une sensibilité aiguë aux émotions, une sorte d’empathie surdéveloppée. Cette atmosphère hostile me met mal à l’aise, d’autant plus que je n’arrive pas à en déterminer l’origine. Je note cette sensation dans ma mémoire, tout comme Sven mesure les dégâts de la coque.

Puis nous rejoignons le groupe qui s’affaire. L’hélicoptère de la compagnie a fait plusieurs navettes pour emmener l’équipe de techniciens sur le site. Deux hommes tentent de dresser une tente, mais les rafales de vent leur compliquent la tâche. Marks est là en personne pour lancer les opérations. Dans son manteau croisé très élégant, il tape du pied et se frotte les mains avec impatience pour se réchauffer. Sa seule concession au froid polaire est le bonnet gris enfoncé sur sa tête, assorti à ses tempes argentées.

— Chamane Rujussuaq, me lance-t-il en guise de salut. Vous collaborerez à cette enquête de manière provisoire, en attendant le rétablissement de votre grand-père.

J’acquiesce, mais il est déjà en train de donner ses instructions aux deux autres. La température ne nous incite pas à bavarder. Je ne l’ai pas non plus corrigé quand il m’a appelée par le nom de mon grand-père ; après tout, je descends bien de la lignée Rujussuaq, du côté maternel. Les Inuits se servent habituellement de leur prénom, mais Marks ne doit pas approuver cette familiarité.

Lénora est déjà en train d’argumenter avec lui.

— Un tel accident est vraiment inhabituel par ici. Même si le navire avait perdu tous ses systèmes de navigation au cours de la tempête, la dérive transpolaire aurait dû le pousser vers le sud, pas vers l’ouest. L’eau froide qui descend du pôle crée un des plus puissants courants existants...

— Ils se sont échoués ici, c'est un fait, réplique sèchement Marks. Notre rôle est de comprendre pourquoi.

Il sort de la tente pour parler à Sven, et Lénora commente à mon oreille :

— Notre rôle, pour lui, c'est surtout de rédiger des rapports interminables, avec le plus possible de détails, significatifs ou non. De toute façon, l'objectif est toujours le même : rejeter la faute sur le capitaine, le navigateur, le pilote du brise-glace, ou le guide embauché pour la traversée – et jamais sur l'armateur de la compagnie.

Je ne peux pas m'empêcher d'objecter :

— C'est pourtant l'armateur qui fait circuler par ici des navires de plus en plus gros, et toujours plus tôt dans l'année.

Lénora soupire comme pour m'approuver, mais c'est visiblement Marks qui décide de tout.

Ne t'en prends pas à lui. Rappelle-toi plutôt que c'est lui qui règle le salaire d'Aataq !

Suivant l'exemple de mon grand-père, je compte me montrer professionnelle et polie envers Marks, même si notre champ d'expertise suscite ses haussements de sourcils. La présence d'un chaman parmi l'équipe d'enquête est le résultat d'un compromis prudent avec les nouvelles autorités du Kalaallit Nunaat – notre pays, que la plupart nomment encore « Groenland », nom hérité de la colonisation danoise. Toutes ces nations étrangères intéressées par nos richesses naturelles affichent en apparence le plus grand respect pour les Inuits, leurs coutumes et leurs sites sacrés. Les compagnies internationales embauchent volontiers certains d'entre nous, de préférence à des postes bien visibles. C'est un argument que mon rusé grand-père n'a pas manqué de faire valoir auprès de Marks la première fois où il a proposé que je l'accompagne en tant qu'apprentie. Voilà pourquoi je suis ici, même si je n'ai que vingt ans et très peu d'expérience : en tant qu'Inuite, femme et chamane, je représente parfaitement les minorités du Groenland.

C'est agaçant, mais ce n'est pas moins vrai.

Pendant que Lénora examine la trajectoire du navire sur les cartes maritimes, je fais deux pas pour m'éloigner, le regard fixé sur l'épave. Les collègues d'Aataq savent en quoi consiste notre travail, mais personne n'est jamais à l'aise face à l'invisible. Par courtoisie, je fais donc semblant de

contempler les dégâts pendant que je sonde tout autour de moi, à la recherche de présences que je suis seule à percevoir.

Des embruns glacés me fouettent le visage sur ce promontoire. Le cercle polaire passe tout près d'ici et le vent du nord tient bon, depuis la tempête d'il y a deux jours, au cours de laquelle le *Polaris* a fait cette mauvaise rencontre. J'espère que le Bureau d'enquêtes se dépêchera d'installer un abri chauffé...

Les voilà.

Comme souvent, les Esprits m'ont repérée sans que je les appelle. Mon grand-père affirme que l'aura d'un chaman se ressent depuis l'Autre Monde, même lorsqu'il ne fait pas l'effort conscient de communiquer. Il a probablement raison – comme d'habitude ! –, car les Esprits viennent me picoter la nuque, plus curieux qu'hostiles. Pour l'instant, ce n'est qu'une sensation fugitive. Si je n'en avais pas fait l'expérience des dizaines de fois auparavant, je pourrais aisément la confondre avec la chair de poule causée par les rafales glaciales.

Je ne viens pas vous déranger. Je suis entrée sur votre territoire, et je vous salue.

Je ne m'attends pas vraiment à rencontrer un Esprit en colère près du navire échoué. Je vois mal comment l'un d'entre eux pourrait être responsable d'une catastrophe de cette ampleur. Cependant, j'examinerai cette possibilité, bien sûr. C'est mon travail sur cette enquête : déterminer si des causes surnaturelles peuvent être attribuées à l'accident.

Pour l'instant, rien ne suggère cela. Le naufrage du *Polaris* semble dû à une cause hélas prévisible, la collision avec un iceberg, ou peut-être un récif. Je remonte donc mon col sur ma nuque et me retourne pour rejoindre mes collègues. Marks donne maintenant ses directives à Jensen :

— Il faudra établir leur vitesse.

— Je parie qu'ils allaient trop vite, rétorque celui-ci. Encore un idiot qui s'imaginait qu'avec le réchauffement climatique il pourrait naviguer dans le détroit aussi tranquillement qu'en Méditerranée !

— Ou bien ils ont oublié de garder à l'œil les icebergs, suggère Lénora. Je n'en ai jamais vu autant que ce printemps.

Nous tournons machinalement la tête vers le large. Après la tempête de ces derniers jours, le ciel s'est éclairci. Sur la mer sombre et l'horizon bleu ardoise se détachent les silhouettes majestueuses d'une dizaine d'icebergs à

la dérive. Le plus proche dresse vers le ciel un bec de corbeau aussi haut qu'une tour, mais le plus dangereux est peut-être ce bloc plat qui dépasse à peine des vagues, susceptible de cacher des arêtes tranchantes bien en dessous de la surface.

— Les drones les ont repérés, objecte Marks en indiquant des points lumineux sur sa tablette. Un capitaine disposant de cet équipement, comme c'est le cas du *Polaris*, n'aurait pas dû être pris à l'improviste.

— Le système n'est pas parfait, répond Lénora. Pendant les tempêtes, les drones ne sont pas déployés, et les données satellitaires deviennent plus confuses. Sans compter que des vents violents peuvent donner aux icebergs des trajectoires capricieuses.

— Ou bien, dit Sven, ils ont manœuvré pour éviter des icebergs en oubliant que la profondeur du détroit ne le permettait pas. Cette déchirure dans la coque pourrait très bien avoir été causée par des hauts-fonds.

Il se tourne vers moi et explique :

— Le détroit qui sépare la côte est du Groenland de l'Islande est un des plus dangereux des nouvelles routes arctiques : une faible profondeur, à peine cent quatre-vingts milles de large, de violents courants partout où l'eau de fonte des glaciers rencontre la mer, et un défilé continu d'icebergs comme celui qui percuta le *Titanic* autrefois, un peu plus au sud...

— Je ne veux pas finir gelée comme eux, marmonne Lénora. Il n'y a pas un seul village dans le coin, même pas un abri pour se mettre au chaud pendant l'enquête.

Marks jette un regard agacé aux pauvres techniciens qui peinent à arrimer la tente et à installer tout le matériel déposé par hélicoptère. Il trépigne. Je m'attends à le voir se casser la figure d'un instant à l'autre, avec ses chaussures de ville bien cirées.

Qui se promène au nord du cercle polaire sans une paire de bottes en peau de phoque ?

Il se tourne vers Lénora et lui assure :

— L'équipe sera hébergée aussi longtemps que l'enquête le nécessitera. J'ai pris contact avec le port le plus proche et arrangé votre transport. Les véhicules ne devraient pas tarder.

« *Le port le plus proche* » ? Ce sera Ittoqqortoormiit, à une bonne heure de motoneige vers le nord, s'il existe une piste praticable. J'espère que

Marks ne s'attend pas à ce que je conduise moi-même, car je ne suis pas à l'aise sur ces engins. Il est sans doute tout aussi méfiant à l'idée de me confier le guidon, car il précise :

— L'interprète venu du *Borée* vous accompagnera pendant votre enquête, chamane Rujussuaq. Quand vous aurez parlé au capitaine et au pilote, il vous emmènera jusqu'au port en motoneige. Vous voudrez interroger les locaux, je présume, même si je doute que vous trouviez des témoins. En pleine tempête...

Cette fois non plus, je ne lui propose pas de me tutoyer ni de m'appeler par mon prénom, selon la coutume groenlandaise. Aataq affirme que Marks tient aux convenances autant qu'à ses volumineux rapports d'enquêtes. Pour ma part, je soupçonne que sa politesse n'est pas un signe de respect, mais dissimule plutôt le mépris qu'il éprouve pour nous, pour notre fonction, pour nos origines, pour notre peuple tout entier. Les « locaux », dit-il. Dans sa bouche, cela sonne presque comme les « indigènes ». Les « sauvages » vêtus de peaux de phoques.

Aataq traite ce genre d'attitude en l'ignorant, ou parfois en surjouant sa rudesse. Pour ma part, j'essaie d'afficher le sourire le plus courtois possible, malgré ma nervosité, et je réponds avec politesse :

— Merci pour votre prévenance, monsieur Marks. Je me rendrai à Ittoqqortoormiit dès que j'aurai parlé au capitaine. Je veux m'assurer qu'il connaît bien la réglementation du Conseil de l'Arctique en ce qui concerne les nouvelles routes maritimes : aucun navire ne doit s'approcher des sanctuaires du Kalaallit Nunaat. Le respect des sites sacrés est une condition indispensable pour obtenir l'autorisation de naviguer dans nos eaux territoriales.

Je sais que ce rappel est tout à fait superflu pour Marks, qui connaît les textes de loi par cœur, mais je vois ses yeux méfiants s'étrécir quand il remarque mon langage bien éduqué et mon usage du terme « Kalaallit Nunaat », au lieu du danois « Groenland ». J'ai aussi appuyé très légèrement sur le mot « nos ». Juste pour lui rappeler que je suis ici sur la terre de mes ancêtres, les « locaux ».

Oui, nous tuons des phoques, nous nous faisons des vêtements de leurs peaux, et nous croyons que les Esprits vivent parmi nous. Pour ceux qui partagent cette croyance, en tout cas, je suis à la fois guide, conseillère, guérisseuse, voyante, psychologue et confidente.

La contrariété que Marks a fait naître en moi est la bienvenue. Elle me fait un peu oublier ma nervosité et mon inexpérience. Je ne suis peut-être qu'une toute jeune chamane, mais, si le naufrage du *Polaris* est dû à l'intervention des Esprits, ce sera à moi de le découvrir.



Le long des routes maritimes de l'Arctique, on trouve des individus de toute origine. Américains d'Alaska, Canadiens, Norvégiens, Russes, Danois, et tous ces petits peuples du Nord qui menaient une existence tranquille, ignorée et misérable jusqu'à ce que le réchauffement climatique rende le passage possible en toute saison. Les Inuits, les Samis, les Yakoutes, les Samoyèdes, et des dizaines d'ethnies plus ou moins apparentées, dont certaines comprennent seulement quelques milliers d'individus...

Mes cousins très éloignés, en quelque sorte, dispersés autour du pôle.

De nouveaux ports ont poussé un peu partout, avec des pêcheries industrielles, mais aussi des gisements de minerais rares, et des plates-formes pétrolières. Certains se voient déjà en émirs du pôle Nord. D'autres protègent farouchement leur mode de vie traditionnel.

Une image de mon frère me traverse soudain l'esprit : un ardent défenseur de la chasse au phoque et de la vie nomade. J'imagine avec quel mépris il aurait jugé les chaussures de Marks et ses manières... Cette pensée me remplit d'une soudaine tristesse, et je lutte pour la repousser tandis que je m'approche des trois hommes qui s'abritent du vent derrière une avancée rocheuse.

Ces trois hommes illustrent bien la diversité ethnique que l'on peut rencontrer par ici.

Celui qui fait un pas autoritaire en avant est visiblement le capitaine russe du *Polaris*. Il porte une parka bleu marine aussi nette qu'un uniforme. Grisonnant, les traits taillés à la serpe, le regard gris pâle, il ne semble pas apprécier qu'une jeune femme soit chargée de l'interroger. Il m'adresse une sèche salutation dont je ne comprends pas un traître mot. J'enlève ma moufle droite et je lui tends la main. Après une hésitation, la politesse l'emporte : il fait de même.

Cette poignée de main très rapide ne m'apprend pas grand-chose. Les chamans ne savent pas lire dans les pensées ; nous sommes simplement dotés d'une sorte d'empathie plus aiguisée que l'ordinaire. Le capitaine est furieux, peut-être parce que sa stratégie « je ne parle pas très bien anglais » a été déjouée par Marks, qui a réussi à lui fournir un interprète. J'ai aussi perçu de la méfiance à mon égard, et de l'inquiétude. Il doit se douter que les assurances chercheront à lui attribuer la responsabilité de l'accident.

D'un geste impérieux, le capitaine fait signe à l'homme qui se tient à sa gauche de se présenter. Celui-ci est beaucoup plus petit. Il a les yeux étirés vers les tempes, comme moi. Les miens sont plutôt noisette, et les siens marron, mais leur forme identique révèle notre lointaine parenté. Ses vêtements sont en phoque, avec des broderies un peu différentes des miennes. Je reconnais un motif traditionnel des Aléoutes, un peuple qui vit aussi bien en Alaska qu'en Sibérie, ou dans de nombreux archipels de la mer de Béring. Ce sont d'excellents marins. Il parle une langue voisine de mon kalaallisut, avec la même structure qui rend fous les Européens : des phrases composées de mots interminables combinés entre eux. D'après ce que je comprends, Taku est le « beaucoup-caisses-très grand-porteur-navire à moteur-guide » ; autrement dit, le pilote du *Polaris*.

Je n'ai ressenti que des émotions fugitives en serrant la main du capitaine russe, mais c'est différent pour Taku. Un infime fourmillement se produit quand nos peaux entrent en contact, un indice qui révèle la présence du surnaturel.

Un Esprit t'accompagne...

Parfois, les marins perdus en mer, ou les chasseurs morts de froid sur l'inlandsis, reviennent sous la forme d'un Esprit pour guider leurs descendants, afin de leur épargner le même sort. Certains en sont conscients et lui adressent des prières de remerciements ; d'autres appellent leurs intuitions « un sixième sens ».

Comme si c'était plus rationnel qu'un Esprit !

Taku me semble plutôt du genre à accepter l'aide de cet Esprit, sans doute bien utile dans son métier de pilote. En tout cas, il n'a pas cherché à masquer cette présence, soit par honnêteté, soit simplement parce qu'aucun chaman ne lui a jamais appris à le faire.

J'attends un moment avant de laisser filtrer mon propre pouvoir à travers ma peau. C'est une question de prudence et de respect à la fois, aussi

épineux que les casse-têtes de politesse que s'inflige Marks. Par exemple, ma mère affirme qu'il est malpoli pour les jeunes gens d'exhiber leurs capacités face à des personnes plus âgées, un peu comme ceux qui arborent des antennes satellites sur leur toit. Mon grand-père, au contraire, n'hésite pas à faire les démonstrations les plus éclatantes, surtout devant les novices qu'il cherche à impressionner.

Pour moi, je préfère la simplicité, et si possible l'honnêteté. Puisque le petit pilote aléoute ne dissimule pas l'Esprit qui l'accompagne, je lui laisse sentir en retour qui je suis. Ses yeux sombres s'agrandissent de stupeur ; il a dû percevoir autour de moi les dizaines de présences invisibles que mon aura a attirées. Je hoche la tête pour confirmer :

— Je suis Desna Rujussuaq, la chamane que le Bureau d'enquêtes maritimes a engagée comme consultante pour cet accident. Tu peux m'appeler Dess.

— Nous te remercions pour le don de ton nom, répond cérémonieusement le troisième homme, qui s'est tenu en retrait jusqu'alors.

Il indique les autres du menton, à tour de rôle.

— Konstantin Savitch est le capitaine du *Polaris*, et Taku, comme tu l'as compris, est le pilote. Je viens du *Borée*, je te servirai de conducteur pour la motoneige et d'interprète. Tu peux m'appeler Éreq.

Son kalaallisut est impeccable, quoiqu'un peu traînant sur les voyelles. Il s'est avancé d'un pas quand est venu son tour de parler, et c'est seulement maintenant que je remarque combien il est grand et large d'épaules. Il dépasse le capitaine russe d'une bonne tête. Le petit Aléoute a l'air d'un gamin efflanqué à côté de lui.

Malgré sa carrure, Éreq n'a rien de menaçant. En fait, j'ai même l'impression qu'il essaie de se rapetisser, de parler d'un ton doux et de sourire pour faire oublier son physique patibulaire. Et ce sourire... Je crois que je n'en ai jamais vu de plus remarquable. Un éclat de dents blanches sur sa peau tannée, aussi mate que la mienne. Ses yeux sont ourlés de cils si longs qu'ils dessinent une ombre sur ses pommettes marquées. Ils n'ont pas une forme étirée comme ceux de Taku, ou les miens ; ils sont ronds, et plutôt noirs que bruns.

La partie féminine de mon être est si fascinée par son visage séduisant que mes habitudes de chamane en sont perturbées : Éreq me serre la main très brièvement, et j'oublie d'étendre mes sens à la recherche d'une

éventuelle magie. Je le laisse voir en moi, mais la réciproque n'est pas vraie. J'ai seulement l'intuition d'un pouvoir dissimulé au plus profond de sa chair, méfiant comme un prédateur aux aguets.

Intrigant...

Éreq remet aussitôt son gant, en évitant mon regard. J'essaie de ne pas me formaliser qu'il ait senti l'étendue de mes dons sans rien révéler des siens. Ce n'est pas forcément de l'impolitesse. Je connais beaucoup de gens prudents qui attendent de mieux connaître leur interlocuteur avant de lui révéler leur pouvoir.

Pendant qu'Éreq traduit mon nom et ma fonction au capitaine Savitch, je ne peux m'empêcher de l'examiner à la dérobée. Un bonnet de laine rouge enfoncé très bas sur son front cache ses cheveux. Sa parka en peau de phoque a visiblement été taillée à ses mesures. Elle est usée, recousue par endroits avec soin, mais ne porte aucun motif qui pourrait me permettre d'identifier son peuple d'origine.

Quand il se retourne vers moi, j'essaie d'en savoir plus :

— Tu es interprète depuis longtemps ? Le kalaallisut n'est pas ta langue natale, mais tu le parles bien.

— Merci. Je me débrouille plus ou moins dans toutes les langues qu'on parle sur le *Borée*, c'est pour ça que je fais un bon assistant. Je suis plutôt l'homme à tout faire que l'interprète, pour être franc. Quand on a besoin d'un costaud pour prélever des carottes de glace, on m'appelle. Je bricole à la salle des machines, je décharge les caisses de ravitaillement, parfois je donne un coup de main à la cuisine quand il y a beaucoup de monde à nourrir...

Il évoque son travail avec une telle modestie que j'en oublie de le féliciter, moi qui ne parle que l'anglais et un peu de danois en plus de ma langue natale ! Mais Savitch lance quelques mots impatients à Éreq, qui traduit avec un sourire contrit :

— Le capitaine est prêt à répondre à tes questions.



J'ai assisté à plusieurs enquêtes de ce type avec mon grand-père. Pendant le trajet jusqu'au site du naufrage, j'ai reconstitué mentalement la

liste des questions qu'il pose toujours. Je charge donc Éreq de demander au capitaine et au pilote du *Polaris* s'ils ont remarqué quelque chose d'étrange dans l'aspect de l'iceberg, entendu des voix dans la tempête, ou encore si l'un des membres d'équipage a eu des ennuis avant d'embarquer...

Un marin pris dans une bagarre au mauvais endroit, contre la mauvaise personne, peut se retrouver avec une malédiction collée au dos. Certains Esprits particulièrement vindicatifs ne demandent pas mieux que de chasser un gibier humain à travers l'océan, et, parfois, un chaman peu scrupuleux n'hésite pas à faire appel à eux pour régler ses comptes.

Une autre possibilité que je dois évoquer est le vol d'objets sacrés. Malheureusement, il existe un marché de collectionneurs intéressés par les offrandes que nos ancêtres déposaient entre les mains des morts : des peignes, des aiguilles d'os ou d'ivoire, des perles cousues sur des vêtements... Cependant, je doute qu'un des marins avouerait à son capitaine qu'il a pillé des tombes durant une escale. Si quelqu'un l'a fait, je l'apprendrai plus facilement en interrogeant l'Esprit dont il a dérangé le repos.

Je me mets à marcher pour me réchauffer. Nous sentirons moins le vent de l'autre côté de la petite crique, quand l'énorme coque du *Polaris* nous abritera. J'observe les impressionnants dégâts pendant qu'Éreq termine de poser mes questions au capitaine, qui secoue la tête énergiquement.

J'aurai peut-être plus de chance avec Taku...

— J'ai vu la carte. Le *Polaris* est passé près de l'île aux Ours. Vous avez fait escale ?

Le teint cuivré de Taku vire au rouge brique. Sa langue natale est suffisamment proche de mon kalaallisut pour que je comprenne sa protestation.

— Non ! Je sais... Sacrilège...

L'île aux Ours est un minuscule triangle de terre désolée, au sud de l'archipel du Svalbard. Autrefois, les baleiniers y avaient aménagé un petit port, mais plus personne n'y vit aujourd'hui. Les scientifiques y séjournent parfois quelques semaines, en été pour étudier les oiseaux marins, en hiver pour mesurer l'épaisseur de la banquise. Le reste du temps, l'île est livrée aux Esprits et aux ours polaires. Il vaut mieux ne déranger ni les uns ni les autres, c'est pourquoi le Conseil de l'Arctique a fait inscrire le lieu parmi les sites spécifiquement interdits.

Nous sommes arrivés devant l'étrave du bateau, profondément enfoncée dans la glace. Une fine couche de neige la recouvre déjà. Taku semble se débattre dans ses explications, de plus en plus énervé. Éreq vient à son secours pour traduire. Apparemment, il connaît suffisamment le dialecte aléoutien pour cela.

Selon le pilote, le *Polaris* a emprunté la route habituelle, à savoir le détroit de Fram, le passage le plus profond entre la côte est du Groenland et l'archipel du Svalbard. Arrivés à la hauteur de l'île aux Ours, cependant, ils ont dû faire halte, à cause d'une surchauffe de moteur. Les réparations ont duré environ quatre heures. Pendant ce temps, le navire a pu dériver, mais Taku tout comme le capitaine sont formels : ils n'ont pas abordé l'île, et aucun marin n'a pris un canot pour s'y rendre. Ils me le jurent tous deux d'un ton animé.

Pourquoi tant de virulence ?

Nier avec autant de vigueur me donnerait presque le soupçon qu'ils mentent. Leur attitude m'étonne. Tout aussi surprenante est l'insistance des Esprits, qui cherchent à attirer mon attention en mêlant leurs voix aux sifflements assourdis du vent. Éreq, peut-être conscient de la tension qui s'est installée dans notre petit groupe, plaisante :

— À cette époque de l'année, les ours n'auraient fait qu'une bouchée d'un marin qui serait descendu sur l'île. Ils sont affamés, et un humain fait un meilleur repas que les œufs.

Je fronce les sourcils. *Comment sait-il cela ?* Puis je conclus qu'il a dû entendre les scientifiques en parler à bord du *Borée*. Avec le réchauffement climatique et la fonte des glaces, les ours ont de plus en plus de mal à trouver des phoques, leur proie de prédilection. Ils cherchent en effet les nids d'oiseaux pour en dévorer les œufs.

Taku porte la main à sa poitrine pour me jurer solennellement qu'il n'a pas profané l'île. Il répète sur un ton de plus en plus vif qu'il n'est pas responsable de cet écart dans la trajectoire du navire. Le capitaine Savitch me fusille du regard et riposte à mes questions d'une manière qui se passe d'interprète. Il me connaît depuis moins de dix minutes et me déteste déjà, c'est évident.

— Je respecte les interdictions, et je suis resté au large de l'île. Mais je devais réparer le moteur en surchauffe avant que la tempête arrive.

Éreq assortit cette explication d'une grimace contrite. Je peux comprendre la hâte du capitaine. Les vents venus du pôle qui s'engouffrent dans le détroit de Fram peuvent être extrêmement violents. Un navire aussi gros que le *Polaris* doit maintenir sa trajectoire au plus profond du passage, tout en surveillant les icebergs.

— Ensuite, vous avez remis les moteurs, et que s'est-il passé ?

Le capitaine se lance dans une longue réponse ponctuée de gestes de plus en plus agressifs. Éreq hoche la tête, lui fait préciser, avant de traduire. Pour compenser sa dérive pendant la panne, le *Polaris* a obliqué à l'ouest, puis au sud-ouest après le détroit de Fram, s'écartant ainsi de la route maritime principale. Mais cette direction restait proche du trajet prévisionnel déposé avant de quitter leur port de départ, en Russie. Le nouveau cap devait les amener dans la baie d'Aunay, leur destination.

— « La baie d'Aunay » ?

La baie d'Aunay, si ma mémoire est exacte, n'est rien d'autre qu'un désert de rocs et de sable gris, les restes d'une moraine glaciaire qui se jette dans l'océan sur la côte de Blosseville. Tous ces noms français ont été donnés aux lieux par un explorateur du XIX^e siècle, dont le bateau s'est perdu là-bas corps et âme. Les lieux ne sont pas devenus moins hostiles depuis cette époque. Il n'y a aucun port sur cette côte. Mon étonnement doit se lire sur mon visage, parce que Éreq fait répéter le mot au capitaine.

— Oui, c'est bien ça. Tu dois avoir ce renseignement sur le manifeste du navire, non ?

Je me sens rougir d'embarras. Je devrais avoir ce renseignement, c'est un fait, mais je n'ai pas pensé à le demander. Je ne suis pas sûre, d'ailleurs, que Marks me l'aurait donné. Le capitaine Savitch, lui aussi, semble soupçonner mon inexpérience. Il me pointe d'un doigt accusateur. Le ton d'Éreq, par contraste, se fait de plus en plus tranquille. Il traduit ses phrases par bribes, comme pour lui laisser le temps de se calmer.

— Tout le trajet a été approuvé avant son départ... mais rien ne s'est passé comme prévu... Le moteur qui venait d'être révisé se met à chauffer... Ils perdent du temps... Le chef mécanicien accuse les nouveaux... Puis la tempête arrive... Les hommes sont...

Éreq s'interrompt, fait répéter. Le capitaine serre les poings, les yeux luisants de colère.

Que se passe-t-il ? Que dit-il ?

Je cherche à comprendre ses réactions. En scrutant le visage empourpré de Taku, je remarque pour la première fois une ecchymose sur sa pommette droite. Son teint brun la dissimule assez bien, mais elle commence à virer au violet. Il s'est peut-être cogné pendant l'accident, mais, pour moi, cela ressemble plutôt à un œil au beurre noir récolté pendant une bagarre.

Quant au capitaine... Cette lèvre fendue, est-ce une gerçure due au froid, ou bien la trace d'un coup de poing ?

— Les hommes à bord du *Polaris* étaient de plus en plus agités, finit par traduire Éreq.

— Ils se sont battus. Quelqu'un en particulier, ou bien une bagarre générale ?

Le capitaine Savitch m'a l'air assez autoritaire pour faire régner l'ordre sur son bâtiment et ramener ses hommes à leur poste, surtout en pleine tempête. Pourtant, s'il s'est trouvé pris dans la bagarre... Je me demande si cela explique les examens médicaux que Marks fait passer à tout l'équipage.

Je jette un coup d'œil à l'abri sommaire installé sur le promontoire. Les pans de toile claquent encore au vent, mais j'aperçois une Thermos de café : avec une tasse chaude entre les mains, l'humeur de Savitch s'adoucit peut-être. Je me dirige donc dans cette direction, et les trois hommes me suivent en silence. Comme nous nous éloignons de l'étrave, le vent reprend ses assauts. Il arrache au *Polaris* des paillettes de givre qu'il fait tourbillonner sur mon chemin. Des formes se tendent vers moi, comme des ébauches de mains.

Je sais que vous êtes là. Vous pourrez me parler, mais plus tard.

Avec un souffle dépité, le vent se détourne. Les Esprits nous laissent passer. J'aperçois Lénora sur la crête, bien visible dans sa parka orange. Marks attend sous l'abri, sombre et droit comme un I.

Je marche en silence un moment, réfléchissant à ce qui a pu se passer à bord du *Polaris*. Puis le capitaine reprend la parole, d'un ton plus conciliant.

— Il ne s'explique pas les bagarres, traduit Éreq. Les mécaniciens s'accusaient mutuellement d'avoir saboté le moteur, ce qu'il pouvait encore comprendre, car la panne les avait mis sur les nerfs, mais d'autres disputes ont éclaté en même temps. Les hommes concernés se connaissaient bien et

n'avaient jamais été hostiles. Certains s'en sont pris au cuisinier à cause de la viande. D'autres ont dit qu'on leur avait volé des affaires...

Taku intervient, volubile. Selon lui, les objets en question n'avaient jamais disparu. Éreq passe d'une langue à l'autre avec une aisance confondante et réussit à mettre de l'ordre dans leurs réponses. Il en ressort une histoire incroyablement stupide : pendant que le *Polaris* affrontait la tempête arctique, ces marins expérimentés se cognaient dessus pour des prétextes dignes de gamins.

Pas étonnant que leur capitaine ait du mal à l'admettre.

D'autant plus que cela engagerait sa responsabilité. Marks, qui nous regarde approcher comme un vautour aux aguets, serait sans doute ravi de conclure à une erreur humaine : un pilote trop occupé à échanger des coups de poing pour surveiller ses instruments, un capitaine distrait par des problèmes de discipline alors qu'il aurait dû être à l'affût des icebergs et des hauts-fonds...

Je jette un coup d'œil à la dérobée à Savitch. Son agressivité de tout à l'heure s'est évanouie. Les épaules voûtées, il marche plus lentement que nous et s'est laissé distancer. Sa tête se tourne comme par réflexe vers le *Polaris*, son navire, à présent une épave éventrée au pied du cap Aivik.

Il surprend mon regard posé sur lui et carre les épaules. D'une voix rude, il appelle Taku, et lance quelques mots d'explication à Éreq, qui me transmet :

— Le capitaine dit qu'il est à ta disposition et à celle de ton chef si vous voulez d'autres renseignements, mais en attendant il voudrait surveiller ce que font les techniciens. Il faut pomper le carburant qui reste dans les cuves et décharger la cargaison, et cela fait partie de ses responsabilités. Il veut aussi parler à l'équipe de secours au sujet de l'homme disparu.

Je remercie le capitaine pour son aide et le laisse repartir dans la direction de son navire, raide comme la justice. Malgré son amertume, il tient à remplir ses devoirs pour la dernière fois envers le *Polaris*. Quoi qu'il se soit réellement passé à bord pendant la tempête, il devine qu'il en sera tenu responsable, et qu'on ne lui confiera probablement plus jamais de commandement.



Depuis la tente qui nous sert d'abri sommaire contre le vent, je regarde le capitaine Savitch faire le tour de son navire échoué, secouant la tête comme s'il ne pouvait en croire ses yeux. Jensen manipule la gigantesque Thermos, et sert deux cafés pour Éreq et moi sans attendre. J'ôte mes moufles avant de refermer avec délice mes mains sur la tasse brûlante. Je sens le regard curieux d'Éreq s'attarder quelques secondes sur les doigts de ma main gauche, coupés à la hauteur de la première phalange. Cependant, il ne pose aucune question. Après tout, les amputations de doigts ou d'orteils à la suite de gelures sont tristement fréquentes dans nos régions.

— Le capitaine vous a parlé des bagarres, à bord du *Polaris* ? me lance Marks.

Il n'a même pas pu attendre que j'avale une gorgée de café...

— Oui. Comment êtes-vous au courant ? L'équipage, je suppose ?

— Le médecin à bord du *Borée* a trouvé étrange que des marins aient les phalanges écorchées et les yeux au beurre noir, parmi d'autres contusions qu'il peut difficilement attribuer à l'accident. Le mécanicien a le nez cassé, le responsable de la radio la mâchoire déboîtée...

— Quelle est leur explication ?

Marks secoue la tête d'un air agacé. Éreq intervient avec un sourire affable :

— C'est moi qui ai servi d'interprète, alors je peux vous dire qu'ils n'ont pas vraiment fourni d'explication. Certains ont refusé d'admettre qu'ils s'étaient battus. D'autres ont dit que, oui, mais c'était avant la tempête, et ils en avaient oublié la raison. Le chef mécanicien jure qu'il est tombé de l'échelle en descendant trop vite quand l'alarme de surchauffe s'est déclenchée.

Jensen lâche un petit rire narquois.

— Et le radio ? Il s'est déboîté la mâchoire en bâillant trop fort ?

Éreq rit doucement. Marks, qui fait semblant de ne pas avoir entendu la plaisanterie, me demande d'un ton sec :

— Vous avez trouvé quelque chose qui expliquerait leur comportement ?

Je repense à l'hostilité du capitaine envers moi. Même Taku, qui me montrait au début tout le respect dû à un chaman parmi nos peuples, parlait d'un ton brutal. Mais, dès que nous nous sommes éloignés du *Polaris*, leur

humeur s'est apaisée... Et il y a aussi ces tourbillons de flocons, ces Esprits troublés qui cherchaient à entrer en contact.

— Peut-être. Le *Polaris* m'a paru chargé de beaucoup d'agressivité. C'est peut-être l'action d'un Esprit en colère qui se serait attaché au navire, ou encore une malédiction collective...

— Tu veux dire que tout l'équipage aurait commis un sacrilège, pas seulement l'un d'eux ? s'étonne Sven.

— J'admets que c'est étrange, mais je ne vois pas d'autre explication pour que tout le monde à bord, depuis le cuisinier jusqu'au capitaine, présente les mêmes symptômes.

— Et le marin qui a disparu ? fait Sven d'un ton pensif. Il aurait pu être balancé à l'eau par un des autres pendant la bagarre...

— Je serais curieux de savoir ce qui vous amène à cette conclusion, docteur Jensen, commente Marks d'un ton acide. À part un goût pour les séries policières, bien sûr.

Sven glousse sans se formaliser. Marks note mon hypothèse d'Esprit agressif sur sa tablette, mais je vois bien à sa moue qu'il ne lui accorde pas beaucoup de crédit. Je n'insiste pas, parce que j'ai moi-même des doutes : une folie collective d'origine surnaturelle ? Je n'ai jamais entendu parler d'un cas pareil. En revanche, s'ils ont pénétré sur une terre sacrée, même sans se rendre compte qu'ils la profanaient, des Esprits vindicatifs ont pu s'attacher à leur sillage pour le leur faire regretter.

— Dans tous les cas, il faudrait savoir si leur arrêt à proximité de l'île aux Ours est une simple coïncidence, ou bien s'ils ont violé l'intégrité du sanctuaire, déclenchant une vengeance des Esprits.

— C'est très facile à voir, réplique Marks en indiquant du menton un ordinateur posé sur la table pliante.

Lignes, traits, chiffres sur l'écran doivent indiquer les positions successives du bateau, avec les latitudes et les longitudes. Je suis incapable de les déchiffrer. Mon amour-propre me fait hésiter à l'avouer. Heureusement, Jensen vient à mon aide.

— La première partie de leur trajet coïncide avec ce qu'ils avaient annoncé : ils ont traversé la mer de Kara, puis le détroit de Fram... C'est en arrivant au sud du Svalbard qu'ils ont marqué quelques heures d'arrêt. Mais tu vois ce point ? C'est la position relevée par GPS, et c'est bien au large de l'île des Ours, pas dans les eaux interdites.

Il enfonce quelques touches, et la course du *Polaris* apparaît en pointillé rouge lumineux.

— On dirait qu'ils sont passés juste au nord de l'île Jan Mayen, avant de mettre le cap vers l'ouest, explique-t-il. La tempête les a fait dériver. Ils ont essayé de corriger à plusieurs reprises, là et là.

J'examine la succession de points indiqués. Ce que je vois ressemble à une ligne irrégulière, qui frôle dangereusement la côte très découpée. Jusqu'au cap du Morse contre lequel les vagues ont drossé le navire.

— Ils ne sont pas si loin de leur destination finale, remarque Sven. Ils devaient aller s'ancrer dans la baie d'Aunay, à cent cinquante milles d'ici.

Oui, c'est bien ce qu'a dit le capitaine.

Je me penche par-dessus son épaule pour observer la carte. Elle montre bien ce que je pensais : la baie d'Aunay est une anse inhabitée, sur la côte de Blosseville, un des rivages les plus accidentés du Groenland. Que serait venu faire le *Polaris* par ici s'il avait réussi à rejoindre son port d'arrivée ?

Et quel port, d'ailleurs ? Il n'y en a pas !

Je me représente la côte à cent cinquante milles au sud de là, soit trois cents kilomètres environ à vol d'oiseau : il n'y a rien. Fjords tortueux, glaciers plongeant dans l'océan, falaises et criques aussi inhospitalières que le cap du Morse, qui a déchiqueté le *Polaris*.

Sven semble arriver à la même conclusion :

— J'ai fait des repérages par là pour une compagnie pétrolière, il y a quelques années... Toute cette région est inhabitée, non ?

Je suis soulagée de voir qu'un expert, qui connaît certainement mieux la navigation sur les côtes du Groenland que moi, partage mon étonnement.

— Oui. Entre Tasiilaq et Ittoqqortoormiit, il y a pratiquement huit cents kilomètres de côte et pas un seul village. Quelques stations météo automatisées, je crois. Peut-être des cabanes de pêcheurs, mais elles ne sont utilisées qu'en été. Quelqu'un du coin pourrait y accéder en canot, mais un navire du tonnage du *Polaris* ne pourrait jamais accoster.

— C'est bien là qu'il allait, pourtant, fait Sven d'un ton pensif.

— Il n'est jamais arrivé à la baie d'Aunay, alors quelle importance ? s'impatiente Marks.

— Appelez cela de l'intérêt professionnel, suggère Sven. En tant qu'ingénieur naval, je suis curieux de savoir comment il comptait accoster.

Marks, la mine renfrognée, finit par lâcher la bribe d'information voulue :

— Il transportait tout le matériel nécessaire pour installer des pontons flottants. Il devait aussi servir de base jusqu'à ce que des bâtiments préfabriqués soient montés à terre.

Il jette un coup d'œil méfiant à Éreq, qui sirote son café d'un air placide, et ajoute :

— L'armateur ne tient pas à ébruiter l'information. La concession a été accordée à une société russe, mais, à ce stade, il n'est pas certain que le site soit rentable... Quoi qu'il en soit, cela n'a pas de rapport avec le naufrage puisqu'ils n'ont jamais atteint leur destination.

Je considère le *Polaris*, avec ses conteneurs éparpillés. Un port créé de toutes pièces, dans un lieu où aucun Inuit n'a jamais réussi à vivre... Cela me semble insensé, mais l'attrait du pétrole ou d'autres ressources a causé bien des aventures ces dernières années. J'espère pour les ouvriers que des distractions sont prévues sur place, car il n'y a aucune route pour rejoindre un village. L'installation d'un hélicoptère est sans doute une des premières choses prévues par la compagnie.

— Quelqu'un a effectué de gros investissements pour construire un port dans cet endroit désert, remarque Sven en hochant la tête d'un air entendu. Ils comptent exploiter un gisement dans les montagnes, par là-bas, non ?

Marks refuse de confirmer. S'il y a bien un gisement, j'imagine que son emplacement est encore confidentiel. Maintenant qu'il n'est plus gelé en permanence, le sous-sol du Groenland attire des géologues et des prospecteurs de toute part.

On a trouvé de l'or dans le fjord de Kangertittivaq, non loin d'ici. Dans le massif du mont Forel, des filons d'uranium ont été repérés, ainsi qu'un minerai dont j'ignorais le nom jusqu'alors – le molybdène –, qui vaut presque aussi cher. Je prends note mentalement afin d'interroger mon grand-père quand je le verrai : il a beau vivre dans le village le plus reculé du fjord Sermilik, il parvient tout de même à se tenir au courant de presque tout ce qui se trame sur la côte est du Groenland.

Qu'il accepte de partager ou non ses secrets avec moi, c'est un autre débat. J'ai vingt ans, mais Aataq continue à me considérer comme une fillette. Je suppose qu'il attend toujours que je fasse mes preuves.

OceanofPDF.com

3

DES ESPRITS EN COLÈRE

Marks s'est éloigné pour passer un coup de téléphone interminable. Sven, Éreq et moi sirotons notre café brûlant en examinant les cartes.

— Je ne me doutais pas qu'un chaman enquêtait sur les accidents maritimes, observe Éreq d'un ton prudent, comme s'il avait peur de me froisser.

Mon grand-père m'a préparée à cette remarque, et je réponds comme lui, de la manière la plus neutre possible :

— Il y a eu des précédents où mes collègues se sont révélés utiles.

J'espérais qu'Éreq se contenterait de cela, mais il se penche vers moi d'un air curieux. Sven prend ses aises dans son fauteuil pliant et me lance en riant :

— Raconte-lui l'histoire du phare maudit !

Je lève les yeux au ciel. L'épisode date de la jeunesse de mon grand-père, qui n'aurait jamais choisi des termes aussi aguicheurs.

Ou bien si...

— D'abord, ce n'était pas un phare. À peine une balise que les autorités du port de Nanortalik ont voulu installer dans le chenal d'accès. Elle n'arrêtait pas de tomber en panne. Par deux fois, elle a été arrachée par le courant et emportée au large.

— Bien sûr, commente Sven, cela causait des accidents à répétition pour les bateaux en approche, et le port commençait à avoir une très mauvaise réputation.

— On a fini par consulter un chaman. En se rendant sur place, Aataq a trouvé un Esprit très en colère. Pour couler les fondations de la balise, on avait démoli un cairn, qui marquait l'endroit du naufrage d'un navire baleinier. Plus personne ne s'en souvenait, et cela ne devait plus ressembler

qu'à un tas de pierres, c'est pourquoi on n'avait pas pensé commettre un sacrilège.

Éreq hoche gravement la tête.

— L'histoire se termine bien, donc ?

— Plutôt facilement, dans ce cas-là. On a déplacé la balise de quelques mètres, rebâti le cairn, et mis en place une cérémonie annuelle à la mémoire des noyés.

— Aucun incident à déplorer depuis, ajoute Sven. J'y suis passé avec ma femme un été, et il y avait même un musée qui racontait l'histoire, avec la reconstitution du navire baleinier et des photos de la cérémonie.

Il se tourne vers moi et m'adresse un clin d'œil.

— Tu as un masque à plumes comme ton grand-père, Dess ?

Je l'ignore, le nez dans mon café. Ses plaisanteries ne me blessent pas tant qu'il respecte mon travail et mes croyances. Pour ramener la conversation vers un ton plus sérieux, j'explique à Éreq :

— Le Conseil de l'Arctique a décidé d'encadrer la navigation par des règles très strictes. Au-dessus d'un certain tonnage, un bâtiment doit déposer sa route prévisionnelle auprès des autorités des ports. Un chaman vérifie qu'il n'approche pas des lieux sacrés.

— La liste des lieux interdits est en perpétuelle négociation..., soupire Sven. Pas de chance, c'est souvent là qu'on trouve du pétrole ! Et puis pas mal de capitaines sont réfractaires à l'idée de laisser un « terrien » se mêler de leur route, pour leur dire où ils ont le droit de passer ou non... Parfois, quelqu'un se contente d'imiter la signature d'un chaman ou de tracer un gribouillis illisible, et les autorités ferment les yeux.

— Tu crois que c'est le cas pour le *Polaris* ? me demande Éreq.

— Je ne sais pas, mais je dois étudier ce document. Le chaman a dû indiquer les zones interdites autour du trajet du navire.

Marks revient dans la tente à point nommé pour se joindre à la conversation. Meticuleux comme il l'est toujours, je suis sûre qu'il aura vérifié l'authenticité du formulaire transmis par l'armateur. Il est rédigé en plusieurs langues, selon la règle, et doit porter la signature d'un chaman. Pendant qu'il feuillette son dossier, je sirote mon café. Puis il me tend brusquement sa tablette.

Je tiens toujours ma tasse dans ma main droite ; la gauche, infirme, est loin d'être aussi fiable. Sven, penché sur son portable, n'a rien remarqué,

mais Éreq semble comprendre immédiatement mon hésitation et prend la précieuse tablette des mains de Marks pour la poser sur la table, devant moi. Je murmure :

— Merci.

Je suis surprise, et aussi, je dois le reconnaître, un peu flattée qu'il ait eu cette attention pour moi. D'un autre côté, cela prouve qu'il a remarqué les moignons ridicules qui me servent de doigts, avec leurs cicatrices boursouflées... Pas mon meilleur atout séduction.

Et ce serait quoi, ton meilleur atout ? Réfléchis un peu... Tu n'en as pas !

Voilà que je me sens rougir. Comme souvent quand je suis nerveuse, je me frotte la main gauche. Elle est plus sensible au froid que la droite, plus fragile aussi. Les vaisseaux sanguins abîmés ne font plus correctement leur travail, et je dois utiliser une moufle deux fois plus isolante, ainsi qu'une chaufferette en hiver, pour ne pas risquer d'aggraver son état.

Agacée par ma réaction puérile, je passe rapidement l'index sur la tablette jusqu'à ce que je reconnaisse le cadre noir où s'étaient le nom et la signature du chaman. Les mots débordent largement de la case, et, par ce détail, je devine qu'il s'agit d'un Inuit. Nous n'utilisons couramment que nos prénoms, mais nous portons très souvent un diminutif, ou un surnom, ainsi qu'un patronyme qui comprend facilement plus de cinq syllabes ou une douzaine de lettres. Personne n'a envisagé cela en dessinant une case de trois centimètres sur les formulaires.

Le chaman a résolu cette difficulté en sacrifiant aux coutumes européennes. Il n'a inscrit qu'une initiale peu reconnaissable, suivie de son nom de famille : Kunitoornaaq.

Je cligne des yeux. Il n'y a pas de confusion possible. C'est loin d'être la première fois que je vois ce nom, bien sûr, mais il produit toujours en moi le même frisson de répulsion, ou peut-être de peur. Je suppose que je devrais m'y habituer, car je l'ai très souvent lu dans les livres de rites chamaniques. Le découvrir ici, cependant, à l'improviste...

— Vous le connaissez ? demande la voix sèche de Marks.

Je relève les yeux du formulaire et je m'aperçois qu'il me regarde d'un air inquisiteur. Pire encore : Sven fronce les sourcils, Éreq a l'air intrigué. On dirait que je n'ai pas réussi à dissimuler ma réaction. J'espère que ma voix ne tremble pas...

— C'est le nom d'une très ancienne lignée de chamans.

Voilà. Je ne mens pas vraiment, n'est-ce pas ?

Mon ton ne doit pas être aussi dégagé que je l'espérais, car Marks insiste :

— Ce chaman, vous le connaissez ?

La sensation nauséuse s'accroît dans mon ventre, mais je me force à ramener mon regard sur le document, pour observer cette fois l'initiale. Une grande lettre anguleuse... Peut-être un Y, ou bien...

— On dirait un Y. C'est peut-être Yanuk Kunitoornaaq. Nous nous sommes déjà croisés, mais je ne le connais pas vraiment.

— Il est du coin ? demande Jensen.

— Oui. C'est logique qu'on lui ait demandé d'approuver une route prévisionnelle passant dans ce secteur. Il vit avec sa femme, qui est aussi chamane, dans le fjord Sermilik, au sud d'ici, et tous les deux voyagent beaucoup sur la côte sud-est. Pour savoir s'il y a des lieux sacrés dans la baie d'Aunay, c'est soit mon grand-père, soit eux qu'on consulterait.

Marks prend l'air suspicieux. Je m'aperçois que j'ai donné trop de détails sur un homme que j'affirmais à peine connaître l'instant précédent. Je n'ai pas menti, cependant. J'ai dû rencontrer Yanuk à peine une dizaine de fois.

— Pas sûr que ce soit un Y, remarque Sven en se penchant sur le document. Pour moi, cela ressemble beaucoup à la majuscule qui est juste après. Je dirais un K.

Marks regarde à son tour et me demande :

— K. Kunitoornaaq, ça pourrait vous dire quelque chose ?

Cette fois, je me suis préparée. Je secoue la tête d'un air détaché. Mes poings sont serrés dans mes poches pour que personne ne voie mes mains trembler. Mais mon cœur bat si fort dans ma poitrine qu'il me semble qu'ils vont l'entendre.

Je connais tous les membres vivants ou morts de la famille Kunitoornaaq, depuis le célèbre Kilarneq le borgne. Comme c'est la tradition chez les Inuits, on attribue aux nouveau-nés le nom d'un ancêtre, son *aleq*, tout en opérant une légère variation pour éviter les confusions. Ainsi, au cours des générations successives, on trouve dans leur arbre généalogique des garçons nommés Kilern, Kilaraq, Kinareq. Aujourd'hui, cependant, je n'en vois qu'un seul. Je ne peux penser qu'à lui.

Kilaun Kunitoornaaq. Mon frère.



Dans l'après-midi, le vent renonce enfin à fouetter le cap du Morse. Le soleil réapparaît, et les températures deviennent plus confortables, proches de zéro. L'épave du *Polaris*, toute blanche et festonnée de givre, scintille sous le ciel bleu.

Des techniciens de plus en plus nombreux s'affairent autour de lui. Ils surveillent d'un œil inquiet la banquise qui siffle, se patine, craque sous les efforts du redoux. Les dalles de glace se soulèvent et se renversent dans l'eau mousseuse d'écume.

Le *Borée* a mis le cap sur Ittoqqortoormiit, le port le plus proche, au nord de notre position. Plusieurs hélicoptères ont survolé le site du naufrage. L'un d'eux, au moins, portait le logo de Nanoq Media, la chaîne de télévision basée à la capitale. Je suppose que, ce soir ou demain, le *Polaris* fera l'actualité. Les accidents ne sont malheureusement pas rares sur la route maritime du nord depuis qu'elle est ouverte à la circulation toute l'année : pannes de moteur ou d'électronique dues au froid, collisions entre tankers dans la nuit polaire, et, bien sûr, accidents impliquant des icebergs.

Tous les habitants redoutent une marée noire. Pour cette fois, avec le *Polaris*, le risque semble évité. La coque est éventrée dans une zone qui contenait des marchandises, pas les réservoirs. Les hommes de Marks se dépêchent de pomper l'eau et le diesel mélangés dans les cales, sous la surveillance du capitaine Savitch. Il n'a pas fallu longtemps pour que son autorité se heurte à celle de Marks : Que faire de la cargaison ? Qui peut accéder à la passerelle ? Ils s'affrontent sur la moindre de ces questions.

Tant mieux.

Tant que chacun est occupé à marquer son territoire, on ne fera pas attention à moi. Lénora est déjà repartie. Sven photographie sous tous les angles la faille béante dans la coque du *Polaris*. Seul Éreq est resté avec moi sous la tente, mais il ne me connaît pas assez bien pour remarquer mon trouble, j'espère.

Kilaun Kunitoornaaq.

Mon frère tenait à porter le nom de notre famille paternelle, et c'était sa fierté de posséder l'*aleq* du célèbre Kilarneq. Moi, au contraire, j'ai été élevée dès le plus jeune âge par mon grand-père maternel, qui me présente souvent sous son nom : Rujussuaq. Un nom tout aussi ancien et respecté parmi les chamans.

J'imagine qu'aux yeux de Marks le méticuleux cela s'apparenterait à un mensonge, voire à une usurpation d'identité. Mais, pour nous autres chamans, le nom inscrit sur nos papiers n'a pas une grande importance. Ce n'est pas celui que nous utilisons pour communiquer avec les Esprits, ni avec les fidèles. Pour eux, je suis simplement Dess, et mon frère, Kilaun.

Mon frère, Kilaun.

Marks a emporté sa tablette, mais je revois le nom écrit en hautes lettres noires, débordant de sa case. Je devrais pouvoir déterminer si c'est bien l'écriture de mon frère. En vérité, je n'en sais rien. Je n'arrive pas à me rappeler une seule lettre, un seul document portant son écriture... C'est stupide, mais la culpabilité me mord l'estomac.

Je m'appuie contre un montant de la tente. Depuis que j'ai vu ce nom, j'ai l'impression de tituber, comme si le monde avait perdu sa stabilité sous mes pieds.

Éreq épie ma réaction et remarque :

— Tu n'as pas besoin de moi pour traduire en ce moment. Si tu veux, je peux aller te chercher quelque chose de chaud à manger. Tu as l'air d'en avoir besoin.

« *Manger* » ? Je ne crois pas que je serais capable d'avaler quelque chose. Mais je ne peux pas répondre cela, alors je me contente de refuser poliment.

Reprends-toi, Dess. D'autres vont finir par remarquer que tu n'es pas dans ton état normal.

— C'est à cause de ce chaman, ce Kunitoornaaq ? Tu le connais mieux que ce que tu as dit aux autres, n'est-ce pas ? ça ne me regarde pas, et le naufrage du *Polaris* non plus. Tu peux m'en parler si tu veux.

J'essaie de reprendre contenance. Ma famille est trop connue dans le milieu pour que la vérité passe longtemps inaperçue, surtout avec l'attention que le naufrage du *Polaris* ne va pas manquer d'attirer. Mais je peux gagner du temps, peut-être... La tête me tourne.

Réfléchis ! Ce n'est pas un K. Ça ne peut pas être Kilaun, il n'est pas chaman !

Il a toujours rêvé de le devenir, mais ce n'est pas un métier qu'on peut apprendre à l'école. Les Esprits choisissent ceux avec qui ils souhaitent communiquer. Naître dans une famille de chamans ne suffit pas à garantir qu'on le deviendra, et Kilaun a toujours eu du mal à l'accepter. Cet échec, cette frustration, ce n'est qu'un des sujets qui nous ont séparés. Plus tard, d'autres rancœurs se sont accumulées... Reproches, disputes, pardons, promesses et trahisons, et puis plus rien.

Depuis deux ans, plus un mot, plus un signe de vie. Qu'est-il arrivé à Kilaun pendant tout ce temps ? Les Esprits se seraient-ils décidés à l'accepter comme intermédiaire ? Est-ce vraiment sa signature ? Mon cœur s'embrouille dans les conséquences ; si c'est bien Kilaun qui a signé ce document, cela voudrait dire qu'il a finalement réussi à devenir chaman... et, surtout, cela signifie qu'il est vivant.

Ne te précipite pas, Dess ! Le plus vraisemblable, c'est que cette initiale soit le Y de Yanuk, tout simplement.

— Je n'ai pas grand-chose à ajouter sur Yanuk Kunitoornaaq, réponds-je finalement, la voix aussi assurée que je peux. C'est un chaman compétent, très expérimenté sur son territoire, mais, comme je l'ai dit à Marks, je ne le connais pas si bien que cela. Sa femme, un peu mieux.

Sunilik et Yanuk, mariés depuis une dizaine d'années, forment un couple de chamans très complémentaires. Yanuk possède le don de sentir les Esprits depuis l'enfance, une précocité typique de la famille Kunitoornaaq. Je l'ai entendu une fois dire en se moquant de lui-même qu'il était doué, mais trop paresseux pour apprendre tous les rituels chamaniques. Sa femme, Sunilik, a des capacités beaucoup plus modestes, mais c'est une grande érudite en ce qui concerne les chants sacrés.

Sur une impulsion que je ne m'explique pas, je reconnais à mi-voix :

— Yanuk est un lointain cousin, du côté paternel, mais je n'ai jamais fréquenté cette partie de ma famille.

Éreq hoche la tête, apparemment satisfait par cette explication. Si seulement c'était aussi simple avec Marks... Mais je ne me fais pas d'illusion. Il se méfie déjà de ma jeunesse. Avec une enquête de cette ampleur, il va multiplier les vérifications, de peur que je commette des erreurs de débutante. S'il trouve un autre chaman pour me remplacer, il sera

sans doute trop content de me retirer l'enquête du *Polaris* sous prétexte que la personne qui a visé le plan de route m'est apparentée. « Un conflit d'intérêts », me dira-t-il.

Ce n'est pas que je tiennne absolument à participer à l'enquête, mais mon grand-père s'est porté garant de moi. Je ne veux pas compromettre les prochains contrats que Marks pourrait lui confier. Et puis quelque chose me dérange dans l'histoire du *Polaris*. Une panne de moteur à proximité de l'île aux Ours, des bagarres parmi les membres d'équipage, un iceberg non repéré par les instruments, sans parler de cette destination inhabituelle dans la baie d'Aunay... Des coïncidences, des événements anormaux. Tout ce que les Esprits détestent.

Il est temps que je me concentre sur mon travail et que j'essaie de comprendre ce qui s'est passé. Cela vaudra mieux que de me torturer l'esprit avec une majuscule illisible.

— Je vais retourner vers l'épave et essayer de me faire une meilleure idée de cette hostilité dont les marins ont parlé.

— Est-ce que je peux venir avec toi ? me demande aussitôt Éreq. Je suis curieux.

Son sourire paraît franc – *et toujours aussi charmeur*. Jusqu'à présent, il n'a fait preuve que de politesse et même de sollicitude à mon égard, mais je ne me sens pas à l'aise avec lui non plus. Il a su se rendre utile et se faufiler parmi nous, mais, au fond, que savons-nous de lui ? Que cherche-t-il ici ?

Te voilà aussi méfiante que Marks !

— Tu sais, fais-je remarquer, je n'ai pas pris le masque à plumes dont Sven se moquait. Les chamanes inuits ne font pas la danse de la neige, et nous ne prenons pas non plus de drogues hallucinogènes avant de nous rouler par terre en bavant...

Mes sarcasmes ne le font pas reculer. Il rit, lève les mains, et promet :

— Je resterai à l'écart.

J'acquiesce d'un haussement d'épaules. Vue de l'extérieur, la transe chamanique n'a vraiment rien de spectaculaire. Quand il constatera le manque de détails croustillants, je parie qu'il retournera au chaud près de la cafetière.



Quand je sors de la tente, je suis accueillie par un rayon de soleil. Plusieurs cameramen du Bureau d'enquêtes sont en train de filmer le navire échoué. D'autres techniciens s'empressent autour du navire, leurs instruments de mesure à la main. Marks, qui a fini d'argumenter avec le capitaine Savitch, remonte vers nous.

— La glace est fragile en cette période, lui dis-je. Vous ne devriez pas laisser les hommes approcher de l'épave.

— Elle ne m'a pas l'air si fragile, réplique-t-il, quand on voit les dégâts qu'elle a infligés au *Polaris*.

Il leur fait néanmoins signe de reculer. Il est désagréable, mais pas idiot au point de négliger mes avertissements. Ma famille, après tout, vit sur la glace depuis toujours, en tout cas bien avant l'arrivée des Vikings.

Je me dirige vers l'extrémité du cap du Morse, le long de l'arête rocheuse en forme de défense. Éreq me suit. Nous arrivons en vue de la poupe du navire, où « *Polaris* » se détache en grandes lettres blanchâtres. La peinture a coulé, avec des bavures qui cachent un précédent nom à moitié effacé.

— Un nom est une chose puissante, murmure Éreq d'un air sentencieux. On ne devrait pas en changer d'un simple coup de pinceau.

Je ne sais toujours pas dans quelle culture il a grandi, mais ce qu'il dit est vrai pour la nôtre : choisir les noms d'un nouveau-né est une tâche qui prend plusieurs semaines à ses parents et implique souvent de consulter sa famille, son arbre généalogique et le chaman du voisinage. C'est une occasion à la fois solennelle et joyeuse. Aujourd'hui, cependant, je pense surtout à Kilaun et à sa colère envers mon grand-père quand celui-ci lui proposait d'adopter le nom des Rujussuuaq, comme moi.

Je chasse ce souvenir et me force à revenir au présent. Les nénuphars de glace qui fondent à vue d'œil autour du *Polaris* me fournissent un sujet de conversation commode.

— Trop de marins se croient en sécurité dès que l'eau est libre, aux premiers jours du printemps, mais le temps peut changer en quelques heures ici. Des tempêtes sur la côte, mais aussi en montagne...

Je montre à Éreq les *nunataks* derrière nous : des dents rocheuses noires qui émergent de l'inlandsis, trop abruptes pour que la neige les recouvre. La

chaîne montagneuse hérissée tout le littoral, avec des sommets au-dessus de trois mille mètres.

— Le réchauffement rend la région plus dangereuse. Les glaciers se crevaient sans prévenir, des gros morceaux se détachent et tombent dans la mer.

Éreq hoche la tête et me décrit ce qu'il a observé depuis la fin de l'hiver à bord du *Borée*.

— Les cartes ne valent plus rien. Personne ne peut se fier au tracé qui sépare la banquise de l'eau vive. Nous avons rencontré des plaques si friables que personne n'osait y poser le pied, et des nappes d'eau à perte de vue, là où on s'attendait à de la glace solide.

Son regard se perd vers l'horizon, au nord. Il secoue la tête d'un air préoccupé, sans rien ajouter. Nous reprenons en silence notre avancée le long de la crête. Je suis encore troublée par le nom de Kilaun, mais marcher me fait du bien. Mes bottes s'enfoncent à peine dans la couche de neige durcie par le froid. Maintenant que la tempête s'est apaisée, le cap du Morse a perdu son aspect lugubre, et le paysage a repris toute sa beauté. Les arêtes noires des rochers sont adoucies par le manteau blanc. Des icebergs dérivent majestueusement au large, sur la mer gris ardoise. On dirait que le soleil a aussi chassé les relents d'hostilité qui flottaient autour du navire.

Le *Polaris* est le seul élément qui détonne dans ce lieu sauvage. Une colonie d'eiders, perchée sur un promontoire, considère les humains qui s'affairent en poussant quelques piailllements réprobateurs.

Je reste suffisamment loin pour ne pas les effaroucher et je choisis un rocher plat, au soleil. En m'asseyant, j'aperçois à une vingtaine de pas en arrière la grande silhouette d'Éreq, qui s'est laissé distancer et me regarde de loin.

Qu'il observe tant qu'il veut ! Il risque d'être déçu...

Je retire mes moufles et pose mes mains sur mes cuisses, paumes vers le ciel. L'air froid vient aussitôt piquer les moignons de mes doigts, toujours plus sensibles aux températures.

Dès qu'il a été clair pour mon grand-père que je serais une chamane, comme lui, il m'a avertie des dangers que je rencontrerais. Le plus grand risque, c'est d'abandonner son corps à l'extérieur pour voyager dans le monde des Esprits. Là-bas, le froid n'existe pas, et le temps ne passe pas de la même manière. On peut s'y laisser entraîner en perdant de vue le monde

humain. Tel chaman revient dans son corps pour découvrir que ses orteils ont gelé jusqu'à l'amputation ; tel autre se réveille englouti dans le brouillard, incapable de retrouver son chemin... Il y a même une légende dans laquelle des renards polaires avaient commencé à grignoter les oreilles d'un chaman pendant qu'il discutait avec l'Esprit de son grand-père, dans l'Autre Monde.

Je pense qu'une morsure me sortirait de ma transe. J'ai une méthode plus moderne, en tout cas : je déclenche un chronomètre sur mon téléphone, avec la sonnerie réglée au maximum de son volume. Cette précaution prise, je ferme les yeux et je dessine dans l'air, devant moi, la forme d'une porte.

Je la vois se matérialiser en lignes chatoyantes, comme si l'aurore boréale soulignait ses contours. L'Autre Monde est si lumineux qu'il irradie à travers la moindre déchirure du voile qui nous sépare. Je pose ma main gauche sur la porte invisible, et je pousse doucement pour l'entrebâiller.

— *Je vous salue... Venez à moi...*

Inutile de pénétrer dans l'Autre Monde aujourd'hui. Les Esprits sont là, nombreux, autour du *Polaris*. Ils approchent d'eux-mêmes. Ils semblent vouloir me parler, comme tout à l'heure, tout en restant réticents, ou incapables de communiquer clairement. Je sens la rémanence de leur colère, qui me mord la nuque comme un baiser de givre.

— *Le cap du Morse est votre territoire ?*

Ils sont hostiles, mais je ne crois pas que ce soit pour cette raison. Je ne sens en eux aucun attachement particulier à cet endroit, comme c'est le cas lorsque les Esprits hantent un lieu où ils ont vécu, aimé, chassé de leur vivant. Au contraire, certains se sont déjà presque effacés. Ils s'apprêtent à partir, sous la forme d'ombres bleutées qui auréolent les icebergs à l'horizon. Comme si leur mission était accomplie.

— *La colère, les marins qui se battaient... c'était vous ?*

Sans répondre, ils tournoient autour de l'étrave du *Polaris*, arrachant quelques flocons qu'ils viennent déposer dans mes paumes ouvertes. J'essaie de me concentrer pour comprendre leur message, mais ces Esprits n'ont ni forme ni langage. Ils ne sont guère plus que des émotions brutes, des ressentiments indistincts.

Je murmure un chant d'apaisement. C'est sans doute une précaution inutile. Si ces Esprits sont responsables du naufrage, ils ont déjà obtenu ce

qu'ils voulaient, mais je ne voudrais pas que l'un d'entre eux s'en prenne aux techniciens ni aux curieux.

— *Pourquoi ? Si vous avez poussé les marins à se battre, à s'échouer ici... pourquoi ?*

Certains Esprits sont vindicatifs, les légendes ne manquent pas pour l'attester, mais la plupart se contentent d'observer les humains sans interférer, à moins qu'ils ne les offensent gravement, comme ce fut le cas avec la démolition du cairn à Nanortalik. Si le *Polaris* a commis un tel sacrilège, il est possible que la vengeance des Esprits ne s'arrête pas là. La neige, la glace, l'eau et les courants marins sont très sensibles à leur colère. Je me demande ce qui a pu les déchaîner ainsi.

— *Vous vouliez me parler... Dites-moi ce qui vous a dérangés !*

Je ne perçois que leur rancœur, de nouveau. Rien d'autre, aucun motif. Un chaos confus d'hostilité incontrôlable. Une silhouette finit par se détacher. Ses contours mal définis sont ceux d'un petit homme mince, peut-être un adolescent. Je ne distingue pas ses traits, seulement une sorte de transparence opaque qui rend flou le paysage à travers lui.

— Qui es-tu ? lui dis-je doucement.

Il secoue lentement la tête. La tristesse et l'accablement qui émanent de lui sont si palpables que j'en frissonne. Cependant, avant que je puisse l'interroger davantage, une détonation assourdissante retentit.

Arrachée à ma transe, je dois cligner des yeux plusieurs fois pour ajuster ma vision. Je crois d'abord que mes oreilles bourdonnent, avant de comprendre qu'il s'agit du grondement de la glace sur les rochers.

— Reculez ! crie Éreq d'une voix tonitruante derrière moi.

Des exclamations lui répondent en contrebas. Les techniciens de Marks se bousculent et dégagent précipitamment leurs instruments. Une énorme fissure lézarde la plaque de glace sur le flanc du *Polaris*.

La coque se met à trembler avec des gémissements de métal torturé. Des dizaines de stalactites se détachent de la superstructure et s'écrasent. J'aperçois Sven, toujours en train de mitrailler la déchirure béante avec son appareil photo. Est-ce une illusion, ou bien est-elle en train de s'agrandir ?

C'est sans doute ça que cet inconscient veut filmer !

Je bondis sur mes pieds et mets mes mains en porte-voix autour de ma bouche.

— Sven ! laisse tomber ! La glace va céder !

Pendant un instant d'affolement, je suis persuadée qu'il ne m'a pas entendue. Puis il détache les yeux de son appareil et tourne la tête vers moi. Je lui fais des signes frénétiques pour qu'il recule vers les rochers. Au même moment, une plaque se soulève brusquement à sa droite. L'explosion fait jaillir un panache d'eau, de givre et de fragments de glace. Dans la panique, un des techniciens abandonne le trépied qu'il était en train de replier et se met à courir vers les tentes.

Sven, plus prudent, recule pas à pas en sondant la glace sous son pied. Je retiens mon souffle jusqu'à ce que chacun soit en sécurité, puis je regarde l'épave : la coque s'est tordue et enfoncée de quelques mètres supplémentaires. L'eau s'engouffre dans la faille latérale. Sur le pont, d'autres conteneurs sont prêts à basculer.

Alors que les jets d'écume retombent, je reconnais les formes sombres des Esprits qui tournoient une dernière fois autour du navire détruit avant de disparaître à l'horizon.



Plus de peur que de mal pour l'équipe de Marks, mais il n'est plus question de laisser les techniciens approcher de l'épave pour l'instant. Pendant qu'ils discutent des mesures à prendre pour sécuriser le *Polaris*, je fais deux autres tentatives pour identifier les Esprits.

Mais ils me fuient. Leur présence s'effiloche avec les derniers bancs de brume. Seul le jeune homme mince rôde encore sur le cap du Morse. Il réapparaît chaque fois, la tête inclinée, les épaules basses. Son chagrin est manifeste, mais je n'arrive pas à entrer en contact avec lui.

Cet échec me rappelle l'Esprit réticent de la nuit précédente ; je comprends alors, tout en me maudissant pour ma lenteur, que je me trouve devant le paysage qu'il m'avait fait entrevoir. Les sommets dentelés, la côte à demi prise par les glaces et les rochers disposés comme deux défenses courbées vers le large : le cap du Morse. Ce qui m'a empêchée de le reconnaître plus tôt, c'est probablement que, dans ma vision, la crique était déserte, alors qu'à présent elle est presque entièrement obstruée par l'énorme *Polaris* échoué, avec les techniciens qui grouillent autour de lui.

La vision que l'Esprit a voulu me transmettre date donc d'avant le naufrage, avant la tempête. Je devrais me féliciter d'avoir trouvé la solution de l'énigme, mais la vérité est que je ne suis pas plus avancée. Quel Esprit est intervenu ? Pourquoi ?

Éreq me suit en silence, l'air à la fois curieux et détendu. Il ne semble pas souffrir du froid. En ce qui me concerne, mes mains sont gelées et je ne sens pratiquement plus les moignons de mes doigts blessés. Je renonce à mes tentatives et je rejoins l'abri provisoire où m'attend – *avec un peu de chance* – une nouvelle tasse de café brûlant.

Marks aussi m'y attend, malheureusement.

— Vous avez découvert quelque chose qui mérite de figurer dans mon rapport ? me demande-t-il, sans attendre que je me serve.

Éreq soupèse la Thermos et fait une grimace. Vide, on dirait bien. Voilà qui me contrarie davantage que le ton méprisant de Marks.

— Pas pour l'instant.

— Vous voudrez vous concerter avec le chaman qui a signé l'autorisation, je suppose ?

Est-ce mon imagination, ou bien le ton de Marks est-il encore plus mordant que tout à l'heure ? Sa proposition est logique, en tout cas. Un chaman qui connaît bien la région, comme Yanuk, pourra m'aider à comprendre si le *Polaris* a pu offenser des Esprits locaux.

Tous les chamans ne sont pas enthousiastes à l'idée de collaborer avec les compagnies maritimes, les sociétés pétrolières ou minières, mais nous sommes conscients des enjeux. En quelques décennies, notre monde s'est transformé pour accueillir de nouvelles routes navigables, des gisements d'uranium, des forages en mer, sans parler du tourisme polaire... Nos sanctuaires sont en danger, et les Esprits le sentent.

De plus, Yanuk fait bel et bien partie de ma famille. Il ne me refusera pas son aide. Si c'est bien de lui qu'il s'agit...

Qui d'autre ? C'est idiot de penser que ce chaman nommé Kunitoornaaq pourrait être Kilaun !

— Je lui parlerai, en effet.

— Il n'a pas indiqué de numéro de téléphone sur le formulaire. Je peux compter sur votre grand-père pour trouver un moyen de le contacter ?

Qu'est-ce que Marks imagine ? Des signaux de fumée ? Certes, beaucoup de chamans sont attachés à notre mode de vie nomade

traditionnel et ne possèdent pas de téléphone. Je sais que c'est le cas de Yanuk, qui se déplace de village en village avec sa femme. En hiver, il conduit un traîneau à chiens, et, en été, un petit bateau. Cependant, il est toujours possible de lui laisser un message à l'une de ses étapes.

— Aataq ou moi, nous le contacterons. En attendant, j'aimerais interroger l'équipage.

— Le *Borée* n'atteindra pas Ittoqqortoormiit avant demain, répond Marks, et l'hélicoptère est occupé à faire des rotations de matériel pour les pompes à carburant. Il faudra attendre pour parler aux marins.

Je n'ose pas insister. Je cherche Sven du regard, mais il est en grande discussion avec d'autres techniciens, qui considèrent d'un air accablé la position pour le moins instable du navire échoué. Lénora a disparu elle aussi.

— Je peux t'emmener jusqu'au fjord en motoneige, propose Éreq. Il y a des hébergements sur cette rive, et un arrêt de la navette côtière qui fait la liaison jusqu'au port.

J'appréhende le trajet en motoneige, mais je n'ai guère le choix. J'ai déjà hâte de prendre un repas chaud et de me glisser sous une couette. J'espère que nous trouverons des logements disponibles autour d'Ittoqqortoormiit. Le petit port est le plus proche de l'Islande, une escale incontournable pour les touristes fascinés par le monde polaire. Ils arriveront bientôt par bateaux entiers, avec l'été. Des établissements sont apparus pour les accueillir ces dernières années, tout autour du fjord. Certains sont peut-être déjà ouverts.

— N'oubliez pas de remplir correctement votre note de frais, me lance Marks pour tout adieu.

Je ne peux m'empêcher de lever les yeux au ciel en quittant l'abri. Éreq a dû surprendre ce geste, car il tourne vers moi un visage amusé. Je me surprends à répondre machinalement au sourire éclatant qu'il m'adresse.

Je dois lui reconnaître une qualité : il conduit bien, sans prendre de risques inutiles. Le passage des motoneiges a déjà damé une piste entre le site du naufrage et Ittoqqortoormiit. Le froid sec l'a durcie. Ce sont de bonnes conditions qui raccourcissent le trajet. Tant mieux, car, même recroquevillée derrière le large dos d'Éreq, je suis transie.

Je reconnais que la motoneige accomplit le même trajet en quatre fois moins de temps qu'un attelage de chiens, mais je ne peux m'empêcher de

penser avec nostalgie au grand traîneau d'Aataq. Kilaun et moi étions bien au chaud, blottis dans le cocon des peaux de phoques, quand il nous emmenait à la chasse ou à la pêche le long de la côte.

« *Trop de travail pour un vieil homme* », a-t-il déclaré il y a quelques années. Il a donné son traîneau et ses derniers chiens à mon cousin Miki. Quand était-ce ? Un peu avant la mort de ma grand-mère, voilà deux ans. Deux ans. C'est la dernière fois que j'ai vu mon frère.

Aanaq, c'est-à-dire notre grand-mère maternelle, a été emportée en quinze jours par une pneumonie. À cette époque, je n'avais pas vu Kilaun depuis des mois, et je n'étais même pas sûre qu'il ferait une apparition aux obsèques. Je ne savais pas où le trouver. J'avais laissé des dizaines de messages à toutes ses connaissances.

Il est venu. J'étais si soulagée de le voir, et si bouleversée par la mort de ma grand-mère, que je l'ai à peine interrogé. Mon petit frère, avec son menton têtu et ses cheveux ébouriffés comme un corbeau aux plumes hérissées par le vent. Je l'ai tenu dans mes bras pendant la moitié de la cérémonie. Le soir même, pendant le *kaffeemik*, alors que j'aidais ma mère à remercier tous ceux qui avaient fait le déplacement, il s'est éclipsé sans un au revoir.

Avec le recul, je pense que Kilaun devait considérer ce bref moment de présence comme un compromis entre le respect dû aux aînés défunts et la rancune qu'il entretenait envers toute notre famille maternelle. Surtout Aataq, notre grand-père. Kilaun a toujours eu une attitude ambivalente envers lui : il le respecte en tant que chaman, tout en admettant de plus en plus difficilement son autorité en grandissant.

Respecte ? Respectait ?

Depuis deux ans, j'hésite entre le présent et le passé. Je ne sais plus si je dois considérer mon frère comme vivant ou mort. A-t-il définitivement tiré un trait sur sa famille pour partir mener une existence nomade, vivant de la chasse et de la pêche comme nos ancêtres ? Serait-il devenu insensible au point de ne plus donner de nouvelles à notre mère ?

Le plus frustrant, c'est que rien n'a changé. Si le nom du chaman sur le document est bien celui de Yanuk, je n'en sais toujours pas plus sur l'endroit où se trouve Kilaun. Et si l'initiale est un K, tout ce qu'elle m'apprend, c'est que Kilaun a finalement accédé au statut de chaman.

Et aussi qu'il est vivant... Je me contenterais de cela si je pouvais avoir une certitude.

À mi-chemin d'Ittoqqortoormiit, Éreq fait une pause à un endroit où la piste domine la côte. J'aperçois le *Borée*, au large, qui gagne le port à une allure prudente pour éviter les icebergs à la dérive. On reconnaît facilement la forme convexe de son énorme étrave : c'est à la fois un brise-glace, un ravitailleur pour les missions scientifiques, un laboratoire ambulant et un porte-hélicoptères. J'ai eu l'occasion de monter à bord un jour.

Curieuse de la nouvelle mission qu'il effectue, j'interroge Éreq :

— Tu étais à bord depuis combien de temps ?

— Nous nous sommes laissé enfermer par les glaces cet automne. L'idée, c'était que le navire suive la dérive transpolaire pour mesurer sa vitesse.

— On est en mars. La mission est presque finie, alors ?

— Oui, soupire Éreq. La débâcle se produit de plus en plus tôt. Le printemps est déjà là, même si la tempête nous a replongés dans l'hiver pour quelques jours.

Il semble plus triste que préoccupé, ses yeux noirs fouillant l'horizon, à la recherche de la banquise lointaine. Je me demande s'il se fait du souci à la perspective de devoir trouver un autre boulot pour la saison qui arrive. Ce serait étonnant... Son grand sourire séduisant fait de lui un guide tout indiqué pour les touristes, surtout avec toutes les langues qu'il maîtrise.

Mais, en tant qu'étudiante boursière, je peux comprendre le stress des factures à payer. Cependant, ce sujet de conversation est tout à fait inconvenant chez les Inuits. Les problèmes d'argent sont soigneusement dissimulés aux voisins et aux parents. Je me contente donc de reprendre ma place sur la motoneige, à l'abri derrière le large dos d'Éreq. Il me lance un sourire par-dessus son épaule.

— Nous serons bientôt arrivés, promet-il. Ne t'inquiète pas, je prendrai soin de toi.

C'est une étrange formulation, à la fois protectrice et solennelle. Le genre de phrase qui serait mieux placée dans la bouche d'une mère, ou d'un amant. Je mets cela sur le compte d'une maîtrise imparfaite du kalaallisut plutôt que sur celui d'une tendre déclaration.

Ou alors c'est sa phrase habituelle pour séduire...

Je le soupçonne d'être le genre d'homme doux comme du miel qui attire les femmes comme des mouches. Enfin, peut-être celles qui sont moins méfiantes et plus crédules que moi.

OceanofPDF.com

4

L'AUBERGE ROUGE

Ittoqqortoormiit, côte est du Groenland

Nous arrivons au bord du fjord Kangertittivaq en début de soirée. Vers l'intérieur des terres, le soleil rase les cimes des montagnes acérées. En face, abrité dans un repli rocheux, sont éparpillées les maisons rouges, jaunes, bleues du petit port d'Ittoqqortoormiit.

La ville a du mal à s'adapter au changement. Il y a trop de courants au large pour installer des plates-formes pétrolières, sans compter qu'elles risqueraient de dériver ou d'être heurtées par des icebergs. Quelques établissements se sont établis de part et d'autre du fjord ces dernières années, avec le développement du tourisme polaire, car le parc national du nord-est commence tout près, mais la plupart sont fermés, si tôt dans la saison. Sous des monticules de neige et de boue, on devine des carcasses de motoneiges à louer.

Éreq s'arrête pour faire le plein de la sienne. La station essence est aussi une épicerie qui vend du poisson frais, des munitions pour fusils de chasse et quelques souvenirs pour touristes. Je profite de la pause pour passer quelques coups de téléphone. Malheureusement pour moi, il ne reste plus de chambre au seul hôtel déjà ouvert...

Éreq revient alors que je raccroche.

— Je suppose qu'il ne me reste plus qu'à partager la chambre de Lénora... Laisse-moi une minute pour l'appeler.

— Si ça ne te dérange pas de faire une demi-heure de motoneige en plus, propose-t-il, je peux t'emmener jusqu'à une petite auberge que j'ai trouvée hier vers l'intérieur du fjord. C'est simple, mais confortable.

Un sourire malicieux plisse le coin de ses yeux. Méfiante, je lui demande :

— Ils louent plusieurs chambres ?

Les épaules massives d'Éreq tressautent. Il se moque de moi, c'est évident. Mais le vent du nord a finalement raison de toutes mes couches de vêtement et la fatigue n'aide pas à combattre le froid. Réchauffement climatique ou pas, il fait à peine un ou deux degrés au-dessus de zéro. Je me suis levée à l'aube, et je n'ai pas beaucoup dormi entre la visite de l'Esprit muet et mon vieux cauchemar. J'ai hâte que cette journée se termine.

— Il y a plusieurs chambres, m'assure Éreq. Tu ne seras pas obligée de partager la mienne.

Comme il me lance un clin d'œil, je mime un grand soupir de soulagement. Il rit de plus belle et fait tourner la motoneige.

Nous prenons la direction de l'ouest. Les maisons multicolores disparaissent derrière nous, éparpillées sur la pente. La piste serpente de manière hasardeuse entre elles, puis s'élève et franchit une crête. La neige est dure et damée sous les patins de la motoneige, mais des éboulis grisâtres, des plaques de végétation rase apparaissent çà et là, signe que le dégel printanier est déjà entamé. Les eaux cristallines du fjord sont parsemées de blocs de glace de toute taille.

Comme Éreq l'a promis, l'auberge n'est pas loin. Après une descente sinueuse, nous atteignons un hameau d'une dizaine de maisons. La plus grande arbore un rouge pimpant et un drapeau de bienvenue, mais les autres sont clairement abandonnées, alors qu'elles semblent pourtant récentes.

— Drôle d'endroit ! Comment l'as-tu découvert ?

— Je suis arrivé en hélico avec le capitaine Savitch hier, et je l'ai aidé à trouver une chambre. Puis je me suis promené sur le port, j'ai parlé à des gens...

Il hausse les épaules sans se donner la peine de terminer sa phrase. Oui, je veux bien croire que son grand sourire communicatif fait des merveilles. J'examine de nouveau les lieux déserts, les fenêtres condamnées.

— On dirait que des gens ont commencé à s'installer, avant de changer d'avis...

— J'étais aussi étonné que toi, alors j'ai discuté un moment avec Anita.

Éreq adresse un joyeux salut à une femme apparue à la porte de l'auberge. Il pousse la motoneige jusqu'à un apprentis de planches, tout en racontant :

— Il y a dix ans, le secteur a été exploré par une compagnie britannique. Ils ont trouvé des traces d'uranium. Ces habitations, c'était pour l'équipe de prospection, et plus tard les ouvriers, mais...

— Je vois où tu veux en venir. Le nouveau gouvernement du Groenland a bloqué l'exploitation de l'uranium.

Éreq me jette un regard perspicace.

— Tu as l'air d'approuver cette décision, constate-t-il.

— En effet. J'aimerais qu'il interdise aussi la prospection pétrolière et l'exploitation de toutes ces terres rares qu'on recherche dans notre sol.

Éreq installe la motoneige et récupère nos sacs sans rien dire. Je me sens rougir quand je me rends compte des contradictions qu'il doit certainement remarquer dans ma position. Ce n'est pas la première fois que je dois admettre mon manque de logique face à un interlocuteur.

— Je sais bien que cet engin fonctionne grâce au pétrole, et qu'il y a des oxydes de terres rares dans mon téléphone. La pêche et la chasse ne peuvent plus nourrir les habitants d'Ittoqqortoormiit, et il leur faut d'autres emplois, d'autres ressources. Je sais. J'aimerais juste que chacun trouve des compromis, des solutions pour ne pas abîmer davantage notre terre.

Il ne manque pas de gens pour me rire au nez ou se mettre en colère quand je tiens ce discours : les partisans du progrès technique, qui m'accusent de vouloir cantonner l'île au Moyen Âge, tout comme les défenseurs des traditions, qui me reprochent de voyager en hélicoptère...

Éreq, cependant, ne répond rien de tout cela. La tête rentrée dans les épaules, il m'observe avec une sorte de résignation dans ses yeux noirs.

— S'il existe une solution, déclare-t-il finalement, ce sera à toi et aux gens de ta génération de la trouver.



Éreq me présente à Anita, la propriétaire de l'auberge, une petite femme rondelette. La chambre qu'elle me montre est modeste mais fraîchement repeinte, avec un matelas bien épais qui me tend les bras. Elle nous promet que le repas est déjà dans le four et nous propose de profiter des derniers rayons du soleil à la source chaude.

— « La source chaude » ?

— Oui, confirme Éreq avec un clin d’œil. C’est ce qui m’a décidé, dès que j’en ai entendu parler. Il y a un bassin derrière l’auberge, et l’eau est juste à la bonne température...

À mesure que je l’écoute parler, je me rends compte qu’il prononce ma langue avec un très léger accent que je n’arrive pas à reconnaître. Il existe de nombreuses variantes entre les dialectes des côtes est et ouest, sans parler des expatriés qui reviennent du Danemark, d’Alaska ou du Canada avec leur propre vocabulaire. À l’université ou dans mon métier de chamane, je discute avec des gens de tout âge et de toute origine. J’ai donc entendu beaucoup d’accents. Celui d’Éreq est nouveau pour moi.

— Tu te débrouilles bien en kalaallisut, admets-je. Quelqu’un le parle dans ta famille ?

Il se détourne et me montre le départ d’un sentier qui descend dans un creux de terrain. D’accord. C’était apparemment une question trop indiscreète... Je lui emboîte le pas sans insister.

— Je peux me faire comprendre dans la plupart des langues arctiques, finit-il par me lancer par-dessus son épaule. Elles se ressemblent, et je voyage beaucoup.

Il arrache son bonnet rouge et passe sa main gantée dans ses cheveux ébouriffés. J’oublie instantanément mes questions. Sa chevelure drue, épaisse, est totalement blanche. Plus claire que ces blonds argentés qu’on voit chez certains Scandinaves. D’un blanc crémeux, que sa peau mate rend encore plus remarquable.

Il hausse un sourcil moqueur, et je me rends compte que je le dévisage, la bouche ouverte. La rougeur me monte aux joues et je baisse les yeux.

Éreq me montre alors un petit cercle de pierres, installé dans un vallon, à une vingtaine de pas. La source clapote doucement. La chaleur de l’eau a fait reculer la neige, laissant apparaître une herbe rase et drue. Un hangar de planches fait office de vestiaire pour déposer nos habits.

Je me déshabille sans y réfléchir à deux fois. Il y a des sources chaudes un peu partout au Kalaallit Nunaat, dont une pas loin de mon village natal, et je m’y suis baignée tellement souvent que la pudeur n’aurait guère de sens. Je ne garde que ma culotte et ma brassière de coton, non qu’il y ait grand-chose à dissimuler. J’ai plus de muscles que de seins, et, même si je portais de jolis dessous en dentelle, je doute qu’ils pourraient me rendre sexy.

Éreq a déjà retiré sa vieille parka, qu'il suspend avec soin à un crochet sur un mur du hangar. Je m'assieds sur une pierre plate, au bord du bassin, et je plonge mes jambes dans l'eau. Il n'a pas menti : elle doit faire environ trente degrés, presque la température d'un bain chaud. Un pur délice après une journée passée dans le vent glacial...

Je me laisse descendre au fond de la petite mare circulaire. La ressemblance avec une baignoire s'accroît : les pierres polies sont aussi lisses que de la porcelaine, l'eau m'arrive au niveau du cou. C'est une très grande baignoire, de trois bons mètres de diamètre.

La circulation revient dans ma main gauche avec des picotements familiers. Je ferme les yeux pour savourer la caresse des vaguelettes d'eau chaude sur ma peau.

Le visage de Kilaun me revient à l'esprit : une version plus dure du mien, la peau sombre tannée par le froid. Il n'est pas entré dans la petite salle communautaire où se tenait la cérémonie des obsèques de notre grand-mère. Au contraire, il en a profité pour s'éclipser. Quand je me suis aperçue de son absence et que je suis sortie en courant, il n'était déjà plus qu'une silhouette lointaine sur la plaine glacée, la ligne étirée d'un attelage de vingt chiens tirant un traîneau chargé à pleine vitesse. J'aurais pu prendre une motoneige et le rattraper. J'aurais dû insister pour qu'il reste au village au moins pour la nuit.

J'aurais pu, j'aurais dû... Combien de regrets m'a coûtés ma relation avec Kilaun...

— Tu comptes dormir ici ? me demande une voix grave, amusée.

J'ouvre les yeux, tirée en sursaut de ma rêverie. Le ciel s'est assombri autour de moi, la brume s'accumule au flanc de la montagne. Puis Éreq apparaît sur ma droite, et le bassin circulaire que j'avais trouvé si spacieux rétrécit soudain.

Il est allongé de tout son long, sur le dos, la tête posée sur ses bras repliés. L'eau transparente ne dissimule aucun détail de son corps immense et massif. Les reliefs de ses muscles ont l'air sculptés dans la pierre, même au repos. Sa peau est aussi mate que la mienne, avec quelques poils blancs frisés autour de ses tétons bruns et de son nombril. Visiblement, la couleur surprenante de ses cheveux est naturelle.

Je ne peux m'empêcher de le contempler. Au cours de ma première année d'études à Nuuk, j'ai fréquenté Liam, un étudiant canadien joueur de

hockey. Il était grand et musclé, mais rien à voir avec ce colosse alangui dans l'eau chaude. Une part curieuse de moi se demande quel effet donnerait toute cette force concentrée entre des draps... ou sans les draps, d'ailleurs.

Un sourire s'épanouit lentement sur le visage d'Éreq, comme s'il devinait parfaitement la direction de mes pensées. Il se tourne vers moi, un coude replié pour soutenir sa tête, l'autre main dérivant dans l'eau chaude, dangereusement proche de ma hanche. Comme moi, il n'a gardé que ses sous-vêtements, en l'occurrence un boxer bleu marine avec le logo d'une bière norvégienne : un ours blanc tenant une chope mousseuse.

— Un souvenir de voyage ?

Je ne suis pas satisfaite du timbre de ma voix. Trop râpeux, trop intime. Au moins, j'ai trouvé quelque chose à dire pour diriger la conversation vers un sujet anodin. Éreq replie la jambe. Le muscle de sa cuisse tend le tissu du boxer. Ma curiosité perverse l'imagine déjà se déchirer et révéler... Je secoue la tête pour m'éclaircir les idées.

— Je le trouvais amusant, commente Éreq en examinant l'ours buveur de bière. J'ai travaillé un moment dans un bar, dans un port du Spitzberg. Tu connais ?

— Un peu. Je suis allée à une réunion de chamans là-bas avec mon grand-père.

L'archipel du Svalbard abrite quelques-uns des sites sacrés pour les peuples du Grand Nord. Des îles inhabitées, comme l'île aux Ours. Plusieurs milliers d'ours polaires les fréquentent pendant l'hiver, peut-être les plus féroces gardiens possibles pour les Esprits des Ancêtres.

— L'île change trop vite pour moi, soupire Éreq. Autrefois, c'étaient les mines de charbon, et maintenant les plates-formes pétrolières...

— Tu vas y retourner, maintenant que le *Borée* a fini sa mission ?

Éreq secoue la tête d'un air vaguement dégoûté.

— La plus grande partie du travail est faite par des machines et des robots, dirigés à distance. Ils sont obligés d'embaucher quelques ouvriers locaux, à cause des lois, mais c'est pour faire le ménage ou préparer les repas à la cafétéria. Je n'aime pas ce genre de boulot.

Je hoche la tête. Voilà un sujet de conversation souvent abordé dans les couloirs de l'université. Certains Inuits accueillent le changement avec avidité. D'autres, comme Kilaun, refusent de modifier le mode de vie

traditionnel, fondé sur la chasse et la pêche. Les disputes déchirent souvent les communautés et les familles.

— Tu devrais te détendre et cesser de réfléchir jusqu'à demain, suggère Éreq.

Il tend lentement la main vers mon visage et lisse du bout du doigt les petites rides entre mes sourcils. Je suppose que je dois les froncer quand je suis soucieuse.

Son contact se prolonge et crée une vague de chaleur dans tout mon corps, un fourmillement dans chacun de mes nerfs. Son visage est très proche du mien à présent. Quelque chose brille dans ses yeux noirs et profonds. Sa bouche s'entrouvre. Mon souffle s'accélère. Si je me penchais à peine un peu plus... Encore un peu...

— Desna Rujussuaq, murmure Éreq, tu portes bien ton nom, chamane à la grande magie.

Il me faut une interminable seconde pour comprendre ce qu'il entend par là. Puis mon cerveau identifie la sensation qui court sur ma peau. Bien sûr. Il voulait seulement goûter mon don de chamane. J'ai confondu l'onde magique avec le tiraillement du désir.

Comme une idiote...

Je me sens rougir de honte, et ce n'est pas la première fois que cela m'arrive aujourd'hui. Chaque fois en sa présence. Je recule jusqu'à ce que mon dos heurte les pierres du bord, et je remonte mes genoux contre ma poitrine. Le cœur encore battant, je réponds d'un ton sec :

— Je viens d'une famille de chamans, en effet. Deux, en fait. Du côté de chacun de mes parents.

Les lignées de chamans ont tendance à se reproduire entre elles, pour protéger jalousement leurs pouvoirs et leurs secrets. Le mariage de mes parents en est un exemple évident.

Éreq roule sur le ventre et s'étire dans l'eau chaude avec un plaisir manifeste.

— Tu as été formée par ton père ?

Je ne vais certainement pas expliquer à ce quasi-inconnu la complexité de mon histoire familiale. Je suis habituée à éluder.

— Il était chamane aussi, mais il a disparu quand j'étais petite. J'ai été élevée par mon grand-père maternel.

J'ai passé mes bras autour de mes genoux repliés, et ma main gauche se trouve exposée au regard d'Éreq. Il la considère un moment. Je vois presque les questions se préparer dans sa bouche. C'est trop tard pour que je puisse la soustraire à sa curiosité, alors je le laisse se remplir les yeux : quatre moignons qui ne vont pas plus loin que la première phalange, des cicatrices rouges et bourrelées... Seul le pouce est intact.

— Dans la légende, la jolie Sedna a perdu ses doigts, elle aussi, finit-il par dire. On dit qu'ils sont tombés au fond de l'océan et se sont changés en créatures marines.

Je ne connais l'histoire que trop bien, merci.

— Je ne suis pas Sedna. Mon nom est Desna. Dess.

Ma brusquerie ne le désarme pas. Il étire ses longs membres à travers le bassin avec un soupir d'aise. Je le contemple, incapable de détacher mes yeux, jusqu'à ce qu'Anita nous appelle depuis la porte de l'auberge. Le dîner n'attend pas.



Malgré le matelas moelleux et la chaleur bienfaisante de la source, je ne dors pas beaucoup cette nuit-là. Les craquements des planchers me font tressaillir chaque fois que je m'assoupis. Mon esprit est encore imprégné de l'image d'Éreq déployant son grand corps dans la source chaude, à peine voilé par la vapeur. J'essaie d'interpréter le regard intense de ses yeux noirs.

Tu ne crois pas que c'est plutôt toi qui le dévorais des yeux ?

C'est plus crédible, en effet. Je n'ai rien qui pourrait retenir l'attention d'un homme. Je ressemble à des centaines de jeunes femmes inuites : teint cuivré, épais cheveux noirs, et une silhouette solide faite pour résister à des conditions de vie difficiles.

Je n'ai jamais été particulièrement coquette, mais je me souviens que Liam, mon petit ami canadien, me complimentait sur la couleur de mes yeux. Ils sont brun clair, ou plutôt noisette, avec quelques paillettes dorées près du centre. D'après lui, j'avais aussi une « bouche à embrasser », avec une lèvre un peu boudeuse. Je me demande comment je pourrais mettre en valeur ces minuscules atouts. Du maquillage ? Des vêtements assortis à la couleur de mes yeux ?

D'où vient cette idée saugrenue ? Tout ça à cause d'un homme que tu as rencontré ce matin !

Je me retourne résolument de l'autre côté pour chasser l'image d'Éreq, mais le sommeil me fuit toujours. Parfois, j'ai l'impression d'entendre son pas dans la chambre voisine de la mienne, et mon esprit échafaude des hypothèses troublantes : Et s'il proposait de me rejoindre ? juste pour une seule nuit... que lui répondrais-je ?

Les grands blonds, c'est ma faiblesse. J'aime qu'un homme soit plus grand que moi, et ce n'est pas si facile à trouver sur l'île, car je mesure un bon mètre soixante-quinze. J'aime surtout les cheveux dorés, bouclés, peut-être parce que les miens, noirs et lisses, sont tellement banals ici. En d'autres termes, physiquement, Éreq coche toutes les cases de mes fantasmes.

Si j'ajoute son sourire, sa bonne humeur, et le fait qu'il semble respecter mes croyances et mon métier peu ordinaire, il devient vraiment un oiseau rare. Liam, de son côté, a toujours eu du mal à accepter que sa copine parle à des êtres invisibles...

D'où la fin de cette brève relation...

Le pauvre Éreq doit être en train de ronfler tranquillement dans son lit sans se douter que je pense à lui et à ses propositions imaginaires ! Personne ne frappe à ma porte. Je n'arrive pas à déterminer si je suis déçue ou simplement mécontente de moi-même pour m'être fait des illusions.

« *Tu te crois exceptionnelle !* » m'accuse la voix de Kilaun à l'arrière de ma tête.

J'ai entendu si souvent ce timbre chargé d'amertume que ma mémoire le reproduit dans ses moindres nuances. L'envie et l'insulte, le reproche et la honte, tous ces sentiments qui nous ont séparés, mon frère et moi.

Je n'avais que quinze ans quand j'ai terminé mon apprentissage de chamane et que mon grand-père a commencé à me laisser conduire seule des cérémonies. Kilaun avait treize ans à l'époque, et il rêvait de suivre la même voie. Mais il n'y a pas de règle de transmission pour nos capacités : même si ma famille, maternelle comme paternelle, a produit de nombreux et célèbres chamans, mon frère ne parvenait à effleurer qu'un, parfois deux Esprits. Un don très modeste, donc.

« C'est inutile de le former, soupirait Aataq. Ce serait même dangereux pour lui. Avec un pouvoir si hésitant, il pourra communiquer avec les

Esprits, mais il n'arrivera jamais à les maîtriser. »

Kilaun, le front buté, crachait avec fureur :

« Tu veux bien apprendre à Dess, mais pas à moi ! C'est injuste ! »

« Desna est puissante. »

J'aurais voulu ne pas l'être. Ne pas porter l'*aleq*, le nom dérivé de la légendaire Sedna. Ne pas avoir la main amputée comme elle. Être une sœur aînée protectrice, une confidente et une meilleure amie. Mais Kilaun ne semblait plus voir qu'une seule chose en moi : le pouvoir que je possédais, et dont il était dépourvu.

« On ne choisit pas de devenir chaman, répétait mon grand-père. C'est ton Esprit tutélaire qui te choisit et qui t'accorde ensuite le don de communiquer avec les autres Esprits. Sans son intercession, tu ne peux pas voyager dans leur monde. »

Mais Kilaun refusait de le croire. Il passait des heures à méditer, espérant que la transe vienne, en vain. Combien d'engelures a-t-il récoltées après avoir passé tout ce temps assis au bord du fjord ! Parfois, je sentais les Esprits autour de lui. Ils l'observaient, ni hostiles ni intéressés. Simplement indifférents. L'un d'eux l'effleurait parfois au passage, et la sensibilité de Kilaun était assez développée pour percevoir cette présence invisible. Son espoir se ranimait si fort que j'en avais mal au cœur pour lui. Mais aucun Esprit ne s'est jamais attardé, et aucun guide ne s'est manifesté.

J'ai eu seize ans, ce qui marquait la fin de mes études secondaires. Mais je voulais continuer, en apprendre davantage. Je suis partie à l'université de Nuuk, tandis que Kilaun restait au village. Un abandon, selon lui. Il s'est mis à me détester, à disparaître avec ses chiens pour des périodes de plus en plus longues.

À chacun de ses départs, ma mère pleurait. Elle guettait en haut du chemin, ou bien par la fenêtre. Elle interrogeait tous les voyageurs, en quête de nouvelles. Quand il revenait, maigre et sale comme un chien errant, elle passait des heures à lui préparer ses plats préférés, à lui recoudre ses vêtements. Mais, dès qu'il avait repris des forces, il repartait sans merci ni adieu, emportant bien souvent les billets pliés dans sa boîte à ouvrage.

Je ne m'en suis pas aperçue tout de suite. Elle prétendait avoir fait de plus grosses dépenses que prévu, sans préciser lesquelles. Je ne me sentais pas assez sûre de moi pour interroger ma propre mère au sujet de notre argent, même si j'en gagnais une partie en assistant Aataq dans son travail.

Un chaman n'est pas riche. La coutume veut qu'il n'exige rien en échange de ses services ou de sa présence à une cérémonie, et qu'il se repose sur la générosité de ses hôtes. Bien souvent, l'hospitalité et quelques cadeaux...

Sans les bourses de l'université, je n'aurais jamais pu faire d'études. Sans l'aide des voisins et des membres de la famille, la maison de ma mère n'aurait plus ni eau courante ni électricité. Je me souviens de m'être disputée âprement avec Kilaun à ce sujet, lors d'une de ses visites-surprises.

« Ce serait à toi de faire ça ! Nous avons besoin d'aide ! »

« Je suis un chasseur, avait répliqué mon frère d'un air de défi. Je ne sais pas réparer un chauffe-eau. »

« Ça ne t'empêche pas d'apprécier l'eau chaude sous ta douche, pourtant... »

Il a haussé les épaules, comme pour dire qu'il pouvait très bien se passer de douche. C'était probablement vrai, d'ailleurs, car il revenait toujours couvert d'une couche de crasse et d'huile de phoque. Sa désinvolture m'a rendue furieuse.

« Si tu ne veux pas nous aider, très bien, mais ne viens pas prendre l'argent que tu n'as pas gagné ! »

Kilaun a rougi, les yeux pleins de colère.

« Ne me traite pas de voleur ! Ce n'est pas parce que tu es l'aînée que tu es le chef ! »

Je n'ai jamais pu avoir le fin mot de l'histoire. Kilaun avait-il pris l'argent, ou pas ? Même en menant sa vie de nomade, il devait avoir besoin d'acheter du matériel, peut-être de la nourriture quand la chasse était mauvaise. Un bon chien de traîneau coûte cher et consomme beaucoup de viande.

Pourtant, il avait l'air si offensé par mon accusation... Par la suite, il s'est arrangé pour m'éviter le plus possible. Ses visites se sont faites de plus en plus rares, de plus en plus brèves.

Voilà deux ans que je ne l'ai pas vu... Ma mère semble résignée à ne plus jamais avoir de nouvelles. Je n'ose pas émettre à haute voix devant elle l'hypothèse que Kilaun soit mort, englouti par la nuit blanche, tombé dans une crevasse ou tué par un ours. Quand je me suis décidée à poser la question à mon grand-père, il a secoué la tête d'un air si accablé que je n'ai pas insisté.

Mon petit frère est devenu un des silences de notre famille. Ni vivant ni mort. Une absence inexplicable. Une chambre vide toujours prête à l'accueillir. Un nom que personne ne prononce, comme si cela pouvait faire basculer son destin.

OceanofPDF.com

PAR-DELÀ LE VOILE DE L'AUORE

J'ai dû sommeiller, par intervalles, car une lueur blafarde se glisse entre les rideaux. L'aube approche. Plus aucun bruit ne provient de la chambre voisine. Il serait vain d'espérer me rendormir maintenant. Autant profiter de ce moment de tranquillité pour utiliser mes sens de chamane.

Comment décrire ce pouvoir à quelqu'un qui n'en a pas fait l'expérience ? Je connais une jeune femme, au Canada, qui a passé plusieurs jours dans le coma à la suite d'un accident. Patti n'a pas une goutte de sang inuit dans les veines, pas un seul chamane parmi ses ancêtres. Pourtant, quand elle s'est réveillée, elle a découvert qu'elle était capable de communiquer avec les Esprits. Nous avons beaucoup discuté lors de la dernière réunion de chamans arctiques. Elle m'assure que, pour elle, le monde des Esprits ressemble à ce qu'elle percevait pendant son coma : un tunnel de lumière aveuglante, des bruits étouffés, une pénible impression d'apesanteur...

J'imagine que chaque chamane vit une expérience différente. À mes premières incursions dans l'Autre Monde, j'ai découvert des prairies fleuries et des renards polaires qui se laissaient caresser. Un rêve d'enfant. Je n'étais qu'une fillette quand j'ai rencontré mon Esprit tutélaire. Elle était plus douce et plus affectueuse envers moi que ma propre mère. Dans ces conditions, rien d'étonnant à ce que je me sois montrée enthousiaste à l'idée d'explorer les lieux en sa compagnie. Entre huit et quinze ans, j'ai probablement passé moins de temps chez moi que dans le monde des Esprits, où j'ai appris à les connaître, à les comprendre, à m'en faire accepter.

Je me sens souvent mieux là que parmi les vivants.

J'ouvre mes sens à l'obscurité. Je fais abstraction de l'odeur de peinture fraîche, des craquements de la charpente et du cri d'un rapace nocturne. Je

vois la porte chatoyante dans mon esprit, je l'entrouvre, et je lance mon appel, doucement, comme on frapperait chez un ami pour lui rendre visite.

Viniq, mon Esprit tutélaire, me répond d'une caresse. Le silence s'étire. L'appel s'étend. Il frémit au fil de l'eau, au ras des vagues et des glaces. Il vole sur les ailes de la chouette harfang et de ses congénères. Il agite les feuilles vert pâle des bouleaux.

L'appel frôle la limite de l'Autre Monde, là où quatre piliers soutiennent la voûte céleste piquetée d'étoiles. Les lumières chatoyantes de l'aurore boréale ondulent lentement, dans un bercement presque hypnotique. Les premières fois que je me suis trouvée face à ce spectacle, je suis restée des heures à le contempler, la gorge nouée par sa beauté.

Je reste immobile, détendue, patiente. Les Esprits m'observent avec la plus infime trace de curiosité. Les échos de mon appel me reviennent, un à un. J'écoute la plainte des noyés des profondeurs, la voix des innocents assassinés, et celle des vengeurs.

Je démêle la trame des échos, patiemment. Je reconnais des présences familières. Un chasseur, mort de froid avec ses chiens sur l'inlandsis, continue à errer sans fin avec son attelage et m'adresse un salut de la main. Une femme au regard mélancolique m'interpelle en serrant son enfant mort-né contre son sein :

— Desna, n'oublie pas de dire à mon époux que je suis restée avec notre fille. Je n'ai pas voulu la laisser seule, je veille sur elle pour toujours.

Elle m'a raconté son histoire bien souvent. Son époux est un vieil homme qui avait pratiquement perdu la mémoire la dernière fois que je l'ai vu, mais je lui assure :

— Il le sait. Je le lui ai dit.

Elle hoche la tête pour me remercier et s'éloigne. Comme je l'ai fait à de multiples reprises au cours des dernières années, je cherche la présence de mon frère. S'il erre parmi les Esprits, je le reconnaîtrai sans difficulté, comme on repère un visage connu dans une foule. Mais non, aucune trace de Kilaun.

Quand je reviens près de la porte chatoyante, je constate que le petit homme mince m'attend. Sa forme est plus distincte cette fois : il est jeune, à peine un adolescent, avec de longs cheveux noirs lisses.

— Je t'ai vu près de l'épave, lui dis-je. Tu voulais me parler ?

Il me jette un regard plein de détresse. Je remarque ses incisives un peu trop écartées quand il ouvre la bouche pour murmurer :

— Mon oncle sera tellement déçu.

Il a l'air confus. Il ne sait pas encore vraiment quel monde parcourir, celui des vivants ou celui des Esprits. Cependant, je commence à avoir une idée de son identité, et je demande avec prudence :

— Pourquoi ? Tu as fait quelque chose que tu regrettes ?

Il mordille sa lèvre inférieure sans me regarder.

— Il m'avait dit de rester dans ma cabine quand la bagarre a commencé.

C'est bien ce que je pensais. Ce gamin est le marin disparu du *Polaris*. Plus nous communiquons, plus sa silhouette se précise. Je vois maintenant que ses cheveux sont collés par l'eau salée et le givre. Il a les doigts bleus de froid, les ongles rongés. Ma gorge se noue, mais je lui propose le plus gentiment possible :

— Tu veux que je contacte ton oncle ? Il était aussi à bord du *Polaris* ?

— Ils étaient tellement en colère, chuchote-t-il. J'avais peur qu'ils entrent. J'ai pensé que je ferais mieux de me cacher sur le pont, entre les conteneurs.

— Pourquoi les marins se battaient-ils ? Tu les as entendus ? Tu sais comment tout a commencé ?

Il tressaille, comme s'il percevait seulement ma présence, et fixe le regard sur moi. Ses yeux s'écarquillent, pleins d'effroi, sous ses cils collés par le gel. Et il disparaît.

Ma déception est telle que je me réveille. Je m'assieds dans le lit et me frotte les yeux, tandis que la fatigue et le découragement me rattrapent. La détresse du jeune marin me colle à la peau et m'empêche pendant longtemps de trouver le repos.



J'ai l'impression d'avoir à peine dormi quelques minutes quand les bruits du petit déjeuner me réveillent. Désorientée, je regarde par la fenêtre : un iceberg en forme de pyramide dérive lentement le long du fjord...

Ah ! oui, je suis dans cette auberge, près d'Ittoqqortoormiit.

Après un rapide passage sous la douche, je pousse un grognement en découvrant mon visage dans le miroir : les yeux gonflés, le teint plus verdâtre que cuivré, et les cheveux hirsutes car je me suis couchée sans prendre la peine de les sécher. Je me résous à les natter sur une épaule pour qu'ils se tiennent tranquilles.

Quand j'arrive à table, je découvre Éreq souriant et bien reposé, contrairement à moi. Il porte un tee-shirt de sport gris chiné, un peu déformé, un de ces tee-shirts si vieux que le coton est devenu tout doux à force d'être lavé. Je dois résister à l'impulsion stupide de le caresser pour m'en assurer.

— Bonjour, Dess. Bien dormi ?

Je marmonne une vague réponse et saisis la plus grosse tasse que je vois. Éreq me la remplit à ras bord de café fumant. Les muscles de son bras se tendent quand il soulève la cafetière, tirant sur la manche de son tee-shirt. Je détourne le regard, dégoûtée. Personne ne devrait avoir le droit d'être aussi séduisant le matin.

Mais il l'est. Des yeux noirs amusés, des cheveux blancs brillant dans le soleil printanier, et une peau dorée appétissante comme le pain poêlé caramélisé d'Anita. La mine chaleureuse, il me regarde engloutir un copieux petit déjeuner et me demande :

— Tu as passé une partie de ta nuit à interroger les Esprits ?

Je m'arrête au milieu de ma bouchée. Se contente-t-il de deviner ? S'il a perçu l'onde de mon appel à travers la cloison qui séparait nos chambres, cela indique une sensibilité magique plutôt développée. Or je n'ai toujours pas réussi à déterminer son don. Ou ses origines. Ou même son nom complet.

— C'est mon métier, réponds-je finalement.

Voilà. Bonne réponse, assez vague et assurée à la fois.

Éreq s'étire, avec l'air satisfait d'un chat qui vient de gober une souris. Il doit se douter que j'ai cherché une explication au naufrage du *Polaris*. Si seulement j'étais plus avancée...

Je décide de me racheter en contactant mon grand-père, pour qu'il m'aide à joindre Yanuk. Je dois confirmer que c'est bien lui qui a signé « Kunitoornaaq » au bas de la feuille de route du *Polaris*. Il pourra peut-être aussi m'en dire plus sur les Esprits qui hantent la baie d'Aunay. Leur colère est-elle responsable de la vague d'agressivité qui a agité l'équipage ?

Pourquoi s'en seraient-ils pris à ce navire ? Autant de questions auxquelles Yanuk pourra répondre, j'espère.

Mais c'est ma cousine Naasia qui décroche le téléphone. Elle vit juste à côté et garde un œil sur mon grand-père depuis sa fracture.

— Désolée, me dit-elle. Il n'est pas là. Le bébé de Nauja a tout juste un mois. Ils devaient choisir le nom aujourd'hui, et Aataq ne voulait pas qu'ils décalent la cérémonie. C'était un jour faste, d'après lui.

— Je croyais qu'il devait garder le lit encore une quinzaine de jours ?

— Tu lui diras ! réplique Naasia avec un ricanement agacé. Il a demandé à Apulu de le transporter là-bas dans son fauteuil préféré, et il s'est fâché avec ta mère quand elle lui a dit que ce n'était pas prudent.

Pourquoi ne suis-je pas étonnée ?

C'est déjà beau qu'Aataq ait accepté de suivre les instructions du médecin pendant un mois. Il est plus habitué à donner des ordres qu'à obéir...

— Peux-tu lui laisser un message ? Je voudrais qu'il contacte Yanuk pour moi. Je le rappellerai ce soir.

— C'est au sujet de ce bateau qui s'est échoué ? Je l'ai vu à la télé. Puisque tu es dans le secteur pour l'enquête, pourquoi ne viens-tu pas au village ? Aataq a besoin de compagnie, et tu n'as pas encore vu le bébé de Nauja...

J'écourte la conversation sans rien promettre. Ma famille a du mal à comprendre l'intérêt de mes études à la capitale. Moi-même, ces derniers temps, il m'arrive de remettre en question ma décision. Je déteste la ville et les appartements miteux où je vis.

À ce propos, n'oublie pas que tu dois te trouver un autre logement avant le début du deuxième semestre...

Avec mes quelques missions de chamane et ma bourse d'étude, je n'ai pas les moyens de me montrer difficile. Ce sera une autre colocation, ou peut-être un studio dans une de ces nouvelles barres d'immeubles qui poussent en périphérie de la capitale, près de l'aéroport. Un lieu pour dormir, un endroit pratique, mais certainement pas un foyer.

Tu pourrais toujours laisser tomber tes études et rentrer au village !

J'y ai pensé, à plusieurs reprises. Je ne sais pas où je veux vivre, et c'est une partie du problème. Je comprends l'attrait de l'existence nomade qu'ont choisi Kilaun ou Yanuk. Elle répond à quelque chose de profondément

enfoui dans nos gènes, un mode de vie où la tribu se déplaçait en chassant, en fonction des saisons.

Quand j'arrive à la réception, Éreq est accoudé contre le comptoir, nonchalant. Il plaisante avec Anita et lui demande si elle n'a pas besoin d'un homme à tout faire. Cette femme a l'âge d'être sa mère, mais elle rougit comme une écolière.

Ou comme toi hier...

Le manque de sommeil doit sans doute me rendre maussade, car je meurs d'envie de faire ravalier son numéro de charme à Éreq. Espère-t-il régler sa chambre avec des sourires et des promesses de... ? Je préfère ne pas imaginer quoi !

Je paie ma note et réclame une facture à Anita : voilà au moins une note de frais que je pourrai donner à Marks pour ses fichus dossiers. À côté du comptoir se trouve une vitrine avec quelques objets d'artisanat qu'elle doit vendre aux clients de l'auberge. On trouve des ours blancs en peluche, avec le drapeau rouge et blanc du Groenland noué autour du cou, et les habituelles statuettes de Sedna, reconnaissable à ses longs cheveux d'algues et à ses doigts coupés. Anita suit la direction de mon regard et prend un air inquiet.

— J'espère que je ne commets pas d'offense, dit-elle prudemment.

— Non, rassure-toi. Sedna est une légende, pas une déesse. Même ces figurines, ici, ne peuvent pas vraiment être considérées comme des objets sacrés.

Je désigne les *tupilaks* sur l'étagère du bas. Des créatures monstrueuses, composées du corps de différents animaux : tête de morse, pattes d'ours, queue de loup...

— Si un chaman les avait sculptés dans l'os ou l'ivoire d'un animal qu'il a chassé lui-même, tout en les ensorcelant selon les anciens rites, ils pourraient contenir une malédiction. Mais voilà longtemps qu'on ne pratique plus ce genre de chose...

Je retourne une des figurines : comme je m'en doutais, elle est en plastique beige, et non en ivoire. Je parierais qu'elle est fabriquée en Chine et qu'on vend la même dans tous les magasins de souvenirs du Groenland ou du Canada.



Quand je ressors, Éreq est déjà en selle sur la motoneige pétaradante. Je me glisse derrière lui, et nous partons.

Je ne m'étais pas rendu compte, la veille, combien cette position était intime : mes cuisses collées contre les siennes, mes bras autour de sa taille, mon visage niché dans son dos... Sa silhouette massive coupe le vent, et la fourrure de sa parka est douce contre ma joue. Malgré le froid piquant, je me sens bien, au chaud, en sécurité.

À l'intérieur des terres, de nombreux bras du fjord de Kangertittivaq sont encore gelés, ce qui nous permet de progresser rapidement sur une surface de glace plane. À l'époque de mon grand-père, cela aurait été le cas jusqu'en août, mais, aujourd'hui, j'aperçois déjà des nappes d'eau qui miroitent par endroits, signes que le dégel est amorcé.

D'ailleurs, des panneaux rouge et blanc sont plantés au bord de la piste pour avertir du danger. Éreq s'arrête près de l'un d'eux et m'assure, d'une voix assez forte pour couvrir le bruit du moteur :

— Tu ne crains rien. J'ai un sixième sens pour juger la solidité de la glace.

J'acquiesce d'un hochement de tête. Je suppose que son assurance vient de son expérience récente à bord du navire océanographique puisqu'ils ont passé tout l'hiver à dériver dans la banquise en mesurant son épaisseur.

Mais il a parlé d'un « sixième sens », une expression que j'ai souvent entendue à propos du surnaturel. Cela me remet à l'esprit tout ce que j'ignore à propos d'Éreq et me donne envie de l'interroger.

Cependant, alors que je réfléchis à la manière de formuler mes questions pour ne pas paraître trop indiscrete, il tend la main dans la direction d'un bras du fjord où l'eau est déjà libre. Quelque chose ride la surface bleu sombre. Éreq décroche une paire de jumelles accrochées au flanc de la motoneige et me la tend.

C'est un ours polaire qui traverse le fjord. Nous autres Inuits appelons cet animal « le grand voyageur ». Capable de nager à ce rythme tranquille sur des dizaines de kilomètres, il ne semble pas pressé. Sa tête dodeline à la surface de l'eau, se tournant par moments dans notre direction, sans qu'il altère sa route. Il atteint la rive opposée où il s'ébroue consciencieusement,

son pelage presque bleu de l'eau qui ruisselle. Puis il s'éloigne d'un pas chaloupé.

— Celui-ci a le ventre plein, commente Éreq. Il ne viendra pas fouiller dans les poubelles du port à la recherche de nourriture.

Je m'apprête à lui demander s'il a entendu parler de tels incidents par Anita, quand le vent m'apporte un gémissement léger. L'air ondule au-dessus du fjord. Une silhouette se dessine en filigrane dans la brume légère. Je reconnais les longs cheveux pleins de givre et le regard perdu du marin noyé.

Parfois, les Esprits s'accrochent désespérément au premier chaman dont ils perçoivent l'aura. Qu'attendent-ils de nous ? La promesse que tout ira bien dans ce monde inconnu ? ou plutôt un miracle qui leur rendrait leur ancienne existence ?

Le disparu du *Polaris* semble désemparé de me voir. Il ne se rend probablement pas compte qu'il m'a suivie.

Rendant ses jumelles à Éreq, je descends de la motoneige. La couche de neige craque sous mes bottes. Je reste prudemment sur le rivage et je fais signe de la main à la forme ondoyante pour l'inciter à me parler. J'ai rejeté ma capuche fourrée en arrière. La chair de poule me couvre la nuque alors que l'Esprit approche. Il essaie de me toucher, et ses plaintes redoublent de frustration quand il échoue.

— Tu as quitté ton corps, lui dis-je doucement. Tu ne peux plus prendre ma main, mais je t'entends. Veux-tu que je parle de ta part à ton oncle ?

Il gémit de plus belle, un son plein de détresse qui me serre le cœur. Derrière moi, sur la piste, Éreq a coupé le moteur de la motoneige.

— Tu me vois, n'est-ce pas ? Je suis comme un point lumineux dans le paysage. C'est parce que je suis une chamane, quelqu'un qui peut passer la frontière. Mon nom est Dess. Tu peux me dire le tien ?

Ses traits tremblent, comme s'il avait de plus en plus de mal à se maintenir dans notre monde. Ce n'est pas forcément une mauvaise chose, mais je sens bien qu'il tient à transmettre un message avant de s'effacer. Pour son oncle, sans doute.

— Je vais essayer de prévenir ta famille, d'accord ? Quand ils pourront faire leur deuil, tu te sentiras libéré, toi aussi.

Le regard vide du jeune marin me peine. Je ne suis pas sûre que mes promesses aient un sens pour lui, mais, dans mon travail de chamane, j'ai

l'habitude d'offrir les mêmes consolations aux morts qu'aux vivants. Puisqu'il est incapable de communiquer clairement dans ce monde, je devrai me renseigner auprès du capitaine Savitch pour connaître son nom et celui de son oncle.

En arrivant à Ittoqqortoormiit, nous trouvons tout l'équipage du *Polaris* dans le seul hôtel déjà ouvert. La salle de restaurant a été transformée en quartier général pour l'enquête. Marks et Jensen doivent être restés près de l'épave, mais Lénora est installée dans un coin, une grande carte marine déployée sur sa table. Elle m'adresse un signe de bienvenue.

— Tu as parlé à ton collègue chaman ? me demande-t-elle. Celui qui a approuvé la route prévisionnelle ?

— Non, pas encore. Il est un peu difficile à joindre. Pourquoi ?

Elle baisse la voix, avec une grimace contrite.

— Marks a vérifié son habilitation, et il avait l'air furieux. Il a aussi appelé ton grand-père plusieurs fois, mais personne ne répondait.

Un frisson de mauvais augure me court le long du dos. Je me force à sourire.

— Aataq est à une fête de famille.

Je ferais mieux d'avoir un peu avancé dans l'enquête quand Marks arrivera...

Éreq me conduit auprès de Tolik, le chef mécanicien du *Polaris*. Il est russe, comme son capitaine. Ses paroles sont déformées par l'enflure impressionnante de son nez. L'hématome, d'un pourpre presque noir, lui cerne les deux yeux. Il répond à mes questions avec une réticence manifeste et ne veut pas démordre de la première explication qu'il a donnée : il est tombé de l'échelle dans la salle des machines.

Au bout d'un moment, Éreq prend le contrôle de la discussion. Je ne comprends pas ce que les deux hommes se disent, mais ils ont dû trouver un compromis, car le ton se fait plus détendu. Tolik finit par hausser les épaules d'un air fataliste.

— Il est tombé, traduit Éreq.

Je dois avoir plus de patience envers les Esprits que pour les vivants, car je ne peux retenir ma grimace dubitative. Le Russe claque sa cuisse de la main et ajoute vivement une phrase.

— Il n'a pas menti, il insiste pour que ce soit écrit dans les rapports. Il est tombé, mais il n'avait pas dit comment. C'est un de ses mécanos qui l'a

poussé, alors qu'ils se battaient. Il ne te dira pas son nom, car il ne veut pas lui causer d'ennuis.

— Il aurait pu se casser le cou dans une chute pareille, et il le protège ?

— Il pense que le mécano n'est pas responsable, qu'aucun d'eux ne l'est. Quelque chose s'est emparé d'eux qui leur a donné envie de sang et de violence. Je lui ai expliqué que tu es une chamane, et il veut te prévenir que cette rage, pour lui, ce n'était pas humain.

— *Vedmak, vedmak*, répète le mécanicien en martelant sa cuisse du poing.

J'interroge Éreq du regard.

— Une sorte de sorcier, traduit-il.

— Il accuse l'un des membres d'équipage d'être un sorcier ?

Après un nouveau conciliabule en russe, Tolik écarte les mains – je note ses phalanges éclatées couvertes de croûtes – en signe d'ignorance.

— Il ne veut accuser personne, explique Éreq. Un sorcier pourrait très bien prendre une forme animale pour se cacher à bord du *Polaris*. Un rat, de préférence.

Un sorcier qui se change en rat ? Je ne connaissais pas cette croyance, mais je serais mal placée pour émettre des doutes, moi qui côtoie tous les jours l'invisible...

— Pourquoi un sorcier s'en prendrait-il au *Polaris* ?

De nouveau, le mécanicien secoue la tête. Je suppose que son explication en vaut une autre, mais trop d'informations nous manquent pour comprendre ce qui s'est vraiment passé à bord.

— Une dernière chose : le jeune marin qui a disparu... il avait un oncle sur le navire, n'est-ce pas ? Qui est-ce ?

Tolik prend l'air résigné d'un marin qui a déjà vu des camarades se noyer. Il indique le coin de la salle du menton. Éreq traduit à voix basse :

— Il s'appelait Kamgii, et c'était le neveu de Suorun, le cuisinier. Il travaillait avec lui depuis quelques mois.

Suorun a dû entendre son nom ou sentir nos regards se tourner vers lui, car il lève la tête. Je laisse Éreq faire les présentations pendant que je prépare mes formules de condoléances. Le cuisinier est un petit homme mince et brun – un Yakoute de Sibérie, m'explique Éreq, qui m'assure qu'il peut traduire cette langue-là ou bien utiliser le russe.

Son visage porte les stigmates de la bagarre, comme celui du mécanicien : un œil violacé, une lèvre fendue... Les plis soucieux de son front m'apprennent qu'il ne nourrit plus aucun espoir de retrouver son neveu vivant. Quand Éreq termine son petit discours et me laisse la parole, les épaules de Suorun se voûtent.

Je déteste cette partie du métier...

— Je suis désolée, lui dis-je tout bas.

Suorun baisse la tête, et je note pour la première fois ses ressemblances avec l'Esprit qui m'est apparu : la taille frêle, les incisives un peu trop écartées... Il semble déglutir avec effort avant de me demander :

— Que s'est-il passé ? Quand les choses ont commencé à dégénérer, j'ai envoyé Kamgii dans sa cabine. Je croyais qu'il serait en sécurité. Mais, quand nous avons évacué le navire, il n'était plus là...

— Il a essayé de se cacher parce qu'il avait peur. La colère, la violence... Il était sensible à ce genre de choses ?

Le cuisinier laisse échapper un long soupir. Éreq me traduit ses explications :

— Oui. Kamgii est le fils de ma sœur, et nous sommes plusieurs dans la famille à sentir les choses. Notre père était musicien et chaman. Moi, je voulais vivre une autre vie, voir du pays, et, chaque fois que je revenais dans ma famille, Kamgii voulait que je lui raconte tout, que je l'emmène avec moi. Ma sœur a fini par céder. Je n'aurais jamais accepté si j'avais su...

Les mots s'étranglent dans sa gorge. Il saisit ma main entre les siennes, tremblantes.

— Qu'est-ce que je vais dire à ma sœur ? Comment je vais lui annoncer ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais trouvé une bonne manière de le dire.

Suorun serre ma main. Son peuple pratique un chamanisme voisin du mien, et il doit attendre de moi une sorte de consolation. Je me sens démunie, peu expérimentée dans ce rôle. Aataq a bien plus l'habitude que moi de trouver des phrases adaptées pour assurer aux familles que l'Esprit du défunt a trouvé la paix, de l'autre côté du voile. Notre conversation est rendue plus malaisée encore par l'obstacle du langage, même si Éreq traduit à mi-voix, essayant de faire oublier sa présence.

Pour laisser à Suorun le temps de se ressaisir, je lui décris le monde des Esprits : ses lumières chaudes, l'immensité de sa voûte bleue, les espaces infinis que son neveu pourra parcourir enfin... puis je lui suggère :

— Dis à ta sœur la vérité toute simple. Il y a une tempête. Kamgii est tombé à la mer.

— J'aurais dû m'en apercevoir. J'aurais dû aller vérifier qu'il était bien dans sa cabine.

Inutile qu'il se tourmente avec des remords inutiles. Je secoue la tête.

— Personne n'aurait rien pu faire. Avec une eau si froide, il n'a pas eu le temps d'appeler à l'aide. Dis à ta sœur que c'est rapide.

Un souvenir enfoui au plus profond de moi me frappe alors : ma main dans la glace. Contrairement à ce que je viens d'assurer à Suorun, ce n'est ni rapide ni indolore. Le froid cisaille le moindre nerf et brûle plus féroce que les flammes.

Tu es sûre que c'est un souvenir, et pas un cauchemar ?

Je repousse l'image, qui n'est peut-être qu'une illusion. Un récit déformé par mon imagination de fillette. L'amputation est si ancienne que je ne peux même pas me rappeler un moment où ma main gauche était intacte.

Suorun tente vaillamment de museler son chagrin. Je sens qu'il voudrait me poser d'autres questions, et je devine lesquelles : si j'ai vu l'Esprit de Kamgii... s'il est en paix dans l'Autre Monde... s'il m'a transmis un message.

Je réfléchis déjà aux formules réconfortantes que je pourrais utiliser quand un groupe d'hommes entre dans la salle de restaurant, Marks en tête.

Il marche droit vers moi et je n'ai besoin que d'un seul regard à son visage ulcéré pour comprendre que je vais avoir des problèmes.



— Votre cousin, répète Marks d'une voix étranglée. Cet homme est votre cousin, et vous n'avez pas jugé bon de le signaler.

Je garde les yeux baissés vers le document qu'il m'a tendu. Je me doutais bien qu'il effectuerait des recherches, mais il s'est montré encore plus rapide et minutieux que je le pensais. Je ne sais pas où il s'est procuré

tous ces renseignements. Une liasse d'ordres de mission établis par le port de Tasiilaq pour un chaman. Cette fois, imprimé en majuscules, le nom est bien lisible : Yanuk Kunitoornaaq.

Je me demande ce qu'il dirait si le chaman était mon frère...

Je peux au moins me féliciter d'une chose : maniaque de la discrétion, Marks m'a entraînée dans un couloir de l'hôtel pour me faire la leçon. Il m'épargne l'humiliation publique, même si ce n'est certainement pas par égard pour moi, mais plutôt pour ne pas risquer d'écorner sa réputation.

— Je connais à peine Yanuk, lui redis-je. Je ne voyais aucun conflit d'intérêts. Vous devez être conscient que toutes les lignées de chamans sont plus ou moins apparentées. Le Groenland est une toute petite communauté en termes de population, et les chamans encore davantage.

— J'en suis conscient, en effet ! rétorque-t-il, la bouche pincée. Quand j'ai appelé le bureau de la côte est pour me renseigner sur ce Kunitoornaaq, on m'a vanté l'ancienneté de sa lignée. Des chamans très puissants, m'a-t-on dit, et très précoces, comme la fameuse Desna Kunitoornaaq. Je leur ai dit que je ne connaissais qu'une Desna Rujussuaq, et on m'a ri au nez !

C'est surtout ça qu'il n'accepte pas...

— Votre grand-père et vous, reprend-il en me pointant du doigt, vous avez abusé de ma confiance en utilisant le même nom !

Je proteste avec vigueur :

— Ce n'était pas notre intention ! Rujussuaq est le nom de ma mère, celui de mon grand-père maternel. Il m'a élevée, et j'ai toujours été rattachée à sa lignée.

— Au point de ne pas reconnaître le nom de votre père quand vous l'avez lu sur la feuille de route prévisionnelle ?

Face à ce ton sarcastique, je me sens comme une fillette prise en flagrant délit de mensonge. Il a raison. J'aurais dû me montrer franche dès le début, mais, en vérité, la pensée de Kilaun m'a tellement frappée que j'étais incapable de réfléchir. Je ne voyais plus que cette initiale peu lisible, qui aurait pu être un K, qui aurait pu être une preuve que mon frère vit encore...

Tu parles d'un indice ridicule...

Maintenant que je considère le formulaire d'un œil plus lucide, la majuscule ressemble bien à un Y, un peu incliné sur la droite, mordant sur le K qui le suit.

— Je regrette, conclut Marks d'un ton qui n'exprime pas le moindre regret. Compte tenu de vos liens avec le chaman Kunitoornaaq, je ne peux pas vous maintenir sur l'enquête du *Polaris*. Votre grand-père, qui est censé être immobilisé chez lui, ne décroche pas son téléphone. Vous le lui annoncerez donc vous-même.

Je partirais volontiers sans faire d'histoires, mais je sais que ce travail est la principale source de revenus pour Aataq. Il ne peut pas se mettre Marks à dos. Je ravale donc ma rancœur et j'essaie de le raisonner :

— Je serais parfaitement impartiale même si mon cousin Yanuk a approuvé la feuille de route.

— Et si l'erreur venait de lui ? S'il a autorisé le capitaine à conduire son navire là où il n'aurait pas dû ? Dans la baie d'Aunay, par exemple. Vous avez dit vous-même que personne n'accostait par là-bas. À cause de vos Esprits, peut-être ?

L'inflexion méprisante ne m'échappe pas. Piquée au vif, je rétorque :

— Plus de huit cents kilomètres de côte sans un seul port, avec des récifs et des icebergs ! Oui, je suis prête à parier que pas mal de naufrages ont dû se produire et que des noyés hantent les lieux, sans compter les chasseurs qui se sont perdus et se sont fait dévorer par les ours polaires. Vous croyez que Yanuk ou un autre chaman peut tous les connaître ?

— C'est son travail, non ? S'il n'est pas capable de le faire, il ne devrait pas mettre son nom au bas de ce formulaire !

Quel hypocrite, ce Marks... La veille, il disait que la destination du *Polaris* n'avait rien à voir avec son accident puisque le navire s'était échoué avant d'atteindre la baie d'Aunay ! À présent, il semble décidé à envisager la responsabilité de Yanuk. Je ne devrais pas être étonnée. L'erreur humaine est une explication commode.

— Je ne défendrais pas Yanuk s'il s'était trompé, qu'il soit mon cousin ou pas.

Marks reprend ses documents, la mine peu convaincue, et ajoute d'un ton définitif :

— L'accident du *Polaris* se terminera probablement par un procès étant donné les sommes en jeu. Je ne prendrai pas le risque que l'impartialité de mon enquête soit remise en cause. Votre implication dans ce dossier s'arrête aujourd'hui.

Je sais reconnaître un combat perdu. Inutile d'envenimer les choses. Aataq sera mécontent. Il tenait à ce que je suive cette enquête, mais il devait se douter que le plan de route avait été approuvé par Yanuk.

N'avait-il pas prévu que Marks ferait le rapprochement ?

— Vous transmettez l'intégralité de vos observations préliminaires au chaman qui prendra votre suite. Notre hélicoptère part pour Kulusuk vers midi, avec deux marins qui doivent subir des examens complémentaires. Il vous emmènera.

Je signe les papiers que me tend Marks et je retourne à la réception, où j'ai laissé mes affaires. Si l'hélicoptère part à midi, je n'ai pas de temps à perdre. Je fais rapidement mes adieux à Lénora et à Sven.

— C'est foutrement pas correct de la part de Marks de te laisser en plan au milieu de nulle part, bougonne celui-ci. Est-ce qu'il te paie les frais de retour à Nuuk, au moins ?

Je réponds machinalement, tout en réfléchissant à voix haute :

— Jusqu'à l'aéroport de Kulusuk. De là, je trouverai facilement un avion pour Nuuk. Mais j'en profiterai peut-être pour prendre le bateau pour Tasiilaq et passer au village voir comment Aataq se rétablit.

— Bonne idée, approuve Lénora avec le sourire. Embrasse-le pour nous.

Sven surveille Marks du coin de l'œil, puis ajoute :

— Je le tiendrai au courant. Qu'il ne s'en fasse pas. Quand Marks sera calmé, je parie qu'il l'appellera pour connaître son opinion sur cette affaire.

J'espère vraiment qu'il a raison, et que Marks ne tirera pas définitivement un trait sur sa collaboration avec Aataq à cause de moi.

Un peu à l'écart, Éreq nous observe d'un air intrigué. Il a probablement tout entendu, puisqu'il approche et propose :

— Je te conduis à l'aéroport.

— Tu n'es pas obligé. Je suis sûre que je peux trouver quelqu'un qui va là-bas.

Nerlerit Inaat, le minuscule aéroport d'Ittoqqortoormiit, se trouve à une quarantaine de kilomètres de la ville. Des navettes se mettent en place pour les techniciens, mais Éreq a déjà décidé qu'il se chargerait de me conduire. Il saisit mon sac et me fait signe de le suivre. J'abrège mes adieux à Sven et Lénora, et je le rejoins auprès de la motoneige.

— On m’a embauché pour traduire et te conduire. Tant que personne ne me dit le contraire...

— À ce propos... je ne vais plus enquêter sur le *Polaris*. Et, toi, tu retournes sur le *Borée* ?

Éreq m’aide à m’installer et hausse les épaules d’un air insouciant.

— Il faut que je me renseigne ici et là. Tu ne connaîtrais pas quelqu’un qui aurait besoin d’un marin, d’un interprète, ou de quelqu’un qui sait tout faire ?

— Non, désolée. Mais la saison d’été va commencer, et tu trouveras peut-être un travail de guide ?

Ma suggestion n’a pas l’air de l’enthousiasmer. Sans répondre, il prend la route en direction du nord. La piste, bien entretenue, serpente entre les maisons. Le trajet me paraît trop court. Déjà, nous arrivons en vue du modeste aéroport : quelques hangars, une tour de contrôle et une zone de neige damée pour que les engins s’y posent.

La motoneige ralentit. Un gros hélicoptère noir est déjà en place, portières ouvertes, moteur allumé. Je me rends compte avec une tristesse subite que je ne reverrai plus Éreq, que je me serre pour la dernière fois contre lui.

Tu le connais depuis hier ! C’est un peu rapide comme attachement, non ?

J’ai beau m’adresser des reproches, je ne peux pas m’empêcher d’éprouver un petit pincement à la poitrine. Je me force à dénouer mon étreinte autour de son corps sans le toucher plus que nécessaire, mais je regrette déjà sa chaleur.

Le rotor de l’hélicoptère se met en marche et fait s’envoler des tourbillons de flocons. Le givre me mord les joues.

Je descends de la motoneige. Est-ce que je dois remercier Éreq pour sa compagnie ? lui proposer mon numéro de portable ? l’embrasser pour lui dire au revoir ? Je me sens gauche et nerveuse comme une adolescente à son premier rendez-vous, et cela me rappelle pourquoi je préfère la compagnie des Esprits à celle des vivants.

Derrière Éreq, le moteur de l’hélicoptère se fait de plus en plus bruyant. Je reconnais un des marins du *Polaris*, le bras bandé, qu’on aide à embarquer.

Ma gorge se serre à l'idée de dire adieu à Éreq, une réaction d'autant plus stupide que je ne sais presque rien de lui. Je grave ses traits dans ma mémoire : la mèche blanche qui dépasse de son bonnet rouge, les paillettes de givre sur ses longs cils noirs...

— Au revoir, Dess. Nous nous reverrons peut-être. Qui sait où me mènera mon prochain boulot ?

J'arrive à lui sourire bien que les rafales me giflent le visage. Je me rends compte avec un temps de retard que j'aurais dû lui demander son numéro de portable, sous prétexte de le contacter pour un hypothétique travail... Attendait-il que je le fasse ? Dommage de n'y penser que maintenant.

Tu manques vraiment d'entraînement avec les hommes !

— Au revoir, Éreq. J'espère que tu trouveras quelque chose qui te plaira.

Ces mots banals me paraissent tellement insuffisants que je me tourne sans vraiment y penser vers un rituel que je connais mieux : je lève mes mains jointes à hauteur de mon visage, et je m'incline.

Ce geste exprime beaucoup de choses pour nous autres chamans : on l'adresse aux Esprits puissants pour les remercier de ne pas avoir dévoré l'intrus qui s'est aventuré sur leur territoire. On marque ainsi notre respect, notre gratitude, notre promesse de les servir, et aussi notre fierté d'avoir été choisis par eux comme intermédiaire.

Quand j'y réfléchis, en me redressant, je ne comprends pas moi-même ce qui m'a poussé à saluer Éreq ainsi. Une sorte d'habitude, doublée de ma nervosité face à son charme, sans doute. Je me raidis déjà, m'attendant à le voir plaisanter...

Mais ses yeux noirs s'agrandissent. Son sourire s'efface.

— Tu es une chamane étonnante, Dess, me dit-il gravement. Méfie-toi de tes pouvoirs et ne les laisse pas t'entraîner trop loin. Certains secrets ne devraient jamais être découverts.

En tout cas, c'est ce que je crois entendre à travers le vrombissement de l'hélico, et cela ressemble fâcheusement à une menace. Avant que je puisse l'interroger, le rotor passe à la vitesse supérieure. Impossible de parler dans ce bruit assourdissant. On me fait signe d'embarquer. Trop tard pour ajouter quelque chose – *quoi, d'ailleurs ?* J'ai l'impression que mes bottes sont

soudées au sol gelé, et mon regard arrimé à celui d'Éreq par une corde invisible qu'aucun de nous ne veut trancher.

C'est finalement lui qui se détourne et repart à grands pas vers la motoneige.

OceanofPDF.com

6

LES POUVOIRS DU CHAMAN

Kulusuk, dans le sud-est du Groenland

L'hélicoptère affrété par le Bureau d'enquêtes quitte Nerlerit Inaat à midi précisément, comme on pouvait s'y attendre pour un trajet organisé par Marks. Alors que l'engin prend de l'altitude, l'échancrure du Kangertittivaq s'enfonce dans la brume, et les maisons d'Ittoqqortoormiit disparaissent comme des briques de Lego multicolores, de plus en plus petites.

Mes yeux cherchent un point en mouvement le long de la route, une motoneige dont le conducteur aurait un bonnet rouge, mais nous sommes déjà trop loin. Je me demande si Éreq trouvera du travail au port, ou bien s'il embarquera sur le prochain navire qui fera escale ici. Dans l'un ou l'autre cas, je ne le reverrai sans doute jamais, et je ne comprends pas la tristesse qui s'empare de moi à cette idée. Le regret d'une occasion manquée, peut-être ?

Puis je passe et repasse dans ma tête ses dernières paroles. Ne pas aller trop loin ? Des secrets qu'il vaut mieux ne pas découvrir ?

Si tu as bien entendu, dans ce boucan...

À quoi faisait-il allusion ? Le seul secret qui m'échappe, pour l'instant, c'est celui du *Polaris*. Éreq est-il mêlé à cet accident ? Il était tout près, à bord du *Borée*. Assez près pour déclencher cette vague d'agressivité ?

Avec ces mystérieux pouvoirs que tu n'as toujours pas identifiés, parce que tu es trop occupée à le dévorer du regard au lieu de sonder ce qu'il est vraiment !

Je me cogne le front contre la vitre froide de la cabine. C'est tellement frustrant, cette faiblesse qui me prend quand je suis près d'Éreq et qui me

rend incapable d'utiliser mon bon sens, aussi bien que mes pouvoirs de chamane.

Il m'a dit de m'en méfier, je crois. Pourquoi ? Qu'est-ce que mes pouvoirs pourraient me révéler ? Avec tous ces Esprits hostiles autour de l'épave, je suis convaincue au fond de moi que l'accident du *Polaris* a une cause surnaturelle, mais je ne peux pas le prouver.

D'ailleurs, ce n'est même plus ton affaire !

Je ressens dans mes entrailles un tiraillement familial qui m'indique que je suis trop loin de la Terre-Mère. Viniq, mon Esprit tutélaire, exprime ainsi son désarroi. Je me frotte machinalement l'estomac pour l'apaiser. Voyager par bateau ne la dérange pas, au contraire ; elle possède une affinité particulière avec l'eau et le rythme des vagues, mais la voie des airs déclenche toujours cette sorte de malaise. Je la sens tirer nerveusement sur les liens qui nous unissent.

Les yeux fermés, je fais courir mon message jusqu'à Elle : *Pourquoi es-tu si inquiète, Viniq ? Nous avons glissé sur les voiles colorés de l'aurore, toi et moi !*

Des images parviennent jusqu'à moi, féeries vertes et roses sur un firmament parsemé d'étoiles. Au loin, je devine les formes colossales d'un pilier bleu d'encre, un de ceux qui soutiennent la voûte céleste.

Ce n'est pas le même ciel, d'accord. Mais ni un Esprit ni un chaman ne devraient craindre de voler...

Je sens l'amusement de Viniq à ma remarque. Une chaleur bienfaisante envahit mon ventre, chassant la nausée. Qui de nous réconforte l'autre, difficile à dire. Nous sommes une.

Lorsque j'ouvre de nouveau les yeux, le Kangertittivaq n'est plus qu'une forme lointaine. Le pilote pique droit au sud. En dessous de nous s'étire une côte déserte et dentelée. Aucun port, aucun village sur des centaines de kilomètres, jusqu'à Tasiilaq. De longs fjords englués de glace bleuâtre trouent par endroits les falaises de basalte noir.

J'aperçois l'épave du *Polaris*, entourée de barrages flottants orange destinés à éviter une marée noire. Au large, un supertanker suit la même route maritime que lui. C'est le seul signe d'activité humaine à la ronde.

Les icebergs dérivent, véritables montagnes aux flancs déchiquetés. Même depuis l'hélico, leur masse écrase le paysage. En plein soleil, ils

resplendissent si fort que leur éclat blesse les yeux. Je murmure un chant d'apaisement pour les géants de glace quand nous les dépassons.

Puis la fatigue de ma mauvaise nuit me rattrape, et je m'assoupis la tête contre la vitre malgré le bruit assourdissant du rotor.

Je me réveille quelques heures plus tard, quand nous nous posons à Kulusuk. L'aéroport est une ancienne base américaine qui date de la guerre froide, quand les États-Unis considéraient le Groenland comme une île sous leur zone d'influence. Plusieurs Présidents ont même proposé au Danemark de l'acheter, sans se soucier de l'opinion des peuples qui vivent ici.

Kulusuk est le terminus de la seule ligne aérienne entre la côte est du Groenland et l'Islande. L'aéroport a fait quelques efforts pour séduire les nouveaux touristes de l'Arctique, mais, dans ses bâtiments modernes et miteux, la peinture s'écaille déjà. Des traînées de rouille marron dégoulinent du toit.

Rien, ici, n'évoque le Groenland. Presque tous les affichages sont en anglais. On croise des ingénieurs russes ou chinois. Toute la journée, des hélicos font leur ballet pour ravitailler les plates-formes en haute mer, mais l'argent du pétrole va dans les poches des grandes compagnies internationales.

— Chamane, je te prie ? dit une voix timide.

C'est le copilote de l'hélico. Un métis, visage rond, cheveux noirs et yeux bleus. Je ne lui demande pas comment il a appris mon identité. Kulusuk compte moins de mille habitants, et, dans les villages côtiers, tout le monde est plus ou moins un cousin éloigné... Une jeune chamane aux doigts coupés ? Il m'a reconnue aussitôt.

Ce qui me surprend davantage, c'est qu'un homme qui fait un métier aussi moderne ait besoin de mes services. La plupart des Groenlandais qui vivent en ville, qui travaillent sur les plates-formes pétrolières ou qui ont fait des études supérieures au Danemark, se sont détournés des croyances traditionnelles.

— Tu peux m'appeler Dess.

— Merci pour le don de ton nom, répond-il d'un ton cérémonieux. Je suis Elli, et je me demandais si tu pourrais aider ma grand-mère. Elle est très âgée et elle dort mal. Elle s'inquiète de partir...

Il s'interrompt, cherche ses mots. Je hoche la tête pour l'encourager.

— Je pourrais lui parler des Esprits qui l’attendent, mais souvent les personnes âgées sont plus à l’aise avec des chamans qu’elles connaissent depuis longtemps.

— Il n’y a plus de chaman près de sa maison, à Kuummiut. Il est mort il y a quatre ou cinq ans, et aucun de ses fils n’a le don. Un couple de chamans fait le tour du fjord, mais on ne sait jamais exactement quand ils passeront, alors...

Un chaman du secteur de Kuummiut ? Oui, je me souviens du vieux Jakunguaq. Il pestait contre la conserverie de poissons, contre la centrale hydro-électrique, contre le bruit des avions... Et il avait un merveilleux talent avec son *qilaut* tendu de peau de caribou.

Il n’y avait pas beaucoup de fidèles dans son secteur. Après sa mort, Sunilik et Yanuk ont proposé d’adjoindre les villages de Jakunguaq à leur circuit. Les gens s’arrangent pour faire coïncider les mariages ou autres fêtes avec leur passage. Bien sûr, pour une vieille dame mourante, c’est plus difficile...

Tu dois retourner à Nuuk, déménager, et reprendre tes cours ! Passer voir Aataq va déjà te retarder de deux jours, au moins...

Le visage plein d’espoir d’Elli me fait hésiter. Quel genre de chamane suis-je si je ne fais pas d’une vieille femme mourante ma priorité ?

Je promets donc à Elli de rendre visite à sa grand-mère, dont je note soigneusement l’adresse. Elle pourra peut-être même me souffler un moyen de contacter Yanuk.

Pourquoi ? Le Polaris n’est plus ton affaire !

Je suis toujours intriguée par le sort du navire, et j’aimerais bien interroger Yanuk au sujet des Esprits qu’il a pu rencontrer dans la baie d’Aunay. Les remarques de Marks m’auront au moins permis de me rendre compte que ma relation avec mon cousin est bancale. Il est un parent, ainsi qu’un collègue chaman ; or j’ai échangé plus de paroles avec sa femme, Sunilik, qu’avec lui. Je ne devrais pas le tenir à l’écart ainsi, sous prétexte qu’il porte le nom de mon père.

Si c’est bien ce que je fais, inconsciemment...

Pendant que je me livre à ce bref accès de remords, Elli passe des coups de fil à ses amis. Il s’arrange pour qu’un voisin qui travaille à l’aéroport m’emmène jusqu’à Kuummiut. Je me résigne à remonter le fjord en bateau, puis en traîneau à chiens.

Conseiller et reconforter une vieille femme proche de la mort, c'est mon travail, après tout. Il ne me rapportera sans doute qu'un bon repas, peut-être une céramique peinte ou un vêtement que ma patiente aura tricoté elle-même... Je les garderai s'ils me plaisent, ou bien je les vendrai dans une boutique d'artisanat loin d'ici, sans le dire à sa famille. Je finance mes études grâce à de petits arrangements comme ceux-là.

Alors que je m'achète un sandwich en attendant l'ami d'Elli, je reçois un coup de téléphone de mon grand-père. Sven l'a prévenu de mon renvoi. Il prend plutôt bien la nouvelle, ce qui me confirme dans l'idée qu'il se doutait de la réaction de Marks.

Quel vieux manipulateur... Il m'a envoyée démêler ce sac de nœuds sans me prévenir !

— Élisapie Winding va te remplacer sur l'enquête, me dit-il. Une chamane d'Ilulissat. Mais j'aimerais quand même que tu me racontes ce que tu as observé.

Je lui parle du passage du *Polaris* trop près de l'île aux Ours, de mes soupçons sur cette fureur inexplicable qui s'est emparée des marins. Je mentionne même l'hypothèse du chef mécanicien : un sorcier russe qui aurait pris l'apparence d'un rat.

— « Un rat » ? s'exclame Aataq. Je ne veux pas me moquer de ces croyances, mais...

— Pourquoi pas ? Nous avons bien Amaroq, l'Esprit homme-loup !

— C'est différent, grommelle mon grand-père avec mauvaise foi.

Il me fait répéter chaque détail de mon récit, puis déclare :

— Je vais demander à Sven de me tenir au courant.

— Tu crois que Yanuk a commis une erreur quelque part ?

— Je n'en sais rien, mais je me demande ce qui a pu déclencher cette bagarre, et si c'est une coïncidence qu'elle se soit produite en pleine tempête.

— Une cause surnaturelle pourrait expliquer les deux, à la fois la tempête et la violence de l'équipage ?

L'hypothèse semble déjà farfelue dans ma tête, mais, quand j'essaie de la formuler, elle devient encore moins crédible. Après un long silence, Aataq admet :

— Il faudrait un Esprit vraiment très puissant, et gravement offensé.

Offensé par quoi ?

Les yeux noirs d'Éreq me reviennent en mémoire. Son avertissement aux allures de menace. Est-ce une coïncidence que le *Borée* se soit trouvé si proche du *Polaris* et qu'Éreq ait été embauché comme interprète providentiel pour l'enquête ? S'il a quelque chose à voir avec le naufrage, ce serait une position idéale pour épier discrètement les enquêteurs et s'assurer que son implication ne soit pas découverte. Quitte à user de son charme sur la chamane concernée, une jeune femme inexpérimentée en mal d'attention, facilement impressionnable...

— Je vais passer quelques coups de fil et transmettre le message à Yanuk, m'annonce mon grand-père. Il faut qu'on discute tous ensemble des Esprits qui pourraient se trouver vers le cap du Morse. Tu seras là demain, n'est-ce pas ?

Une chape de plomb se détache de mes épaules.

Aataq prend les choses en main.

— Demain soir, après-demain au plus tard, promets-je, soulagée.



Le trajet en bateau jusqu'à Kuummiut commence de manière plutôt agréable. La brume s'est levée. Le soleil me chauffe le visage et scintille sur la surface de l'eau. Je sens des petits soubresauts de joie au fond de mon ventre, comme si Viniq s'amuse à jouer dans les vagues du fjord.

L'ami d'Elli, un gros homme grisonnant nommé Paaluk, est d'humeur beaucoup plus morne.

— Des températures positives au mois de mars, soupire-t-il. Il y a dix ans, je n'aurais même pas pu sortir le bateau à cette période de l'année...

Il secoue la tête d'un air abattu. Puis il me raconte comment les pêcheurs du coin se sont d'abord réjouis de pouvoir pêcher plus tôt dans l'année, avant de découvrir que le flétan avait disparu et qu'il fallait aller jeter les filets plus loin, avec des bateaux toujours plus gros, toujours plus coûteux...

— Ma fille est contente parce qu'elle peut avoir un jardin. L'été dernier, elle m'a fait manger ses fraises !

Paaluk prononce le mot d'un ton si dégoûté que je dois me mordre la joue pour ne pas rire. Il me jette des coups d'œil en coin, comme s'il

attendait de moi que je le rassure.

— Les chamans ne connaissent pas l’avenir, lui dis-je gentiment. Et les Esprits ne peuvent pas non plus arrêter le réchauffement climatique. Tout ce que je peux te dire, c’est que notre peuple a su s’adapter aux changements dans le passé. Au Moyen Âge, quand le climat s’est refroidi, les Inuits ont survécu, tandis que les Vikings ont dû abandonner leurs maisons de pierre et repartir vers l’Europe.

Paaluk ne semble pas complètement rassuré par mes bonnes paroles. Je ne peux pas lui en vouloir. Je n’aimerais pas laisser à mes petits-enfants un Groenland sans glace, où les traîneaux à chiens se trouveraient dans les musées et les ours blancs dans des zoos climatisés.

— Espérons que nous parviendrons à nous adapter cette fois encore, conclut Paaluk quand nous arrivons à destination. Cette fois, personne ne pourra prendre ses affaires, monter dans un drakkar, et chercher une autre terre à coloniser !

Ses sinistres prédictions ont assombri mon humeur. Je contemple d’un œil critique le hameau de Kuummiut, où je viens de débarquer. Dix maisons, dont la moitié semblent abandonnées. Une motoneige, une machine à laver, un bateau à moteur renversé ont l’air de rouiller là depuis des années.

Le seul signe de vie vient du rivage. Deux petites filles font flotter un jouet, un petit kayak en bois, entourées d’une meute de chiots. La plus âgée vient à ma rencontre, le sourire aux lèvres et les yeux ronds de surprise. Quelqu’un a dû téléphoner pour prévenir de l’arrivée d’un chaman, mais je ne suis pas ce à quoi elle s’attendait.

— Tu es la chamane ? s’étonne-t-elle. Mais tu es si jeune !

Je souris mécaniquement, habituée à cette remarque. Si cette petite fille n’a connu aucun autre chaman que le vieux Jakunguaq avec ses rides et ses longues tresses blanches, je suppose qu’une jeune femme doit la surprendre.

— Je suis Dess, et je suis chamane, en effet. Je viens rendre visite à une vieille femme qui se nomme Sissinnguaq. Tu peux m’emmener la voir ?

— Je suis Maali, répond la fillette en me guidant vers une maison d’un bleu délavé. Grand-mère Sissi sera contente de te voir, mais j’espère qu’elle est en forme aujourd’hui... Parfois, elle ne parle pas du tout.

Tirant l’autre petite fille par la main, Maali m’emmène à l’intérieur de la maison et frappe à la porte d’une chambre. Elle ouvre sans attendre la

réponse et me fait signe d'entrer.

Malgré le piteux état de l'extérieur, la chambre de grand-mère Sissi est chaude et confortable. Sa fenêtre donne sur le fjord, et j'aperçois les deux petites filles qui retournent à leur jeu. La vieille femme se redresse péniblement sur ses oreillers. Je m'incline en utilisant la formule de respect réservée aux personnes âgées :

— Bonjour à toi, *nukum*. Je suis chamane, et tu peux m'appeler Dess.

Les yeux de Sissi sont couverts d'une taie blanche et profondément enfoncés dans son visage creusé de rides. Son regard aveugle se tourne dans la direction de ma voix. Elle me salue à son tour, la main tremblante.

— Merci pour le don de ton nom, chamane. Appelle-moi Sissi, je t'en prie.

Je tire le gros fauteuil près du lit et je m'assieds à son chevet. Sissi doit avoir au moins quatre-vingts ans. Son menton est couvert de tatouages traditionnels, ces lignes bleues que l'on surnomme « la barbe du morse ». Mon grand-père m'a toujours recommandé de montrer la plus grande courtoisie à ces anciennes. On commence par une conversation anodine, sur un sujet léger. Complimenter son hôte sur son intérieur ou sa cuisine est de bon goût. Ensuite, seulement, et insensiblement, on en vient au véritable sujet de la visite.

Nous parlons donc du paysage et du soleil. J'admire les couvertures en laine qui garnissent lit et fauteuil. Sissi m'explique d'un ton plein de regret qu'elle ne peut plus manier le crochet. Ce n'est pas tant la perte de sa vue qui la gêne, mais l'arthrose dans ses doigts. Elle me presse d'accepter la couverture la plus chaude, déjà pliée et emballée.

— Je l'ai préparée dès qu'Elli m'a annoncé que tu allais venir, précise-t-elle.

Je la remercie avec toute la politesse requise.

Voilà, maintenant que le cadeau a été donné, je vais pouvoir entrer dans le vif du sujet...

Je ne me précipite pas. J'attends. L'expérience m'a appris que les gens meublent le silence et se confient davantage quand je ne les presse pas de questions.

— Merci de venir aider une vieille femme, incapable de trouver toute seule le passage vers l'Autre Monde, soupire Sissi.

Je saisis sa main aux articulations noueuses et je lui demande gentiment :

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il est l'heure pour toi de rejoindre le monde des Esprits ?

Mon grand-père raconte qu'autrefois, quand un Inuit devenait trop vieux pour chasser, qu'il perdait ses dents, qu'il ne pouvait plus remplir ses tâches quotidiennes, il refusait de devenir un fardeau pour sa famille. Il partait discrètement du village et marchait aussi loin que le portaient ses forces, jusqu'à mourir de froid et d'épuisement. Se donner ainsi la mort était une chose tout à fait ordinaire alors, bien plus honorable que de peser sur le ventre creux des autres.

Aujourd'hui, une personne âgée perçoit une pension de retraite, de sorte qu'elle est une source de revenus pour la famille et non une charge. Mais certaines ont du mal à voir les choses ainsi. Cependant, ce n'est pas cette explication que me donne Sissi.

— Les Esprits me tourmentent, me confie-t-elle d'une voix chevrotante. Ils me rendent visite, la nuit, dans mes rêves. Ils sont en colère... Ils me font voir des choses horribles.

Ses doigts osseux s'enfoncent dans ma paume. Elle est visiblement bouleversée, mais pourquoi des Esprits viendraient-ils la tourmenter ?

— Tu es sûre que ce ne sont pas de simples cauchemars ? Peut-être de mauvais rêves à cause d'un médicament ?

Elle secoue obstinément la tête.

— Ils sont venus. J'en suis sûre.

— Pourquoi ?

D'un geste saccadé, elle me montre la commode, de l'autre côté du lit. Dans une corbeille à ouvrage sont rangés des morceaux de bois, des poinçons métalliques et d'autres outils dont j'ignore l'usage. Sissi m'explique :

— Je sculpte des choses. C'est plus facile que le crochet, et je n'ai pas besoin de mes yeux, je sens le relief avec les doigts.

Je repense au petit kayak en bois que les deux filles sont en train de faire flotter, au bord de l'eau.

— Tu fais des jouets pour les petites ?

— Oui. Des ours, des phoques, des chiens... Jakunguaq les trouvait réussis, alors je faisais aussi des *tupilaks* pour lui, en cadeau, quand il

venait...

Je n'ai jamais utilisé de *tupilak*, mais les chamans de la génération de mon grand-père ou de Jakunguaq ont gardé cette habitude. Au cours d'une cérémonie, ils chargent la petite statuette d'un message pour un Esprit, puis la jettent à l'eau. Elle descend le cours du fjord jusqu'à la mer, et, quelque part au cours de son voyage, l'Esprit vient à sa rencontre pour entendre ce que le *tupilak* veut lui dire.

Comme je passe facilement la frontière de l'Autre Monde, j'ai toujours trouvé plus naturel d'aller directement parler à l'Esprit concerné, mais je comprends l'attachement à la cérémonie du *tupilak* : le choix de l'objet qui devra accomplir la mission, la formulation solennelle du message qu'il doit porter, les chants qui accompagnent son départ... Ce sont de précieuses traditions.

Les yeux aveugles de Sissi se mouillent. Elle devait être attachée à Jakunguaq, qu'elle connaissait sans doute depuis l'enfance.

— J'en avais mis quatre de côté pour lui, mais il est mort. Les autres chamans sont venus, un couple... Je leur ai donné autre chose. Je préférais garder les *tupilaks* de Jakunguaq, en souvenir...

Oui, une vieille amitié se cache là-dessous, peut-être même davantage. C'est assez émouvant, mais tout cela ne m'explique toujours pas pourquoi des Esprits viendraient terroriser une vieille dame au point de la pousser à mourir. Je demande poliment :

— Puis-je les voir ? Tu as beaucoup de talent avec tes mains, je suis sûre qu'ils sont magnifiques.

Sissi se penche brusquement vers moi, l'air affolée.

— Je ne les ai plus ! Ils sont venus, je t'ai dit ! Une nuit, les Esprits sont venus, et ils les ont pris !

J'en reste bouche bée. Des Esprits voleurs de *tupilaks* ? Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille ! Mais la vieille femme insiste, de plus en plus agitée.

— Ils n'étaient pas contents. Les *tupilaks* ne leur plaisaient pas, ou bien je n'avais pas le droit de les faire, parce que je ne suis pas chamane... Mais Jakunguaq ne m'avait pas prévenue ! Ils les ont pris, et ils reviennent encore me punir toutes les nuits !

Je décroche délicatement la main de Sissi de la mienne, grimaçant quand je vois les traces en demi-lune de ses ongles sur ma paume. Il faut

que je parle à sa famille. Sissi me semble perdue dans une sorte de délire. Elle a peut-être donné ou perdu ses *tupilaks*, puis tout oublié.

— Nous allons chanter ensemble pour apaiser les Esprits.

J'ai décrété cela de ma voix la plus autoritaire. Elle se soumet aussitôt. Je n'utilise pas le tambour traditionnel en peau de phoque, parce que mon sens du rythme est lamentable, selon mon grand-père. Ma voix n'a rien d'exceptionnel, mais je chante juste et je connais une bonne centaine de ballades pour toutes les occasions.

Je choisis des berceuses pour commencer, puis des chansons mélancoliques sur la beauté des glaces et le danger des flots. Sissi m'accompagne en fredonnant les refrains, un peu plus détendue. Au bout d'un moment, je vois ses paupières papillonner. Notre conversation l'a épuisée.

— Les Esprits aiment la musique, lui dis-je. Chante avant de t'endormir, le soir, et ils te laisseront tranquille. Tes petites filles pourraient peut-être t'accompagner ?

C'est toujours une bonne idée, à mon sens, d'apprendre les chants traditionnels aux enfants, même s'ils ne partagent pas nos croyances. La vieille femme hoche la tête, soulagée par ma solution. Dès qu'elle est plongée dans sa sieste, je me lève sans bruit.

Dans la pièce principale, je trouve sa fille et son gendre. Ils ont préparé du café et des biscuits dans leurs plus belles assiettes. Quand je leur parle des *tupilaks* manquants, ils secouent la tête d'un air résigné.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, reconnaît la femme. Maali – c'est notre petite-fille – a prêté le plus beau à son école cet hiver. La maîtresse faisait une exposition des objets traditionnels. Le conservateur du musée de Tasiilaq est venu les voir. Il y a même eu des photos et un article. Ma mère était très fière. Et puis, quelques semaines plus tard, elle s'est mise à crier qu'un Esprit était venu pendant la nuit et les avait volés...

Un doute me saisit. De telles statuettes ne sont pas vraiment des objets précieux. Celles-ci n'étaient ni anciennes ni sculptées dans l'ivoire. Mais un voleur mal renseigné aurait pu lire le journal et penser qu'elles valaient cher.

— Ce serait possible que quelqu'un soit entré dans sa chambre pour les voler ?

Le gendre, un costaud à l'air renfrogné, met les mains sur ses hanches.

— Je voudrais bien voir ça, maugrée-t-il. La nuit, nous laissons les chiens en liberté. Ils attaqueraient n'importe quel étranger qui arriverait en douce.

— Et pendant la journée ? Si les chiens sont partis ?

— Je suis là, répond la femme. Ma mère ne reste jamais seule à la maison.

Je ne souligne pas l'évidence : quand je suis arrivée, je n'ai vu personne d'autre que les deux fillettes. La fille de Sissi devait être trop occupée pour m'entendre et venir m'accueillir. Un voleur n'aurait pas de mal à se faufiler dans la maison pendant qu'elle a le dos tourné.

— Je ne fais pas le ménage tous les jours dans sa chambre, ajoute-t-elle d'un air embarrassé. Ma mère a beaucoup de souvenirs. Alors je ne sais pas vraiment depuis quand ses *tupilaks* ne sont plus là. Mais c'est arrivé qu'elle donne une poupée aux filles et ne s'en souvienne plus, ou bien qu'elle cherche de la vaisselle qui est cassée depuis longtemps.

Autrement dit, la vieille Sissi n'a plus toute sa tête. C'est aussi l'impression qu'elle m'a donnée. Il n'empêche que ces objets ont disparu et qu'ils avaient une grande valeur sentimentale pour elle...

J'espère au moins avoir trouvé un moyen de l'apaiser. Je suggère à sa fille :

— Puisque ta mère semble convaincue que les Esprits sont en colère contre elle, des chansons pourraient les apaiser. Ce serait bien si des membres de la famille pouvaient chanter avec elle, le soir, avant qu'elle s'endorme.

Le gendre évite mon regard. Il ne partage pas mes croyances, c'est évident. Mais sa femme hoche vigoureusement la tête.

— Je le ferai, promet-elle. Avec mon fils, Elli, quand il sera là, et aussi les petites.

Bien.

Même si les Esprits n'ont rien à voir avec la disparition de ces *tupilaks* et les cauchemars de Sissi, elle appréciera d'avoir de la compagnie à ses côtés au moment de s'endormir. Avec un peu de chance, cela favorisera des rêves plus agréables...



La petite Maali m'attend près du rivage quand je me lève le lendemain. Malgré l'heure matinale, elle m'accueille avec une batterie de questions sur le métier de chamane, les chansons qu'elle devra apprendre, et les *tupilaks* de son arrière-grand-mère.

— Il y a une raison particulière pour que tu t'intéresses à cela ?

Elle fronce le nez et finit par admettre :

— Si les Esprits sont venus les voler, ça veut dire qu'ils peuvent entrer dans la maison sans être vus ? sans que les chiens aboient ?

Elle sautille d'un pied sur l'autre, jetant de brefs regards aux alentours. La brume matinale monte du fjord et enveloppe les maisons d'un voile humide. Je souris à la fillette pour la rassurer.

— Les Esprits ne te veulent aucun mal, et à ta *nukum* non plus. Elle est peut-être persuadée qu'ils sont venus prendre les *tupilaks* parce qu'elle a fait un mauvais rêve, mais cela arrive avec les vieilles personnes. Elle mélange le réel et les légendes, le présent et les souvenirs...

Mon explication n'a pas l'air de rassurer entièrement Maali.

— Mais s'ils étaient vraiment venus ? Tu le saurais ?

Je me résigne à lui donner une brève leçon de chamanisme pour débutant. C'est sans doute ce qu'elle espérait en m'attendant ici de si bon matin. Je l'entraîne le long de la grève, pour que la marche nous réchauffe un peu.

— Les Esprits n'ont pas de forme dans ce monde. Ils n'ont pas de mains pour ouvrir un tiroir ni pour prendre un objet. Pas de jambes pour courir plus vite que les chiens.

Pas d'odeur non plus, ce qui leur permettrait de se déplacer sans trace...

Mais je ne le fais pas remarquer à la fillette. Inutile de nourrir ses inquiétudes.

— La plupart du temps, ils se contentent de nous regarder vivre, et ils sont heureux de voir que les enfants de leurs enfants grandissent tranquillement. Parfois, ils restent près d'un endroit qu'ils aimaient bien, comme une maison, ou bien leur coin de pêche préféré.

Le petit visage de Maali se chiffonne pendant qu'elle réfléchit, puis elle finit par déclarer :

— Quand grand-mère Sissi deviendra un Esprit, je pense qu'elle reviendra nous voir, ma sœur, Suka, et moi. Je garderai les jouets qu'elle nous a faits, même quand on sera trop grandes, pour qu'elle puisse les reconnaître.

Je la félicite pour cette décision et la regarde retourner vers sa maison en sautant à cloche-pied sur les galets du rivage. Restée seule, je repense à la disparition des *tupilaks*. Comme je viens de l'expliquer à Maali, je ne crois pas que les Esprits soient responsables. Ils ne convoitieraient pas un objet et seraient incapables de prendre une forme physique pour s'en emparer.

Sauf certains d'entre eux peut-être...

En reprenant ma promenade, je repense à quelques vieilles légendes, à propos de créatures très anciennes qui pouvaient s'incarner dans un animal. Quand j'étais petite fille, j'avais très peur d'Ijiraq, qui vient enlever les enfants sous la forme d'un caribou aux yeux rouge flamboyant. Le conte d'Amarok est plus connu : il peut devenir un loup géant et dévorer les chasseurs imprudents. Mais ce sont des histoires pour enfants. Même mon grand-père admet qu'elles sont enjolivées pour l'effet dramatique. Et puis, si Ijiraq ou Amarok se manifestaient ici, pourquoi viendraient-ils dérober les *tupilaks* d'une vieille femme ?

Non, si les Esprits peuvent intervenir dans notre monde, c'est de manière indirecte, en manipulant les êtres humains. Je me suis bien gardée d'évoquer cette possibilité devant Maali. Les Esprits agissent habituellement sur les éléments, comme le baleinier furieux qui déclenchait des tempêtes près du phare maudit de Nanortalik. Le vent, l'eau, le feu ou l'orage sont des manières pour eux d'attirer notre attention.

Mais ils sont aussi capables d'influencer les humains en leur insufflant la peur ou la colère. Une fois de plus, je me retrouve à considérer les bagarres à bord du *Polaris*. Quel Esprit particulièrement puissant pourrait provoquer une telle vague d'hostilité ? Décidément, cette énigme ne me lâche pas.

En marchant vite sur la rive pour me réchauffer, je suis arrivée dans un méandre du fjord qui n'est plus visible depuis les maisons. Je décide de faire une dernière tentative pour élucider la disparition des *tupilaks*, histoire d'en avoir le cœur net.

Les rochers du bord sont encore frangés de givre. Je choisis une minuscule anse où l'eau n'est ni gelée ni agitée par le courant. Il me faut une surface plane, la plus lisse possible. Quand j'ai trouvé l'endroit adéquat, je m'assieds sur mes talons et j'y trempe le bout de mes doigts.

— C'est un beau matin pour se promener, n'est-ce pas, Viniq ?

Mon murmure ride à peine le miroir de l'eau. Une brise délicate se lève et repousse une mèche de cheveux devant mes yeux. Je souris. Viniq, mon Esprit tutélaire, se montre souvent aussi affectueuse et joueuse qu'une fillette. Pas très étonnant, puisque nous nous sommes rencontrées quand j'étais moi-même une enfant.

Certains chamans honorent leur Esprit tutélaire par des formules de respect et même des cérémonies solennelles chaque fois qu'ils requièrent son aide. Je n'ai pas ce genre de relation avec Viniq. Elle est pour moi tantôt une mère ou une sœur aînée, tantôt une confidente et une meilleure amie ; si étrange que cela puisse paraître, s'agissant d'un Esprit sans âge et sans forme. Elle m'aide à garder un pied dans l'enfance, même si le contact des morts m'a poussée à grandir plus vite.

— Il est possible que quelqu'un soit venu par ici pour voler les *tupilaks* que cette vieille femme avait sculptés.

La brise cesse de jouer avec mes cheveux. Viniq se rend plus attentive. Tout fait silence autour de moi. Les cris des oiseaux et le clapotement des vagues s'effacent pendant que j'expose ce que je sais.

— Ce n'est pas exactement un sacrilège puisque le chaman n'a jamais utilisé les *tupilaks* qui lui étaient destinés, mais Sissi les avait fabriqués pour lui, avec tout son soin et toute son affection. Elle est tourmentée par leur disparition, et son chagrin me touche. Peux-tu l'aider ? Peux-tu me montrer qui les a pris ?

Pendant un long moment, rien ne se passe. J'attends patiemment. Viniq a une affinité particulière avec l'eau, de la plus modeste source aux profondeurs de l'océan. Quand j'étais enfant, je la dessinais sur mes cahiers sous la forme d'une sirène aux longs cheveux, jouant dans les flots.

Insensiblement, la surface de l'eau s'éclaircit en face de moi. Des formes sombres, des éclats de lumière s'y assemblent confusément. Je me penche avec curiosité pour les examiner. Les images que Viniq me montre ainsi ne sont pas toujours assez nettes pour former un sens, mais, cette fois, il me semble apercevoir une silhouette.

L'excitation se saisit de moi. Est-ce le voleur ? Ce serait bien la première fois que mes dons de chamane serviraient à une enquête policière !

Je déchante vite. Je ne vois guère qu'une forme qui se déplace le long de la rive avant de se glisser entre les maisons. L'homme ou la femme porte des vêtements traditionnels en peau de phoque et semble savoir où aller.

— J'aimerais voir son visage...

La tension augmente autour de moi. Viniq étend son pouvoir dans l'eau du fjord pour créer une image. Je scrute la surface, où des ombres floues tournoient lentement, avant de s'immobiliser. Des traits se dessinent confusément, comme à travers une transparence opaque...

Je te connais...

Un visage au teint cuivré, encadré de longs cheveux noirs. Des yeux en amande, dont je n'arrive pas à discerner la couleur. Une moue boudeuse...

— C'est moi !

Mon sursaut a ridé la surface, et l'image s'est dissoute.

Peu importe. C'était seulement mon reflet...

Mon visage, un peu déformé par l'eau, voilà tout. Je me redresse avec raideur, frustrée, les genoux engourdis. Les bruits avoisinants me reviennent tous à la fois : les criaillements des cormorans et le bruit du bateau à moteur qui approche. Je joins les mains et je m'incline.

— Merci d'avoir essayé de m'aider, Viniq. Ce n'est pas grave. J'espère que la vieille Sissi oubliera ses *tupilaks*.

LE VILLAGE AU PIED DU GLACIER

Ungataa, au fond du fjord Sermilik

Le détour par Kuummiut a rallongé mon voyage d'une journée. Les déplacements se révèlent difficiles au début du printemps, quand les routes ne sont pas encore praticables pour les tout-terrain alors que les pistes des traîneaux sont coupées çà et là par les torrents du dégel. Le plus sûr est encore de remonter les bras sinueux du fjord Sermilik. Le père d'Elli m'emmène dans son canot à moteur, progressant à vitesse réduite pour éviter les blocs de glace à la dérive.

Nous accostons en milieu d'après-midi à un minuscule port sur la rive nord du fjord : un ponton, trois barques tirées au sec et une cabane de pêcheurs. Il n'y a pas d'habitants permanents, mais j'ai réussi à joindre mon cousin Miki, qui est venu me chercher avec son traîneau. Comme il n'est pas question de perdre du temps en m'attendant, il a jeté quelques lignes.

— Hé, Miki ! tu profites bien de tes vacances ?

Il rit en me montrant ses prises. Il devrait être à l'internat, dans son école de Tasiilaq, mais il prétexte souvent une tempête, une route coupée, n'importe quel aléa climatique, pour prolonger son séjour parmi nous.

Le père d'Elli me remercie encore d'avoir rendu visite à sa belle-mère. Il fait demi-tour tandis que Miki attelle ses chiens. Depuis là, comme il reste encore assez de neige sur les hauteurs, il vaut mieux couper en traîneau à travers la montagne plutôt que suivre le cours tortueux du fjord. Deux heures de piste escarpée pour rejoindre le village au bord du glacier Midgard, là où la falaise blanche se transforme en lac. On l'appelle Ungataa, ce qui signifie « très loin, de l'autre côté ».

Il n'est pas possible de discuter sur un traîneau avec le bruit du vent. Miki arrive quand même à se plaindre de son école et me demande encore

une fois d'intervenir auprès d'Aataq pour obtenir la permission de ne plus y retourner.

— Il t'écoute mieux que moi ! Tu es sa préférée !

Je secoue la tête en riant.

— Aataq n'écoute personne. Quand il est d'accord avec moi, c'est simplement que j'ai dit tout haut ce qu'il pensait tout bas. Tu sais bien qu'il te renverra à l'école jusqu'à tes seize ans.

— Je déteste ça, grogne Miki. Je n'apprends rien d'utile ! Moi, ce que je veux faire, c'est élever les meilleurs chiens de traîneau de tout le Groenland.

Il me désigne la chienne de tête, toute blanche avec un panache de queue noir.

— C'est moi qui l'ai dressée ! Je l'ai croisée avec un des malamutes de Timuta, et j'ai eu deux portées vraiment réussies. Celui-là, par exemple...

Il montre un autre chien et me décrit avec enthousiasme ses qualités, la voix à demi-noyée par les aboiements et les craquements de la neige. Je l'écoute distraitement. Encore un idéaliste comme Kilaun, qui voudrait vivre comme ses ancêtres avant lui et repousser le progrès de toutes ses forces. Comme si on pouvait empêcher les rivières de couler et le printemps d'arriver...

— Je parlerai à Aataq de tes projets, promets-je à Miki en gage d'apaisement. Mais il voudra sans doute que tu termines l'école d'abord...

Le grand sourire de Miki me récompense.

Quel âge a-t-il, déjà ? Quinze ans ?

Je suis sûre qu'Aataq le renverra à Tasiilaq jusqu'à la fin de sa scolarité, comme il l'a fait pour tous les enfants de la famille, Kilaun et moi compris. Notre grand-père vit en lisière du monde moderne, mais il l'observe avec soin. Il est convaincu que les Inuits se tourneront toujours vers les chamans quand ils auront besoin de repères ou de conseils, à condition que ceux-ci vivent parmi eux et expérimentent aussi les difficultés du progrès.

De ce point de vue-là, Miki n'a pas tort : je suis la préférée d'Aataq. Ou, du moins, le symbole de ce qu'il veut réaliser. Une jeune chamane qui communique par mail, se déplace en hélico et défend nos traditions auprès des étrangers.

Il considère seulement que je n'ai pas besoin d'étudier à l'université pour cela.

Contrairement à Kilaun, Miki ne semble éprouver ni jalousie ni amertume. Il encourage ses chiens avec enthousiasme, un large sourire dessiné en permanence sur son visage rond. À son âge, mon frère avait déjà sombré dans une humeur morose, entrecoupée de violentes crises de colère, sans parler de ses fugues imprévisibles qui torturaient notre mère d'inquiétude.

La voilà, ma mère. Quand nous amorçons notre descente vers Ungataa, j'aperçois sa silhouette ronde, rendue encore plus grassouillette par son épaisse parka de phoque. Le soleil, bas sur l'horizon, souligne le front du glacier, un immense mur sombre qui donne naissance à un lac vert opaque. Les ombres s'allongent derrière les habitations blotties sur le rivage. Il doit y avoir actuellement une trentaine d'habitants, et au moins le double de chiens, qui nous accueillent tous dans un concert d'aboiements.

Miki joue du fouet avec adresse pour les repousser et me permettre de descendre. Ma mère me tend les bras. Bien plus petite que moi, elle lève la tête pour frotter sa joue contre la mienne. Je respire son odeur et me trouve aussitôt replongée en enfance : ma mère, qui s'appelle Sakarie, « la douce », sent toujours le caramel, la fumée de tourbe et la tisane de saule. Je me dépêche d'absorber cette sensation avant qu'elle disparaisse.

Sa douceur ne dure jamais longtemps... prépare-toi !

— Desna, presque trois mois depuis ta dernière visite.

Voilà ma mère telle que je la connais : très douée pour communiquer le plus subtil reproche dans la simple manière de prononcer mon prénom. J'affiche une mine contrite.

— Je sais. J'ai eu beaucoup de travail. Puis j'ai pris mon billet, mais l'avion n'a pas pu décoller à cause du brouillard.

Elle secoue la tête tristement, claquant de la langue contre son palais. Ce simple bruit veut dire « je désapprouve, mais je ne me disputerai pas avec toi, car je sais que mes arguments ne te convaincront pas ». Elle porte le masque des mauvais jours et je me prépare mentalement aux reproches qui m'attendent, même si je sais qu'elle ne me les adressera pas en public.

— Il y aura une soirée de bienvenue à la maison ce soir, mais tu dois d'abord aller saluer Aataq.

Aataq, mon grand-père, est à la fois le chaman et le doyen de la communauté. Le respect commande que je me déplace pour le saluer en

tout premier. Ma mère n'a pas besoin de me le rappeler, mais j'acquiesce docilement.

— Je ne resterai pas longtemps avec lui. Je dois lui parler d'une vieille femme que j'ai vue à Kuummiut, lui demander conseil. Puis je viens t'aider à tout préparer pour ce soir.

Miki s'est éloigné avec ses chiens. Ma mère me lâche l'épaule et remarque :

— Tu seras mieux installée chez Aataq. Les deux chambres en haut sont libres, et il y a bien plus de place que chez moi.

Je ne peux pas dire que je ne m'y attendais pas, mais je sens comme toujours un étau me serrer la poitrine. Ma mère me traite comme une invitée, toujours bienvenue, mais qui n'appartient pas au foyer. Si je dors chez elle, ce qui arrive rarement, c'est sur le canapé du salon, car je n'ai plus de chambre. Depuis quand ? Je ne pourrais pas le dire tant cette éviction s'est faite progressivement.

Quand j'apprenais le métier de chaman avec mon grand-père, je passais souvent quinze jours d'affilée là-bas. Pendant ce temps-là, ma mère utilisait ma chambre comme atelier de couture. Petit à petit, mes affaires se sont déplacées chez mes grands-parents. Puis ma grand-mère est morte, et ma mère a décidé que ma compagnie ferait du bien à Aataq. Elle y a déposé le reste de mes vêtements en mon absence.

Ma mère épie ma réaction. Je lui souris avec effort. Comme je ne proteste pas, elle repart sans un mot chez elle : une petite maison rouge qui surplombe le rivage. Pour ma part, je me mets en route vers le centre du village, où se trouve celle d'Aataq.

L'argument du manque de place est logique. Depuis qu'il est veuf, mon grand-père vit seul dans une grande maison, dont les chambres sont souvent accordées aux visiteurs de passage. Chez ma mère, au contraire, les pièces sont minuscules. Elle dort dans un réduit derrière la cuisine.

Voilà pourquoi je n'ai plus d'endroit que je peux appeler « chez moi ». Quelques affaires chez mon grand-père, d'autres dans cet appartement sordide à Nuuk. J'ai pris l'habitude de vivre avec le minimum, deux cartons que je déplace d'un hébergement provisoire à un autre. Il y a toujours des annonces pour des sous-locations, près de l'université.

Mais il faudra que tu trouves mieux que ce dernier appartement... et que tu t'en occupes bientôt !

Ce n'est pas cette vie qui me chagrine ; après tout, elle constitue une version moderne du nomadisme de mes ancêtres. Je dois l'avouer, je souffre surtout de voir la chambre vide de Kilaun, dont la fenêtre troue le pignon de bois peint en rouge. Voilà deux ans qu'il n'y a pas mis les pieds, mais ma mère la conserve propre, intacte et accueillante pour son retour.



Aataq vit dans une des plus grandes maisons du village, peinte d'un jaune si vif qu'il semble briller même dans la pénombre. Prévenue par ma cousine, je ne suis pas étonnée de constater qu'il a quitté son lit médicalisé et trône dans son fauteuil de velours râpé, attablé dans la cuisine, sirotant un bol de soupe. Son visage sec et ridé ne manifeste pas la moindre surprise quand je passe la porte et m'incline cérémonieusement.

— Assieds-toi, me dit-il. Je savais que tu allais venir.

Il sourit mystérieusement, et des dizaines de petites rides plissent l'extrémité de ses yeux, si étirés qu'on dirait un simple trait noir, brillant au fond de ses orbites.

D'accord, je joue.

— Tu as eu une vision de mon arrivée, Aataq ?

Son rire secoue ses épaules frêles sous son pull aux motifs colorés.

— Ou bien ce sont les chiens qui t'ont réveillé de ta sieste en aboyant et les gamins qui sont venus te donner la nouvelle ?

— Laisse ses secrets à un vieil homme, proteste mon grand-père.

Ses yeux brillent d'amusement. Il dessine en l'air le signe qui signifie « je ne peux pas parler à voix haute de ces choses sacrées », et j'acquiesce en riant. C'est bon de le voir se rétablir. Il a survécu à un hiver de plus, ainsi qu'à une chute stupide depuis un escabeau. Ma grand-mère, une femme robuste que je n'avais jamais vue malade, est morte si vite que j'ai à peine eu le temps de lui dire adieu. Depuis, je me suis mise à épier la santé de mon grand-père, me demandant avec angoisse combien d'années lui restaient.

Je l'écoute me raconter les dernières nouvelles du village. Il aime parler, à tel point qu'il suffit de faire quelques « mmh-mmh » de temps en temps pour participer à la conversation. Tant que j'ai l'air d'approuver, il continue.

Il fait les questions et les réponses sans que j'aie besoin d'ouvrir la bouche. C'est reposant. La musique de ses mots m'apaise, même si je ne fais pas l'effort de comprendre pourquoi Tuluraq est fâché avec Puka, et comment cela remonte au traîneau de la vieille Utoqaq, la sœur aînée de Puka.

Ma cousine Naasia, qui vit juste à côté et surveille la convalescence d'Aataq, arrive à ce moment. Elle porte bien son nom – Naasunnguaq, « fleur délicate ». Le métissage a donné des résultats étonnants sur l'île, comme chez elle : des yeux bleus hérités d'un père danois, sur une peau mate et des pommettes typiquement inuites. Coquette, d'une bonne humeur inaltérable, elle me serre dans ses bras et insiste pour nous servir le café et les pâtisseries traditionnelles. Aataq la laisse s'agiter un moment, puis décreète :

— Maintenant, Dess et moi nous allons parler entre chamans.

Naasia s'éclipse aussitôt et ferme soigneusement la porte derrière elle. Mon grand-père me scrute, et, cette fois, il n'y a plus aucune lueur malicieuse dans ses yeux noirs.

— Tu es troublée, petite. Dis-moi. Tu ne t'es pas laissé démonter par Marks, quand même ?

Une brusque et inexplicable envie de pleurer me prend. C'est le ton qu'il utilisait autrefois, quand j'avais huit ans et que les autres enfants se moquaient de moi parce que je n'arrivais pas à bien former mes boules de neige avec ma main amputée. Aataq était déjà là, avec son bol de soupe, près du fourneau, pour m'écouter.

— J'ai vu le marin noyé du *Polaris*. Son Esprit est encore si plein de terreur... Qu'est-ce qui a pu déclencher une telle rage contre lui, contre le navire entier ?

Aataq se rembrunit.

— J'ai laissé plusieurs messages chez des amis de Yanuk et Sunilik, tout autour du fjord. Nous aurons bientôt de leurs nouvelles. Ils connaissent bien la région et pourront sans doute nous aider à comprendre.

— Peut-être.

Ma mine ne doit pas être complètement rassurée, car Aataq plisse les yeux et remarque :

— Il y a autre chose.

J'hésite une seconde.

Oui, Aataq, j'ai rencontré un séduisant étranger qui m'a tellement troublée que j'en ai perdu tout bon sens. Je ne sais ni ce qu'il est ni d'où il vient, mais je lui ai appris beaucoup de choses sur moi. J'aurais dû l'interroger, mais il était presque nu dans cette source chaude, alors...

Je repousse l'image de toutes mes forces. Non, ce n'est pas à mon grand-père que je vais raconter cela. À personne, d'ailleurs. J'enchaîne sur le sujet de préoccupation suivant :

— Je me suis arrêtée à Kuummiut pour voir une très vieille femme. Elle est encore assez cohérente, mais elle fait de violents cauchemars. Elle est persuadée que des Esprits sont venus lui prendre des *tupilaks* qu'elle avait sculptés, qu'ils sont en colère contre elle. J'ai essayé de la rassurer, mais je ne suis pas sûre d'avoir réussi.

Comme je m'en doutais, Aataq secoue la tête.

— Les Esprits ne se manifesteraient pas dans notre monde pour si peu. C'est impossible pour eux de prendre une forme corporelle et très compliqué de manipuler un vivant pour qu'il agisse à leur place... Elle ferait mieux de s'inquiéter des voleurs humains, peut-être des gamins de son village.

— C'est aussi mon avis. Mais ces cauchemars la terrorisent... Tu as déjà entendu parler de ce genre de cas ?

— À l'approche de la mort, certaines erreurs reviennent nous hanter, soupire mon grand-père. On se reproche de mauvaises actions, de mauvaises décisions... Si on a une bonne mémoire, des secrets enfouis depuis des années remontent à la surface. C'est peut-être seulement la conscience de cette vieille femme qui la tourmente.

Je l'observe avec attention, un peu étonnée. Son visage s'est fait soucieux, comme s'il portait lui aussi le poids de fautes anciennes.

J'ai toujours supposé qu'il avait favorisé le mariage de ma mère, sa fille unique, avec un chaman de la famille Kunitoornaaq à cause du prestige de cette lignée. En quelques années à peine, cette union s'est révélée désastreuse. Peut-être que mon grand-père se fait des reproches à ce sujet.

— Voilà longtemps que tu n'as pas passé un peu de temps avec Sakarie, déclare-t-il, comme si ses pensées avaient suivi le même chemin que les miennes. Elle doit être satisfaite de te voir.

— Je sais que ma mère est contente. Pas au point de m'inviter chez elle, pourtant. Alors, si tu veux bien me prêter la chambre du grenier, comme

d'habitude...

Je ne sais pas comment exprimer mon amertume sans paraître mesquine. Mais mon grand-père connaît ma mère mieux que personne. Il hoche gentiment la tête.

— Tu es toujours la bienvenue ici, tu le sais. Sakarie le sait aussi.

Forcément. C'est toujours auprès d'Aataq que je venais me réfugier, après chaque dispute avec Kilaun et chaque fois que ma mère prenait son parti contre moi. Un sursaut de rancœur me fait marmonner :

— Elle pourrait quand même garder une place pour moi. Kilaun a toujours sa chambre, alors qu'il n'a pas donné de nouvelles depuis des années, et ce n'est pas lui qui paie les réparations de la maison !

Aataq fait claquer sa langue contre son palais d'un air désapprobateur. Je baisse la tête, consciente de m'être montrée malpolie en abordant ce sujet, sans compter que j'ai révélé une jalousie digne d'une enfant.

— Tu n'as pas besoin de cette chambre. Tu n'as pas besoin d'une mère, et Sakarie le sait. Depuis toute petite, tu as su te débrouiller seule. Kilaun, au contraire, avait constamment besoin de ses soins. Elle l'a protégé comme une mère ourse avec son petit, et elle le fera toujours, qu'il revienne ou pas.

Je soupire. Il n'a pas tort. Ma mère ressemble à une poupée, petite et ronde, avec un prénom trompeur. Elle n'est « douce » qu'en apparence, car sa détermination vient à bout du moindre obstacle, et elle peut se montrer féroce quand il s'agit de défendre mon frère.

Elle l'a prouvé face à mon père, quand elle l'a quitté en nous emmenant à travers une des pires tempêtes de l'hiver. Kilaun, nourrisson, était lié dans son dos. J'avais deux ans, une plaie infectée à la main gauche. Elle a fabriqué un traîneau de fortune pour me tirer derrière elle jusqu'à la maison de ses parents. Quand mon père est venu nous chercher, après la tempête, Aataq et les voisins l'ont accueilli le fusil à la main. Il n'a pas insisté.

C'est ce qu'on m'a raconté, en tout cas. Je n'ai aucun souvenir de ces événements, juste des bribes confuses, l'impression qu'il y a davantage dans ce récit, des choses qu'on a choisi de me cacher et que je n'ai jamais eu envie de découvrir. Je soupire.

— J'aimerais tant avoir des nouvelles de Kilaun. Je me demande s'il est vraiment conscient qu'elle l'attend.

De nouveau, nous sommes revenus au bord de ce secret... Un trou d'eau noirâtre, cerclé d'une fine couche de glace, que nous contournons à

pas prudents de peur qu'elle ne cède sous notre poids.

— Quelque chose t'a fait penser à lui, devine mon grand-père, ses yeux incisifs fixés sur moi.

Je me racle la gorge et je lui parle du formulaire signé par un certain chaman Kunitoornaaq, avec cette majuscule illisible.

— J'ai cru voir un K. Je me rends compte maintenant que c'était la signature de Yanuk, mais sur le moment j'ai vraiment cru... Je ne sais pas pourquoi. Je suppose qu'une partie de moi s'attend toujours à voir mon frère surgir n'importe où, n'importe quand.

— Ce ne serait pas impossible, acquiesce Aataq d'un air las. Mais, s'il revient à Ungataa, ce sera probablement pour voir Sakarie en se cachant de moi. Ce garçon m'en veut, et il est encore plus têtu que sa mère...

Il serre entre ses mains le bol avec son reste de soupe froide. Sur sa peau grisâtre, les lignes et les points tatoués à la mode traditionnelle sont presque effacés. Ils soulignent sa maigreur et sa vieillesse.

Je me sens désarmée face à son chagrin, et aussi un peu honteuse. Je me suis laissé absorber par mon amertume, oubliant que Kilaun doit manquer à mon grand-père aussi. Sakarie, notre mère, est sa seule enfant, et mon frère son unique petit-fils. Peut-être regarde-t-il la neige reculer et les saisons passer en se demandant s'il le reverra un jour, avant la fin.



Dans les villages inuits reculés comme Ungataa, on convie tout le monde à une fête pour le moindre prétexte. C'est plus simple, car les liens familiaux sont si étroits que chaque voisin est un cousin. Pourquoi risquer d'offenser quelqu'un ? Mieux vaut inviter tout le village au *kaffeemik*, même si le salon de ma mère est minuscule. Les gens sont habitués : ils restent un moment puis repartent pour laisser de la place aux suivants.

On pourrait croire que je suis partie depuis dix ans au lieu de trois mois d'après le nombre de personnes qui me souhaitent la bienvenue. Toute la journée, ma mère et moi recevons les amis, voisins, cousins venus partager le café, les pâtisseries et les dernières nouvelles. C'est aussi une bonne occasion de fêter l'arrivée du printemps. Avec la débâcle des glaces sur le fjord, le village redevient accessible par bateau et se trouve moins isolé.

La population a augmenté selon la même courbe que le réchauffement du climat ces dernières décennies. Il y a de nouveaux venus au village, souvent des jeunes gens dont les grands-parents avaient quitté Ungataa pour chercher du travail en ville. La vie qu'ils ont menée là-bas ne les a pas rendus heureux. Le Groenland est tristement célèbre pour son taux élevé de suicides, de dépressions ou de violences familiales sur fond d'alcoolisme.

Ces dernières années, le mouvement semble s'inverser. Les jeunes générations délaissent les villes et reviennent dans les petits ports. Aataq affirme que ce sont les Esprits de leurs ancêtres qui les appellent. En tout cas, ils s'intéressent à leurs racines et aux anciennes croyances de leur peuple.

Martin et Laurie, les voisins de ma mère, en sont un bon exemple. Venus de Nuuk, ils ont emménagé au village il y a deux ans. La famille de Martin vivait à Ungataa autrefois. Lui-même a grandi dans la capitale, puis il a hérité de la maison de ses grands-parents, où ils habitent maintenant. Sa femme, Laurie, est canadienne. Blonde à la peau claire et aux yeux bleus, elle met un point d'honneur à porter le costume inuit, en tout cas quand elle tient sa boutique sur le port. Elle fabrique des bijoux de perles, fourrure et coquillages, qu'elle vend aux touristes pendant l'été. Elle apporte souvent son travail chez ma mère, qui lui enseigne les motifs traditionnels.

Miki est là aussi, avec ses parents. Qilareq, sa mère, le pousse à trouver un petit boulot saisonnier, et, en tant que chamane, je me retrouve malgré moi prise à partie dans leur discussion.

— Il ne travaille pas bien à l'école et il ne fait rien d'autre que jouer avec ses chiens ! se lamente Qilareq.

— Je ne joue pas, proteste Miki, je les dresse.

J'essaie de trouver un compromis pour interrompre la dispute et je lui suggère :

— Tu pourras peut-être trouver un travail avec tes chiens. Les touristes aiment bien faire des balades en traîneau.

Qilareq secoue la tête d'un air désabusé.

— Il y a deux agences à Tasiilaq qui proposent déjà cela. Mais il paraît qu'on recrute pour la compagnie minière, au nord d'ici. On dit qu'ils veulent aménager un port dans la baie d'Aunay, au pied du mont Maliq.

— Quelle drôle d'idée..., marmonne Miki.

Je me souviens que Sven, en tant qu'ingénieur, était du même avis. Miki et son père ont déjà pêché par là-bas, en été, et ce qu'ils nous décrivent ressemble bien à ce que je me figurais. La ligne de falaises s'interrompt pour former la baie d'Aunay, mais cela ne rend pas l'accostage plus facile pour autant.

— Quand j'étais plus jeune, avec mon frère, raconte le père de Miki, on a installé une cabane sur le rivage, avec une jetée pour amarrer le canot. Mais les vagues sont si violentes dans ce coin que, l'été suivant, tout avait été emporté.

Je suppose que les responsables de la compagnie ont estimé que des digues en béton armé résisteraient.

— Le port ne s'installera jamais, intervient Miki. Le bateau qui devait apporter le matériel a coulé. Tu l'as vu, Dess ? C'est celui qui s'est échoué près du cap du Morse ?

— Je l'ai vu, en effet. Le *Polaris*. Mais tu sais, Miki, je pense qu'un autre bateau viendra à sa place d'ici quelques semaines ou quelques mois.

Il se renfrogne. Martin, le voisin de ma mère, m'offre un sourire de sympathie, se racle la gorge, et intervient :

— Sur Ikateq, ils embauchent de la main-d'œuvre pour l'été. Un bateau remonte le fjord et passe chercher les ouvriers tous les matins, il les ramène tous les soirs.

Martin est technicien sur Ikateq. L'île, au sud du fjord, abrite une base américaine abandonnée, gigantesque cimetière de Jeep, camions, bidons rouillés, qui date de la guerre froide. Les opérations de décontamination durent depuis des décennies, car elles ne sont possibles que pendant quelques semaines en été, quand le sol n'est plus gelé.

— C'est une bonne idée, dis-je en lui adressant un sourire de gratitude.

Miki proteste bruyamment.

— Je ne veux pas être payé pour ramasser les ordures des Américains ! Je veux élever des chiens de traîneau !

Qilareq lâche un soupir excédé. Elle a dû l'entendre répéter cela encore plus souvent que moi.

— Retirer tous ces bidons d'essence qui polluent l'eau du fjord, cela n'a rien de honteux. C'est même une bonne action.

Leurs éclats de voix ont attiré l'attention des autres. Laurie, assise près de ma mère, lève les yeux du motif de vagues qu'elle applique avec des

perles bleues sur la tunique de peau. Ma mère me lance une mimique sévère pour m'ordonner de mettre un terme à la dispute. Apparemment, je suis la cousine préférée de Miki, assez âgée pour qu'il m'écoute, mais sans être classée dans le camp des vieux donneurs de leçons.

— Tu connais l'histoire de Sedna, Miki ?

Pour les Inuits, le don de raconter est un des plus grands cadeaux qu'une personne puisse recevoir des Esprits. Miki adore mes histoires. Il hoche la tête avec entrain, prend un biscuit et se cale confortablement contre les coussins éparpillés au sol. Martin et Laurie échangent un regard hésitant, puis s'installent pour écouter, eux aussi. Je m'assieds en tailleur près de l'âtre et j'ouvre ma main gauche sur mon genou pour attirer l'Esprit du feu. Sa chaleur vient me picoter gentiment la paume.

— Sedna est une jeune fille qui vit dans un village comme le nôtre. Elle rencontre un homme charmant qui la complimente sur ses beaux cheveux et la persuade de l'épouser.

Je bouge mon pouce pour encourager l'Esprit du feu à se manifester. Ravi, il fait naître une ondulation dans les flammes, comme la chevelure de Sedna. Laurie laisse échapper un hoquet émerveillé.

— Ce n'est qu'après le mariage, quand elle est installée sur l'île de son époux, que celui-ci commence à se montrer violent. Pendant la nuit, il se change en chien et la mord. Le jour, il la maltraite tant qu'elle finit par appeler sa famille à l'aide.

Un pétilllement d'étincelles dans ma paume, pour symboliser les messages désespérés que la jeune épousée confie aux oiseaux marins. Ma mère vérifie du coin de l'œil qu'elles ne viennent pas brûler son tapis, comme si elle ne m'avait pas déjà vu faire ce petit tour des dizaines de fois. De l'autre côté de la pièce, je perçois la présence invisible de Viniq, qui écoute l'histoire avec amusement.

— Le père de Sedna accourt pour la secourir. Il emmène sa fille sur son kayak. Mais le mari les poursuit sur le rivage et leur lance un sort. Une tempête se lève, aussi violente et brutale que lui.

L'Esprit du feu se gonfle dans les braises et fait rugir les flammes. Il est un peu cabotin et adore cette partie de l'histoire. Martin et Laurie reculent machinalement, mais le reste de mon public manifeste plus d'enthousiasme que d'inquiétude.

— Le kayak risque de chavirer à tout instant. Le père, affolé, jette sa fille à l'eau pour la rendre à son mari. Mais elle ne veut pas retourner avec cette brute, et elle s'accroche au rebord de toutes ses forces.

C'est le moment le plus dramatique du conte. Le feu gronde sourdement. Même après avoir si souvent raconté l'histoire de la pauvre Sedna, je sens toujours ma gorge se serrer. Battue par son mari, trahie par son père, luttant pour sa vie au sein d'une tempête surnaturelle...

— Alors le père brandit sa hache et lui tranche les doigts.

— Oooh ! fait Miki d'un ton outragé.

Quand je m'adresse à des enfants, ils sautent sur leurs pieds pour clamer leur indignation, et le feu pétille de toutes ses forces pour les encourager. Aujourd'hui, Martin et Laurie se contentent de me regarder, la bouche ouverte de surprise. Ne connaissaient-ils pas la légende ? C'est pourtant une des plus célèbres de la culture inuite.

J'agite ma main gauche au-dessus du feu. Des lambeaux de flammes s'enroulent et la caressent. Ce ne sont que des illusions, qui ne brûlent pas ma peau, mais ils imitent plutôt bien les doigts coupés de Sedna, qui tombent au fond de l'océan.

— Les doigts de la jeune fille se transforment en phoques et en poissons. Son corps coule, et elle devient une sirène aux longs cheveux d'algues. Mais, avec ses mains coupées, elle ne peut pas tenir le peigne pour les démêler. Alors elle se fâche, et sa vengeance déchaîne l'océan.

Je referme le poing et le feu se rendort sous la cendre. Il est temps de proposer une morale à mon public. J'ai entendu et raconté de multiples versions de cette histoire. J'aime qu'elle offre à chacun un sens différent. Elle apprend aux jeunes filles à se méfier des beaux parleurs, aux maris à respecter leur femme... Aujourd'hui, je me tourne vers Miki.

— Tu as vu des images de Sedna, la maîtresse des créatures marines, avec son corps de sirène. Les détritiques au fond de l'eau se prennent dans ses longs cheveux, et elle ne peut pas les peigner. Elle souffre, elle est en colère. C'est notre rôle de nettoyer la mer pour elle.

Je vois la bouche de Miki s'ouvrir pour une protestation, puis son front se plisser. Je soutiens son regard. Oui, c'est un conte pour enfants, mais, s'il tient tant à vivre selon les anciennes coutumes, alors il doit aussi respecter les anciennes croyances. Il grimace, referme la bouche, et marmonne :

— Merci pour le conte et la leçon, chamane.

Ses parents, ma mère, puis Martin et Laurie l'imitent. Je me relève en m'étirant. Le regard de Laurie se pose subrepticement sur ma main amputée, et je peux lire les questions dans ses yeux, teintés d'un peu de crainte. Ceux qui n'ont pas l'habitude de voir un chaman interagir avec les Esprits ont parfois du mal à l'accepter. L'idée que des forces invisibles existent tout autour d'eux les inquiète. Je suis là pour m'assurer que la cohabitation se passe en harmonie.

— C'est un très joli collier, dis-je à Laurie en lui passant le plateau de pâtisseries. Tu l'as fabriqué toi-même ?

Elle m'offre un sourire un peu crispé, mais se détend peu à peu en me montrant son travail.



Il est tard quand les derniers visiteurs repartent. Ma mère est fatiguée, mais ravie d'avoir eu de l'animation toute la journée. Elle insiste pour ranger elle-même sa cuisine, en chantonnant avec la radio. Je dresse l'oreille au milieu d'un flash d'informations, quand j'entends le nom du *Polaris*.

— C'est ton navire ? Que disent-ils ?

Ma mère n'aime pas les journalistes. Autrefois ils s'exprimaient en danois ; maintenant ils parlent notre langue, mais c'est le *kalaallisut* qu'on apprend dans les écoles de la capitale, pas l'accent de la côte est. Ma mère prétend qu'elle ne comprend que la moitié des actualités.

— Rien de nouveau sur les causes de l'accident. Ils commencent les opérations de récupération des conteneurs, et ils vont pomper le carburant qui reste dans les cuves.

J'aurais dû utiliser cet exemple avec Miki puisqu'il est sensible à mon utilisation de Sedna, maîtresse de la mer, comme symbole écologique.

Je replie soigneusement la tenue que ma mère a brodée toute la soirée : un costume féminin traditionnel, en peau de phoque, avec une tunique garnie d'une collerette de perles et un pantalon blanc crème. J'aperçois les minuscules symboles rouges et bleus sur la couture à l'entrejambe, qui sont censés assurer que la femme ait des enfants des deux sexes. Prise d'un doute, je lui demande :

— Qui t’a commandé cette tenue ?

Ma mère se retourne. Elle redresse le menton quand elle me voit, le pantalon en main.

— Personne. C’est pour toi, si tu l’aimes. Il ne te plaît pas, ce *takisut* ?

Sans un mot, je lui montre du doigt les broderies.

— Tu as vingt ans. Tu préfères aller à l’école toute ta vie ou bien avoir des enfants ?

Ce sont mes deux seuls choix ?

Les mots me manquent. À quoi bon expliquer à ma mère que j’aime étudier ? Elle ne m’écouterait pas. Je ne veux pas me disputer avec elle, je préfère considérer ce cadeau, avec les longues heures de travail qu’il représente, comme un témoignage d’amour maternel. À sa manière, elle me montre son affection.

Je repose l’ouvrage sur son fauteuil, soigneusement plié.

— Merci, lui dis-je avec toute la conviction que j’arrive à rassembler. C’est un travail magnifique, comme tout ce que tu fais. Je serai très heureuse de le porter.

Ma mère accepte le compliment d’un hochement de tête sévère. Pendant un long moment, en silence, nous lavons la vaisselle du *kaffeemik*. Mais la pensée de mon frère est toujours là, dans ma poitrine, comme une bulle douloureuse prête à éclater. J’ai envie de me confier à ma mère. Qui d’autre pourrait comprendre l’émotion qui m’a saisie quand j’ai cru voir son nom sur ce papier ?

Je prépare mes mots dans ma tête. J’amènerai doucement le sujet, car le nom de Kunitoornaaq est porteur d’horribles souvenirs pour elle. Elle se renfrognera, c’est sûr. Je décrirai l’initiale griffonnée. Probablement le Y de Yanuk, mais pendant un moment j’ai pensé au K de Kilaun...

Je vais jusque-là, puis mon esprit se bloque. Je n’arrive pas à deviner la réaction de ma mère. Va-t-elle sauter de joie, transfigurée par l’espoir ? Va-t-elle embrasser la porteuse de la bonne nouvelle ? Il me semble plus probable qu’elle hausse les épaules d’un air las pour me dire : « Bien sûr, ton frère est vivant, c’est ce que je te répète depuis des années ! » Alors, je lui demanderai : « Comment le sais-tu ? Vient-il te voir quand je suis loin ? » Elle refusera de s’expliquer, comme d’habitude.

Je sais que je vais au-devant d’une dispute, mais finalement je n’y tiens plus. Je scrute la réaction de ma mère quand je lance :

— Tu n’as pas de nouvelles de Kilaun ?

Ma voix est plus rauque que je le croyais. Les épaules de ma mère se raidissent. Elle se penche sur l’évier plein de mousse, et ses cheveux me dissimulent son expression.

— Non, répond-elle brièvement.

Elle achève sa vaisselle et s’essuie longuement les mains. L’eau sale, les silences et les non-dits s’enfuient dans la bonde de l’évier. Quand elle redresse enfin la tête, son visage rond de poupée est impassible.

— Pourquoi ? me demande-t-elle. Tu as appris quelque chose ?

Je m’en voudrais de susciter en elle de l’espoir tout en n’apportant rien de concret. Le nom de mon frère me brûle la gorge.

— Non. Je... je pensais à lui, ces jours derniers, c’est tout. Je sais que, s’il voulait contacter quelqu’un, ce ne serait pas moi, ni Aataq, mais toi.

Les lèvres de ma mère se serrent, tremblant légèrement.

— Kilaun est un bon garçon. Il a choisi de voyager, et les distances sont longues quand on se déplace en traîneau. Il est peut-être loin d’ici. Mais il reviendra.

Elle doit lire le doute sur mon visage, car elle reprend d’un ton plus ferme :

— Je sais qu’il est quelque part, en train de chasser, peut-être très loin dans le Nord, là où on trouve des troupeaux de bœufs musqués.

— Tu as l’air sûre de toi. Tu as eu des nouvelles ? Quelque chose qui te laisse penser qu’il est vivant ?

Elle ne me le dirait pas forcément et se confierait encore moins à Aataq. Elle ne lui a pas pardonné ses refus de prendre Kilaun comme apprenti chaman. Ils se sont violemment disputés à ce sujet, et elle considère que j’ai pris le parti de mon grand-père contre mon frère. Sans parler de nos disputes au sujet de l’argent...

— Ne parle pas de sa mort, me reproche-t-elle d’un ton sévère. Tu attires le malheur quand tu y crois trop fort. Kilaun serait venu te dire adieu, et à moi aussi, avant de passer de l’autre côté ! Avec tout ton pouvoir, tu l’aurais senti, n’est-ce pas ?

Sans pour autant être chamane elle-même, ma mère vient d’une lignée aux dons puissants. Elle sait comment fonctionne notre monde, et ce qu’elle dit n’est pas faux : un Esprit apparaît souvent aux membres de sa famille

pour un dernier adieu. Cela n'est pas suffisant pour prouver que Kilaun est toujours en vie, cependant.

— Il était si fragile quand il est né, reprend-elle d'un air songeur. Il n'avait même pas la force de pleurer. La sage-femme disait qu'il ne vivrait pas, et tout le monde la croyait. Mais, moi, j'ai toujours su que Kilaun était trop têtu pour se laisser mourir. J'ai su qu'il serait petit, mais courageux et volontaire.

Je ne peux m'empêcher de sourire en la regardant, ma mère au visage à peine ridé, avec ses bras dodus et ses poings serrés. Kilaun est aussi menu qu'elle, et les enfants se moquaient souvent de lui en le traitant de fille, ce qui le jetait dans des rages insensées. Combien de bagarres ai-je dû interrompre...

— Il te ressemble, dis-je à ma mère.

Elle m'adresse une grimace amusée.

— Oui, c'est vrai. Il est aussi tenace que moi.

Un brusque doute s'empare soudain de moi. Mon frère est le portrait de ma mère, du moins physiquement. Pas moi. Elle m'arrive à peine à la hauteur du menton. J'ai le visage étroit et des yeux couleur miel, alors que les siens sont d'un brun si foncé qu'il paraît noir. Alors...

— Et moi ? C'est à mon père que je ressemble ?

Nous parlons si rarement de lui que ma mère sursaute à ma question.

Je n'arrive pas à croire que ce mot « père » a explosé ainsi sur mes lèvres. Personne ne l'utilise. Personne n'a revu mon père au village depuis que sa femme l'a quitté en emmenant ses enfants – Kilaun et moi. Il a été décrété *qivitoq* : « banni ». La condamnation la plus lourde que la tradition puisse infliger à un Inuit. Pour qu'un chaman encoure un tel châtiment, la faute commise doit être monumentale, et ses pairs doivent être unanimes. Je n'ai jamais réussi à en apprendre davantage.

Tout ce que je sais est peu satisfaisant : des papiers officiels, son nom sur mon certificat de naissance, une sécheresse administrative dépourvue de contenu humain ; ou bien des rumeurs, des récits chuchotés derrière des portes à demi closes, qu'on interrompt dès mon arrivée.

La mine réticente, ma mère finit par révéler :

— Tes yeux ont la même couleur que les siens. Et tu es tellement grande pour une fille... Ça vient forcément de lui. Il dépassait d'une tête tous les autres jeunes gens du village.

Je connaissais ce détail. Un jour, il y a bien dix ans de cela, j'ai trouvé des photos du mariage de mes parents, de ma mère enceinte, de moi bébé sur les genoux de mon père. Un homme filiforme, tout en longueur : visage mince, grandes jambes, doigts effilés. Ma mère n'en a accroché aucune dans la maison, mais elle les gardait dans une boîte, au fond d'un placard. Elle a dû s'apercevoir que je les avais trouvées, car elle a changé de cachette, et je ne les ai jamais revues.

Plusieurs fois, j'ai voulu les lui réclamer, mais une sorte d'intuition au fond de moi m'a arrêtée. Nous autres chamans, nous obéissons à cela. Nous considérons qu'un Esprit nous avertit d'un danger.

— Tu as son pouvoir aussi, termine ma mère d'un ton sans appel.

Bien sûr. Je n'ai pas besoin d'une vieille photo pour le savoir. Mon père, un puissant chaman, a épousé ma mère, elle-même fille de chamans. La combinaison des deux lignées me donne une sensibilité exceptionnelle aux Esprits. Même si, à la loterie génétique, mon frère, lui, n'a hérité de rien.

Je rattrape ma mère à la porte de la cuisine.

— Si tu sais quelque chose, dis-le-moi, je t'en prie. Je ne ferai pas de reproche à Kilaun, je le laisserai mener sa vie comme il l'entend. Tu pourras lui donner de l'argent si tu veux, je ne m'y opposerai plus. C'est mon petit frère. Je veux juste savoir qu'il va bien.

Les traits de ma mère sont si tirés par le chagrin que je m'en veux d'avoir insisté.

— Je ne sais pas, chuchote-t-elle. Je ne sais pas.

UNE DISPARITION

Cette nuit-là commence par un rêve familial.

Il m'attend dans la maison de mon grand-père, la maison du chaman. Je suppose que je devrais finir par l'appeler « ma maison », car c'est là que j'habite chaque fois que je reviens à Ungataa, mais elle est si marquée par la personnalité d'Aataq que j'ai toujours l'impression d'y être une invitée.

Il ne lui viendrait pas à l'idée de vendre les cadeaux qui lui ont été offerts par des familles en échange de ses services de chaman au cours des ans. Il les entasse et les oublie, de sorte que chaque pièce déborde de fourrures, de poteries, d'objets sculptés dans le bois ou l'ivoire, de vêtements ornés de perles... C'est le cas même pour les trois chambres de l'étage, qui ne sont occupées que par des visiteurs de passage, comme moi.

Je ne l'avouerais à mon grand-père pour rien au monde, mais, quand je reste quelques semaines sans interruption à Ungataa, je suis soulagée de retrouver Nuuk, avec ses logements dépouillés et impersonnels. Les couleurs, les broderies, les fourrures m'oppressent.

Voilà ce que je me dis, comme toujours, en me retournant dans mon lit. La couverture en peau de phoque est si usée qu'elle a perdu presque tous ses poils, et les perles s'en détachent. Ma mère a insisté pour que je l'emporte, comme une sorte de superstition. C'est dans cette même couverture qu'elle m'a enveloppée autrefois avant de me coucher sur le traîneau et de partir sans se retourner loin de son mari. Je soupire en la remontant sur mes épaules.

Le rêve arrive presque aussitôt. Ou plutôt le souvenir.

C'est un beau jour d'été, saturé de soleil. Les enfants ramassent des baies dans les buissons autour du fjord. Ma bouche est violette à cause du jus de myrtilles. Une drôle de sensation tiède enfle et se déploie dans mon

estomac. Je l'ai déjà sentie plusieurs fois. Aataq m'assure que je ne dois pas m'inquiéter.

Kilaun est le seul enfant près de moi. Il détache les fruits avec patience de ses petits doigts malhabiles, absorbé par sa tâche. Les autres, plus âgés, ont abandonné la cueillette pour jouer à se poursuivre. Je les regarde avec envie, tout en croisant mes bras sur mon ventre pour empêcher la chaleur de s'étendre. Ils ne cherchent pas à m'intégrer. Je suis à côté d'eux, et non parmi eux. Présente, mais sans participer aux jeux. Ils sentent, avec une sorte d'intuition, que je suis différente.

À dix ans, je suis assez mûre pour savoir que je ne suis pas normale. Pas comme eux. Ma main amputée me le rappellerait si je venais à l'oublier. Mon grand-père me répète que cela n'a aucune importance, que je serai une grande chamane un jour, comme lui. C'est le lot de tous les chamans d'être à l'écart des autres, car nous n'avons qu'un pied dans le monde humain et l'autre dans celui des Esprits.

La première fois qu'Aataq a utilisé cette image, j'ai regardé mon pied avec inquiétude, et il a ri. Alors je lui ai montré mes mains. Il a hoché la tête. Ma main droite est normale : peau hâlée, du jus violet sous les ongles, des piqûres au bout de l'index depuis que j'ai aidé ma mère à broder.

Ma main gauche n'a pas de doigts, à part le pouce, seulement des moignons qui ressemblent à des nageoires de phoque. La peau est rouge, avec des plis grotesques là où la chair s'est refermée. Les statues de Sedna ont ce genre de mains, dans la boutique sur le port qui vend des figurines d'artisanat aux touristes.

J'ai souvent froid et mal à la main gauche, surtout quand je la regarde. Comme si des dizaines d'insectes grouillaient sur ma peau. Quand ça arrive, comme maintenant, la chaleur dans mon ventre trouve un chemin jusqu'à ma main, pour la réchauffer et chasser la douleur. Je la laisse faire.

L'eau du fjord frémit près de moi comme si elle sentait ma détresse, et c'est peut-être le cas. Mon grand-père dit que notre connexion au monde est permanente, même quand nous n'utilisons pas nos pouvoirs. Je n'aime pas trop cette idée. Est-ce que le vent, le fjord, l'iceberg savent que je suis jalouse, que j'envie ces autres enfants aux lèvres violettes, qui jouent dans les buissons ?

L'énergie chaude se fraie un passage en moi, douce et puissante. Elle pousse sous ma peau, comme une pulsation. Si je ne fais rien, elle enflera

jusqu'à me donner la nausée. J'ouvre la bouche et je la laisse s'écouler, une onde qui ride la surface de la réalité et voyage jusqu'à l'Autre Monde, celui des Esprits.

Mes grands-parents sont en train de discuter avec des pêcheurs sur le port. Aataq tourne soudain la tête vers moi. Il a perçu cette bouffée surnaturelle qui s'est échappée de moi.

Il dit quelques mots à ma grand-mère, puis me rejoint à grandes enjambées. Je baisse les yeux, un peu honteuse d'avoir été prise à une autre occupation que la cueillette des baies. Mais il ne me gronde pas. Il s'assied sur ses talons, en face de moi, et me demande gentiment :

— Tu l'as appelé, cette fois, ou bien c'est lui qui est venu tout seul ?

— Je n'ai pas fait exprès.

Kilaun se tourne vers moi, effrayé par mon ton plaintif. Il plante son pouce violet de jus dans sa bouche et vient se cramponner à mon pantalon.

— Je sais bien, dit mon grand-père d'une voix indulgente. Raconte-moi ce que tu as senti quand tu t'es reliée à Lui.

J'essaie, mais c'est si difficile ! Cette onde-ci était légère. Mais, d'autres jours, c'est une vague, aussi violente que celles de l'océan quand elles se brisent sur les falaises noires de la côte avec d'immenses gerbes d'écume. Une chose est certaine, pourtant.

— Ce n'est pas Lui, c'est Elle. Elle m'entend. Elle sait toujours quand quelque chose ne va pas, et Elle vient.

Aataq n'a pas l'air surpris. Je lui ai déjà décrit mon Esprit tutélaire, qui prend toujours une forme féminine. Parfois, je me sens enveloppée dans son pouvoir comme un enfant dans la poche de *l'amauti*, cette parka que les mères utilisent pour porter les plus jeunes.

— Aujourd'hui, Elle m'a souri. Elle m'a fait signe de la main. Elle n'a plus de doigts, comme moi.

Aataq se fige. Il me scrute avec gravité.

— Tu es sûre, Dess ? C'est bien sa main que tu as vue, pas la tienne ? Tu sais, parfois les Esprits sont un peu comme des miroirs qui te montrent ton reflet...

Je proteste, offusquée qu'il puisse me croire capable d'une telle erreur.

— Elle n'est pas une petite fille !

Mon grand-père me sourit d'une manière un peu crispée. Je comprends que quelque chose le trouble à propos de mon Esprit tutélaire. Il m'a bien

recommandé de garder le secret de son existence pour moi, de n'en parler qu'à lui. Mais, de son côté, il me cache beaucoup de choses, répétant toujours qu'il m'expliquera « quand je serai grande ». Ce jour-là, cependant, je décide d'insister :

— Est-ce que c'est permis de demander à un Esprit comment il s'appelle ? Quand je veux l'appeler, ou penser à elle, j'aimerais bien savoir son nom.

Il réfléchit un moment, puis secoue la tête d'un air contrit.

— Quand Elle voudra que tu saches son nom, Elle te le dira. Peut-être jamais, parce que les noms sont utilisés par les vivants. Souvent, les Esprits les oublient quand ils passent dans l'Autre Monde.

Je suis curieuse de l'Autre Monde. Dans mes rêves, je vois une immense aurore boréale, avec une sorte de grande porte en bois doré, sous un porche de pierre. C'est là qu'Elle m'attend, près du battant entrouvert, mais je ne suis pas encore entrée. Je me demande quels jeux ou quelles merveilles se trouvent de l'autre côté.

— Est-ce que je pourrais lui donner un surnom, alors ? Comme on fait entre nous pour jouer ?

Le regard de mon grand-père passe sur les enfants qui se poursuivent en riant sur la colline, insouciant de sa présence ou de notre conversation. Il s'arrête sur Kilaun, blotti contre moi. Ses yeux noirs se font plus doux.

— Je pense qu'Elle acceptera. Ce sera une partie de ton rituel personnel pour l'appeler. Fais seulement attention à choisir quelque chose d'un peu respectueux, d'accord ?

Je lui souris, ravie. Pendant un long moment, je cueille les baies avec Kilaun, tout en songeant à des surnoms qui conviendraient à cet Esprit. Elle est belle, froide et pure comme l'eau du fjord. Les noms de fleurs ou d'animaux me semblent trop anodins pour une magie si puissante qu'elle me fait vaciller sur mes jambes. Aataq m'a recommandé le respect, mais je ne peux pas utiliser le terme « *nukum* », que je donne déjà à ma grand-mère, ni aucun autre nom de personnage de conte. Je veux quelque chose qui n'appartiendra qu'à Elle – une sorte de secret entre nous, un peu comme ce que se chuchotent les autres enfants à l'oreille.

Rien d'enfantin. En dépit de sa beauté, de sa jeunesse apparente, je sens bien que mon Esprit est très ancien, peut-être même aussi ancien que le

fjord, le glacier, la montagne. Finalement, dans un murmure, j'essaie un nom dans ma bouche :

— Viniq.

Viniq, « ancien », voilà ce qui lui convient. Un petit nom simple, au joli goût, adapté à sa puissance. Je le répète dans un souffle, et il revient à mes oreilles, porté par sa voix douce et fraîche. Elle approuve.

D'habitude, le rêve s'arrête ici. J'ai appris depuis longtemps à ne plus redouter mon pouvoir de chamane, ni l'Esprit Viniq qui m'accompagne quand je voyage d'un monde à l'autre. Le souvenir est doux-amer, il me rappelle le prix que j'ai payé en échange de mes capacités.

Cette nuit-là, cependant, le rêve change de nature.

La porte de l'Autre Monde reste entrouverte. Une lueur chatoyante s'infiltre par l'embrasement et m'attire. Poussée par la curiosité, je marche dans cette direction. Le sentier s'allonge, sinueux, en s'écartant du fjord. Il m'emmène à travers des creux et des crêtes que je ne reconnais pas, jusqu'à l'endroit le plus incongru : un comptoir de bar, en plein milieu de la toundra.

Tabourets hauts, bois noirci, laiton poli... Un grand miroir me renvoie mon visage étonné. On dirait ce pub dans lequel mon petit ami de l'université, Liam, m'emménait voir les matches de hockey canadiens sur grand écran. Mais ce n'est pas le visage de mon ex qui apparaît de l'autre côté du bar, c'est celui d'Éreq.

— Salut, fait-il avec son grand sourire engageant. Je suis content de te revoir.

Je n'arrive pas à y croire. Je dois vraiment être célibataire depuis trop longtemps si je me mets à rêver d'un inconnu que je viens de croiser. Un inconnu séduisant, certes, mais quand même...

— Je me demande bien ce que tu fais là..., lui dis-je.

Il s'accoude au bar, nonchalant. Il porte toujours ce tee-shirt délavé dans lequel je l'ai vu la dernière fois, tendu sur ses larges épaules. Ses cheveux blancs ont l'air ébouriffés, les pointes mouillées, comme s'il venait de les laver... Même dans mon rêve, je me sens rougir.

Non, je ne veux pas l'imaginer sous sa douche.

— J'ai pensé qu'on pourrait prendre le temps de faire connaissance, répond-il. Tu m'intrigues.

— Oh ! vraiment ? Si c'est mon rêve, je devrais pouvoir choisir un meilleur dialogue que cela. Quelque chose qui me persuaderait que quelqu'un comme toi prendrait la peine de s'intéresser à une fille comme moi.

Éreq fronce les sourcils. Je suis soudain frappée par leur couleur : ils sont épais et noirs, comme ses cils. Ne devraient-ils pas plutôt être blancs comme ses cheveux ? Mon rêve se trompe peut-être.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « une fille comme toi » ? Tu es unique. Je ne connais pas de « fille comme toi », Dess.

Je soupire.

— Ça y est, je comprends. Mon subconscient cherche à me consoler d'être anormale en me proposant quelqu'un qui apprécierait la différence.

Le sourire d'Éreq s'élargit.

— Tu crois que je suis un rêve ? Un fantasme de ton subconscient ?

Il a l'air si content de lui que je ne peux pas m'empêcher de me moquer.

— Le vrai fantasme, ce serait que tu retires tes vêtements et que tu t'allonges sur le bar !

Ses yeux noirs s'écarquillent, et il éclate de rire. Sa gaieté est si franche, si communicative que je sens les coins de ma bouche s'étirer. Et je me réveille ainsi, un sourire aux lèvres, le visage amusé d'Éreq flottant dans mon esprit.



Le lendemain, je trouve mon grand-père à sa place habituelle, dans son fauteuil, les mains autour de son bol. Seul le contenu varie avec le moment de la journée : soupe, café, tisane... mais, le matin, il s'autorise une friandise.

— Tu savoures ton chocolat chaud, Aataq ?

Il se lèche les lèvres d'un air gourmand. La boisson qui reste au fond du bol est d'un marron si foncé qu'il a bien dû mettre trois grosses cuillerées de cacao en poudre dans son lait.

— Laisse ses petits plaisirs à un vieil homme, et ne dis rien à Naasia !

Je plaque ma main sur ma bouche en guise de promesse. Aataq est diabétique, et ma cousine surveille de près son taux de sucre. Je suis sûre

qu'elle n'est pas dupe et qu'elle a intégré le chocolat chaud matinal dans ses calculs. De toute façon, personne ne parviendrait à persuader Aataq de changer ses habitudes !

Pour ma part, je préfère le café noir. Je m'en prépare une tasse et m'assieds en face de lui. Nous avons à peine terminé le petit déjeuner que son téléphone sonne. Naasia l'a installé sur la table pour qu'il puisse répondre depuis son fauteuil. Dès les premières paroles, je comprends qu'il s'agit de Sven. Aataq se contente de hausser les sourcils quand j'appuie sur la touche du haut-parleur.

— ... toujours rien de probant, fait la voix de Sven. Ce n'est pas une avarie de machine, ni une erreur de navigation. Comme d'habitude, on procède par élimination.

— Dess m'a parlé du comportement étrange des marins pendant la tempête. Quelqu'un suit cette piste ?

— Le problème, grogne Sven d'un ton agacé, c'est que les récits ne concordent pas. La moitié de l'équipage refuse toujours d'admettre qu'ils étaient en train de se battre au lieu d'effectuer leur travail. L'autre moitié... Ils ont oublié, ou bien ils changent leur version d'un jour à l'autre, ou encore ils prétendent que l'interprète n'a pas bien compris ce qu'ils voulaient dire !

Je saute sur l'occasion pour demander d'un ton que j'espère naturel :

— Bonjour, Sven ! je suis là aussi. Vous avez toujours cet interprète qui venait du *Borée* ?

Aataq hausse un sourcil d'un air surpris. Ma fausse indifférence n'a pas dû tromper Sven non plus, car il ricane :

— Le grand baraqué qui te suivait partout ? Non, celui-ci, on ne l'a pas revu. Marks a fait venir quelqu'un de Londres.

Je le laisse parler un moment : il raconte à Aataq les déconvenues de l'interprète anglais dans le confort tout relatif de son hôtel à Ittoqqortoormiit, et sa mine verdâtre quand il a goûté des cubes de *mattak* – de la peau de baleine crue. Cela me laisse le temps de me remettre de ma déception. Comme je le craignais, Éreq s'est volatilisé dans la nature, et je n'ai plus aucun moyen de le joindre.

Pour lui dire quoi ?

— Bref, reprend Sven, la nouvelle chamane, Élisapie, n'arrive pas à joindre ce Kunitoornaaq, qui a signé la feuille de route. Apparemment, le

gars n'a pas d'adresse fixe ni de téléphone. Marks commence à s'énervier à ce sujet. Il dit que tu étais censé t'en occuper. Tu as réussi à le contacter ?

Le remords me fait grimacer. Entre l'agitation du *kaffeemik* et la conversation délicate avec ma mère, j'ai oublié Yanuk. Je lance un regard interrogateur à Aataq, qui secoue la tête d'un air sombre et répond à Sven :

— Je n'ai pas de nouvelles. Je lui ai laissé des messages à plusieurs endroits, mais il ne m'a pas rappelé. C'est inhabituel de sa part. Je vais insister. Quelqu'un finira bien par le localiser.

Il raccroche sur cette promesse et considère un moment son bol vide.

— Quand Naasia m'a donné ton message, j'ai appelé un ami à Tasiilaq. Il s'occupe du bateau de Yanuk et Sunilik, quand ils le mettent en hivernage. Mais il ne les avait pas vus depuis décembre, pour les fêtes. À ce moment-là, ils lui avaient dit qu'ils comptaient remonter en traîneau jusqu'à Tiniteqilaaq et traverser le fjord gelé vers l'est, pour rejoindre Kuummiut.

— « Kuummiut » ? J'y étais hier. C'est là que vit la vieille femme dont je t'ai parlé. D'après sa fille, aucun chaman n'est venu au village depuis presque un an. C'est justement pour cela qu'ils m'ont demandé de passer.

Aataq fronce les sourcils.

— Ils n'ont pas vu Sunilik et Yanuk ? Pourtant, ils font le tour du fjord régulièrement. S'ils ne sont pas passés cet hiver, ils auraient dû au moins venir en bateau, une fois le fjord libéré des glaces.

— De quand datent nos dernières nouvelles d'eux ?

Aataq reste silencieux un moment. Il fait lentement tourner sa cuillère dans son bol, plongé dans ses pensées. Puis il semble prendre une décision et compose de mémoire un numéro. Le haut-parleur est toujours enclenché, et je reconnais bientôt la voix d'un autre chaman des environs.

Yakone est un grand gaillard bon vivant, père de six ou peut-être sept enfants maintenant. Il est le chaman d'Isortoq, une petite ville à quelques heures d'ici qui s'est bien développée ces dernières années. Elle abrite une base scientifique, d'où partent les expéditions de géologues ou d'autres spécialistes qui mesurent le recul des glaciers.

Conformément à la politesse inuite, les deux chamans échangent des nouvelles : la santé de mon grand-père, les progrès des enfants de Yakone... Ce n'est qu'après un long moment qu'Aataq lui demande :

— Est-ce que tu as vu Yanuk et Sunilik récemment ?

La voix de Yakone se fait instantanément plus sérieuse.

— Non. Tu sais que j’aime chasser avec Yanuk ? Il devait passer le mois dernier, mais je l’attends toujours. Je me suis dit qu’il était simplement retardé. Tu les cherches ?

— Dess avait des questions à lui poser, à propos d’un naufrage dans la baie d’Aunay. Si quelqu’un connaît bien ce secteur, c’est lui et Sunilik. Mais nous n’arrivons pas à le joindre. Ce n’est pas normal.

— Non, confirme aussitôt Yakone. Il se passe beaucoup de choses anormales cet hiver...

Un frisson me parcourt le dos. Je lutte contre l’envie de saisir le vieux combiné pour demander des éclaircissements. Mon grand-père plisse les yeux pour me faire signe de rester à ma place.

— Je n’ai jamais vu des tempêtes aussi brutales, raconte Yakone. J’ai dû soigner des gens solides qui perdaient leurs forces et ne voulaient plus dormir, qui faisaient des rêves affreux chaque nuit venteuse.

Les vents qui descendent de l’inlandsis et s’engouffrent dans la vallée d’Isortoq sont réputés pour leur violence. Plus d’un groupe de randonneurs ou de scientifiques ont dû faire demi-tour et patienter pendant des jours avant de partir à l’assaut des glaciers. Et les Esprits, plus que les vivants, sentent la colère des éléments.

— Je n’ai rien remarqué ici, fait Aataq. Mais si ces tempêtes se sont produites sur le passage de Yanuk et Sunilik leur silence devient inquiétant.

— Je suis de ton avis, conclut Yakone. Je te proposerais bien de partir à leur recherche, mais je suis attendu demain à Qaanaaq. Tu trouveras quelqu’un à Ungataa pour t’en charger ? Un de tes neveux, peut-être ?

Mon grand-père grommelle :

— J’irais bien faire le tour du fjord moi-même, mais tu sais comment sont Naasia et les autres ! Toujours en train de jouer les infirmières comme si je n’étais plus capable de me débrouiller seul...

Yakone le laisse se plaindre un moment, tandis que je me mords les lèvres d’impatience. Finalement les deux chamans tombent d’accord : Aataq enverra quelqu’un sur les traces de Yanuk et Sunilik, et il rappellera Yakone dès qu’il aura du nouveau. Quand il raccroche, sa mine sombre ne fait rien pour apaiser mon inquiétude.

— Des gens terrifiés par des cauchemars dans la vallée d’Isortoq... Une vieille femme à Kuummiut qui prétend que des Esprits troublent son sommeil... D’autres Esprits, encore plus agités, autour de ton bateau... Cela

pourrait être des incidents isolés, mais j'aimerais quand même consulter Yanuk et Sunilik à ce propos. Or personne ne les a vus depuis des semaines.

Mon ventre se crispe quand je pense à Sunilik, une petite femme au sourire facile, dotée d'une voix mélodieuse. Elle et Yanuk ont l'habitude de parcourir le fjord, hiver comme été, et ils ne seraient pas démunis devant une tempête. Mais comment expliquer un si long silence ?

— Yanuk est très sensible aux humeurs des Esprits. Il a peut-être perçu le même phénomène que Yakone près de Tasiilaq, ou bien quelqu'un les a consultés à ce sujet. Ils auraient pu s'écarter de leur itinéraire habituel pour y regarder de plus près.

Ma suggestion ne déride pas mon grand-père. Les épaules voûtées, il marmonne :

— Je n'aime pas cela. J'aurais dû m'apercevoir plus tôt de leur disparition.

Je n'ose rien ajouter. Aataq ressasse ses idées sombres un long moment en faisant tourner le reste de chocolat refroidi dans son bol, comme si les traces de liquide marron pouvaient lui révéler où se trouvent les chamans disparus.

De mon côté, j'essaie de ne pas imaginer tous les accidents qui ont pu leur arriver. Même des Inuits habitués à l'hiver et bien équipés, comme eux, peuvent s'égarer dans la nuit blanche, quand la tempête de neige efface tous les repères. Un attelage qui s'affole, un traîneau qui se renverse, la glace qui cède sous les pas, une avalanche, un éboulis... les dangers ne manquent pas autour de nous.

— Il faut savoir ce qui leur est arrivé, conclut Aataq, l'air lugubre. Quelqu'un doit partir à leur recherche.

Je hoche la tête. Depuis la visite de cet Esprit dans ma chambre à Nuuk, quelque chose pèse sur ma conscience. Je suis habituée à suivre mes intuitions et je n'aime pas beaucoup la suite d'événements malsains qui se sont produits par ici.

La colocation attendra. Les cours aussi. Je les suivrai en ligne, comme si j'étais bloquée par la neige.

— Je m'en occupe, promets-je à mon grand-père.



Dès le lendemain je me mets à la recherche de Yanuk et Sunilik.

Le printemps arctique a ses avantages : les jours s'allongent très vite, le ciel reste clair même le soir. Mais le dégel ne facilite pas les déplacements. Le premier jour, j'emprunte le vieux pick-up rouge de ma mère, puis je dois faire demi-tour parce qu'un torrent furieux coupe la route. Le lendemain, je choisis plutôt la motoneige pour remonter jusqu'au glacier, en espérant que la piste sera plus praticable, mais elle est sillonnée de profondes crevasses qui n'étaient pas là cet hiver. La prudence m'oblige à rebrousser chemin.

Le bateau reste la solution la plus sûre, même si c'est aussi la plus lente. J'accompagne donc les pêcheurs, et j'interroge tous ceux que nous croisons dans les ports au bord du fjord. Je coche sur la carte les endroits où le couple de chamans est passé, avec des dates approximatives, quand les gens s'en souviennent. Je finis par trouver une piste intéressante, que je rapporte à Aataq.

— Ils étaient à Kitak pour nommer un bébé la première semaine de l'année. Sunilik avait pris froid, alors elle est restée alitée pendant que Yanuk menait la cérémonie. Mais ils sont repartis au bout de quelques jours. En toute logique, ils auraient dû arriver ensuite à Kuummiut, d'autant plus qu'ils savaient que la vieille femme était à bout de forces.

Aataq n'a pas besoin d'avoir une carte sous les yeux pour se représenter le trajet. La branche nord du fjord s'écarte comme les doigts d'une main : Kitak serait au bout du majeur, et Kuummiut à la base du pouce. Pour les relier, en hiver, il suffit d'une journée de traîneau avec l'attelage chevronné que possèdent Yanuk et Sunilik.

— Quelque chose est arrivé sur le trajet, conclut Aataq. Ils ont changé d'avis et décidé de s'occuper... d'une urgence.

— Des Esprits en colère, tu crois ?

— Possible. En tout cas, un problème. J'ai rappelé leur ami à Tasiilaq. Leur bateau est toujours en hivernage. Normalement, ils auraient dû venir le chercher au début du mois de mars. Il n'a pas de nouvelles d'eux.

Le visage d'Aataq est tordu par le doute. Il se sent fautif de ne pas avoir remarqué la disparition de Yanuk et Sunilik plus tôt. Je le sais, car j'éprouve la même culpabilité, pour des raisons différentes.

Yanuk s'est toujours montré agréable envers moi. Je n'ai jamais entendu de sa part de réflexions condescendantes, comme dans la bouche d'autres

chamans plus âgés, réticents à accepter parmi eux une toute jeune femme. S'il y a de la distance entre nous, c'est ma faute. Je me méfie de ma famille paternelle. Parce que Yanuk porte le nom des Kunitoornaaq, j'ai considéré plus ou moins consciemment qu'il était un mauvais homme.

Aujourd'hui, il a disparu, ainsi que sa femme. Je compte consacrer tous mes efforts à découvrir ce qui leur est arrivé.

Je leur dois bien cela.

Ni Aataq ni moi ne formulons à haute voix la conclusion qui semble s'imposer : que Yanuk et Sunilik sont morts. Ce n'est pas une phrase qu'un Inuit prononce à la légère. Ils ont disparu. Perdus dans la nuit blanche, d'où on ne revient jamais. Dans quelques années, avec la fonte des glaciers, quelqu'un apercevra peut-être des traces d'eux au fond d'une crevasse.

Aataq redresse ses épaules maigres et tape du doigt sur la table où j'ai déplié la carte. D'un ton plus optimiste, il remarque :

— Kitak n'est pas loin de l'inlandsis. Comme Yakone nous le rappelait l'autre jour, Yanuk ne se déplace pas sans son fusil. Il a peut-être tout simplement aperçu un ours blanc. S'ils n'avaient pas de cérémonie urgente à leur programme, juste une visite à cette vieille femme, ils ont pu décider de s'offrir une partie de chasse.

Quand les ours ont faim, ils n'hésitent pas à s'approcher des villages. Leur tir est réglementé par un système de quotas. En tant que chamane, il est arrivé qu'on me propose une partie de chasse en échange de mes services. J'ai toujours refusé. Je sais me servir d'un fusil, mais j'aurais trop peur de blesser l'animal sans le tuer. Yanuk, en revanche, est un tireur réputé.

Admettons qu'il s'arrête pour chasser quelques jours... mais plus de deux mois ?

Je ne veux pas décourager les espoirs de mon grand-père, cependant. Je me penche sur la carte. À cette période de l'année, la calotte glaciaire recule rapidement, dégagant une bande côtière d'une trentaine de kilomètres couverte de toundra. Il devient plus facile de s'aventurer dans l'intérieur des terres. Au nord de Kitak, une étroite vallée remonte en effet vers l'inlandsis et la côte nord, où rôdent les ours polaires. Un pointillé très fin indique une piste que je montre du doigt.

— C'est praticable ?

Aataq plisse le front alors qu'il réfléchit. Il ne s'est pas éloigné du village depuis des années, mais sa mémoire est remarquable. En revanche, le paysage a beaucoup changé depuis son dernier passage, car certains glaciers reculent de dizaines de mètres par an dans le secteur.

— Je connais bien cette vallée. Je pense qu'un traîneau peut t'y emmener. La neige s'y attarde plus longtemps qu'ailleurs, et il y fait très froid, à cause des vents *pitera*q.

Je frissonne rien qu'à entendre le mot... Le *pitera*q vient de l'inlandsis. Il prend son élan sur des centaines de kilomètres de plaine glacée, avant de s'engouffrer avec violence dans les massifs et les vallées qui bordent la côte. Autant dire qu'arpenter le secteur ne sera pas une partie de plaisir.

— La piste mène au col d'Anori, le col du vent, précise Aataq. Elle s'arrête aux ruines. Je me souviens d'une équipe d'archéologues, venus fouiller des tombes vikings. Ils ont trouvé des pots et des bouts de murs...

Sa mine dégoûtée me fait sourire.

— Tu n'as pas l'air très impressionné !

— Je le serais si ces fameux Vikings avaient laissé des Esprits pour nous enseigner leur histoire. Mais il n'y a plus rien à Anori que des huttes de pierres effondrées... Les chasseurs s'en servaient parfois comme abri quand le vent *pitera*q se levait.

Je soupire sans pouvoir masquer mon manque d'enthousiasme.

— Je ferais mieux d'aller jusque là-bas. Si ces bouts de murs tiennent encore debout, peut-être que Yanuk et Sunilik y ont fait étape, et que je trouverai des indices.

— Prends donc Miki avec toi, me conseille mon grand-père avec un sourire retors. Ce garçon est plein d'énergie, mais, s'il veut vraiment élever des chiens de traîneau, il doit les faire travailler sur la piste, pas les dorloter comme des animaux de compagnie !



C'est ainsi que je me retrouve dans le traîneau de mon jeune cousin, emmitouflée dans mes plus épaisses peaux de phoque. Il n'est que 7 heures, mais le soleil est levé depuis longtemps, et les chiens semblent ravis de prendre de l'exercice.

Dire que Miki est content de m'accompagner serait un euphémisme. Il prend sa mission très au sérieux et m'a promis un aller et retour dans la journée grâce à ses vingt meilleurs chiens. L'attelage file comme le vent sur la neige gelée.

À demi allongée sur le traîneau, j'essaie de ne pas penser à ce que nous risquons de trouver. Difficile d'être optimiste alors que nous n'avons aucune nouvelle de Yanuk et Sunilik depuis deux mois. Si l'un d'entre eux avait eu un accident, par exemple en chassant l'ours dans la vallée d'Anori, l'autre n'aurait-il pas regagné Kitak pour chercher de l'aide ?

Les chiens de Miki tiennent leurs promesses. Infatigables, ils remontent les kilomètres de piste le long de la rivière. Vers midi, la neige se ramollit, ce qui rend l'effort plus rude. Miki leur accorde une pause pendant que nous avalons les sandwiches que j'ai préparés. La large langue du glacier Midgard scintille au soleil, fendue de crevasses bleuâtres. Entre les sommets pointus, on aperçoit l'immense plaine de l'inlandsis, au loin.

Nous bifurquons dans la vallée d'Anori en début d'après-midi. Notre progression s'est ralentie car nous devons traverser de multiples ruisseaux et torrents qui s'écoulent des glaciers vers le fjord, grossis par le dégel. Miki se sert du traîneau comme pont improvisé, mais nous sommes malgré tout trempés et transis. Le vent glacial s'engouffre dans la vallée, comme Aataq l'avait prédit. Le relief est si encaissé que les versants nous masquent le soleil.

— La piste se voit à peine, me fait remarquer Miki. Pas de traces. Personne n'est passé par là depuis les dernières chutes de neige.

— Heureusement que nous avons les cairns pour nous guider.

De loin en loin, des pyramides de pierre, plus hautes qu'un homme, jalonnet la piste, au fond de la vallée. Deux d'entre elles se sont effondrées, un autre signe d'abandon. Miki semble le prendre comme une offense personnelle, et il arrête l'attelage le temps de rebâtir le cairn.

J'en profite pour examiner les alentours. Le lieu est vraiment sombre et désolé : la vallée, orientée plein nord, est trop froide, trop venteuse pour que la végétation s'y développe. Quelques saules rabougris rampent au fond, près du torrent, mais les parois abruptes ne montrent qu'une alternance de plaques de neige et d'éboulis noirâtres. Au fond, le passage se rétrécit encore et s'élève brutalement vers le col par une succession de plateaux rocheux, comme une sorte d'escalier géant, dont je ne devine que le début.

Comment savoir si Yanuk et Sunilik sont venus ici ? Vivants ou morts, je dois essayer de trouver une trace de leur passage.

Les yeux fermés, je fais appel à mes autres sens, ceux qui me viennent de mes dons de chamane. J'écoute les messages du vent, de l'eau, de l'herbe rase sous mes pieds. Je sens l'énergie de Miki non loin de moi, et celle des chiens. Rien d'autre. Aucun être vivant, aussi loin que mes capacités peuvent s'étendre.

Je plonge encore plus profondément en moi et j'appelle les Esprits des morts. Un voile sombre couvre soudain toute la vallée. Le froid s'empare de moi. Un des chiens pousse un hurlement lugubre.

— Dess ? me lance Miki d'une voix soucieuse.

Je lui fais signe de rester tranquille et j'écoute. Ce lieu est chargé de peur, de violence, d'amertume. Des hommes se sont affrontés près de cette rive désolée, et certains ont saigné dans la boue glaciale où je me tiens. Leur désespoir y a laissé une impression si puissante que je frissonne.

J'essaie d'apercevoir des visages, de reconnaître des voix, mais tout est confus. Images brouillées, cris de douleur, chaos de formes humaines et animales mêlées, tourbillonnant dans les assauts furieux des vents *pitera*q... Le froid me glace jusqu'à la moelle de mes os.

Parfois, j'aimerais bien que mes dons ne soient pas si puissants...

Je m'extirpe de cette transe avec effort, repoussant les filaments gluants qui me retiennent parmi les guerriers massacrés sur ce sol gelé. Viniq vient à mon aide, sa présence comme une caresse tiède contre mes joues humides.

— Dess ! insiste Miki.

Mon cousin me tient par le bras et me secoue avec vigueur. Son visage reflète l'inquiétude.

— Tu t'es mise à claquer des dents, m'explique-t-il. Et je n'aimais pas du tout les gémissements qui sortaient de ta bouche ! Tu vas mieux ?

Je me frotte les bras pour me réchauffer. J'accepte la Thermos de thé brûlant que Miki va me chercher sur le traîneau. Il termine de rebâtir le dernier cairn. Les chiens, couchés en boule, me regardent d'un air méfiant.

— Si tu veux aller plus loin, il va falloir trouver un moyen de traverser le torrent, m'explique mon cousin en me montrant la piste du doigt.

On devine en effet son tracé sur l'autre rive, mais le cours d'eau gonflé par le dégel est bien trop large pour nous. Sa couleur trouble et ses flots

furieux indiquent qu'il est également trop profond pour espérer passer à gué. En tout cas pas avant le début de l'été.

— On va faire demi-tour, dis-je à Miki. C'est trop dangereux.

Ma décision n'a pas l'air de lui plaire. Il me supplie de lui laisser une minute et se met à explorer la rive, cherchant un passage, sondant la profondeur avec un bâton. Il m'annonce d'un ton excité :

— Je pense que le gué est praticable, juste à l'emplacement du cairn. Les chiens peuvent nager, et on devrait avoir de l'eau à la hauteur de la taille, pas plus.

Sa proposition me coupe le souffle. Je ne peux pas m'empêcher de lever les yeux au ciel.

— Tu es fou, Miki ? On ne va certainement pas prendre ce risque ! Le torrent est bien trop dangereux, et l'eau bien trop froide !

Mon cousin hausse les épaules d'un air bravache.

— Le froid ne me fait pas peur.

Sa mine obstinée me rappelle tellement Kilaun qu'un accès de chagrin me mord la poitrine. Ce n'est pas pour autant que je l'autoriserai à se mettre en danger. Je prends mon ton de chamane le plus sévère.

— Si tu veux, je peux faire venir les Esprits de chasseurs plus résistants et plus expérimentés que toi que le froid a tués. Veux-tu que je te parle de celui qui a perdu ses orteils à cause des gelures ? Veux-tu savoir ce qu'il te dit ?

Miki se balance d'un pied sur l'autre et baisse les yeux.

— Non, Dess, c'est bon, marmonne-t-il.

— Dans ce cas, remets les chiens à leur place. Nous rentrons à Ungataa.

Pendant qu'il raccroche chaque chien par son mousqueton à la ligne de traîne, j'examine encore une fois le torrent. Si Yanuk et Sunilik sont bien venus ici à la mi-janvier en partant de Kitak, le cours d'eau devait être gelé. Ils ont pu traverser en traîneau sans difficulté pour remonter la vallée d'Anori jusqu'aux ruines, et peut-être plus loin vers l'inlandsis.

La glace aurait-elle cédé sous le poids du traîneau ? Cela arrive de plus en plus souvent, hélas, même pour des gens habitués à jauger son épaisseur.

En janvier ? C'est peu probable... Une autre sorte d'accident, alors ?

Contempler l'eau écumante ne m'apprend rien. Je me retourne vers le cairn que Miki a fini de consolider. Derrière la pyramide de pierres se

dessine une silhouette opaque, que le vent fait onduler comme une écharpe de fumée. J'attire l'attention de Miki d'un geste et je lui murmure :

— Laisse-moi une minute, s'il te plaît.

Il me jette un coup d'œil interrogateur mais obéit sans discuter. Dès qu'il est retourné près de ses chiens, l'Esprit s'avance vers moi. Je le reconnais aussitôt, avec un pincement à la poitrine : c'est Kamgii, le neveu du cuisinier, le jeune marin qui s'est noyé lors du naufrage du *Polaris*.

Je fais de nouveau appel à mes sens de chamane pour mieux le percevoir, et son aspect me serre le cœur. Le givre colle ses cheveux à ses joues bleuies par le froid. Ses lèvres tremblent, et son regard est toujours chargé de la même détresse.

— J'ai tellement peur, gémit-il.

Il tend vers moi des mains suppliantes et ne paraît pas remarquer qu'il est incapable de me toucher.

— Tu n'as plus besoin d'avoir peur, maintenant, lui promets-je. Il ne peut plus rien t'arriver.

Son regard s'arrime au mien. Je suis sans doute son seul point de repère dans l'Autre Monde, et il s'accroche à mon aura avec l'énergie du désespoir.

— Ils sont tous tellement en colère, dit-il d'une voix tremblante. Même la terre et la mer sont en colère. Contre nous.

— Tu parles de la tempête, c'est ça ? La nuit où le *Polaris* s'est échoué ? Qui était en colère ?

— Tous en colère, répète-t-il. Sur le navire, dans la mer, autour de nous. Rien que la rage de tous nous tuer.

Je prends une grande inspiration. J'ai l'impression que mon mauvais pressentiment se confirme : quelque chose de surnaturel et de très puissant a réussi à déchaîner les éléments autour du *Polaris*, tout en manipulant l'agressivité des marins.

— Et toi ? Tu n'as pas été touché par cette colère ?

— J'ai vu la rage dans la mer, avec ses crocs. J'ai eu si peur que je suis tombé. Elle m'a englouti.

Il lève les yeux vers moi, si proche et si net à présent que je peux voir les larmes perler à ses paupières et s'y changer en gouttes de glace.

— Je n'avais rien fait... Pourquoi vouloir me dévorer ?

Il me regarde avec un mélange de ferveur et de désespoir. Voilà pourquoi il continue à m'apparaître : il ne comprend pas sa mort, il cherche une réponse.

— Je ne sais pas non plus, reconnais-je.

Tant d'Esprits trouvent la mort injuste et voudraient une explication... mais pour Kamgii, au moins, je suis décidée à la découvrir.

OceanofPDF.com

9

IKATEQ

*Ancienne base américaine sur l'île d'Ikateq,
dans le fjord Sermilik*

Le printemps s'installe très vite au bord du fjord. Le jour s'allonge encore, les températures montent, et le village déborde d'activité. Les jeunes gens en profitent pour partir chasser le phoque bien plus loin, au large des îles. Les moutons sortent enfin de l'étable et se dispersent sur les pentes.

J'ai obtenu de l'université une dispense qui me permet de suivre mes derniers cours de l'année en ligne. Je partage mon temps entre les mémoires à renvoyer et le quadrillage minutieux des rives du fjord à la recherche de Yanuk et Sunilik. Toujours aucun résultat.

Aataq parvient maintenant à se lever de son fauteuil et à faire quelques pas, mais il est très affaibli, et cette disparition le mine.

Les premiers bateaux de randonneurs arrivent. Laurie revêt son plus beau costume inuit et ouvre sa boutique sur le port : bijoux, colifichets et galets peints. Des scientifiques viennent mesurer le recul du glacier Midgard, l'air sombre. Les pêcheurs qu'ils interrogent haussent les épaules, avec leur fatalisme habituel. À quoi bon en parler ? Certains croient que l'océan plus chaud apportera plus de poissons, d'autres pensent que leur chair deviendra immangeable à cause de la pollution de tous ces nouveaux bateaux qui croisent au large...

Martin, comme les autres techniciens d'Ikateq, redouble d'efforts maintenant que le sol de l'ancienne base américaine est dégelé. Il faut décontaminer la terre et l'eau de toutes les substances nocives accumulées depuis la Seconde Guerre mondiale.

Il m'a transmis une demande d'intervention de la part de ses supérieurs. Plusieurs chamans ont déjà été consultés les années précédentes. Cette fois, le responsable des travaux voudrait commencer la campagne par une cérémonie de purification. Je crois que Martin a répété autour de lui ma légende de Sedna, maîtresse des créatures marines, devenue une sorte d'icône écologiste...

Je l'accompagne donc à l'ancienne base américaine un matin. Miki est du voyage également, car il s'est laissé convaincre d'accepter ce job saisonnier. L'express côtier, un gros bateau à moteur, parcourt les deux rives du fjord et assure le transport de tous les employés. Je passe le début du trajet à discuter avec Erling, un jeune homme du village qui s'est mis en tête, je ne sais pas trop pourquoi, que je pourrais plaider sa cause auprès de ma cousine Naasia. Ils sont ensemble depuis des années, de manière épisodique, mais elle refuse obstinément de rendre leur relation plus sérieuse.

— Tu sais qu'une chamane, ce n'est pas une marieuse, n'est-ce pas ?

Il rougit et marmonne quelque chose à propos des conseils que je pourrais donner à Naasia. Je fais de mon mieux pour ne pas lever les yeux au ciel.

Ma cousine a six ans de plus que moi et aucun besoin de conseils en matière de séduction !

— C'est toi qui dois te montrer sûr de toi, Erling. Dis-lui que tu es prêt à t'engager, et tu verras bien ce qu'elle te répondra.

Il a l'air un peu déçu que je ne lui propose pas de remèdes miracles, comme un philtre d'amour ou un collier ensorcelé, mais il n'insiste pas et retourne à son poste, à l'avant du bateau.

L'arrivée à Ikateq est toujours un choc. L'île, longue et plate, a été utilisée pendant la Seconde Guerre mondiale comme terrain d'aviation, station d'écoute et de guidage. Après la guerre froide, l'armée américaine s'est retirée en laissant ses équipements derrière elle, notamment les milliers de bidons d'essence destinés à ravitailler les avions, et des bâtiments dont l'isolation était constituée de plaques d'amiante. Des squelettes de hangars se dressent encore çà et là, même si les véhicules militaires ont presque tous disparu. Le plus gros problème que les techniciens doivent régler, à présent, c'est l'essence au plomb qui a fui des

réservoirs et s'est accumulée dans la terre. Une pollution invisible, mais bien plus dangereuse.

D'énormes engins de chantiers jaunes sont déjà au travail, décapant le sol à mesure de son dégel. Tout autour, des ouvriers s'affairent, pourvus de combinaisons et de masques. Sur la rive est de l'île, de nouveaux bâtiments ont été construits. Un grondement continu s'en échappe. Martin est l'ingénieur responsable de cette phase ; il m'explique que des machines y séparent les gravats en fonction de leur densité et permettent de récupérer les métaux lourds. Je le crois sur parole.

Miki marmonne d'un ton morose :

— Ils creusent des trous dans la Terre, mais la Terre est la mère du peuple inuit. C'est comme éventrer sa mère. C'est mal.

Je lui jette un regard sévère pour le faire taire et je lui rappelle :

— On en a déjà parlé, Miki. Laisser le plomb là où il est, ce serait bien pire. Des enfants boivent l'eau polluée, respirent des poussières nocives et risquent de développer des maladies graves. La Terre-Mère comprend que nous devons les protéger.

— Oui, chamane, répond-il docilement, sans perdre cet air buté qui me rappelle si douloureusement Kilaun.

Pas plus de nouvelles de lui que de Yanuk et Sunilik. Ma mère refuse d'aborder de nouveau le sujet. Aataq a demandé à Sven ce que l'enquête du *Polaris* avait donné, mais il n'a rien pu nous dire. J'ai beau me creuser la tête, j'ai l'impression d'être enveloppée de questions sans réponses de toutes parts.

Martin me tape sur l'épaule, me sortant de ces réflexions moroses. Il me montre des bâtiments alignés le long de l'ancienne station météo. De simples cubes de tôle peinte, avec des combinaisons de travail mises à sécher sur des cordes à linge improvisées.

— Ce sont les logements des ouvriers saisonniers.

Je grimace. Qui a fourni des installations aussi mal adaptées au climat ?

— La plupart préfèrent loger ailleurs et prendre ce bateau matin et soir, comme nous.

— Je les comprends.

Martin hésite, puis me glisse :

— L'un des gars est venu me demander si je ne connaissais pas une chambre à louer. Il est prêt à payer un loyer honnête ou à donner un coup de

main pour des réparations, des petits travaux. Il sait tout faire, il travaille dur, il ne boit pas, et il ne poserait pas de problème. Un gars sympa, vraiment. J'ai pensé que, peut-être, ta mère...

Je le regarde, étonnée. Il rougit un peu. Je comprends alors ce qu'il essaie de me dire : il a dû se rendre compte qu'il y avait une chambre libre chez ma mère, celle de Kilaun. Ses problèmes d'argent sont évidents, vu l'état de sa maison. Martin a pensé qu'elle serait contente d'avoir un petit revenu supplémentaire, ainsi qu'un bon bricoleur à sa disposition. Cela part d'une bonne intention de sa part, mais ma mère n'acceptera jamais de louer la chambre de mon frère à un étranger. Elle ne veut même pas laisser sa propre fille y dormir...

Je ne peux pas confier quelque chose d'aussi personnel à Martin, cependant, car cela éveillerait sa curiosité : Pourquoi la voisine ne parle-t-elle jamais de son fils ? Pourquoi ne vient-il jamais la voir ? Ma mère n'aimerait pas non plus que je discute d'argent en dehors de la famille. Je souris néanmoins à Martin pour le remercier de son geste, et je propose :

— Si ton ami n'a pas peur d'écouter d'interminables légendes inuites, je suis sûre que mon grand-père lui louera volontiers une chambre. Il y en a deux et une salle de bains à l'étage. L'an dernier, c'étaient ces géologues venus prospecter le mont Forel. Aataq ne demanderait pas grand-chose comme loyer et il apprécierait la compagnie.

— Je lui en parlerai, promet Martin, visiblement soulagé que son initiative soit bien accueillie.

Le bateau accoste, et le directeur du site vient à ma rencontre. Il frétille d'impatience et de curiosité, mais semble un peu déçu par mon apparence ordinaire. Je porte un pantalon de randonnée rouge et une tunique en peau de phoque simplement décorée du motif de vagues bleu et blanc cher à ma mère. Mes cheveux sont nattés sur une épaule, et mon seul bijou est une montre étanche. À quoi s'attendait-il ? Une peau d'ours ? Une coiffe de plumes ?

Plaquant un sourire poli sur mon visage, je débite automatiquement ma présentation habituelle :

— Bonjour. Je suis la chamane Desna Rujussuaq. Tu peux m'appeler Dess.

— Merci pour le don de ton nom, répond-il tout aussi vite. Je suis Jorgen Larsen, en charge de ce site, mais tout le monde m'appelle Jo.

Bon. Jorgen est clairement un Danois, installé au Groenland depuis assez longtemps pour avoir appris les formules de respect traditionnelles. Martin m'a prévenue : son chef ne croit pas à la présence des Esprits sur l'île d'Ikateq, encore moins à mes facultés magiques. Le statut de chaman est protégé dans la plupart des nations de l'Arctique, mais tout le monde n'est pas convaincu de la réalité de nos pouvoirs pour autant.

Jo fait appel à moi uniquement pour se concilier la population locale. Dans les villages voisins d'Ikateq, on s'inquiète à juste titre des effets de la pollution, et toutes les opérations de décontamination sont surveillées avec la plus grande vigilance. Il ne veut offenser personne.

Domage qu'Aataq ne puisse pas encore se déplacer... Il adore éblouir les incrédules.

Puisque mon grand-père est encore convalescent, Jo devra se contenter de moi.

— Tu auras besoin d'un endroit spécial, peut-être ? me demande-t-il d'un ton plein d'espoir. De l'eau, de la terre, de la musique ?

Certains chamans ne se séparent jamais de leurs tambours rituels. Le rythme a un pouvoir incantatoire qui attire l'attention des Esprits.

— Pas de musique. Je suis une si mauvaise musicienne que je ferais fuir les morts et les vivants.

Martin étouffe un rire dans mon dos. Jo me jette un regard en coin. Il semble se demander si je plaisante. Je lui indique une petite crique rocheuse, un peu à l'écart des bâtiments bruyants.

— Ici, ce sera très bien. Il me faut juste un peu de calme pour me concentrer.

— Bien sûr, murmure Jo. Allons-y.

Martin nous laisse ensemble, et Jo me guide le long d'un passage dégagé vers la crique. Un silence malaisé s'installe. Je pourrais faire quelques commentaires anodins sur le vent frais ou la progression des travaux, mais je préfère attendre qu'il se décide à parler. Visiblement, quelque chose le tracasse.

Nous sommes presque arrivés à la crique que j'ai choisie quand il se lance :

— Il y a une mauvaise ambiance à la base cette année. Beaucoup d'ouvriers sont inquiets, et j'espère que ta présence leur fera du bien.

— « Inquiets » ? Ils ont peur de quelque chose en particulier ?

Jo se balance d'un pied sur l'autre.

— Rien de précis. Je connais pas mal de gens dans le coin, des gars sérieux qui reviennent travailler ici tous les ans, mais j'ai eu plus de mal à recruter cette année. Ils parlent de lieux maudits, d'Esprits qui chassent les étrangers...

Encore ?

Je laisse l'information s'ajouter à la liste des troubles que j'ai rencontrés depuis le printemps : l'inexplicable bagarre à bord du *Polaris*, la terreur du marin noyé, les cauchemars de la vieille femme de Kuummiut, les inquiétudes du chaman Yakone à Isortoq, la disparition de Yanuk et Sunilik... Tous ces poids commencent à peser lourd, mais je n'arrive pas à comprendre ce qui les relie, à part, peut-être, des Esprits en colère pour une mystérieuse raison.

— Ikateq est polluée, mais je n'ai jamais entendu dire qu'elle serait maudite. À ma connaissance, cette île n'est pas un site sacré. Elle n'était même pas habitée avant que les Américains y construisent cette base pendant la Seconde Guerre mondiale.

Ma réponse apporte le soulagement sur le visage de Jo.

— C'est exactement ce que je leur dis ! s'exclame-t-il.

Puis il indique d'un geste un groupe d'ouvriers, plus loin sur le rivage, vêtus de combinaisons orange. Ils font une pause dans leur matinée de travail et se serrent autour d'un feu, qui dégage une puanteur fumeuse d'ordures.

— Quelques Islandais, des Norvégiens..., commente-t-il. Ce sont des nouveaux. Ils auraient dû travailler sur le futur port, dans la baie d'Aunay. Tu sais, là où s'installe la nouvelle mine ? Mais le bateau qui apportait le matériel s'est échoué. J'ai entendu dire qu'il avait heurté un iceberg, tout simplement, mais ils n'en démordent pas : pour eux, c'est la preuve que le site était maudit. Ils ont peur que le diable les poursuive, eux aussi.

Je rectifie machinalement :

— Il n'y a pas de diable dans notre religion. Pas de dieu non plus, d'ailleurs.

L'allusion au *Polaris* m'a replongé dans mes doutes. Mais un petit ricanement narquois de la part de Jo m'en tire aussitôt.

— Ça doit être pratique...

J'ouvre la bouche pour m'expliquer, puis je la referme. C'est souvent une chose difficile à concevoir pour mes interlocuteurs quand j'essaie d'exposer les croyances inuites : nous n'avons pas de dieu, ni de temple, ni de culte. Notre cosmos n'a pas été créé par une divinité, qu'elle soit paternelle ou maternelle. Le premier homme et la première femme ont fait alliance avec les animaux. Nous traitons tous les Esprits avec le même respect, peut-être devrais-je dire la même crainte.

Jo a tort de les mépriser. Je sens leur mécontentement monter du sol empoisonné comme une sorte d'émanation putride qui passe à travers les épaisses semelles de mes bottes et irrite les nerfs de mes pieds. J'envisage un instant de patauger dans l'eau de la crique, mais elle ne doit pas dépasser cinq degrés. Il y a même encore quelques blocs de glace à la dérive et une fine dentelle de givre autour des rochers.

Je m'arrête à quelques pas du rivage. Tant pis pour le bain de pieds. C'est l'eau qui viendra à moi.

Elle roule sur les galets. Un omble passe entre les rochers, vif et souple, exhibant son ventre rouge. Les vaguelettes scintillent au soleil.

Je ferme les yeux un court instant ; la force de mon Esprit tutélaire se manifeste aussitôt. Viniq et moi, nous sommes si liées l'une à l'autre que souvent j'ai l'impression qu'elle partage mon humeur. Comme moi, elle se réjouit d'avance à l'idée de clouer le bec à Jo. Et l'eau est son élément de prédilection.

Je tends la main à l'horizontale. Une vague puissante jaillit de la crique dans une grande gerbe d'écume. Elle s'écrase sur les rochers puis monte jusqu'à moi et vient lécher le bout de mes bottes.

Jo bondit en arrière avec un cri étranglé. Pas assez vite : son pantalon est trempé d'eau glaciale. Je réprime un petit rire.

Viniq, pour un Esprit aussi ancien, tu agis comme une gamine farceuse !
L'eau clapote joyeusement.

Assez joué. Nous ne sommes pas venues pour cela !

Je m'accroupis pour plonger ma main dans la flaque. Ma main gauche, celle qui conduit toujours mieux la magie.

— Je sais que ces hommes te dérangent, dis-je doucement. Mais ils sont là pour te rendre propre et pure à nouveau.

L'eau revient, moins violemment cette fois. Elle se glisse entre les rochers, jusqu'à mes doigts amputés, et tourbillonne entre eux. La surface

du fjord retient en filigrane la silhouette gracieuse d'une femme, qui danse au creux des vaguelettes.

Je continue à parler, sur le même ton apaisant. L'onde s'enroule autour de ma main. Le sol vibre tout doucement sous mes pieds, comme un animal qui ronronne. Après avoir été maltraitée pendant des décennies, l'île est heureuse que je lui accorde mon attention.

Elle n'est pas la seule. Je sens des regards peser sur ma nuque. Sans me retourner, je lance à Jo par-dessus mon épaule :

— Dites à vos ouvriers que j'ai parlé à la Terre et à l'eau pour eux. L'île va mieux accepter leur présence maintenant. S'ils veulent me consulter, ils peuvent le faire. Je ne repartirai qu'en fin de journée, avec le bateau.

— D... d'accord.

Il file sans demander son reste.

J'espère pour lui qu'il a des vêtements secs dans son bureau !

Je reste à cette place aussi longtemps que je peux supporter le froid. Quand mes jambes s'ankylosent et que ma peau se met à bleuir, je fais mes adieux à l'Esprit de l'eau et me redresse. Je m'étire pour détendre mes muscles.

Je me retourne, prête à affronter les inévitables regards curieux des ouvriers. Mais c'est Éreq qui me fait face.



J'aurais dû m'en douter.

Un homme sympa, qui sait tout faire, embauché pour un contrat saisonnier, m'a dit Martin. Exactement le profil d'Éreq. Je savais qu'il cherchait un autre boulot, après le naufrage du *Polaris*, et la base d'Ikateq place des affiches de recrutement dans tous les villages de la côte est.

Impossible de m'en dédire. J'ai promis à Martin que je présenterais son ami à mon grand-père. Je sais déjà que celui-ci sera ravi d'entendre ce baroudeur lui parler de tous les pays qu'il a parcourus, avec leurs légendes en prime. Je parie que, dans quelques jours, ils seront les meilleurs amis du monde.

— Tu n'as pas l'air heureuse de me voir, fait Éreq. Ce n'est pas une bonne surprise qu'on se retrouve ici ?

Je me force à lui rendre son sourire. Je suppose que je devrais être contente que le hasard l'ait remplacé sur ma route et qu'il me fournisse une autre chance de...

De quoi ?

Si Éreq s'intéressait à moi, il aurait pu le montrer dans la source chaude, à Ittoqqortoormiit. Il aurait pu frapper à ma porte pendant la nuit. Il aurait pu proposer d'échanger nos numéros de portables au petit déjeuner.

Au lieu de cela, il m'a gratifiée de vagues menaces en guise de mots d'adieu, à l'héliport d'Ittoqqortoormiit. Et il est parti sans que je puisse découvrir s'il possédait un don quelconque, s'il avait joué un rôle dans le naufrage du *Polaris*, s'il s'était servi de moi pour s'introduire parmi les enquêteurs...

Tellement de questions, Dess ! Tu vas trouver le courage de l'interroger maintenant ?

Puis je repense à ce stupide rêve dans lequel je lui ai suggéré de s'allonger nu sur le comptoir d'un bar... Je me sens rougir jusqu'à la pointe des oreilles. C'est sans doute ce qui rend mon sourire crispé et mon ton trop vif.

— Une bonne surprise ? Tu ne diras peut-être pas cela quand tu auras rencontré mon grand-père !

Il rit sans se formaliser et me donne rendez-vous à l'embarcadère, une fois la journée de travail terminée. Puis Jo m'invite à partager un repas amélioré avec ses équipes d'ouvriers, que ma présence est censée rassurer. Quelques-uns me remercient pour mon intercession auprès de l'Esprit de l'eau. D'autres, des habitants du secteur, me chargent de transmettre leurs amitiés à mon grand-père. Je les rassure sur son état de santé.

Ensuite, j'emprunte le bureau de Jo, d'où je passe des dizaines de coups de fil sans obtenir la moindre nouvelle de Yanuk et Sunilik. Je me plonge dans le mémoire que je dois renvoyer. Heureusement que je n'ai plus qu'à organiser mes notes et ajouter ma bibliographie, car j'ai du mal à me concentrer.

Revoir Éreq me rend nerveuse. Je m'étais déjà demandé si la présence d'un interprète russe sur le *Borée*, à proximité du *Polaris*, était une simple coïncidence. Maintenant je le retrouve à Ikateq, tout près de mon village natal...

Le soir, sur le bateau qui nous ramène vers Ungataa, Éreq se débrouille pour se placer près de moi. Il s'accoude au bastingage et laisse les rayons du soleil couchant lui caresser le visage. Je l'observe du coin de l'œil. Il a toujours le même bonnet en laine rouge, les yeux aussi noirs que dans mon souvenir. Ses sourcils sont noirs, eux aussi, comme je les avais vus en rêve. Il faut croire que ma mémoire a noté le moindre détail...

Les mains d'Éreq, posées sur ses cuisses, détendues, sont calleuses et tannées, deux fois plus grosses que les miennes. Il transporte un sac à dos d'une taille relativement modeste étant donné qu'il contient la totalité de ses affaires, d'après lui.

Je ne peux m'empêcher de le regarder, mais je veille à garder une certaine distance de sécurité, hors de portée de ses bras. Ou peut-être pour empêcher mes propres mains de se poser sur lui et de vérifier au toucher si ses muscles sont aussi durs qu'ils le paraissent sous la toile usée de son jean.

Non. N'y pense pas. Sois juste... neutre, polie, aimable.

— J'ai très envie de connaître ton grand-père, Dess, m'assure-t-il. Il est chaman, comme toi, n'est-ce pas ? Il se remet bien de son accident ?

Voilà. Encore une fois il en sait plus sur moi et ma famille que l'inverse. Je suppose que je dois remercier Martin pour cela. Mais puisque je viens de prendre la résolution de me montrer naturelle envers lui, je ravale ma frustration.

— Oui. Lentement. Je vis avec lui pour l'instant.

— Est-il aussi puissant que toi ? Je t'ai vue, sur l'île. Tu jouais avec l'Esprit de l'eau comme si vous étiez amis depuis toujours. C'était impressionnant.

Je me sens absurdement fière de moi. Je n'ai pas ressenti un tel plaisir quand Jo a balbutié de surprise, ou quand il m'a dit au revoir, avec un nouveau respect dans la voix. « Ce que vous faites est vraiment spécial », m'a-t-il murmuré.

« Spécial »... Un de ces mots que Kilaun me jetait au visage quand nous étions enfants. « *Tu te crois spéciale !* » criait-il, et il voulait désespérément l'être. Il faisait tant d'efforts pour attirer les Esprits, tandis que je n'avais qu'à fermer les yeux pour les sentir approcher. Je me sentais coupable de ne pas partager mon don avec lui.

Je n'avais pas choisi d'être « spéciale ». Est-ce que j'aimais être chamane ? Je ne me posais pas la question quand j'étais adolescente. Je rêvais d'être aussi jolie que Naasia. Je voulais être une élève brillante, au moins pour décrocher des bourses et financer mes études. Si je désirais vraiment quelque chose, c'était plutôt l'approbation de ma mère – mais elle la réservait à Kilaun.

Je secoue la tête pour me débarrasser de ces souvenirs, et je réponds à Éreq avec honnêteté :

— Le contact est facile ici. Je connais l'Esprit de ces eaux depuis toujours. Une sorte d'ami d'enfance.

Mes dons de chamane font partie de moi, comme la couleur de mes yeux ou la peinture de mes chaussures. C'est probablement pour cela que je ne leur accorde pas tellement d'attention. Mais le regard admiratif d'Éreq me rend toute chaude. J'arrive même à oublier les vieilles blessures de mon amour-propre et à lui sourire. C'est vrai, je suis trop grande et pas assez féminine pour gagner un concours de beauté, mais je voyage aussi aisément dans le monde des Esprits que sur les eaux tranquilles du fjord.

— Tu es née ici ?

— Pas très loin, sur l'île d'Ammassalik. Mes parents se déplaçaient pour le travail de mon père, qui était chaman, lui aussi. Puis ils se sont séparés, et ma mère est revenue vivre avec mon frère et moi au village de ses parents, à Ungataa.

— Le voilà, ton village ?

Je me retourne. Oui, le bateau est arrivé à son dernier arrêt, au fond du fjord. Le trajet de retour a passé trop vite pendant que je contemplais Éreq à la dérobée.

Il observe les lieux alors que le pilote s'amarre à l'unique ponton. Je vois pour la première fois le port par ses yeux et je suis saisie par sa petitesse. Une jetée branlante, reposant sur des poteaux à peine équarris. Quelques maisons vides, aux fenêtres condamnées. D'autres dont la couleur s'écaille et se fane. Des poissons sèchent sur des pieux. Du linge claque dans le vent. Des chiens hurlent pour saluer l'arrivée du bateau. Une chèvre traverse l'unique rue sans se soucier d'eux et vient jusqu'au bord de l'eau pour arracher des touffes d'herbe rase.

— Le village n'a rien de remarquable, reconnais-je. Si quelques touristes viennent jusqu'ici, c'est pour voir le glacier Midgard, qui se jette

dans le lac, juste derrière cette crête.

Éreq ramasse son sac et me tend la main pour m'aider à descendre du bateau. Je la prends machinalement. Il la garde dans la sienne quelques secondes de plus que nécessaire, en la serrant assez fort pour attirer mon attention.

Que... ?

Je le remarque alors : un pouvoir diffus, contrôlé, qui affleure sous sa peau et vibre contre ma paume. Éreq soutient mon regard, l'air complice. Il me laisse volontairement sentir son don.

Pourquoi maintenant, alors qu'il me le cachait à Ittoqqortoormiit ?

Mon cœur s'accélère dans ma poitrine, mais il a déjà relâché ma main et se tourne vers Martin, qui lui présente Laurie, venue l'accueillir sur le quai.

J'ai à peine eu le temps de percevoir le courant magique passer de la main d'Éreq à la mienne. J'ai senti sa force, parfaitement régulée, celle d'un homme habitué à la dissimuler. Un chaman d'une autre tradition ?

J'analyse la sensation tant qu'elle reste encore inscrite dans ma paume. Je ne crois pas qu'Éreq soit un chaman. Quand nous laissons s'échapper notre aura, elle possède une sorte de profondeur, de multiples échos qui se dédoublent, les voix des Esprits qui sont nos alliés. Nous nous reconnaissons immédiatement entre nous à cet indice.

Je n'ai rien deviné de tel avec Éreq. Cette force enfouie, cette présence invisible, n'était pas distincte de lui. Aucun écho. Aucun Esprit tutélaire dans son aura.

Une chose est sûre : je n'ai jamais rencontré personne avec un pouvoir semblable au sien.



J'accompagne Éreq jusqu'à la maison jaune de mon grand-père, à une centaine de pas du port. Pendant le court trajet, je cherche et je répète dans ma tête les mots convenables pour les présenter l'un à l'autre. Je me rends compte que je n'ai pas vraiment répondu à sa première question et j'envisage mille façons de dire, à retardement : « Je suis contente de te revoir, moi aussi. » Toutes me paraissent fades, mécaniques, et si loin de ce qui m'agite...

Éreq ne doit pas souffrir du même trouble, car il fait quelques remarques anodines sur les prises des pêcheurs et les couleurs des maisons. Sur ce même ton de conversation banale, il me demande :

— Tu as des nouvelles du naufrage ? On sait ce qui est arrivé au *Polaris*, finalement ?

Sa question manque de me faire trébucher. Les cheveux de ma nuque se hérissent de méfiance. Je me souviens soudain de l'héliport d'Ittoqqortoormiit et de ses derniers mots, à l'accent de menace. Ses yeux noirs indéchiffrables, ce vague avertissement à propos de secrets qu'il valait mieux ne pas connaître... Est-ce pour cela qu'il est revenu, tout en sourires et en éloges ? Pour s'assurer que je n'avais rien découvert ?

J'affecte un ton indifférent qui sonne affreusement faux à mes propres oreilles :

— Non, aucune idée. Je ne suis plus chargée de cette enquête, comme tu le sais. Cela ne me concerne plus.

Trop de négations dans tes phrases, Dess ! Dépêche-toi de changer de sujet...

Les mots se bousculent sur ma langue. Éreq me lance un coup d'œil curieux. Heureusement pour moi, le trajet est terminé. Nous arrivons devant le porche d'Aataq, et ma cousine Naasia est justement en train d'ouvrir la porte. Ses yeux s'agrandissent d'étonnement en me voyant accompagnée d'un inconnu. J'ai l'impression d'être une écolière prise en faute et je dis très vite :

— Voici Naasunnguaq, ma cousine. Elle prend soin de notre grand-père. Naasia, sais-tu si Aataq serait disposé à louer la grande chambre de l'étage à Éreq ? Il travaille à Ikateq avec Martin.

Voilà. J'ai réussi à dire tout cela d'une traite sans bégayer. Naasia laisse échapper un petit rire léger comme un son de clochettes et fait signe à Éreq d'entrer.

— Bien sûr qu'Aataq sera ravi d'avoir de la compagnie ; allons le voir maintenant. Il doit rester aussi de la soupe chaude si tu veux. Pendant que tu t'arranges avec lui, je préparerai ta chambre.

Vient-elle de lui faire un clin d'œil ? J'en reste ébahie. En tout cas, elle le tire par le bras à l'intérieur de la maison. Éreq se baisse au dernier moment pour éviter de se cogner la tête et m'adresse une sorte de vague signe d'adieu, le sourire aux lèvres.

La porte se referme. Je n'ai réussi à prononcer aucune des phrases que j'avais préparées, ni à lui poser aucune question sur lui-même. J'aimerais pourtant savoir comment il explique l'étrange coïncidence qui nous a amenés à nous retrouver sur Ikateq...

Ce sera une discussion pour un autre jour.

Il ne me reste plus qu'à me hâter jusqu'à la maison de ma mère, avant qu'elle apprenne par d'autres la nouvelle que sa fille discutait avec un célibataire inconnu, en plein milieu d'Ungataa.

J'essaie de présenter l'arrivée d'Éreq au village comme un événement anodin, mais je ne suis pas sûre de la convaincre. Elle pince les lèvres sans lever le nez de sa broderie.

— Père fait ce qu'il veut dans sa maison. S'il juge correct que sa petite-fille dorme dans la chambre voisine d'un inconnu et partage sa salle de bains, il doit avoir raison.

Je lève les yeux au ciel – sans qu'elle le remarque, heureusement. Quelle hypocrisie de la part de quelqu'un qui me reprochait, quelques jours plus tôt, de ne pas encore lui avoir donné de petits-enfants... Et puis j'ai vingt ans ; c'est un peu tard pour qu'elle se préoccupe de ma virginité ou de ma pudeur !

En retournant à la maison de mon grand-père, je me rends compte cependant qu'elle n'a pas tort sur un point : Aataq occupe le rez-de-chaussée, tandis qu'Éreq et moi allons nous partager l'étage. Sa chambre n'est séparée de la mienne que par une mince cloison en planches, et la porte de la salle de bains n'a même pas de verrou.

Tu pourrais très bien entrer et le trouver nu sous la douche...

Je secoue la tête pour chasser cette image de mon esprit avant de monter les marches du porche. Mon grand-père est installé là, dans son vieux fauteuil, enveloppé dans une couverture. Il sirote son café, souriant de toutes ses dents.

— Quel hôte extraordinaire tu as conduit chez moi, ma petite Dess ! s'exclame-t-il.

« Extraordinaire » convient bien à Éreq, en effet. Comme Aataq indique le quai du menton, je jette un coup d'œil. Éreq s'est déjà fait des amis parmi les pêcheurs du village. En tout cas, il se trouve parmi eux, en train de réparer le fumoir à poissons. Il tient les montants supérieurs à bout de bras

comme s'il s'agissait de simples allumettes. Le soleil couchant joue sur les mèches blanches qui s'échappent de son vieux bonnet.

Peut-être sent-il que nous l'observons, car il se tourne soudain dans notre direction. Ses yeux noirs trouvent les miens sans aucune hésitation. Même à cette distance, ils me paraissent immenses et perçants, comme le regard aux aguets d'un prédateur. Puis il doit dire quelque chose de drôle à ses compagnons, car ils s'esclaffent. Éreq sourit largement, découvrant ses dents blanches.

Je me tourne vers Aataq, une curieuse boule au creux de l'estomac.

— Sais-tu ce qu'il est ?

J'ai parlé tout bas, car les discussions de chamans ne doivent pas avoir de non-initiés pour témoins, et j'entends Naasia dans la cuisine, dont la fenêtre est ouverte. Mon grand-père fronce les sourcils pour me rappeler à l'ordre et déclare d'un ton sentencieux :

— Son secret lui appartient. Ceux qui sont gratifiés d'un don ne sont pas obligés de le révéler aux autres.

— Je sais qu'il a un pouvoir, rétorquai-je. Il m'a laissée le sentir. Mais je...

Naasia passe la tête par la fenêtre de la cuisine et lance avec bonne humeur :

— Aataq, Timuta m'a donné une casserole de *sussuat* pour toi. Je la mets à réchauffer pour le repas de ce soir, d'accord ? Il y en a assez pour trois.

— Excellent ! fait mon grand-père en se frottant les mains. La soupe de Timuta est juste comme j'aime, avec pas trop d'oignons et beaucoup de viande de phoque.

Je propose à Naasia de l'aider, mais elle répond en riant :

— Non, non, Dess. Reste avec Aataq, racontez-vous vos histoires de chamans, il vaut mieux que je me charge du repas.

Elle referme la fenêtre avant que je puisse lui demander ce qu'elle entend par là : que je ne serais pas capable de préparer à manger ? Je dois faire une drôle de mine, parce que mon grand-père se met à ricaner.

— Tu es bien susceptible ces derniers temps, Dess. Quelque chose à voir avec notre invité ?

Je ne peux pas lui mentir, il le sentirait aussitôt. Je me contente de garder le silence et de réfléchir, suivant des yeux Éreq qui termine de

consolider le nouveau fumoir. Je reconnais son jean élimé et son vieux tee-shirt gris, les mêmes qu'il portait à Ittoqqortoormiit.

Dans mon rêve aussi.

Aataq n'a pas tort : j'ai été sur les nerfs depuis l'accident du *Polaris*. J'attribuais ce malaise à la réapparition de Kilaun, à notre inquiétude pour Yanuk et Sunilik, à ma frustration de ne pouvoir aider l'Esprit de Kamgii... mais ce n'est peut-être pas tout. Peut-être que, sans me l'avouer, j'espérais revoir Éreq. Au moins pour lui demander si ce secret que je n'étais pas censée découvrir avait un rapport avec le naufrage du *Polaris*.

Au fumoir, il secoue le dernier pieu pour tester sa solidité. Les autres lui tapent sur l'épaule pour le féliciter. Il se retourne vers nous. Son regard se pose sur moi. Quelque chose de chaud s'étire au fond de mes entrailles, l'éveil indubitable et impérieux du désir. Un autre instinct affole mon cœur et m'incite à m'enfuir à toutes jambes.

Je m'oblige à rester immobile, à analyser ces sensations froidement. Si je mets de côté l'attrance, le charme dont Éreq joue si habilement, que sais-je de lui ? Il était sur le lieu du naufrage du *Polaris*, pendant la tempête. Il a servi d'interprète pour l'enquête. Deux mois plus tard, il réapparaît dans mon village et s'installe chez mon grand-père.

— Je ne crois pas aux coïncidences, dis-je finalement. Quelque chose l'a mené ici, et je voudrais bien savoir qui, ou quoi.

Aataq fronce les sourcils, songeur. J'insiste :

— Je n'arrive pas à identifier son pouvoir. Je n'avais jamais rencontré cela auparavant. Mais toi ? Tu me le dirais ?

À son air buté, je devine que non. Les règles et les rituels chamaniques sont sacrés aux yeux de mon grand-père. Il n'y a pas plus territorial qu'un Esprit. Il nous est défendu de révéler la présence ou la nature d'une créature surnaturelle sans son consentement, et cette manie du secret s'étend aux chamans qui les côtoient. Même pour moi, Aataq ne fera pas d'exception.

— Tout ce que je peux te dire, soupire-t-il, c'est qu'il est plus que ce qu'il paraît. Bien plus.

Sur cet avertissement aussi énigmatique qu'inutile, comme souvent, mon grand-père me fait signe de le laisser. Je sais reconnaître un combat perdu d'avance.

— Comme tu veux, Aataq.

OceanofPDF.com

DES IMAGES MUETTES

En quelques jours, Éreq devient le sujet de conversation de tout le village. Rien de très étonnant quand on pense qu'il est le seul étranger dans une communauté d'une trentaine de personnes.

Je me demande s'il est conscient de susciter un tel intérêt. Au mois de mai, le jour dure presque vingt heures, et les ouvriers d'Ikateq ont des horaires épuisants. Éreq part très tôt le matin, avec Martin, Miki et deux autres habitants du village. Le bateau ne les ramène que tard dans la soirée.

Aataq, de son côté, aime que son existence soit réglée par des repas aux horaires immuables. Nous soupçons donc bien avant le retour d'Éreq.

Il ne doit pas avoir besoin de beaucoup d'heures de sommeil, car je ne l'entends pas monter dans sa chambre avant minuit. Parfois, je n'entends même rien du tout, alors que les vieux planchers de la maison d'Aataq sont affreusement bruyants. Passerait-il la nuit ailleurs ? Peut-être avec l'une des célibataires du village, comme Naasia ?

Ma mère a remarqué d'un ton acide que le ménage n'avait jamais été aussi bien fait dans la maison d'Aataq. Depuis qu'Éreq est là, Naasia s'arrange pour s'y trouver tous les matins et tous les soirs, un chiffon ou une casserole à la main. Je me demande si cette rumeur est remontée jusqu'aux oreilles du pauvre Erling, son timide amoureux de l'express côtier.

J'ai l'impression agaçante que toutes les femmes d'Ungataa ont réussi à voir Éreq et à obtenir un sourire de sa part, sauf moi. J'ai passé les trois derniers jours à relire et à corriger mon mémoire sur les pratiques chamaniques comparées entre Inuits du Groenland et *akiliniermut* – Inuits du Canada.

Le samedi, la journée de travail sur Ikateq a une durée plus raisonnable, et j'ai entendu Éreq monter dans sa chambre une demi-heure plus tôt. Je me concentre sur mon travail en m'efforçant de ne pas guetter les craquements

du plancher, de l'autre côté de la cloison, ni les bruits d'eau dans la salle de bains.

Le téléphone sonne alors que je relis ma conclusion une dernière fois. Aataq est déjà couché, aussi je cours dans l'escalier pour décrocher avant qu'il soit réveillé. Sven est au bout du fil.

— Ton grand-père voulait que je le prévienne si on trouvait un truc bizarre pendant l'enquête du *Polaris*.

Mon cœur se met aussitôt à battre plus vite.

— Aataq s'est couché tôt ce soir. Il a voulu marcher jusqu'au port, et l'effort l'a épuisé. Si tu m'expliques de quoi il s'agit, je pourrai lui raconter demain.

Une hésitation. Marks insiste si lourdement sur la confidentialité de l'enquête que je m'attends à un refus, mais Sven finit par annoncer :

— Un chasseur d'Ittoqqortoormiit s'est rappelé qu'il avait vu des traces sur la côte, à deux cents mètres du *Polaris*. Un traîneau, avec une vingtaine de chiens. Le soir du naufrage, ils seraient restés sur le cap du Morse un moment, d'après lui, avant de faire demi-tour. Je sais pas trop comment il peut le dire, mais j'aurais tendance à lui faire confiance.

— Tu peux, sans aucun doute. Un Inuit lit les traces dans la neige mieux que des lettres. Des traces qui font demi-tour, c'est très spécifique. Mais il est vraiment sûr que ça date d'avant le naufrage ? Ça pourrait très bien être un curieux venu d'Ittoqqortoormiit le lendemain, pour voir le *Polaris* échoué.

— Il dit que non, et la nouvelle chamane le croit. Elle est allée sur place et elle a failli tourner de l'œil. Elle prétend que l'endroit est saturé d'Esprits mauvais, qu'aucun Inuit ne supporterait « des miasmes pareils ».

Il pousse un reniflement moqueur en me répétant ses paroles. Mais je comprends ce qu'elle suggère : un Inuit est sensible au monde qui l'entoure et il éviterait d'instinct les lieux où s'agitent des Esprits en colère.

— Peut-être que la curiosité a été la plus forte...

Sven émet un grognement dubitatif. Il n'est pas plus convaincu que moi-même par ma suggestion.

— Il y a autre chose. Les traces ne venaient pas du port, mais de l'intérieur des terres. Et le gars soutient qu'elles dataient du jour de la tempête. Il peut dire ça d'après la neige.

Un chasseur ne se tromperait pas sur un sujet pareil. Il repère les traces d'animaux aussi facilement que Jensen déchiffre les plans des navires. Mais que peuvent-elles signifier ? Que quelqu'un est passé sur cette côte inhabitée, en pleine tempête, et a été témoin du naufrage du *Polaris* ?

J'ai dû penser tout haut, car Sven renchérit :

— Un témoin, ce serait bien, mais, dans ce cas, pourquoi n'a-t-il prévenu personne ?

— Peut-être qu'à ce moment-là la situation du bateau n'était pas désespérée. Il a pensé qu'il s'en sortirait.

— En tout cas, il n'a pas contacté les sauveteurs d'Ittoqqortoormiit. Les traces repartent dans la même direction. Pas moyen d'identifier le gars. On a interrogé tout le monde au port, et personne n'admet avoir été là. La moitié des chasseurs circulent en motoneige, d'ailleurs, pas en traîneau.

— Un attelage de vingt chiens, ça devient rare, reconnais-je. Il leur faut une énorme quantité de nourriture, ce qui signifie passer beaucoup de temps à chasser ou à pêcher tous les jours. Impossible pour ceux qui ont un travail au port.

— Exactement. En plus, le gars dit que les traces ne correspondent à aucun attelage de chez eux. Il dit qu'ils mettent tous leurs chiens en tandem, mais pas celui-ci. Tu comprends ce qu'il veut dire ?

Je sais qu'il y a différentes manières d'atteler, mais je ne suis pas une experte. Miki avait attaché les siens en tandem, lui aussi. Est-ce seulement une habitude, une préférence locale ? Je note distraitemment la question sur un papier, pour la lui poser plus tard. Mais je suis en train de chercher une carte et de calculer mentalement quelle distance l'inconnu aurait pu parcourir avec un attelage de vingt chiens endurants et bien entraînés.

— Ce témoin doit déjà être à l'autre bout du Groenland, conclus-je. Il peut faire plusieurs dizaines de kilomètres en une journée...

Sven soupire.

— Marks est tout excité à la perspective de le retrouver, mais je ne suis même pas sûr qu'il servirait à quelque chose. Il n'a probablement rien vu, dans la tempête. Sinon, il aurait appelé les secours. Même s'il n'avait pas de téléphone, il serait allé jusqu'au port le plus proche pour prévenir, non ?

Un chasseur nomade, avec un attelage, mais pas de téléphone... Jensen ne le sait pas, mais nous sommes en train de faire le portrait de Kilaun.

J'essaie de me représenter l'état d'esprit d'un chasseur, arrêté sur le cap du Morse avec ses chiens, qui verrait le gigantesque *Polaris* s'enfoncer sur le flanc et perdre sa cargaison... Penserait-il aux vies des marins en danger ? aux nappes de carburant s'échappant des réservoirs ? Même le pire ennemi de la modernité devrait appeler les secours, ne serait-ce que pour éviter une catastrophe écologique.

— Tu as raison. Il n'a sans doute rien vu. Mais je raconterai tout ça à Aataq demain matin, et, s'il a une idée de l'endroit où chercher ce témoin, il te rappellera.

Après avoir raccroché, je contemple la carte et les notes que j'ai griffonnées. Est-ce une coïncidence si un chasseur est venu jusqu'au cap du Morse au moment du naufrage ? Il ne passait pas seulement par là puisqu'il n'a pas poursuivi sa route jusqu'à Ittoqqortoormiit. Que venait-il faire à cet endroit désolé ? Si l'homme avait seulement tué un morse ou un ours blanc, il y aurait eu du sang sur la neige, mais pas les « miasmes putrides » dont parle la chamane.

Et d'où venait-il ? Le petit port d'Ittoqqortoormiit est le seul lieu habité des environs, à plusieurs centaines de kilomètres.

En tout cas, ce n'était pas Éreq puisqu'il se trouvait en mer, sur le Borée, à ce moment-là.

Le soulagement que je ressens dans ma poitrine me surprend moi-même. Il faut croire que je n'ai vraiment pas envie de considérer Éreq comme responsable du naufrage du *Polaris*, ni de la noyade de Kamgii. Bien sûr, la présence de ce chasseur inconnu ne signifie pas qu'il soit impliqué, mais c'est une coïncidence de plus à expliquer.

Je remonte l'escalier en évitant les marches qui craquent. Aucun bruit ne provient de la chambre d'Éreq. Il fait plus sombre. Le soleil souligne d'une ligne rouge braise les crêtes découpées autour d'Ungataa. Quelques pêcheurs discutent encore sur le quai, profitant du jour interminable, mais je suppose qu'après une longue semaine de travail physique sur Ikateq Éreq dort déjà.

Je m'allonge sur mon lit. Je suis fatiguée, moi aussi, et mes yeux se plaignent du temps passé devant un écran ces derniers jours. Je ferme les paupières et j'essaie de réfléchir, mais j'ai l'impression de ne pas progresser d'un pouce. Le naufrage du *Polaris* sera peut-être expliqué par une malencontreuse rencontre avec un iceberg. Quant à Yanuk et Sunilik, on les

considérera comme « disparus », au même titre que Kilaun, sans jamais savoir ce qui leur est arrivé...

J'enfouis la tête dans ma couverture en patchwork. Difficile de me concentrer alors que je suis consciente de la présence d'Éreq de l'autre côté d'une mince cloison de planches. Je sais parfaitement comment sont disposés les meubles dans sa chambre : son lit est parallèle au mien, son oreiller tout près du mur...

Je me sépare de mon corps en un clin d'œil, sans avoir pris la décision consciente de le faire. Je n'ai même pas besoin de l'aide de Viniq, car je n'approche pas du monde des Esprits : je me projette simplement de l'autre côté du mur.

Là, ma détermination vacille soudain. Je m'aperçois, honteuse, que ma curiosité me fait violer l'intimité d'Éreq. Mais c'est une autre raison qui me fait me figer là, au bord de son lit.

Éreq est inconscient.

Il est allongé sur le dos, inerte. Ses yeux grands ouverts fixent sur le plafond un regard vide. Sa poitrine se soulève à peine.

En voulant agripper ses épaules pour le secouer, je me rends compte que seule ma forme astrale se trouve dans la chambre. La panique brutale qui se saisit de moi me fait presque réintégrer mon corps.

Réfléchis !

Heureusement, un peu de bon sens me revient. Je m'oblige à écouter les battements lents du cœur d'Éreq, et je me traite d'idiote. Je suis une chamane, je devrais être capable de reconnaître une transe quand j'en vois une !

Car c'est exactement ce qui arrive à Éreq en ce moment. Il a laissé son corps dans cette chambre, et son Esprit se trouve hors d'ici. Dans l'Autre Monde, s'il est un chaman comme moi, même si je ne l'ai pas reconnu.

C'est ça, ou alors il est subitement tombé dans le coma sur son lit...

Rassurée, mais toujours intriguée, je m'attarde un moment près de lui. Depuis l'auberge rouge d'Ittoqqortoormiit, j'ai rêvé de lui plusieurs fois, dont cette rencontre étrange dans un bar au milieu de la toundra. La plupart du temps, il s'agissait de fantasmes idiots, d'images troublantes de son corps, à peine vêtu, dans la source chaude...

Je n'en vois pas autant ce soir, car le drap est ramené sur sa poitrine. Ce n'est pas grave. J'ai juste envie de m'allonger près de lui, sur ce lit défait,

envie de me rappeler le plaisir de dormir dans les bras d'un homme, envie de le regarder tranquillement, sans me sentir rougir, ni bafouiller.

Sous cette forme, ça ne risque pas de t'arriver !

Je me mets à rire, soulagée, amusée par ma propre bêtise. Légère comme un souffle, je frôle le cou d'Éreq avant de traverser la cloison de planches et de réintégrer mon corps.



Je parcours un rêve, je crois.

Je marche sur le rivage, et l'eau s'écarte devant moi. Toutes sortes de créatures marines approchent sans crainte, une curiosité affectueuse dans leurs yeux.

Forcément un rêve, donc, si tu es capable de lire l'expression des yeux des poissons...

Soudain, un grondement retentit derrière moi. Mes amis des profondeurs marines disparaissent en un clin d'œil entre les vagues. Une créature approche, si lourde que ses pas font vibrer le sol sous la plante de mes pieds nus. Paralysée par l'effroi, je suis incapable de courir, ou même de jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule.

La terreur me coupe le souffle, mais je rassemble mes forces pour me retourner. Éreq me regarde, les bras croisés sur la poitrine. La colère émane de lui, épaisse, glacée, implacable.

— *Que venais-tu faire ? me lance-t-il d'une voix mordante.*

Mes idées sont si embrouillées par la peur qu'il me faut un long moment pour comprendre ce qu'il me reproche. Il attend, son regard noir rivé sur moi. Je bredouille lamentablement :

— *Je... J'étais juste curieuse. Pardon... Je ne le ferai plus.*

Les mots ont à peine quitté ma bouche que j'ai honte d'avoir utilisé ces expressions de gamine.

— *J'avais envie de te voir. Tu vis sous le même toit que moi, et je te croise à peine...*

Ce n'est pas beaucoup mieux. On dirait une petite amie possessive qui se plaint que son homme part au travail. Mais mes explications semblent

adoucir Éreq. Il décroise les bras et s'approche. Une sorte de chaleur l'entoure, comme une aura tiède et soyeuse.

— La prochaine fois, frappe à ma porte.

— Oui, promets-je aussitôt, soulagée de m'en tirer à si bon compte. Je le ferai.

Un coin de sa bouche se relève, dans un sourire lent et sensuel. Je ne peux en détacher mes yeux, hypnotisée.

— Tu le feras ? C'est bien. Parce que, moi aussi, j'ai envie de te voir. De préférence nue, dans mes draps.

Que répondre à cela ? Les mots s'étranglent dans ma gorge. Il est si proche, si chaud, que mes mains tremblent et brûlent de l'effleurer. Le désir se précipite sur moi comme une vague puissante. Si j'ouvre la bouche, je ne serai pas capable d'émettre des paroles distinctes.

Éreq penche la tête pour murmurer à mon oreille. Son souffle dans mes cheveux me fait frémir jusqu'aux orteils.

— J'ai envie de toi comme un prédateur a envie de sang.

Le désir se brouille en moi, se mêle de terreur. Des frissons brûlants puis glacés me secouent alors que les lèvres d'Éreq frôlent mon cou, le long de la jugulaire, jusqu'à la naissance de ma gorge. Il ne me touche pas, à part son souffle contre ma peau, et pourtant je tremble comme une feuille. Je tends la main pour m'agripper à lui...

... et me réveille dans un sursaut, haletante. Mes membres tremblent encore. J'essuie ma peau moite dans un coin de mon drap, incrédule.

Que s'est-il passé ?

Je n'ai jamais connu un rêve aussi intense. Prise d'une inquiétude subite, je jette un coup d'œil à mon réveil : pas tout à fait 7 heures.

Est-ce qu'Éreq est dans sa chambre ? Est-ce qu'il t'a entendue ?

Je me frotte les yeux, mortifiée. Nous autres, chamans, accordons beaucoup d'importance aux rêves, parce qu'ils nous offrent un aperçu de la vérité. Si cette Dess que j'ai vue en rêve est mon miroir, je n'aime pas trop ce qu'elle me montre : une victime, incapable de résister au désir ou à la peur.

Alors que je soupire, je prends conscience que l'air de la pièce est tout imprégné d'émotions : colère, plaisir, crainte, désir... Des traces si palpables, si vivaces, qu'elles me donnent la chair de poule.

Un rêve, seulement un rêve ? ou bien... Puisque Éreq est capable d'abandonner son corps, comme moi, il aurait pu me rendre la monnaie de ma pièce et se projeter dans ma chambre !

Est-ce possible ? Pour un chaman, oui, puisque je l'ai fait hier soir. La forme astrale d'Éreq est-elle capable de s'introduire dans mes rêves ? Pourrait-il aussi faire réagir mon corps de manière aussi... fiévreuse ?

Je préfère ne pas le savoir. Je préfère croire que c'était un rêve, rien de plus.

Sinon, je crois que je serai incapable de le regarder en face.



Lâchement, je reste à la salle de bains une grande demi-heure, espérant qu'Éreq aura fini son petit déjeuner avant que j'arrive. C'est le cas, en effet : Aataq m'annonce qu'il est parti tôt ce matin en direction du glacier.

La table de la cuisine est déjà débarrassée, la cafetière fume sur la cuisinière. Les yeux brillants, mon grand-père bat de ses mains expertes un jeu de cartes aux coins racornis. Sa partie quotidienne avec Timula et Apulu va bientôt commencer. Je lui promets de ne pas les déranger.

— Si tu veux bien, je vais farfouiller un peu au salon pendant que tu les dépouilles.

— Tu dis ça comme si je trichais ! s'indigne mon grand-père.

Ses amis et lui se lancent tour à tour cette vieille accusation. Un tel comportement ne m'étonnerait pas tellement de la part d'Aataq, à vrai dire. Il aime avoir le dernier mot, même quand il s'agit de remporter des allumettes.

J'abandonne la cuisine aux joueurs de cartes et, avec la permission d'Aataq, je me réfugie dans le salon, une pièce qu'il n'utilise presque jamais, où il entasse des souvenirs et des cadeaux reçus en tant que chaman. Du vivant de ma grand-mère, tous ces objets étaient astiqués chaque dimanche.

Je me souviens encore de la corvée...

Mais, depuis sa mort, le salon est devenu froid et poussiéreux. Il y règne une légère odeur de renfermé. Naasia ne prend pas la peine de nettoyer souvent les pièces qu'Aataq n'occupe pas.

Celle-ci est décorée dans le plus pur style inuit : une peau d'ours blanc tendue au mur, deux grands masques de bois ornés de plumes d'oiseaux et une collection d'anciens *tupilaks*, taillés dans de l'ivoire de morse. J'emprunte un plumeau dans le placard de Naasia pour les épousseter, car je sais qu'elle répugne à le faire. Une sorte de superstition, comme pour la femme à Kuummiut qui m'a avoué à demi-mot qu'elle n'aimait pas toucher aux *tupilaks* sculptés par sa mère... L'origine de cette crainte se trouve sans doute dans certains de nos récits, où des chamans maléfiques utilisent les *tupilaks* pour maudire un ennemi.

En réalité, les Esprits mi-humains, mi-animaux qui sont liés à ces statuettes ne sont pas plus mauvais que les autres. Ceux d'Aataq représentent surtout des souvenirs de famille. Je me demande s'ils pourraient attirer un voleur, comme à Kuummiut. Il vaudrait mieux que la porte reste fermée à clé, et je prends la résolution d'en parler à mon grand-père.

Qu'espères-tu trouver ici ? Une lettre de Yanuk et Sunilik nous prévenant qu'ils partent en voyage ?

J'imagine que, si on annonçait à mon grand-père que sa petite-fille partait étudier pour deux mois au Canada, il ne serait pas plus surpris que cela. Il sait bien que je ne tiens pas en place. Mais Yanuk et Sunilik ? Cela me semble peu probable.

En vérité, je ne les connais pas très bien. Ils ont une quarantaine d'années, et leur formation était déjà achevée quand j'ai commencé à fréquenter les assemblées de chamans avec Aataq.

Le mode de vie qu'ils ont choisi n'aide pas non plus à former des liens. Dans leur circuit autour du fjord Sermilik, ils passent à Ungataa environ deux fois par an, pour saluer Aataq, mais je n'y suis pas forcément. Depuis trois ans, je vis surtout à Nuuk, pour mes études.

Je me souviens d'une soirée animée : Aataq, Yanuk et un autre ami se remémoraient une fameuse partie de chasse au harpon sur la glace, tandis que Sunilik m'apprenait des chants traditionnels. Elle a une voix claire et bien timbrée, une mémoire parfaite des mélodies. Je suis capable de retenir les paroles, mais je chante médiocrement. Sunilik m'a suggéré d'enregistrer le fond musical.

— Tu pourras le passer en arrière-plan, et ça t'aidera à trouver la note juste.

J'éprouve une pincée de remords. Je n'ai jamais suivi son conseil, comme je m'étais promis de le faire, et je n'ai même pas tenté d'apprendre les chansons. Peut-être vais-je retrouver les paroles dans un des meubles du salon...

Sous les masques de cérémonie se trouve une large commode. Trois tiroirs débordent de photos jaunies, de carnets de notes, de coupures de journaux, de pendentifs en plumes ou en dents d'animaux. Très peu de livres, mais des feuillets manuscrits, portant différentes écritures.

Je ne retrouve pas les chansons de Sunilik, mais je mets de côté tout ce qui me semble avoir un rapport avec elle ou avec Yanuk. Je n'ai pas renoncé à l'espoir d'identifier un ami, ou un parent, chez qui le couple se trouverait en sécurité ; quelle autre piste puis-je explorer ?

La vibration de mon portable me tire de mes recherches au bout de trois heures. Je me redresse, le dos endolori à force de me pencher et les doigts poisseux de vieille poussière. Elli, le copilote de l'hélicoptère, m'annonce que sa grand-mère Sissi est décédée dans son sommeil, la nuit précédente. Sa famille voudrait savoir si je veux bien participer à une cérémonie d'adieu.

J'hésite longuement avant de répondre. Je n'ai jamais conduit seule ce genre de rituel, même si je connais son déroulement. Normalement, je demanderais à Aataq de m'accompagner, mais le trajet jusqu'à Kuummiut serait trop fatigant pour lui dans son état. Il faudra donc que la famille de Sissi se contente de moi... J'espère que je ne bafouillerai pas trop.

Je tape une rapide réponse, avec mes condoléances et quelques questions. Je rempoche mon téléphone et remets dans les tiroirs de la commode tout ce que j'ai écarté. Ma trouvaille la plus intéressante est peut-être une vieille boîte de biscuits en métal cabossé contenant une vingtaine de photos et quelques carnets à l'écriture minuscule, qui me semble féminine.

Je décide de les montrer à ma mère. Aataq a une excellente mémoire des rites chamaniques, mais se désintéresse facilement du reste. Ma mère, elle, adore les potins et passe ses journées d'été à coudre et à broder en compagnie des autres femmes du village. J'espère que ces bavardages m'aideront à repérer quelque chose d'utile.



Je frappe poliment à la porte de ma mère, comme une invitée.

Depuis quand as-tu commencé à frapper ?

Quelques années ? Je ne sais plus. Je ne me permettrais plus de pousser la porte sans prévenir, comme si j'étais chez moi. Cette constatation réveille une vieille nostalgie dans mon cœur, mais je l'écarte pour sourire à ma mère quand elle vient ouvrir.

— Entre, me dit-elle. Tu as manqué Laurie, elle vient de partir, mais elle a laissé des biscuits à la cannelle. Ils sont délicieux, tu verras.

Je me laisse docilement entraîner dans le minuscule salon. Ma mère pousse de côté son ouvrage et apporte le café, les biscuits. Comme le veut la politesse inuite, nous échangeons quelques compliments et quelques menus propos avant d'arriver dans le vif du sujet.

— Tu sais que Yanuk et Sunilik ont disparu ?

Elle hoche la tête avec gravité. La rumeur s'est répandue dans le village. Je lui explique ce que j'ai appris, les endroits où le couple de chamans a été vu et mes vaines recherches. Finalement, je sors la liasse de photos que j'ai trouvées chez Aataq.

— J'essaie d'en savoir plus sur eux. N'importe quoi qui m'aiderait à les retrouver. Une de leurs vieilles connaissances que je pourrais contacter, un endroit où ils seraient allés...

— Je connais bien Sunilik, me dit ma mère en la désignant du doigt sans hésiter sur les vieilles photos. Regarde sa tenue : un travail magnifique !

Ma mère est intarissable en ce qui concerne les vêtements inuits traditionnels. Elle me montre les détails et commente :

— Ses vêtements sont de véritables œuvres d'art. Elle n'utilise que nos anciens outils : un *kaputak* pour percer les peaux, des tendons séchés comme fil. Elle fabrique même ses teintures avec des fleurs de genêt ou d'épilobe.

D'un geste, elle indique son propre panier à ouvrage, plein de bobines multicolores, de perles en plastique et d'aiguilles à coudre.

— J'ai choisi la facilité, explique-t-elle avec un sourire contrit. Mais Sunilik dit que cela lui plaît de fabriquer ses vêtements comme sa grand-

mère le lui a appris autrefois, et que son Esprit serait fâché si elle changeait de méthode.

Paroles de chaman, en effet. Nous avons l'habitude de côtoyer les Esprits et de respecter leurs volontés.

— Sa famille vit sur la côte ouest, c'est bien ça ? Elle t'a déjà parlé d'eux ?

— Nous parlons surtout de couture. Mais je ne crois pas qu'elle soit retournée là-bas depuis des années.

— Et Yanuk ? Que peux-tu me dire de lui ?

Le visage de ma mère se ferme.

Elle non plus n'aime pas parler des Kunitoornaaq...

— Il serait perdu sans elle, finit-elle par déclarer. Yanuk est...

Elle semble chercher ses mots, puis fait un geste vague en direction du rivage. Par la fenêtre entrouverte, on entend la voix de Miki et les aboiements de ses chiens.

— Tu as déjà entendu Miki parler de son attelage ? Il faut des chiens puissants pour décoller le traîneau au démarrage, mais surtout un chien de tête intelligent pour les mener. Sunilik serait en tête, et Yanuk dans les derniers rangs.

Je tends à ma mère d'autres photos. Cette fois, elle se montre beaucoup plus réticente à les examiner. Ce sont des portraits de groupe, pour la plupart, pris lors de fêtes à Ungataa.

Sur l'une, on voit Sunilik, le visage radieux, enlaçant un jeune homme brun élancé. Il n'est pas très séduisant avec son nez pointu comme un bec, mais il lui sourit avec une tendresse évidente. À sa gauche se tient un homme aussi grand que lui, dont le visage est à moitié coupé par le bord de la photo. Ses cheveux longs sont tressés autour de morceaux d'ivoire ou de dents, à la manière traditionnelle des chamans.

Je n'avais pas accordé plus d'intérêt à cette photo qu'aux autres, jusqu'à ce que je remarque la répugnance dans les yeux de ma mère. C'est alors que je comprends. J'examine mieux la photo, les participants, l'époque à laquelle le cliché a été pris : il y a une vingtaine d'années environ.

— C'est une réunion de chamans, n'est-ce pas ? dis-je avec prudence.

Elle acquiesce et détourne la tête, ostensiblement absorbée dans la lecture d'un petit carnet à l'écriture quasi illisible.

— Sans doute une fête en l'honneur de Yanuk, pour célébrer la fin de son apprentissage. J'ai connu ça... Je me souviens de la tenue de cérémonie. Incroyablement chaude et lourde, avec toutes ces plumes !

Ma mère m'offre un sourire crispé, sans croiser mon regard. Mais j'insiste. L'homme qui se tient près de Yanuk est forcément son maître, celui qui a mené son apprentissage. Or ce n'est ni mon grand-père ni aucun des chamans du voisinage, de cela je suis sûre. Je reconnâtrai sans difficulté Yakone, avec sa silhouette ronde comme une barrique, ou le vieux Jakunguaq, gris et voûté.

Mais, dans la région, il y avait un autre chaman très puissant et renommé, appartenant à la même famille que Yanuk. Je n'y ai jamais pensé avant, mais le rapprochement me paraît soudain évident.

— Yanuk était l'apprenti de mon père, c'est bien ça ? C'est lui qu'on voit sur la photo, au bord.

— *Qivitoq*, corrige ma mère entre ses dents serrées. Banni. Je t'ai laissée m'interroger, l'autre jour, mais ça suffit. Nous ne parlerons pas de lui. Jamais.

Je connais ce ton déterminé, et je sais qu'il est inutile d'argumenter. Elle empile tous les documents avec des gestes secs, la photo du groupe avec mon père au milieu.

— Je vais les reprendre. Ils appartiennent à Aataq.

— Rends-les lui, alors ! riposte-t-elle. Je ne veux pas de cela dans ma maison !

Elle laisse tomber la liasse dans la boîte en métal et saisit son ouvrage, qu'elle déploie sur ses genoux sans un mot. Elle plante son aiguille dans la tunique comme si elle voulait poignarder la fourrure. Saisissant sans mal le message, je me lève.

— Merci pour ton aide, lui dis-je.

Ma mère m'adresse un bref hochement de tête en guise d'au revoir. Je saisis la boîte et je la rapporte chez mon grand-père. Je la range soigneusement dans le tiroir supérieur de la commode, mais je garde dans ma poche la photo de Yanuk au côté de mon père, pour la montrer à Aataq.

Sa partie de cartes est terminée. Il a dû gagner, car il est d'excellente humeur. D'un seul regard au cliché jauni, il confirme mon hypothèse, haussant les épaules comme si l'information était de peu d'importance.

— Bien sûr qu'il a été formé par son cousin. Chaque famille a ses propres traditions, et on n'aime pas les révéler aux étrangers. Quel rapport avec sa disparition ?

Je scrute la photo, désespérée. En quoi le fait d'avoir été l'élève de mon père expliquerait-il la disparition de Yanuk, vingt ans plus tard ?

— Aucun rapport, reconnais-je. C'est seulement que... personne ne me l'avait dit. Mon père a disparu, lui aussi.

— *Qivitoq*, corrige à son tour mon grand-père. Il a été banni, sa mémoire effacée. Rien à voir.

Je hoche la tête. Les mots d'Aataq font naître dans mon ventre une vague sensation de vertige. De nouveau, j'ai l'impression d'avancer à tout petits pas autour d'un trou sombre dans la glace en la regardant se fendiller, l'eau noire du souvenir prête à m'avaler... Je me force à repousser cette sensation pour demander :

— Yanuk est-il resté ami avec... avec lui après son apprentissage ?

— Pas vraiment. Sunilik et lui avaient déjà décidé de voyager autour du fjord. Ils ne savaient pas encore s'ils chercheraient un endroit pour s'installer, ou s'ils iraient de village en village.

Son regard se fait pensif, ses mains se crispent autour de son bol. Je connais ces signes : il s'apprête à me révéler des bribes de l'histoire, soigneusement choisies, tout en surveillant ma réaction.

— J'ai fait revenir Yanuk à Ungataa quand nous nous sommes réunis, avant de décréter le *qivitoq*. C'est une décision lourde, comme tu le sais, et tous les chamans sont invités à se prononcer. Yanuk avait été son apprenti, et de plus c'était un membre de sa famille... Son avis était très attendu, peut-être même le plus décisif avec le mien. Il n'a pas hésité à voter le bannissement. Il était sincèrement horrifié, je peux te le certifier. Il m'a assuré plusieurs fois qu'il ne s'était jamais douté de rien.

Personne ne se doutait de rien. Sauf ma mère, sans doute. Mais elle venait de donner naissance à Kilaun, et toute son attention se tournait vers le bébé, si faible que personne ne pensait qu'il vivrait.

Depuis toujours, elle protège Kilaun, mais pas toi...

— Il vaut mieux que tu me rendes cette photo, Dess, dit mon grand-père d'une voix apitoyée. Je vais la ranger.

Je suis la direction de son regard et m'aperçois que je serre toujours la photo dans ma main. Ma main gauche, dont les doigts amputés se crispent

maladroitement autour du papier jauni. L'ongle du pouce intact a creusé un croissant au milieu. Je la reprends de la main droite et la lisse soigneusement avant de la rendre à mon grand-père.

— Tu as raison, lui dis-je. Elle n'a rien à voir avec ce que je cherche.

Mon ton n'est pas aussi léger que je le souhaiterais, mais nous savons tous deux pourquoi, et aucun de nous ne souhaite évoquer ce souvenir de mon enfance.

OceanofPDF.com

11

UNE FÊTE DE MORT

Ce matin, quand je me lève, Aataq m'attend à la cuisine, tapotant avec impatience des doigts le bord de la table. Il vient de parler à Miki. Apparemment, mon jeune cousin a pris très au sérieux notre mission dans la vallée d'Anori, le mois précédent.

— Un torrent à traverser, c'est un défi pour un jeune comme lui, déclare Aataq d'un ton narquois.

Je m'assieds et jette un regard à son bol : du chocolat, bien sûr. Il en savoure une gorgée avec gourmandise.

— Laisse-moi deviner : Miki est retourné là-bas tout seul, sans le dire à personne. Et maintenant, soit le gué est devenu praticable, soit il a trouvé une brillante idée pour traverser, et il est venu te l'annoncer.

Aataq glousse, puis repose son bol et reprend son sérieux.

— Pas tout à fait. D'après lui, il y a encore trop d'eau pour un quad, ce qui était son idée. Mais, pendant qu'il était là-bas, il en a profité pour consolider le cairn qui marque l'emplacement du gué, et il a trouvé ceci dans les pierres.

Il me tend un morceau de tissu effiloché que je reconnais aussitôt, avec un serrement à l'estomac.

— Je l'ai toujours vue avec ce châle...

Je m'éclaircis la gorge tandis que les souvenirs me reviennent. Une petite femme brune enveloppée dans son grand châle coloré : Sunilik, choisissant avec soin la nuance de bleu pour réparer un accroc avec du fil emprunté à ma mère. Quand on mène une vie nomade et que toutes les possessions doivent tenir sur un traîneau, on accorde une grande valeur à chacune d'elles.

J'examine le lambeau de tissu. Il n'a pas été déchiré, mais découpé soigneusement en carré et plié avant d'être inséré entre les pierres. Les

marques de décoloration le suggèrent, en tout cas.

— Ils ont dû placer une offrande à l'intérieur, suggère mon grand-père. Peut-être des fleurs d'épilobe séchées pour apaiser les Esprits.

— Ce devait être important pour qu'elle sacrifie un morceau de son châte.

Aataq acquiesce. Il palpe le tissu entre ses doigts noueux, et je remarque qu'il a délaissé son bol de chocolat.

— Au moins nous avons la preuve qu'ils sont bien passés par là..., soupire-t-il. Soit pour chasser, soit pour étudier des Esprits agités.

Je grimace, mal à l'aise.

— J'aurais peut-être dû tenter de traverser le torrent, comme le suggérait Miki. Il a dit que ce n'était toujours pas possible ?

Aataq repose le morceau de châte et m'agrippe le poignet. Sa main maigre possède encore une force étonnante.

— Ne prends pas de risque ! m'ordonne-t-il. Quelques jours ou quelques semaines de plus n'y changeront rien. Est-ce que je ne t'ai pas appris cette leçon autrefois ? Un chaman est-il assez fou pour lutter contre la nature ?

J'approuve à contrecœur, mais je ne peux me défaire d'un mauvais pressentiment. Je n'ai aucune envie de retourner dans la vallée d'Anori, où rôdaient ces présences hostiles et glaciales, mais je dois admettre qu'une partie de la solution se trouve sans doute là-bas.

Peut-être que l'inaction me pèse, tout simplement. Je me sens coupable de ne pas en faire plus pour aider Yanuk et Sunilik. Mes recherches pour l'université me paraissent fades, inutiles. Je suis frustrée de ne plus participer à l'enquête du *Polaris*. Et ce matin-là, quand Sven appelle Aataq comme il le fait régulièrement, il n'a que des mauvaises nouvelles à nous apprendre.

Aucune cause n'a encore été formellement identifiée pour le naufrage du *Polaris*. Une telle enquête peut prendre des mois. Mais ils trouvent suspect de ne pas réussir à joindre Yanuk, d'autant plus qu'il y a un problème avec la feuille de route prévisionnelle, le document qu'il a rempli.

— Je ne sais pas trop comment Marks s'en est aperçu, dit Sven, mais Yanuk aurait emporté son exemplaire avec lui alors qu'il était censé le laisser au bureau du port.

— Et alors ? rétorque Aataq. Quel est le problème ? Il voulait peut-être seulement montrer le document à Sunilik. Il lui demande toujours son avis.

— Je sais. Mais l'armateur du *Polaris* ne voit pas les choses ainsi. Le problème, vois-tu, c'est que la destination du *Polaris* était confidentielle. Si Yanuk a montré cette feuille de route à quelqu'un, il a commis un abus de confiance en révélant que le navire allait dans la baie d'Aunay.

Et Marks est ravi de trouver une erreur humaine quelque part...

Aataq écarte l'argument d'un reniflement méprisant.

— « Confidentielle » ! Voilà des mois que les géologues prospectent dans la vallée entre le mont Malik et le mont Forel ! Ils embauchent de la main-d'œuvre, ils commandent des fournitures. Tout le monde dans les villages aux alentours a deviné qu'ils ont trouvé du minerai là-bas !

— La compagnie minière doit trembler dans ses bottes, ricane Sven. Ils se sont donné tant de mal pour prospecter sans éveiller la curiosité des concurrents, et voilà que leur navire fait naufrage ! Toutes les chaînes de télé ont montré les images, tous les journalistes se sont demandé ce que le *Polaris* pouvait bien aller faire dans la baie d'Aunay. Le secret est à l'eau !

Après avoir raccroché, Aataq réfléchit en silence un long moment. Son pouce frotte machinalement le rebord ébréché de son bol. Il finit par dire, lentement, en choisissant ses mots :

— Yanuk est un homme intègre. Il n'aurait pas délibérément enfreint une règle.

Puis, avec une grimace, parce qu'il n'aime pas dire du mal des absents, il ajoute à mi-voix :

— C'est possible, en revanche, qu'il se soit fait embarquer dans quelque chose de louche par quelqu'un de plus malin que lui. Surtout s'il avait un peu bu. Mais normalement Sunilik est là pour lui faire entendre raison. Elle possède plus de bon sens que lui.

C'est nouveau pour moi. Je connais si mal mon cousin que je n'avais jamais remarqué qu'il avait un problème d'alcool. J'essaie de relier ces nouvelles informations comme des points, mais le dessin qu'elles forment n'a pas beaucoup de sens. J'imagine mal Yanuk discuter du trajet du *Polaris* dans un bar du port de Tasiilaq. Qui cela pourrait-il intéresser là-bas ? Comme le souligne mon grand-père, tout le monde se doute déjà qu'une mine va s'installer dans la baie d'Aunay.

Et si ce n'était pas la destination, le problème, mais plutôt le trajet ? La route prévisionnelle du *Polaris* passe peut-être près d'un site sacré dont je n'ai jamais entendu parler. Après tout, le long des huit cents kilomètres de côte entre Tasiilaq et Ittoqqortoormiit, il doit y en avoir des dizaines !

Je réfléchis tout haut à mon tour.

— Mettons que Yanuk avait des doutes sur le trajet du *Polaris*. Il ne devait pas souvent être consulté sur cette portion de la côte. Il aurait emporté le document pour demander un autre avis, pour être sûr de ne pas faire d'erreur. Ça lui ressemblerait, tu crois ? Il l'aurait montré à un autre chaman ?

Techniquement, cela enfreindrait la clause de confidentialité, mais Yanuk ne l'aurait peut-être pas considéré ainsi, car tout ce qui se dit entre chamans relève d'une sorte de secret professionnel. Mon grand-père envisage mon hypothèse un moment, avant de secouer la tête.

— Yanuk sait quand un problème le dépasse. Il en aurait parlé à Sunilik, bien sûr, mais elle ne connaît pas leur secteur mieux que lui. S'il avait voulu demander conseil à un autre chaman, je pense qu'il se serait tourné vers moi, et il ne l'a pas fait.

— Peut-être quelqu'un à Tasiilaq, pendant qu'il était à la capitainerie du port. Il a de la famille par là-bas ?

Aataq me jette un coup d'œil perçant qui me fait me trémousser sur ma chaise, comme une gamine rappelée à l'ordre.

— C'est une question idiote, reconnais-je. Sa famille la plus proche, c'est moi.

Mon grand-père se frotte le menton d'un air pensif, semblant parcourir mentalement les arbres généalogiques de tous les chamans du Groenland, puis il rectifie :

— Une branche éloignée de la famille s'est installée sur la côte ouest, vers Sisimiut. Je crois qu'il a rencontré Sunilik à un mariage par là-bas.

J'examine l'hypothèse, puis la rejette avec un soupir frustré.

— Cela n'a aucun sens. Ils seraient partis à l'autre bout du Groenland pour apporter une feuille de papier à un parent ou un ami inconnu... En plein hiver, dans la nuit blanche, avec des chiens ? Pourquoi ne pas emprunter le téléphone de quelqu'un ?

Yanuk et Sunilik ne sont pas ennemis du progrès au point de refuser de se servir d'un téléphone, comme le prouve leur petit bateau à moteur, ou

encore le travail de Yanuk pour le port de Tasiilaq. Mais si leur ami l'était ? S'ils avaient été obligés de lui porter la feuille en personne ? En chemin, ils auraient eu un accident...

Aataq me tapote doucement la main.

— On ne trouve pas toujours de réponse à tout, Dess, me rappelle-t-il gentiment.

Je souris malgré moi. Combien de fois m'a-t-il répété cette phrase, quand j'étais une gamine avec un réservoir inépuisable de questions !

Aataq m'adresse une grimace moqueuse. Je remarque pour la première fois combien ses traits sont tirés. La disparition de Yanuk et Sunilik doit le tourmenter plus qu'il veut bien l'admettre, et il manque de sommeil. Inutile d'alimenter ses inquiétudes avec les miennes...



Le surlendemain, je me rends à Kuummiut pour la cérémonie funéraire de la vieille Sissi, la grand-mère d'Elli. J'ai longuement révisé toutes les formules que je devrai réciter et je me suis même entraînée à les prononcer devant un miroir en affectant l'expression la plus grave possible.

Elli vient me chercher lui-même, en bateau. Le trajet est plutôt agréable, par une belle journée tiède de mai. Rapide, aussi, car il n'y a plus aucune glace dérivante sur le fjord. Il y a dix ans seulement, je m'en souviens parfaitement, nous aurions dû serpenter au ralenti entre les blocs et les écarter avec une perche, même à cette époque de l'année.

Au cours de la conversation, pendant le trajet, je découvre qu'une sorte de compromis a été trouvé entre les membres de la famille, en fonction de leurs croyances. La vieille dame reposera au côté de son époux dans un cimetière chrétien, mais un adieu traditionnel sera prononcé par un chaman, comme elle l'avait réclamé à maintes reprises.

Elle pensait sans doute au vieux Jakunguaq avec ses tambours, pas à moi...

Je suis quand même soulagée de m'être montrée utile. D'après Elli, ma visite lui avait fait du bien. Elle ne se plaignait plus de cauchemars et appréciait de chanter le soir avec ses arrière-petites-filles.

— Nous – toute la famille – te sommes reconnaissants d’avoir permis à grand-mère Sissi de mourir en paix. Et aussi de venir l’accompagner... euh... de l’autre côté.

Elli, visiblement, n’est pas très au courant des croyances de sa grand-mère et il me tend d’un geste gauche un petit paquet. À ma grande surprise, c’est un smartphone dernière génération.

L’étonnement doit se lire sur mon visage, car il précise, hésitant :

— Je ne savais pas trop si... C’est du bon matériel, vraiment. La compagnie aérienne prend toujours ce fournisseur. Tu peux le revendre si tu n’en veux pas.

Je lui assure avec la plus grande sincérité que je suis ravie de son cadeau. Avec le froid et l’humidité, les téléphones ne durent pas longtemps par ici, sans compter que je suis maladroite quand je dois décrocher de la main gauche. L’écran du mien est fissuré depuis plusieurs semaines et commence à prendre l’eau...

Nous arrivons à Kuummiut peu avant midi. La cérémonie funéraire selon les rites inuits est plutôt sobre, mais, comme je le redoutais, plusieurs personnes âgées semblent juger avec méfiance ma manière de la conduire.

Ou plutôt ma jeunesse...

Une chamane visiblement inexpérimentée comme moi doit leur poser un dilemme de politesse : ils sont censés me montrer du respect, mais de mon côté, en tant que jeune femme, je dois m’incliner devant mes aînés et accepter leurs conseils. Je me rends compte, avec une sorte de soulagement, qu’ils sont aussi mal à l’aise que moi...

Mon rôle est limité : je dois purifier les lieux pour ne pas garder l’Esprit de la défunte prisonnier dans la pièce où elle est morte. En l’occurrence, c’est une précaution inutile : je ne sens aucune présence. Sissi est déjà partie rejoindre ceux qui l’attendaient dans l’Autre Monde. Elle est en paix, et je ne crois pas qu’elle fera partie des Esprits dont on redoute la malédiction.

J’accepte néanmoins le bouquet d’épilobes que me tend une vieille femme, cousine de la défunte, et je le brûle sur le seuil. Puis je dépose une ligne de sel sous son regard critique.

Le reste de la famille me regarde faire en silence. La fille de Sissi a les yeux tristes et cernés, son gendre grimace d’un air sceptique. Elli, sa femme et les fillettes observent le rituel avec curiosité. Il y a une dizaine d’autres personnes, sans doute des voisins ou des *kkuni* – des membres éloignés de

la famille. La plupart portent leurs plus belles tenues traditionnelles et forment un groupe gaiement coloré.

Lorsque j'ai fini de purifier la maison, je me joins à l'assistance et je répète à qui veut l'entendre que la défunte est passée paisiblement dans l'Autre Monde. J'ai l'impression de réciter des formules toutes faites, malgré toute la conviction que j'essaie d'y mettre. Je devine que les plus âgés sont frustrés par la brièveté de la cérémonie. Ils avaient peut-être espéré un chant traditionnel, un conte ou des mots plus personnalisés. Mais le reste de l'assemblée accepte ces paroles rassurantes sans broncher. Les gens ne veulent pas entendre d'explication compliquée, et certains ne sont pas prêts à croire que *tarneq* – « l'âme » – a quitté *timeq* – « le corps ».

La petite Maali, cependant, affiche un air déçu, comme si elle s'était attendue à me voir accomplir des gestes spectaculaires ou prononcer des formules magiques. Elle se presse contre la taille épaissie de sa mère, qui me semble enceinte d'au moins six ou sept mois.

Pour ce que tu y connais, elle pourrait bien être prête à accoucher...

— Elle n'est plus là, dis-je gentiment à la fillette.

Maali me lance un coup d'œil plein d'incompréhension.

— Cela signifie que son Esprit est passé dans l'Autre Monde. C'est une bonne chose. Ceux qui s'attardent ici ont souvent un compte à régler ou une tâche non terminée qui les préoccupe. Pas elle.

— Elle ne reviendra pas ? me demande Maali d'une toute petite voix, les yeux brillant de larmes.

Zut, je ne voulais pas la faire pleurer !

J'essaie de mieux choisir mes mots et de la distraire de son chagrin.

— Personne ne peut en être sûr. La frontière entre notre monde et celui des Esprits n'est pas étanche. Il y a beaucoup de fissures, d'endroits où ils peuvent traverser s'ils en ont envie.

— C'est par là aussi que tu passes ?

J'acquiesce. Maali ouvre déjà la bouche pour une nouvelle salve de questions, mais sa mère l'interrompt en m'adressant un sourire d'excuse et l'envoie chercher sa sœur. Je veux la rassurer.

— Cela ne me dérangeait pas de lui parler de mon métier. Il vaut mieux qu'elle soit curieuse plutôt que triste après la mort de sa *nukum*, non ?

La mère a l'air surprise et peut-être un peu choquée par ma remarque.

Ce n'était sans doute pas la chose à dire. J'aurais dû demander davantage de conseils à Aataq.

Elli m'invite pour le *kaffeemik*. Le beau temps aidant, le repas se déroule sur la rive du fjord plutôt que dans la petite maison. Des tables ont été dressées dehors, avec un assortiment de plats sucrés ou salés. La politesse m'oblige à goûter chacun d'eux et à me répandre en compliments.

La pensée de Yanuk et Sunilik est toujours présente à mon esprit, et je saisis cette occasion pour demander autour de moi si le couple de chamans a été vu par ici. On me confirme ce que je savais déjà, qu'ils ne sont pas venus à Kuummiut depuis presque un an.

Mais l'un des invités, un petit homme rondouillard, ajoute :

— J'ai vu Yanuk au début de l'année, mais de loin. Je ne lui ai pas parlé. Pas ici, plutôt près de Kitak.

— Cette année ? Tu ne te souviens pas quand plus précisément ?

Pendant que l'homme fouille dans sa mémoire, je reconstitue mentalement l'itinéraire du couple d'après les bribes d'informations que je possède. En décembre, Yanuk et Sunilik étaient à Tasiilaq, où ils assistaient à un mariage. Début janvier, Yanuk nommait un bébé près de Kitak, pendant que sa femme était alitée après avoir pris froid. Mais, en février, il n'est pas allé chasser avec Yakone dans la vallée d'Isortoq, comme ils en avaient convenu.

— C'était dans les derniers jours de janvier, finit par décider l'homme. Je venais d'acheter ce nouveau chien et je voulais voir ce qu'il avait dans le ventre, alors j'ai attelé et je suis remonté jusqu'à Kitak. Une belle course de cinquante kilomètres, aller et retour.

Je note le renseignement dans ma mémoire et j'essaie d'apprendre tout ce que je peux. Ivalu, mon interlocuteur, élève des chiens de traîneau. Il est parfaitement sûr d'avoir reconnu l'attelage de Yanuk, même s'ils ne se sont pas parlé.

— Plus de vingt chiens, et tous des Groenlandais, précise-t-il. Ils sont plus grands que les huskys, avec le poil plus épais, surtout en hiver. J'en ai vendu plusieurs à Yanuk, d'une même portée, tout noirs sauf les oreilles et le bout de la queue blanc. Bien sûr que c'était lui.

Il a l'air un peu offensé que je mette sa parole en doute. Je m'efforce de me montrer charmante pour l'amadouer.

Pas un exercice que tu pratiques souvent... Tu n'es pas douée !

Je laisse Ivalu me vanter ses chiens un moment avant de le ramener sur le sujet qui m'intéresse :

— Même si tu ne lui as pas parlé, tu as peut-être une idée de ce que Yanuk faisait là ? Il chassait ? Tu as vu dans quelle direction il allait ?

Ivalu se gratte la bedaine d'un air hésitant. Je lui souris tellement pour l'encourager que les muscles de mes joues me font mal.

— Il avait dételé son traîneau et il discutait, lâche-t-il finalement. C'est pour ça que je suis pas allé jusqu'à lui. J'ai pensé qu'il parlait d'un truc de chaman avec l'autre, et qu'il valait mieux pas les interrompre. Et puis j'avais plus beaucoup d'heures de jour devant moi pour revenir à Kuummiut ! Même avec une bonne ligne de douze comme les miens, il faut...

Je ne peux pas m'empêcher de l'interrompre, trop impatiente d'en savoir plus.

— Il parlait à un autre chaman ? Qui ? Tu l'as reconnu ?

— Non, reconnaît Ivalu. Je l'ai pas bien vu. Il avait pas dételé, lui, comme s'il était impatient de repartir.

Je le presse de questions autant que la courtoisie le permet, en vain. Il s'est dit que l'autre homme devait être un chaman, mais rien ne l'indiquait. Il l'a pensé, voilà tout. L'inconnu portait des vêtements traditionnels, et il était moins grand que Yanuk – ce qui correspond à la quasi-totalité des Inuits que je connais.

— Ce n'était pas Sunilik, tout simplement ? Elle aurait conduit un autre traîneau ?

Ivalu me regarde comme si j'avais proféré une énormité.

— Je sais reconnaître un homme d'une femme ! Non, ce n'était pas Sunilik, à moins qu'elle se soit laissée pousser la barbe !

Quelques témoins s'esclaffent autour de nous. Je ronge mon frein en attendant que les rires s'éteignent et qu'Ivalu veuille bien me redonner son attention.

— Je te demande ton avis, parce que je vois bien que tu es un homme observateur et plein de bon sens. As-tu remarqué quelque chose d'autre, ce jour-là, qui pourrait m'aider à comprendre ce que faisait Yanuk ?

Ivalu hésite, visiblement flatté, mais aussi impatient d'aller goûter le café des grands jours, que prépare la femme d'Elli ; je l'aperçois au bout de

la table, en train d'ajouter dans les tasses une généreuse dose de whisky et de crème fouettée.

— Ça m'a étonné de le voir sans sa femme, reconnaît-il finalement, mais je n'ai pas fait plus attention que ça...

Son regard s'anime soudain. Il ajoute triomphalement, fier de s'être rappelé un autre détail :

— L'autre homme, le petit barbu... Ses chiens étaient attelés en éventail. Six ou sept, pas plus, mais de belles bêtes.

Un froid subit m'étrangle. Il y a quelques semaines, un inconnu menant un attelage similaire épiait le *Polaris*, un navire dont le trajet n'était connu que par quelques rares personnes, dont Yanuk. Ce serait tellement tentant de conclure qu'il s'agit du même homme...

Mais je me force à ne pas tirer de conclusions hâtives. D'après Miki et tous ceux que j'ai consultés, l'attelage en éventail n'est pas courant, car il ne peut se pratiquer que sur un large terrain dégagé, pas sur une piste étroite, comme elles le sont le plus souvent. Cependant, c'est la formation qu'adoptent encore souvent les chasseurs sur l'inlandsis. Chaque chien peut courir à son rythme, et, s'il tombe dans une crevasse, les autres chiens et le traîneau ne le suivront pas dans ce piège. En fait, d'après ce qu'on m'a expliqué, un attelage peut être disposé en tandem un jour et en éventail le suivant, en fonction du terrain à parcourir. Impossible donc d'utiliser ce détail pour identifier l'homme qui se trouvait sur le cap du Morse le jour du naufrage.

J'ai du mal à garder le sourire plaqué sur mon visage pendant qu'Ivalu me serine les avantages de l'attelage en ligne et ceux de l'attelage en éventail. Je retiens cependant que, selon lui, l'inconnu ne devait pas venir de loin. La largeur de la piste côtière ne lui aurait pas permis de passer avec des chiens disposés de cette manière.

Quelqu'un de Kitak, alors...

Peut-être Yanuk et Sunilik sont-ils restés jusqu'à la fin du mois de janvier avec la famille qui avait fait appel à eux pour le nouveau-né. Sunilik était malade, ce qui expliquerait son absence le jour où Ivalu a aperçu Yanuk. Tout ce raisonnement paraît parfaitement plausible dans ma tête, à un détail près : Aataq a appelé ses contacts à Kitak plusieurs fois, et personne n'a mentionné cela. Au contraire, ils lui ont assuré que Yanuk et

Sunilik avaient quitté le village début janvier en annonçant leur intention de se rendre à Kuummiut.

Ici. Où ils ne sont jamais arrivés.

— C’était bien près de Kitak, tu en es sûr ?

Cette fois, Ivalu se vexe. Il croise les bras sur son ventre rebondi.

— Je prends toujours cette piste pour tester un nouveau chien ! Je sais bien où elle va ! Je remonte plein nord et je fais demi-tour juste avant Kitak, à la bifurcation du chemin qui va aux ruines d’Anori. C’est mon repère pour calculer la distance.

Je ne l’écoute plus. Les mots, les bruits, les odeurs du *kaffeemik* s’effacent à l’arrière-plan, alors que je revois le morceau de châle décoloré, le cairn effondré et le torrent infranchissable qui barrait la vallée d’Anori. Je ressens de nouveau le froid mordant et la colère latente des Esprits de ce lieu.

Cette fois, c’est sûr : je dois y retourner.



Lorsque je rentre à Ungataa et que je rapporte à Aataq ces nouveaux indices, il se montre farouchement opposé à l’idée que je retourne seule dans la vallée d’Anori.

— Tu plaisantes ? Tu crois que j’ai besoin d’un chauffeur pour m’ouvrir la portière peut-être ? ou pour trouver ma route, comme si je n’avais pas grandi ici ?

Aataq se renfrogne. Il fait claquer son bol en le reposant sèchement sur la table, signe de son mécontentement.

— Quelqu’un qui a grandi ici devrait toujours se montrer prudent. Tu as déjà oublié ce qui est arrivé à Yanuk et Sunilik ?

— On ne sait pas ce qui leur est arrivé, justement ! Et puis c’est très différent ! On est au printemps, pas au milieu de janvier. Sans compter que j’ai un téléphone en cas de problème.

Il repose ses deux mains à plat sur la table et me montre les tatouages délavés qui remontent, je le sais, jusqu’au milieu de ses avant-bras. La première ligne, le *kakileq*, a été faite le jour où il a tué son premier phoque.

L'une des suivantes commémore la noyade de son frère, une autre une blessure reçue lors d'une chasse... Son silence est éloquent. Je soupire.

— Tout le monde a du travail au village ! Personne n'a le temps de m'accompagner.

— C'est pour ça que tu attendras dimanche, conclut-il.

— Tu exagères... Avec le pick-up de ma mère, je peux faire l'aller et retour en quelques heures.

— Ce ne sont pas les chemins qui m'inquiètent, mais les Esprits des ruines, et aussi ce que tu risques d'y trouver.

J'essaie encore, de ma voix la plus persuasive :

— Même si Miki ou un autre accepte de m'accompagner jusque là-bas dimanche en sacrifiant son jour de congé, cela ne changera rien à ce que je pourrai découvrir. Si les Esprits sont en colère, il ne pourra pas m'aider à les apaiser. C'est moi, la chamane, tu te rappelles ?

Aataq agite un long index maigre sous mon nez d'un air sévère.

— Ne fais pas la maligne avec moi, *niviarsiaq* !

« *Fillette* » ?

Je pourrais lui rappeler mon âge, mais inutile de discuter. Je connais le pli buté de sa mâchoire et je sais qu'il n'en démordra pas. Il me tend son bol vide pour que je le remplisse de café et conclut la discussion :

— De toute façon, Naasia a besoin de ton aide. Le village veut organiser une fête pour mon anniversaire vendredi.

C'est vrai. Ma mère m'en avait parlé.

Je croise les bras sur ma poitrine, exactement le même geste tête qu'Aataq, et je lui lance :

— Je croyais que tu ne voulais pas fêter ton anniversaire ? Est-ce que tu es enfin décidé à nous révéler ton âge ?

Mon grand-père était déjà âgé quand son unique fille – Sakarie, ma mère – est née. Il prétend avoir perdu tous ses papiers et entretient le mystère sur son année de naissance. Parfois, il raconte, comme s'il l'avait vécue, l'installation des Américains sur Ikateq, ce qui lui donnerait plus de cent ans... Il élude la question une fois de plus, riant de bon cœur parce qu'il sait qu'il a gagné et que je finirai par faire ce qu'il a décidé.

— Je suis assez vieux pour accepter qu'on organise un *kaffeemik* en mon honneur, et encore assez lucide pour voir que c'est juste un prétexte pour faire la fête.

Il n'a pas tort...

Je le laisse avoir le dernier mot et je pars me promener sur le port pour passer un coup de téléphone discret. Depuis le début de l'affaire du *Polaris*, Sven et Lénora se sont montrés de précieux alliés. Il me vient à l'idée qu'ils apprécieraient peut-être d'être invités à la fête d'anniversaire d'Aataq. Il n'y aura ni cadeaux ni champagne, mais sans aucun doute des chants et des contes traditionnels que les collègues de mon grand-père pourraient apprécier.

J'entends à sa voix que Sven est content que j'aie pensé à lui. Malheureusement, il a déjà des projets avec sa femme pour ce week-end. Lénora, en revanche, accepte avec empressement.

OceanofPDF.com

UNE FÊTE DE VIE

L'anniversaire d'Aataq est arrivé, quel que soit son âge. J'ai mis mes maigres talents culinaires au service de Naasia, de ma mère, et des autres voisines qui se chargent de la préparation d'un véritable festin pour tout le village.

Le temps est chaud et ensoleillé, ainsi qu'il l'est de plus en plus souvent dès le début de mai, comme si l'été prenait un mois d'avance. La lande autour d'Ungataa est couverte de fleurs. Les enfants ont sorti les kayaks et se battent à coups de pagaies pour se renverser. Le ciel est strié par le passage des sternes, des mouettes, des cormorans.

Lénora est arrivée ce matin. Elle s'émerveille devant ce pépiement continu d'oiseaux et d'enfants décidés à profiter de chaque heure du jour tiède. Nous nous promenons le long du fjord pour observer les phoques annelés qui se prélassent au soleil sur les rochers de l'autre rive. J'hésite à l'interroger sur l'enquête du *Polaris*, mais ma curiosité est bientôt satisfaite car elle aborde d'elle-même le sujet :

— Marks veut déjà mes conclusions, alors que je n'ai pas encore fini d'exploiter les relevés de la nuit du naufrage. Les instruments du *Polaris* ont fonctionné correctement jusqu'au bout, mais ce qu'ils ont enregistré n'a pas beaucoup de sens.

— Comment ça ?

— La dérive transpolaire aurait dû les pousser vers le sud. À la rigueur, je comprendrais qu'ils aient dérivé vers l'est parce qu'on a enregistré de violentes rafales cette nuit-là, mais ils ont obliqué vers le sud-ouest, complètement à contrevent...

Lénora est une spécialiste des courants, mais pas moi. Je risque une hypothèse :

— Le dégel du printemps était en avance, et cela donne une eau plus turbulente, c'est toujours ce que j'ai entendu dire, non ?

Elle acquiesce et me montre la surface du fjord, ridée par les plongeurs des martins-pêcheurs.

— La fonte de la banquise produit de l'eau douce, qui rencontre l'eau salée de l'océan. Ce mélange... Disons que c'est compliqué. Ces eaux n'ont pas la même température ni la même densité. Tu peux ajouter à cela que, sur la côte orientale du Groenland, les vents sont de plus en plus violents, les courants marins de plus en plus rapides. Personne ne peut vraiment avancer une cause certaine, mais...

Je la sens prête à se lancer dans de longues et complexes explications sur son sujet favori, alors je la coupe :

— Pourquoi la tempête du *Polaris* te semble-t-elle si bizarre ?

Elle marque un temps d'arrêt, puis me demande :

— Tu as déjà entendu parler de vagues scélérates ?

Je m'assieds sur un vieux ponton de bois et je réponds en hésitant :

— Une vague unique, gigantesque, sortie de nulle part ? Je croyais que c'était une légende de marins.

— Elles sont bien réelles, et on en a la certitude maintenant que les gros navires sont équipés d'instruments qui calculent la hauteur des vagues. L'année dernière, une plate-forme pétrolière en a pris une de plein fouet, qui mesurait presque vingt-cinq mètres de haut, alors que la moyenne des autres était autour de dix mètres. Elles sont aussi bien plus abruptes, avec une pression beaucoup plus forte. Un témoin m'a décrit un mur d'eau, comme une falaise.

Je contemple les vaguelettes qui clapotent contre la grève en essayant de m'imaginer une vague aussi haute que la colline sur l'autre rive.

— Tu crois que c'est ce qui est arrivé au *Polaris* ?

— En tout cas, je ne vois pas d'autre explication pour sa trajectoire. On dirait que quelque chose l'a heurté, l'éjectant hors de sa route normale. La barre a tenté de corriger, mais ils étaient trop près de la côte, avec les glaces dérivantes.

Je laisse Lénora poursuivre ses explications et envisager d'autres hypothèses, aucune ne la satisfaisant plus que la précédente. J'essaie de me mettre à la place de Kamgii, se faufilant sur le pont du *Polaris* alors que des disputes incompréhensibles éclatent entre les autres marins. Il fait nuit. La

mer est houleuse. A-t-il vu une vague haute comme une montagne se ruer sur le navire ? Même s'il a eu conscience du danger, il n'a sans doute pas eu le temps de crier pour avertir les autres, ni de se mettre à l'abri avant que la masse d'eau déferle et le projette par-dessus bord...

Je contemple la surface paisible du fjord, sans pouvoir oublier la détresse de Kamgii. Si le naufrage s'est déroulé comme Lénora le pense, j'espère de tout mon cœur qu'il n'a pas vu la mort approcher, sous la forme de cette énorme vague noire, et que ses derniers instants n'ont pas été emplis de terreur.

— Ce sera ta conclusion, tu penses ? Une vague scélérate ?

— Dans ce secteur, ce serait une première, répond Lénora avec réticence, mais cela me paraît plus crédible qu'un iceberg assez gros pour déchirer une double coque qui n'aurait été détecté par aucun système embarqué. À moins que Sven finisse par trouver une défaillance technique quelque part !

Nous revenons vers le centre du village, d'où s'élève la musique. Lénora fredonne déjà, tandis que je reste pensive. Les vagues qu'elle a décrites sont rares ; est-ce une coïncidence que l'une d'elles se produise en même temps que cet accès d'hostilité noté par les marins ?

Qui pourrait créer une vague haute comme une montagne et l'envoyer engloutir un navire ?



Des tables de fortune et des chaises pour au moins trente personnes ont été installées devant la maison d'Aataq. La mère de Miki surveille un énorme ragoût de bœuf musqué, un gibier que son mari a rapporté de la chasse. Comme souvent, la conversation générale tourne autour de la pêche, la principale ressource du village depuis toujours.

— Il n'y a plus de flétans, se désole Apulu. C'était la meilleure prise, tu pouvais gagner ta journée avec une seule caisse.

Son ami Timuta est plus pragmatique ; il est convaincu que les pêcheurs trouveront toujours le moyen de s'adapter. Il raconte combien de kilos de morue il a pris dans ses filets la veille, pour aller les vendre à l'usine de

Tasiilaq où les poissons seront nettoyés, vidés, emballés, congelés puis expédiés un peu partout dans le monde. Apulu proteste :

— Pour ça, tu dois aller pêcher plus loin, donc t'acheter ce nouveau bateau, avec le moteur de deux cents chevaux ! Ce que tu gagnes, ça te sert à le rembourser !

Ce débat entre eux n'est pas neuf, mais Lénora écoute avec passion : eau douce, eau salée, vagues et courants, elle est dans son élément. Mon grand-père, ravi, trône au milieu de toute cette agitation. Il s'est définitivement débarrassé de son corset et affirme à qui veut l'entendre que son dos est parfaitement guéri.

Éreq est l'autre héros de la fête. Tout le monde vient lui faire goûter les plats traditionnels d'Ungataa et lui réclamer des récits de voyages en échange. Les plus jeunes gamins semblent fascinés par sa taille, les filles plus âgées par son sourire. Lénora et les pêcheurs écoutent d'un air grave le récit de son hiver à bord du *Borée*, prisonnier de la banquise.

Je me demande s'il est conscient que je l'observe de loin. Il ne fait pas mine de le remarquer, en tout cas. J'ai réussi à l'éviter depuis ce rêve érotique si intense, l'autre matin. Je suis même allée plus loin encore : j'ai déplacé mon lit autant que je le pouvais dans ma chambre, de manière à l'éloigner de la cloison mitoyenne. Naasia, qui m'a aidée à bouger les meubles, doit me prendre pour une folle, car je me retrouve maintenant coincée sous le côté le plus bas du toit mansardé. J'ai prétexté une raison en rapport avec les points cardinaux, les éléments, et elle a secoué la tête d'un air sceptique.

Comme la soirée se prolonge, la lumière du crépuscule souligne la peau cuivrée d'Éreq et l'ombre noire de ses cils sur ses joues. Le mélange confus de désir, de méfiance et de crainte qu'il m'inspire me met les nerfs à fleur de peau. Je refuse de me laisser prendre à son charme. Si je l'observe sans relâche, c'est pour deviner son don et ses origines.

Bien sûr. Tu peux toujours te dire ça...

Ma cousine Naasia se penche sur son épaule pour lui proposer du café. Je remarque pour la millième fois combien elle est belle, avec ce mélange spectaculaire d'Inuit au visage rond, de Danois aux yeux bleus, et sa silhouette tout en courbes voluptueuses.

Je ne lui envie pas son corps : je préfère le mien, mince et musclé, résistant à la fatigue et aux longues trances chamaniques. Tant pis pour ma

poitrine presque aussi plate que celle d'un garçon, ou pour mes yeux noisette.

Je voudrais seulement avoir un peu de sa joie de vivre, de son rire clair et facile. Naasia s'enthousiasme pour un chiot mignon que Miki lui met dans les bras, se met à chanter sur un air de musique à la radio. La voilà maintenant qui emmène Éreq vers le fjord pour regarder l'aurore aux longs filaments bleus, verts, roses, qui ondoie au-dessus du glacier en créant des reflets féeriques sur ses pointes acérées. Elle s'exclame comme si le spectacle était nouveau pour elle.

Vraiment, Naasia, tu n'as pas trouvé de meilleur prétexte ?

Je fais taire ma jalousie. Je connais bien ma cousine, et je sais qu'elle ne peut pas s'empêcher de battre des cils devant les nouveaux venus. Elle essaie son charme sur eux, avant de retourner vers Erling, son petit ami de toujours. Je me demande s'il a eu avec elle la conversation à cœur ouvert que je lui ai conseillée. Il est en train de fumer avec quelques pêcheurs, et je surprends un regard qu'il jette dans la direction de Naasia, plus résigné qu'anxieux.

Je devrais me montrer aussi fataliste que lui. Éreq a bien raison de préférer la compagnie de ma cousine à la mienne. Depuis quand ne me suis-je pas arrêtée pour caresser un chien ou admirer un paysage ? Si longtemps que je ne m'en souviens pas. Je n'ai que vingt ans et je me sens cynique comme un vieillard qui mépriserait des jeux d'enfants.

Je contemple à mon tour le spectacle. Éreq se tourne vers moi. L'écharpe de lumière verte lui donne un air surnaturel. J'entends encore sa voix à mon oreille, dans ce rêve si voluptueux...

Tu continues à croire que c'était seulement un rêve ?

Je ne connais toujours pas la nature de ses pouvoirs. Une énigme de plus que j'échoue à résoudre. Mais, ce soir, doutes, craintes et soupçons s'effacent sous la force d'un désir tiède qui m'envahit. Mes jambes font un pas vers lui, comme aimantées.

— Venez vite, appelle une voix. Aataq va raconter une histoire !

Les cris d'enfants me ramènent brutalement à la réalité. Éreq lève un sourcil amusé dans ma direction.

« Plus tard », semble-t-il suggérer.



Le fauteuil préféré de mon grand-père a été descendu jusque dans la rue. Il prétend qu'il a froid. Éreq rapproche le brasero de fortune, improvisé dans un vieux baril. Je savoure d'avance sa surprise : je suis sûre que mon grand-père va encourager l'Esprit du feu à se manifester aux moments clés de son histoire. C'est auprès d'Aataq que j'ai appris ce petit truc autrefois.

Il entame le conte de Qooqa contre les géants de brouillard, un récit de bataille et de stratagèmes que les enfants adorent. Je vais aider ma mère à débarrasser et à préparer des litres de café chaud. Quand je reviens, le public réclame une autre histoire. Mon grand-père secoue la tête.

— Je n'ai plus de voix. Demandez à Éreq.

Je me sens un peu vexée. D'habitude, c'est à moi qu'il fait appel pour prendre la suite. Mais je reconnais que je suis curieuse de découvrir les talents de conteur d'Éreq. Choisira-t-il une histoire que je ne connais pas, russe peut-être ? Utilisera-t-il son don, quel qu'il soit, pour pimenter son récit ?

Sans se faire prier, il interpelle les enfants :

— J'ai une bonne histoire pour vous si vous m'aidez à me souvenir. Que savez-vous de Nanuuq ?

Sept ou huit voix s'élèvent aussitôt. Tous les enfants du village connaissent Nanuuq, l'Esprit de l'ours polaire. Au lieu de raconter une histoire, Éreq fait semblant de découvrir les leurs et les aide à terminer quand il leur manque un détail important. Il semble beaucoup s'amuser.

— Alors, conclut-il, Nanuuq protège-t-il l'ours, ou bien le chasseur ?

Les enfants réfléchissent un moment, puis une des plus âgées explique :

— Les deux. Nanuuq veut bien que le chasseur tue l'ours, mais pas juste pour s'amuser. Il faut qu'il ait vraiment besoin de sa viande, et de sa peau.

— Ou bien qu'il soit en danger si l'ours vient rôder dans son camp, ajoute un garçon. Alors il peut se défendre.

— Il doit tuer un seul ours, précise un autre, et pas une maman qui s'occupe de ses petits. Sinon, Nanuuq se vengera en lui faisant rater toutes ses cibles.

— Vous avez raison. Mais comment Nanuuq peut-il surveiller tous les chasseurs ?

Les enfants échangent des regards dépités. Ils ne savent pas. Éreq se penche en avant et baisse le ton comme pour partager un secret. Les petites têtes se rapprochent aussitôt.

— Nanuuq a des Esprits qui travaillent pour lui. Des Esprits invisibles, qui observent les chasseurs et tous ceux qui viennent déranger les ours, les phoques et les baleines.

— Comme Amarok ? demande Naasia.

Éreq lui sourit avec indulgence, mais les enfants sont contrariés qu'une adulte vienne se mêler de leur histoire. L'un d'eux la corrige, les sourcils froncés :

— Amarok est un Esprit loup, pas un Esprit ours !

— Amarok s'assure que les chasseurs ne posent pas de pièges déloyaux pour les loups. C'est un peu ce que fait aussi Tornaarsuk, qui a des jambes d'homme et des bras d'ours.

Éreq se met à décrire le personnage. Les enfants l'écoutent, bouchée bée, les yeux brillants. Cette variante est inconnue dans la région, mais le nom de l'Esprit Tornaarsuk éveille un faible écho dans ma mémoire. J'en ai rencontré quelques mentions pendant mes cours de théologie à l'université. Au moment de la christianisation du Groenland, il faisait partie de ces créatures qui ont été assimilées à des démons, et associées à la violence et au cannibalisme. Contrairement à celle de Sedna ou de Nanuuq, son histoire s'est perdue au cours des siècles.

Mais pas partout, visiblement, puisque Éreq l'a entendue. Je prends note mentalement de lui demander d'enregistrer plus tard un récit complet, avec ses sources. Je pourrais même l'utiliser dans de futures recherches.

À supposer qu'il veuille bien partager un de ses secrets avec toi...

— Tornaarsuk et les autres Esprits de Nanuuq voyagent entre les mondes, comme les chamans. Ils peuvent prendre la forme des ours, ou même se rendre invisibles. Cela leur permet de suivre les traîneaux des chasseurs ou les bateaux des pêcheurs.

— Alors il pourrait être ici avec nous ? demande une petite voix au timbre peu rassuré.

— Il sait prendre l'apparence d'un homme pour se mêler aux chasseurs sans être repéré. Mais, le plus souvent, il se promène sur la banquise sous la forme d'un ours polaire, le plus gigantesque que vous ayez jamais vu...

Éreq écarte les bras pour donner l'impression d'un ours haut de deux mètres. Il imite même un grognement si convaincant que le chiot de Miki lance un aboiement suraigu. Les enfants éclatent de rire, et Aataq intervient pour les renvoyer à table.

J'en profite pour m'approcher d'Éreq. Je suis curieuse de savoir dans quelle tradition le personnage de Tornaarsuk a été conservé. Naasia, plus rapide que moi, est déjà près de lui, pour remplir sa tasse. Éreq la remercie, avant de se tourner vers moi :

— Tu as apprécié mon histoire, Dess ?

— Beaucoup. J'aimerais la noter un jour, si tu as le temps de me la redire. Nous essayons de garder des traces écrites des plus anciens récits, mais, malheureusement, beaucoup de ce qui se transmet par la tradition orale est déjà perdu.

Éreq m'adresse une grimace comique.

— Pauvre Tornaarsuk... Soit on l'a oublié, soit on parle de lui comme d'un géant cannibale, qui vient dévorer les enfants pas sages.

La dernière petite fille qui a réussi à s'attarder près de lui se met à glousser, avant que sa mère lui prenne la main pour l'emmener se coucher. Éreq m'aide à empiler les assiettes vides tandis que je lui raconte :

— Sur la côte est, nous avons des récits à propos de créatures qui peuvent changer de forme. Les *qivitoq*, des Inuits qui ont été rejetés de la communauté après un crime. Ils vont vivre dans les montagnes, dans des grottes ou des huttes de pierre. À force de ne côtoyer que les animaux, ils finissent par perdre leur comportement humain. Ils grognent au lieu de parler, dévorent leur viande crue, et dans certaines légendes, en effet, rôdent autour du village dont ils ont été bannis, pour se venger. Ils enlèvent des enfants parfois. Je me demande si toutes ces histoires sont apparentées.

— Ton *qivitoq* m'a plutôt l'air d'un croque-mitaine inventé pour faire obéir les enfants..., se moque Éreq.

Nous sommes presque seuls à présent près du brasero, tandis que les villageois terminent de débarrasser. Sans réfléchir, je lui confie tout bas quelque chose dont je parle rarement, même en famille :

— Ce n'est pas qu'une légende. Mon père est *qivitoq*. Il a été banni d'Ungataa quand j'avais deux ans et condamné à vivre en ermite dans les montagnes, sans jamais revenir au village.

Éreq se fige, surpris. Puis ses sourcils se froncent. Je me force à terminer d'un ton plus léger :

— Bien sûr, rien ne dit qu'il y est toujours. Même si c'était le cas, je doute qu'il soit revenu à l'état animal. S'il est vivant, il a dû changer de nom et s'installer très loin du Groenland.

Le visage d'Éreq est impénétrable dans la lueur des braises mourantes, ses yeux deux vastes puits d'obscurité. Je m'attends à ce qu'il m'interroge sur le crime commis par mon père, si terrible que le bannissement à vie a semblé le seul châtiment adapté, mais il me surprend une fois de plus en s'enquérant à voix basse :

— Et ton frère ? Tu penses qu'il est parti vivre en ermite avec lui ?

Que sait-il ? Comment est-il au courant ?

Aataq ou Naasia, probablement. L'intuition d'Éreq me frappe : il a osé mettre des mots, à ma place, sur une crainte dont je n'arrive pas à me défaire. Kilaun a toujours nourri des sentiments ambigus pour notre père. D'un côté, il était fier d'appartenir à sa lignée de puissants chamans, de porter un des noms du légendaire Kilarneq. Mais il savait aussi à quelles extrémités la soif insensée de pouvoir l'avait conduit...

— J'ai pensé... Plusieurs fois, je me suis dit que Kilaun avait pu partir à sa recherche. Juste pour savoir s'il était vivant ou mort. Mais il n'a rien trouvé, sinon il me l'aurait dit.

— La dernière fois que tu l'as vu... c'était quand ?

— Il y a deux ans.

Je ne vois pas son regard apitoyé, mais j'entends son soupir dans l'ombre. La fatigue me rattrape, ou peut-être la lassitude de cette quête sans fin. Je n'ai pas envie de prolonger la discussion et je me contente de dire :

— Kilaun n'est pas mort. Je sentirais sa présence parmi les Esprits, de l'autre côté du voile.

— Tu crois que tu le reconnaîtrais ? demande Éreq d'un ton curieux. Combien d'Esprits peux-tu identifier ?

J'élude la dernière partie de la question : nous autres chamans, nous gardons nos secrets.

— Kilaun est mon petit frère. Son Esprit est très différent de celui du phoque, de l'iceberg ou de n'importe quel *tarneq* qui s'envole vers l'Autre Monde. Bien sûr que je le reconnaîtrais.



Les chamans sont des marcheurs de rêves, qui peuvent explorer les songes en dormant et rencontrer la vérité pendant leur voyage. Chaque fois que je surprends Aataq à faire la sieste dans son fauteuil, il prétend que j'ai interrompu un rêve lucide au cours duquel un Esprit ami lui révélait le secret de la jeunesse éternelle ou l'emplacement d'une mine d'or, qui nous rendrait tous riches...

J'ai appris cette pratique, moi aussi, mais je ne l'apprécie guère. Je n'aime pas perdre le contrôle, même si je sais que mon corps est sagement endormi dans mon lit. Le chaman qui commence à marcher dans son rêve, aux côtés des Esprits, ne sait jamais vraiment où ceux-ci vont le mener. Peut-être que je suis lâche et que j'ai tout simplement peur de ce qu'ils pourraient me montrer...

Mais, cette nuit-là, ils m'emmènent sans que je les appelle.

Je m'endors en pensant à Éreq, ce qui m'arrive trop souvent, hélas.

Dans mon rêve, je suis audacieuse, séductrice. J'arrache son bonnet pour passer ma main dans ses cheveux couleur de neige. Au lieu d'une caresse tiède et sensuelle, cependant, je ne rencontre que des cristaux tranchants. Mes doigts saignent. La chair se déchire jusqu'à l'os.

Je veux crier et me débattre. Éreq me maintient sans difficulté. Quand je veux le supplier, je me trouve face à un inconnu étrangement familier. De longs cheveux noirs encadrent un visage étroit, des yeux noisette croisent les miens, les mêmes que je vois chaque matin dans le miroir...

Mon père. Jeune, comme je l'ai vu sur de vieilles photos, la mine sévère. Sa bouche remue sans que je puisse entendre ses paroles, noyées dans le battement lourd des tambours rituels. Il prend ma main ensanglantée et la porte à sa bouche. J'ai à peine le temps d'apercevoir l'éclat de longs crocs jaunes avant qu'elle se referme.

Je hurle, et le rêve change. Cette fois, je suis plongée jusqu'au cou dans une eau glaciale. Ma main est tranchée au ras des doigts. Les filets rouges de mon sang dessinent d'étranges arabesques dans les flots. Mes vêtements gorgés d'eau m'entraînent vers le fond. Le froid engourdit mes membres. Je ne peux plus lutter. J'ai si peur, mais je ne veux pas mourir...

Un kayak apparaît entre les vagues. J'ouvre la bouche pour appeler à l'aide. L'eau noirâtre et glaciale me submerge. Elle me brûle la gorge et les poumons, comme si elle charriait des milliers de griffes acérées. J'étouffe.

Je sors du rêve en sursaut, haletante, le cœur battant la chamade et le front trempé de sueur. Tout est calme dans ma chambre. Les lueurs de l'aube se glissent entre les rideaux. Comme je répugne à me recoucher sur les draps moites, je m'assieds au bord du lit.

Quel cauchemar terrible... Il n'est pas difficile de savoir ce qui l'a conjuré : j'ai parlé de mon père à Éreq, et ma mémoire a fait le reste. Mes souvenirs sont si flous qu'elle a dû les combiner à des images du conte de Tornaarsuk, de Sedna, ou peut-être des visions des Esprits.

Les terreurs qui envahissent les rêves sont les plus difficiles à interpréter. Où commence le cauchemar, où s'arrête la vision lucide ? Quel monstre avertit d'une menace dans l'avenir, quel autre n'est que le produit de l'imagination, des peurs inavouées ?

Je fais appel à tout mon entraînement de chamane pour capturer les dernières images du rêve. Je les examine avec soin, essayant de faire abstraction de la douleur dans ma main gauche. Je cherche des repères dans ce monde flou, mais je ne distingue que les contours d'une immense silhouette, qui se découpe sur le front noir du glacier. Quelqu'un était là, me regardant me noyer comme la pauvre Sedna ; ennemi, allié, simple témoin de ma mort ?

J'essaie de reculer dans le rêve, jusqu'au moment où mon père me dévore la main. Des frissons courent le long de mon dos moite. Ma main gauche me lance jusqu'à l'épaule. Je n'aperçois plus que des sillons sanglants comme des griffes sur la glace. La vision me met au bord de la nausée, et je la laisse s'effacer avec un soupir de soulagement.

La douleur ne se laisse pas renvoyer aussi vite, malheureusement. Tous mes nerfs sont à la torture, même ceux que j'ai perdus il y a dix-huit ans. « Des douleurs fantômes », disent les médecins.

Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, et j'ai fini par trouver le seul remède efficace : plonger ma main dans l'eau froide du fjord. Pour une mystérieuse raison, elle engourdit la douleur mieux que celle du robinet. Peut-être un service que me rend l'Esprit du fjord.

Il est 3 heures, mais il fait déjà jour à l'approche de l'été arctique. Habillée chaudement, je descends jusqu'au rivage et je m'assieds sur une pierre. Le pull replié jusqu'au coude, je laisse ma main gauche tremper dans l'eau. Elle est glaciale, mais pure, pas comme ce liquide noir et visqueux qui envahissait mes poumons dans mon rêve. J'en tremble encore.

Personne n'est réveillé, à part quelques sternes qui se disputent des lambeaux de poissons morts sur la grève. Sur le fjord flotte une brume épaisse que le soleil levant perce çà et là. Dans une trouée, une silhouette solitaire apparaît. Ses cheveux blancs brillent dans la lumière du petit matin. Éreq descend le sentier venant du glacier à longues enjambées tranquilles.

Il ne semble pas surpris de me trouver assise sur mon rocher, trempant ma main jusqu'au coude dans l'eau froide. Il s'accroupit sur ses talons pour se mettre à ma hauteur. De si près, je peux voir les minuscules gouttes de brume accrochées à ses épais cils noirs, aux boucles de ses cheveux blancs.

— Tu n'arrivais pas à dormir, toi non plus, remarque-t-il à voix basse, comme s'il craignait de réveiller le village enseveli dans la grisaille.

Je reste muette. Je me méfie des mots qui pourraient sortir de ma bouche. Je refuse de lui révéler ma peur, mon désir, mes doutes. Un souvenir du rêve me revient, ma main qui se déchire en caressant ses cheveux...

Que signifie cet avertissement, si c'en est un ?

Je réussis finalement à mettre en cage mes émotions et à lui demander d'une voix qui ne tremble pas trop :

— Pourquoi es-tu venu ?

Éreq se penche en avant, plus près encore. Retirant ma main gauche de l'eau glacée, il la serre entre les siennes pour la réchauffer. Il ne me dissimule plus son pouvoir à présent. Malgré l'engourdissement, je sens se déployer sous sa peau des profondeurs infinies. « *Il est bien plus que ce qu'il paraît* », m'a prévenue mon grand-père.

— Parce que je t'ai vue, répond Éreq.

Il porte ma main amputée à la hauteur de sa bouche et l'embrasse. Lentement, pour que je puisse me dégager si je le veux. Mais je suis incapable de bouger, figée sur place par ses yeux noirs. Mon sang coule au ralenti dans mes veines, comme du miel liquide et tiède. La chaleur de ses lèvres sur ma main s'infiltre dans tout mon corps.

— Tu es heureuse ici, Dess ?

J'ai du mal à m'arracher au brouillard du désir pour répondre à sa question. Bizarrement, je crois que je ne me l'étais jamais posée.

— Je ne sais pas. Mon grand-père, mes cousins, ma mère... je les aime tous, je suis contente de les voir, mais je ne me sens pas vraiment chez moi. Je ne pourrais pas vivre ici pour toujours.

Éreq hoche imperceptiblement la tête. Sa bouche parcourt lentement ma paume, la naissance de mon poignet.

— Tu es comme moi.

Que veut-il dire ?

Il plonge son regard dans le mien, sourit, comme s'il lisait mon trouble à l'intérieur de ma tête.

— J'aime tes yeux, murmure-t-il. Noisette, caramel, biscuit doré au four... Ils me font penser à toutes sortes de choses délicieuses.

Une flèche se plante dans mon cœur. Une douceur poignante, qui me donne envie de pleurer. Ma main tremble contre la bouche d'Éreq. Il l'écarte, se penche encore.

Il va m'embrasser.

Soudain, un cri déchire la brume :

— Laurie ! Laurie ! où es-tu ?

Je reconnais aussitôt la voix affolée de Martin. Je bondis sur mes pieds si brusquement que je manque de glisser de mon rocher. Éreq me retient contre lui.

Des portes et des volets claquent. Nous courons vers la maison bleue, voisine de celle de ma mère. Martin se tient en bas des marches, échevelé, en chaussettes.

— Que se passe-t-il ?

— Laurie a disparu !

À TRAVERS LE CAUCHEMAR

Martin est si affolé qu'il nous faut plusieurs minutes pour obtenir de lui un récit cohérent.

— Laurie s'est réveillée, au milieu de la nuit. Un cauchemar. Elle s'est levée... Je croyais qu'elle viendrait se recoucher... J'ai dû me rendormir. Elle n'est pas à la maison ! Est-ce que vous l'avez vue ?

Ma mère apparaît à la porte de la maison voisine, enveloppée dans son peignoir pelucheux. Elle hausse un sourcil intrigué en me découvrant tout habillée, au petit jour, en compagnie d'Éreq. Très vite, elle prend en main le pauvre Martin, en proie à la panique, et parvient à obtenir plus de renseignements.

Il était un peu moins de 2 heures quand il a senti Laurie se redresser en sursaut. Elle pleurait et tremblait, mais elle lui a assuré que c'était seulement un mauvais rêve, qu'elle allait se faire une boisson chaude. Il l'a entendue ouvrir des placards dans la cuisine, puis il s'est endormi. Quand il s'est réveillé de nouveau, la place de Laurie était froide. Il était 3 heures. Il l'a cherchée dans la maison et tout autour, en vain.

— Elle n'a pas pris la voiture, précise-t-il. J'ai vérifié dans le garage.

— Si elle est à pied, elle n'a pas pu aller loin, lui dis-je pour le rassurer.

— Mais elle n'est pas encore habituée au brouillard du fond du fjord...

Il a raison. Je doute que, dans son Canada natal, Laurie ait rencontré des nuées aussi épaisses qu'ici. Même avec leurs couleurs vives, les maisons émergent à peine des écharpes blanchâtres accumulées au bord de l'eau. Si Laurie a voulu marcher un peu pour s'éclaircir les idées, elle a pu se perdre en cinquante pas à peine.

— Il n'y a pas de danger dans le village, promets-je. Elle n'est pas allée vers le fjord : j'étais au bord de l'eau et je ne l'ai pas vue.

— Elle n’a pas pris non plus le sentier qui mène au glacier, intervient Éreq. Je ne l’ai pas croisée.

Ma mère nous jette un regard suspicieux. Visiblement, elle pense que nous étions ensemble, mais que nous refusons de l’admettre.

Comme si j’avais besoin de sa permission...

D’autres voix s’élèvent, ainsi que quelques aboiements. Les habitants les plus proches sont réveillés. Martin se tord les mains et suggère :

— Si on demandait à Miki ou à Timuta de nous prêter leurs chiens ?

Je repousse l’idée aussi gentiment que je peux.

— Ce sont des chiens de traîneau, pas des chiens de chasse. Ils ne sauraient pas trouver sa trace.

Et, si elle a eu peur de quelque chose, ce sera encore pire d’entendre des chiens se lancer à ses trousses !

Ma mère, sanglée dans son peignoir rose, distribue les ordres avec l’autorité d’un général.

— Dess, Éreq, puisque vous êtes habillés, suivez la route de la crête en voiture. Martin et moi, nous allons fouiller le village et demander aux autres si quelqu’un l’aurait vue passer.

Nous obéissons sans protester. La route caillouteuse, au sud, est une piste pour les traîneaux en hiver, un chemin praticable en tout-terrain l’été. Je récupère les clés du vieux pick-up de ma mère, et nous voilà partis.

La brume stagne dans le fjord, dense, inquiétante, mais, sitôt le premier raidillon franchi, nous sommes au-dessus de la nappe opaque qui couvre la surface de l’eau. Le ciel s’éclaircit, et le paysage se dégage : crêtes abruptes et vallées profondes. Nous sommes bientôt à un carrefour, marqué par le cairn traditionnel. J’explique mon dilemme à Éreq :

— À droite, on rejoint un embarcadère. À gauche, en suivant le torrent, on atteint Kitak.

— Tu connais la route ?

— Je l’ai prise il y a quelques semaines avec Miki et ses chiens.

Éreq complète d’un ton pensif :

— Pour chercher les chamans qui ont disparu.

Je ne suis pas étonnée qu’il soit au courant. Aataq lui a sans doute parlé de nos inquiétudes.

— Ton grand-père dit qu’à Isortoq des gens ont fait des cauchemars si terrifiants qu’ils en ont parlé au chaman...

— C'est vrai. J'ai aussi vu le cas chez une vieille femme de Kuummiut, il y a quelques semaines.

Et maintenant, Laurie...

Je refuse de mentionner mon propre cauchemar, celui qui m'a tiré du lit à 3 heures. Éreq me demanderait de le lui raconter, et je ne suis pas sûre d'en avoir envie. Une part de moi se rebelle contre la coïncidence qui l'a fait réapparaître ici. Même l'attirance qui me pousse vers lui n'est pas suffisante pour me faire oublier qu'il n'a jamais répondu à ma question. Que vient-il faire à Ungataa ? Est-ce son arrivée qui tourmente les Esprits ?

Je remise soigneusement mes doutes et m'engage sur la route de Kitak. Dans le petit jour grisâtre, des nappes d'ombre subsistent dans les fossés et les ravins. De la glace, des sillons creusés par le dégel, des éboulis traversent le chemin. Celui-ci dégringole de l'autre côté de la crête pour rejoindre le torrent, et les pneus usés du vieux pick-up chassent à chaque virage.

Éreq, les yeux fouillant le bas-côté, ne fait aucun commentaire sur ma manière de conduire. Peut-être sent-il, comme moi, les doigts glacés de la terreur ramper sur son échine. Laurie a disparu depuis plus de deux heures... Quelle distance a-t-elle pu parcourir ? À quoi la panique a-t-elle pu la pousser ?

— Là ! s'exclame-t-il soudain.

Je donne un coup de frein. Le pick-up s'arrête en dérapant au travers de la route. Éreq saute à terre. Un ruisseau a raviné le chemin et creusé une sorte de fossé irrégulier à travers les pierres et les buissons, en contrebas.

Laurie est là. Recroquevillée sur elle-même en position fœtale, tremblant de froid, les lèvres bleues et les yeux fous. Ses bras nus sont couverts de griffures dues aux épines. Sa cheville droite est enflée. Je fais signe à Éreq de rester en arrière.

— Laisse-moi lui parler. Elle me connaît mieux.

Mais, dès que j'approche, elle se met à gémir de terreur. Je m'immobilise, décontenancée.

On dirait qu'elle a peur de moi ; pourquoi ?

Derrière moi, Éreq murmure :

— Tu crois qu'elle a pris quelque chose pendant la fête ? De l'alcool, une drogue ?

— Je ne vois pas quoi, réponds-je de même, réfléchissant tout haut. Il y avait de la bière, quelques bouteilles de liqueur, mais rien qui puisse lui donner des hallucinations ou déclencher une crise de panique. À moins qu'elle prenne un traitement, des médicaments qui seraient contre-indiqués avec l'alcool... Martin nous l'aurait dit, non ?

Finalement, Éreq s'approche de Laurie. Étonnamment, elle semble moins effrayée par ce colosse qu'elle connaît à peine que par moi. Il la prend dans ses bras comme une petite fille et l'allonge sur l'étroite banquette arrière de la voiture. Je l'entends lui parler d'une voix apaisante pendant que j'exécute une dizaine de manœuvres pour faire demi-tour dans le chemin étroit.

Quand nous arrivons au village, Laurie dort profondément. Martin est partagé entre l'incompréhension et le soulagement. Éreq, d'une voix autoritaire que je ne lui connaissais pas, déclare :

— Laissez-la dormir autant qu'elle veut. Quand elle aura récupéré, elle nous dira ce qui s'est passé.



Laurie n'émerge de son sommeil que six heures plus tard, incapable de raconter ce qui lui est arrivé. Après le soulagement de la retrouver saine et sauve, Martin redouble d'inquiétude. Il se demande quel accès de folie a poussé sa femme à fuir à l'aveuglette, au milieu de la nuit, et si cela pourrait se reproduire. Nous comprenons à demi-mot qu'ils essaient, depuis plusieurs mois, d'avoir un enfant, et que plusieurs déceptions successives ont miné le moral de Laurie.

J'essaie de calmer la jeune femme, mais elle s'agite toujours dès que j'approche et refuse également les tisanes que lui propose ma mère. Finalement, Aataq se rend en boitillant à son chevet, pose sa main parcheminée sur son front, et réussit à l'endormir.

Dans la journée du lendemain, Laurie sort enfin du sommeil dans lequel Aataq l'a plongée. Martin vient me chercher, car sa femme tient à me remercier.

— Ce n'est pas nécessaire, lui dis-je aussitôt. Je n'ai rien fait de spécial et je suis contente que tu sois remise.

Laurie s'assied dans son lit, le dos contre les coussins. Qalereq, la mère de Miki, qui est infirmière, s'est chargée de lui bander la cheville. Son visage reposé a retrouvé son aspect habituel, mais Martin rôde autour d'elle, la mine inquiète. Je parierais qu'il a passé la nuit à veiller sur le sommeil de sa femme.

— Je voulais aussi te parler du rêve, ajoute-t-elle. Ce n'était pas un cauchemar ordinaire.

Je m'en doutais. Laurie rassemble ses idées. Quand on n'a pas reçu l'éducation d'un chaman, il est très difficile de se souvenir de ses rêves, de retrouver une cohérence dans les images.

— Il y avait un homme... Une personne, en tout cas. Au début, j'ai cru que c'était une femme, mais la voix était plutôt celle d'un homme. Une voix rauque, tu sais, comme quelqu'un qui fume trop, ou bien qui ne parle pas beaucoup...

— Que disait cette voix ?

— Il m'appelait.

— Par ton nom ? Il le connaissait ?

Laurie ramène ses genoux contre sa poitrine dans une position de défense. Je l'imagine faire le même mouvement face à cette voix inconnue qui l'agresse en pleine nuit. Un écho de sa peur passe sur son visage, puis elle secoue lentement la tête.

— Non, il n'a pas dit mon nom. Mais je savais qu'il me parlait, à moi, l'étrangère... Il répétait que je n'étais pas d'ici, que je n'avais rien à faire dans cette maison, dans ce village... Que je devais partir...

À l'air choqué de Martin, je devine qu'elle ne lui a pas encore raconté cet épisode. Il lui attrape la main et promet farouchement :

— Bien sûr que tu es chez toi. Dans notre maison, notre foyer. Personne à Ungataa ne te considère comme une étrangère.

Son assurance serait plus solide s'il ne me lançait pas ce regard furtif, comme pour vérifier si je suis d'accord avec lui. Je hoche gravement la tête. Certes, il y a eu quelques déceptions quand Martin est revenu vivre dans la maison de ses grands-parents avec une épouse canadienne, surtout de la part de mères de jeunes filles célibataires, qui le considéraient comme un bon parti.

La mienne, par exemple.

D'autres se sont amusés de voir une grande blonde porter un costume inuit, mais je n'ai jamais perçu de réelles hostilités. Les habitants d'Ungataa sont plutôt satisfaits de voir le village continuer à vivre et à recevoir du sang neuf.

— Ce n'était pas la voix de quelqu'un que tu connais, n'est-ce pas ?

Laurie secoue la tête. Sa propre voix, peut-être : la manifestation d'une crainte enfouie ?

— Il était... insistant. Agressif. Et il y avait des bruits menaçants, des cris, des grognements d'animaux, ou peut-être une avalanche de pierres. Je voulais me boucher les oreilles, mais j'entendais quand même.

— C'est pour ça que tu as quitté la maison ? Pour ne plus entendre les bruits ?

Elle me regarde d'un air égaré.

— Je ne sais pas. Je ne me souviens plus de rien jusqu'au moment où Éreq m'a trouvée au bord du chemin.

Je lui pose quelques questions. Elle fait preuve de bonne volonté, mais se révèle incapable de m'en dire plus.

Comment l'aider à préciser ses souvenirs ?

— Au début, tu as dit « une personne ». Tu hésitais entre homme et femme. Tu peux me dire pourquoi ? Qu'est-ce qui te faisait penser à une femme ?

Pour la première fois, elle semble réticente. Elle s'accroche à la main de Martin, qui l'encourage.

— Dis-lui tout, ma puce. Dess est une chamane, elle saura quoi faire pour te débarrasser de ce cauchemar et elle ne le répétera à personne.

— Il a raison. Comme les médecins, je suis tenue par le secret professionnel.

Laurie m'adresse un sourire un peu contrit et murmure :

— Au début, cette personne qui me parlait... j'ai cru que c'était ta mère. Je suis si surprise que je m'exclame malgré moi :

— Ma mère ?

Laurie rougit et ajoute d'un ton précipité :

— Je me suis trompée, bien sûr. Je sais bien que ta mère ne se comporterait jamais ainsi. Elle s'est toujours montrée si gentille comme voisine. Vraiment, je ne la soupçonne de rien.

— Je ne comprends pas... Pourquoi ma mère, dans ce cas ? Tu veux dire que tu as vu une femme inuite ? Une femme de son âge ?

— Je n'ai pas bien vu son visage. Des joues rondes, comme ta mère. Le reste était dans l'ombre, parce qu'il ou elle avait une capuche avec une bordure de fourrure. Du renard, peut-être. Et sur la poitrine des vagues en perles bleues et blanches, le motif que ta mère brode toujours. C'est surtout pour cela que j'ai pensé à elle, mais je dois me tromper, parce que c'était bien une voix d'homme.

Martin lui tapote la main et se tourne vers moi.

— S'il te plaît, n'en parle pas à Sakarie. Laurie passe tellement de temps à admirer son travail avec les broderies et les perles que c'est normal qu'elle le revoie en rêve, non ? Nous ne voulons pas faire de la peine à ta mère.

J'acquiesce mécaniquement. Laurie insiste pour se lever et servir le café. Je reste avec eux encore un moment, pour bien leur montrer que je ne suis pas blessée par la confiance de Laurie. Mais, pendant tout ce temps, ses paroles tournent dans ma tête, et j'imagine la scène.

Un homme qui ressemblait à ma mère, vêtu d'une tunique brodée de son motif distinctif, en perles bleues et blanches. Un homme agressif, hostile aux étrangers. Martin et Laurie ne vivent à Ungataa que depuis deux ans, ils n'ont jamais vu mon frère Kilaun ; sinon, ils sauraient tout de suite que ce portrait lui correspond parfaitement.

À un détail près : pour s'introduire dans les rêves, il faut être un chaman. Et Kilaun n'en est pas un.

Ou bien...

Pour la deuxième fois ce printemps, cette possibilité me traverse l'esprit. Après toutes ces années d'essais infructueux, Kilaun aurait-il finalement rencontré son Esprit tutélaire, suivi une initiation de chaman, appris à voyager dans l'Autre Monde ?

Théoriquement, on peut devenir chaman à tout âge, même si les pouvoirs se manifestent plutôt vers l'adolescence.

C'est donc possible.

D'un autre côté, l'apprentissage est long, difficile, et nécessite l'aide d'un chaman plus expérimenté. J'ai du mal à croire que Kilaun ait pu se former en seulement deux ans, depuis la dernière fois où je l'ai vu. Où aurait-il appris à s'introduire dans les rêves de Laurie pour la manipuler

d'une manière aussi effrayante ? Qui lui aurait enseigné cela ? Certainement pas Aataq, ni aucun des chamans que je connais.

Peu probable, donc.

Agacée par cette nouvelle énigme qui vient s'ajouter à ma liste de questions sans réponses, je retourne chez mon grand-père. Je me demande si la possibilité que Kilaun soit devenu chaman sera aussi surprenante pour lui que pour moi.



Aataq réagit étrangement au récit de Laurie. Il se montre préoccupé, comme moi, par la perspective d'un chaman inconnu, hostile, et assez puissant pour marcher dans les rêves d'un habitant d'Ungataa sans que nous ayons conscience de sa présence.

Il n'a cependant pas l'air étonné d'apprendre que ce chaman ressemble à ma mère et pourrait porter des vêtements qu'elle a brodés... Je lis sur son visage contrit qu'il était au courant, ou du moins qu'il éprouvait des doutes.

— C'est bien Kilaun, conclus-je sèchement, sans pouvoir réprimer la note accusatrice dans ma voix.

Mon frère est en vie, il le savait et il me l'a caché !

Il baisse la tête, les yeux sur le morceau de pain qu'il est en train d'émietter dans son bol de *suassat*.

— Tu savais qu'il était dans la région. Il est venu à Ungataa pendant mon absence, pour voir ma mère. Elle l'aide, n'est-ce pas ? Elle lui fait des vêtements, je suppose qu'elle lui donne aussi de l'argent ! Sans rien me dire...

Aataq souffle sur son bol de soupe pour la refroidir.

— Je n'ai pas vu Kilaun, et Sakarie ne m'a pas informé de ses visites.

— Mais tu étais quand même au courant ! Rien ne se passe à Ungataa sans que tu le saches ! Tu ne me feras pas croire que tu ignorais le passage d'un autre chaman au fond du fjord, sur le territoire de ton Esprit, même sous forme astrale...

D'un air las, il lève la main et fait le signe chamanique traditionnel qui signifie à peu près : « Ce secret vient de l'Autre Monde et je ne peux pas en parler. »

J'aurais dû m'en douter...

Aataq traite avec le plus grand respect son Esprit tutélaire. Tout ce qu'il a accepté de me dire à son sujet, au cours de mon apprentissage, me laisse penser qu'il s'agit d'un membre de la famille, qui a vécu à Ungataa voilà plusieurs générations. Ses pouvoirs sont étroitement liés au village, au glacier tout proche, au fjord où il pêchait.

— Quand un autre chaman entre sur le territoire de ton Esprit, Il le sent, et toi aussi, n'est-ce pas ?

— Il n'aime pas cela, commente sèchement Aataq. Il accepte ta présence, parce que tu es de mon sang et qu'il a participé à ta formation. Mais les autres chamans sont des intrus, qu'ils viennent ici physiquement ou en marchant dans des rêves...

Je n'ai jamais expérimenté cela avec Viniq, qui ne m'a jamais paru particulièrement attachée à aucun lieu. Une nomade, comme moi. Mais j'ai rencontré des Esprits aussi territoriaux que des chasseurs ou des chiens de garde. Ce que dit Aataq ne m'étonne guère.

— Kilaun aussi est de ton sang. Ton Esprit ne l'a pas reconnu ?

— Non, admet mon grand-père avec réticence. Au début, moi non plus. Son aura n'était pas comme la tienne.

Il fait tourner sa cuillère dans son bol et ajoute avec une grimace :

— Je suis trop têtu pour reconnaître que j'ai eu tort. Je ne m'attendais pas à ce que ton frère revienne en tant que chaman. J'aurais parié que ce garçon n'avait pas ce pouvoir en lui...

Dans d'autres circonstances, je pourrais savourer ce moment : pour une fois, Aataq reconnaît qu'il s'est trompé... mais je suis encore trop secouée par la nouvelle.

Mon frère est vivant. Mon frère est chaman, comme il l'a toujours voulu.

Quand Éreq s'assied à mon côté et pose son bras sur le dossier de ma chaise, je m'aperçois de sa présence dans un sursaut.

Depuis quand est-il là ?

— Sakarie a-t-elle confirmé que son fils était venu au village ? demande-t-il calmement. Aurait-il pu rencontrer Laurie, se disputer avec elle ? Avait-il une raison de lui en vouloir ?

Ce sont de bonnes questions, mais, pour l'instant, je ne peux penser qu'à ma rancœur.

— Elle savait qu’il était vivant et elle me laissait m’inquiéter pour lui, sans rien me dire !

— Tu n’es pas mère, Dess, déclare doucement Aataq. Tu ne peux pas comprendre jusqu’où Sakarie irait pour protéger son fils. S’il lui a demandé de garder le secret, ce qui est certainement le cas, elle ne trahirait jamais sa promesse.

L’amertume rend ma voix plus rauque :

— Même pour moi ? Ne suis-je pas sa fille aussi ?

— Elle t’aiderait de la même manière si tu étais dans la même situation. Mais tu es forte, indépendante. Tu n’as pas besoin d’elle.

Je sais qu’il a raison, mais je ne peux pas me défaire d’un sentiment de trahison. J’avais pitié de ma mère, je craignais de lui donner de faux espoirs en lui parlant du *Polaris*, alors que, pendant tout ce temps, elle savait que Kilaun était vivant. Elle me mentait...

La présence d’Éreq rend la scène plus déplaisante encore. Mon grand-père, qui se montre pourtant si secret en ce qui concerne nos affaires de famille ou nos discussions de chamans, répond à ses questions sans hésitation.

— Sakarie n’a jamais admis avoir vu Kilaun. J’ai senti sa présence trois ou quatre fois, pendant la nuit. Il prend toutes les précautions possibles pour ne pas être aperçu. Je ne pense donc pas qu’il ait pu rencontrer Laurie.

— Mais sa mère a pu aborder le sujet, remarque Éreq. Kilaun a forcément vu que la maison voisine était de nouveau occupée. S’il lui a demandé qui étaient les nouveaux habitants, elle aurait pu décrire Martin et Laurie.

Je ne comprends pas pourquoi Aataq accorde à Éreq un tel niveau de confiance. En ce qui me concerne, je me pose toujours autant de questions sur lui : son implication dans le naufrage du *Polaris*, son arrivée à Ungataa... Je le crois innocent du cauchemar de Laurie, mais comment a-t-il pu la voir gisant au fond de ce ravin, en contrebas, dans la brume ?

Mon corps est intensément conscient du sien, de ses longues jambes, étendues sous la table, près des miennes, du bruit de sa gorge quand il avale son café. Mais le désir n’endort pas tout à fait ma méfiance. Au contraire.

Je me force à diriger mon attention vers notre enquête. Kilaun semble jouer un rôle dans les phénomènes mystérieux que nous avons repérés. Mon grand-père en sait peut-être davantage qu’il veut bien l’avouer.

— Le Kilaun que j’ai connu n’était pas capable de marcher dans les rêves. Est-ce toi qui as finalement achevé sa formation, Aataq ?

Cette fois, mon grand-père paraît presque peiné par le reproche. Il repose sa cuillère dans son bol.

— Non. Je te l’aurais dit, Dess. De toute façon, j’étais persuadé que Kilaun n’avait pas les facultés nécessaires, à peine un sens du surnaturel un peu plus développé que la normale.

— Et pourtant, si c’est bien lui que Laurie a reconnu, il est maintenant capable d’entrer dans ses rêves et de l’influencer, au point qu’elle s’enfuit de chez elle en pleine nuit !

Aataq se frotte le front d’un air las.

— Je ne comprends pas non plus. Si l’on met à part l’ignominie de l’action et qu’on mesure seulement la quantité de pouvoir nécessaire pour briser la barrière de la conscience... c’est ahurissant. Il lui a aussi fallu une grande précision, puisque Laurie, l’étrangère, était visiblement sa cible. Il a réussi à trouver son Esprit dans son rêve, à le dominer, à l’appeler vers lui... Très peu de chamans en seraient capables.

Je ne peux m’empêcher de jeter un regard en coin en direction d’Éreq. Quand il s’est introduit dans mon sommeil, la semaine dernière, sa présence était si palpable, si intense, que j’ai vécu le rêve érotique le plus vif de toute ma vie... Je dois rougir en y repensant, car je vois le coin de sa bouche se relever comme s’il lisait dans mes pensées.

— J’en serais capable, annonce-t-il tranquillement. Mais ce n’était pas moi.

Aataq ne met pas sa parole en doute. Éreq se tourne vers moi, les sourcils levés.

— Tu me crois ?

Il n’a l’air ni inquiet ni coupable. Cependant, je choisis soigneusement mes mots :

— Je ne pense pas que tu sois responsable de cet incident-là. Je ne vois pas pourquoi tu t’en prendrais à Laurie, pourquoi tu lui reprocherais d’être une intruse à Ungataa, alors que tu n’es pas d’ici non plus.

— Merci pour ta confiance, répond Éreq avec un clin d’œil complice prouvant qu’il a perçu mes réserves.

Il repose son coude sur la table, le menton dans son poing. L’image même de l’innocence alors qu’il vient d’avouer qu’il possédait le pouvoir

de manipuler un être humain dans son sommeil. Loin de l'être inoffensif qu'il veut paraître.

— Si j'employais tout mon pouvoir, reprend mon grand-père, songeur, j'y parviendrais, mais uniquement parce que je suis sur un territoire familial. Toi aussi, Dess, peut-être, parce que ton Esprit tutélaire est très puissant. Ou bien nous deux ensemble, en combinant nos efforts. Mais je ne vois personne d'autre.

Un instant, le regard d'Aataq croise le mien, puis il se détourne.

Il pense à quelqu'un... mais il ne veut pas le dire. Qui ?

Soudain, je me sens vaciller, comme si mon existence tout entière se trouvait en équilibre instable, suspendue aux mots qui vont sortir de ma bouche. Je me raidis sur ma chaise. Je sens la chaleur du bras d'Éreq, posé sur le dossier, contre mon dos, et j'y puise un peu de force pour insister :

— Personne, vraiment, Aataq ?

Les yeux troublés de mon grand-père, dans leurs sillons de rides, reviennent affronter les miens. Il pense à la même personne que moi. Un chaman doué, ambitieux, qui ne s'embarrassait pas de scrupules pour accroître son pouvoir. Un manipulateur qui a réussi à tromper toute une famille, tout un village, pendant des années.

Je me refuse à prononcer son nom. La blessure est trop intime pour être mise à nu devant Éreq. Mais mon grand-père le lit dans mon regard.

— Non, dit-il. Norsaq est mort.

Je n'ai pas entendu ce prénom depuis si longtemps qu'il me faut un moment pour comprendre qu'il s'agit bien de mon père. Toutes ces précautions n'empêchent pas Éreq de deviner que nous abordons là un sujet sensible.

— Ce Norsaq..., intervient-il, a peut-être formé Kilaun avant de mourir. Il était puissant ? Il aurait pu lui enseigner comment procéder ? Peut-être même l'aider à obtenir davantage de pouvoir ?

Il regarde successivement Aataq, puis moi. Je hausse les épaules en signe d'ignorance. Mon grand-père répond avec réticence :

— Il gardait très bien ses secrets de chaman. Mais personne n'a entendu parler de lui depuis dix-huit ans. Il est mort. Aucun *qivitoq* ne survit aussi longtemps en exil.

Le bras d'Éreq, dans mon dos, se crispe un bref instant. Il a fait le rapprochement. Je m'attends à ce qu'il interroge mon grand-père sur

Norsaq, l'homme qui a épousé sa fille avant d'être banni du village.

Que lui répondrait Aataq ?

Mais Éreq change de sujet, comme s'il sentait les limites de ce que mon grand-père est prêt à lui révéler.

— Et ces chamans qui ont disparu ? Ils pourraient être complices ?

Je réfléchis à cette hypothèse, mais je n'arrive pas à y croire.

— Ils ne menaceraient personne. Sunilik est une femme bienveillante, avec un pouvoir de chaman limité.

— Mais Yanuk est très puissant, nuance Aataq. Il fait partie des Kunitoornaaq, la famille du père de Dess. Il entre et sort du monde des Esprits comme il veut. Il a été formé par Norsaq autrefois, avant qu'il soit *qivitoq*.

— Il pourrait être amené à aider Kilaun ? demande Éreq. En tant que cousin ou ami de son père... Peut-être seulement pour sauvegarder des secrets de famille afin qu'ils ne soient pas perdus ?

J'écarte les mains en signe d'ignorance.

— Je ne le connais pas très bien. Mais, si Kilaun lui a demandé son aide, il aurait pu vouloir racheter l'image des Kunitoornaaq ou compenser les torts de notre père...

Aataq semble vieilli de dix ans, tassé dans sa chaise. Il soupire d'un air malheureux, la tête branlante.

— C'était à moi de réparer la faute pour avoir été aveugle trop longtemps. Mais ce grand benêt de Yanuk pourrait bien faire une chose pareille, en effet.

Éreq se lève et va à la fenêtre. Sous un appentis de tôle est garé un énorme tout-terrain noir, capable de tracter une remorque. On trouve ce genre de véhicule dans tous les villages reculés, pour permettre de transporter un blessé, en cas d'urgence, vers la clinique ou l'héliport le plus proche. Celui-ci n'a presque jamais été utilisé, car son gabarit le rend peu pratique sur la piste étroite qui dessert Ungataa.

Éreq le considère d'un air songeur et déclare :

— Il devient encore plus important de retrouver Yanuk. Et je parie qu'un engin pareil serait capable de passer le torrent qui a arrêté Dess et Miki la dernière fois...

Aataq a dû lui raconter mon expédition avortée avec Miki. Repoussant ma contrariété, je considère le gros véhicule et je compare mentalement la

hauteur de l'axe des roues avec la profondeur de la rivière au fond de la vallée d'Anori. Éreq n'a pas tort : le débit produit par les glaciers est moins important ces derniers jours, avec ce temps sec et froid.

— Je peux essayer.

Que Yanuk et Sunilik aient quelque chose à voir, ou pas, avec l'apparition de Kilaun dans le cauchemar de Laurie, je dois poursuivre mes recherches pour les retrouver, de toute façon. Or c'est dans la vallée d'Anori que leurs traces m'ont menée.

— Nous devrions partir à l'aube, déclare Éreq, au moment où la rivière sera la plus basse.

Je l'examine, ma méfiance revenue en force.

Depuis quand cette enquête est-elle devenue la sienne ? Pourquoi s'y intéresse-t-il ?

— Tu n'as pas un travail, sur Ikateq ?

Éreq m'adresse un grand sourire nonchalant.

— J'ai eu ma paie du mois vendredi. Je peux prendre quelques jours de vacances avant de retrouver un autre boulot.

Je ne veux pas mêler un étranger à nos affaires de famille. D'un regard, je quémade l'aide de mon grand-père, mais il avale goulûment sa soupe, l'air satisfait.

— Il te faudra de l'aide, Dess. Si l'eau est plus haute que prévu, et que vous devez laisser la voiture sur la rive, je parie qu'Éreq pourrait te porter sur ses épaules pour traverser. Même s'il devait nager !

Voilà les deux hommes qui se mettent à ricaner dans mon dos, comme deux gamins qui partagent un secret juteux. C'est agaçant, mais je dois admettre qu'Aataq a raison. Si je dois affronter une rivière en crue, un colosse comme Éreq pourrait se révéler utile.



Je quitte les deux hommes alors qu'ils se mettent à examiner la carte de la vallée d'Anori. Je croise ma cousine Naasia qui leur apporte un dessert, toute guillerette et joliment maquillée.

Souris, Dess ! Si elle veut faire du charme à Éreq, ce n'est pas ton problème !

Comme j'arrive près de la maison de ma mère, je lève les yeux vers la fenêtre de Kilaun, à l'étage. Un œil critique remarque aussitôt que le bardage mériterait une couche de peinture fraîche. L'un des carreaux est cassé, réparé avec une planche.

Personne à Ungataa ne s'enfoncera jamais dans la misère parce que la solidarité n'est pas un vain mot, ici, loin de tout. Ma mère n'a pas beaucoup de ressources, à part les vêtements qu'elle tanne, coupe et brode pour une boutique de Tasiilaq. Je lui envoie un chèque chaque fois que mes revenus de chamane me le permettent, c'est-à-dire pas très souvent.

Pour la millième fois, je songe avec amertume : *Kilaun pourrait l'aider*. Chasser, ce n'est pas trahir son mode de vie ancestral, au contraire ! Puisqu'il est vivant, il pourrait bien lui apporter quelques peaux de phoques de temps en temps...

Peut-être le fait-il, d'ailleurs, quand je ne suis pas là. Mais l'inverse me semble plus probable : notre mère lui donne de l'argent, de la nourriture, ou des vêtements chauds.

Elle est assise dans son fauteuil préféré, son ouvrage sur les genoux, son panier de perles à portée de la main. Ma rancœur s'efface devant son visage las.

— Tu devrais te reposer, lui dis-je doucement.

Elle secoue la tête sans lever les yeux de sa broderie.

— Je ne suis pas fatiguée. J'ai passé du temps avec Laurie, et je me fais du souci pour elle, voilà tout.

— Je vais aller la voir, promets-je. Je connais quelques Esprits dans le fjord...

Ma mère lève la main pour m'arrêter. Elle n'aime pas se mêler de mes « affaires de chamane », comme elle dit. J'hésite un moment, puis je lance :

— Laurie a-t-elle eu des problèmes avec les voisins ici ? Quelqu'un qui la considérerait comme une étrangère ?

Le mouvement de sa main se fige un court instant, avant de reprendre. Ses yeux sont toujours rivés sur le fil, la peau de caribou, la minuscule perle bleue. J'insiste, sans cesser de l'observer :

— Un Inuit très attaché aux traditions n'apprécierait pas que Martin épouse une Canadienne et qu'elle vive dans la maison familiale. Il n'aimerait pas non plus qu'elle porte des vêtements inuits, ou qu'elle apprenne à broder avec toi.

Les doigts de ma mère forment un petit nœud précis, et la perle prend sa place dans le motif en forme de vague. Je garde le silence, espérant qu'elle va le combler, mais elle semble complètement absorbée par son travail.

L'aiguille se met à trembler. Elle relève enfin les yeux.

— Personne n'a jamais rien dit de tel à Laurie. Elle a fait un cauchemar parce qu'elle a dû manger ou boire un peu trop pendant la fête.

— Un chaman très puissant pourrait susciter ce cauchemar.

— Je ne sais rien de tout cela, réplique sèchement ma mère. C'est toi, la chamane, pas moi.

— Et Kilaun, maintenant. Il est chaman, lui aussi. Est-ce qu'il a critiqué la présence de Laurie ?

Elle replonge aussitôt le nez dans son ouvrage. Aucun signe de surprise. La frustration m'arrache un grognement.

— C'est donc vrai. Il est venu te voir, t'annoncer qu'il avait enfin réussi à devenir chaman. Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? Je voulais seulement être rassurée !

— Tu t'es entendue ? Tu l'accuses de s'en prendre à Laurie ! C'est ridicule, Dess ! Kilaun est un bon garçon, il ne ferait pas une chose pareille.

— Peut-être, admetts-je. Alors, aide-moi à comprendre. Qui a fait son apprentissage ? Yanuk ?

— Pas Aataq, en tout cas, riposte-t-elle. Ni lui ni toi n'avez jamais cru en Kilaun. Vous disiez qu'il était faible, et maintenant vous l'accusez sans la moindre preuve !

Elle plante son aiguille dans la peau de caribou avec détermination.

— Retourne chez Aataq. Va te plaindre à lui, ou bien à cet étranger qui s'est installé dans sa maison. Tu ne le suspectes pas, lui, n'est-ce pas ? Pourtant, tu ne le connais que depuis quelques semaines...

Le découragement me monte à la gorge, un goût amer et familier. Quoi qu'ait pu faire Kilaun, ma mère prendra sa défense, et, si j'insiste, elle me repoussera encore plus.

— Je ne connais pas mieux Kilaun, lui dis-je en tournant les talons. En tout cas, pas le Kilaun qu'il est devenu.

LA VALLÉE DES RUINES

Maintenant que nous avons décidé d'agir, je ne tiens plus en place. Pendant les longues journées du printemps, le soleil ne se couche pas avant 22 heures. La plupart des habitants d'Ungataa sont encore dehors. La luminosité serait bien suffisante pour rouler jusqu'à la vallée d'Anori.

Je n'essaie pas de convaincre Aataq. Ce serait un effort inutile, d'autant plus qu'il somnole près du poêle en écoutant son émission de musique préférée à la radio.

Je monte dans ma chambre, où je tourne en rond. Je dépose sur une chaise mes affaires pour le lendemain : mes vieilles *kamik* en peau de phoque, qui montent jusqu'au genou, seront bien pratiques pour garder les pieds au sec si nous devons traverser le torrent. Je me souviens du froid qui régnait dans la vallée d'Anori, balayée par le *pitaraq*, le vent glacial qui souffle depuis l'inlandsis. Je prépare donc des sous-vêtements thermiques à mettre sous mon vieux pull en *qiviuq*.

Je décroche et range successivement la parka cousue par ma mère et le blouson moderne rembourré de duvet d'oie, que je choisis finalement.

Tu n'as pas envie de porter un vêtement fait par ta mère, n'est-ce pas ?

Je suppose que non. Cette nouvelle dispute m'a laissé les nerfs à vif. On pourrait croire qu'à vingt ans je me suis résignée à sa désapprobation, mais les mots de ma mère me blessent toujours autant.

Incapable de trouver le sommeil, je fixe les yeux sur le plafond, où les ombres s'accumulent. Les avertissements d'Aataq me reviennent à l'esprit : Qu'allons-nous trouver aux ruines d'Anori ? Cet homme que l'éleveur de Kuummiut a vu, en train de discuter avec Yanuk, près de Kitak... et si c'était Kilaun ? Petit, barbu, avec un traîneau... Ce portrait lui correspond.

Tout comme à des dizaines d'hommes à la ronde.

Mais où était Sunilik pendant que les deux hommes se rencontraient ? Si c'est bien Yanuk qui a mené l'apprentissage de chaman de Kilaun, pourquoi l'aurait-il fait en cachette de sa femme ? A-t-il gardé le secret parce qu'elle n'approuvait pas ?

Je me retourne dans mon lit, agacée par cette liste interminable de questions.

Essayons de reconstituer une hypothèse.

Yanuk rencontre Kilaun en cachette de Sunilik, pour ne pas révéler à sa femme qu'il fait quelque chose d'interdit – ou de stupide. Par exemple, confier à mon frère la feuille de route du *Polaris*. Avec ce document, Kilaun sait précisément quel jour le navire doit arriver dans la baie d'Aunay et il s'y rend avec son attelage. Il est aux premières loges pour assister au naufrage, depuis le cap du Morse, laissant les traces que le chasseur d'Ittoqqortoormiit a repérées.

Mais pourquoi ? Quelle raison pousserait Kilaun à s'intéresser au Polaris ?

Certes, le navire représente les investissements étrangers et l'exploitation des minerais, deux menaces contre le mode de vie traditionnel auquel mon frère est tellement attaché, mais pourquoi le dérangerait-il davantage que les aéroports, les plates-formes pétrolières ou les navires de pêche industrielle ?

Même en supposant que mon hypothèse soit juste et que Kilaun se soit trouvé sur le cap du Morse, cela n'explique toujours pas le naufrage du *Polaris*. Kilaun n'aurait pas pu manipuler les esprits des marins depuis le cap du Morse, ni créer la vague scélérate dont parlait Lénora. Je n'arrive pas à croire qu'un chaman soit capable de projeter aussi loin son influence.

Pourquoi ne vas-tu pas parler de tes hypothèses à Éreq ?

J'écoute un long moment. La nuit est tombée. Tout le village semble enfin endormi. Aucun bruit ne provient de la chambre d'Éreq, ni ronflement ni grincement de sommier. Il est probablement plongé dans un profond sommeil, peut-être même dans un état de transe comme la dernière fois...

J'attends encore. Je me débats avec mes questions. J'hésite. Finalement, je lève mes mains dans l'obscurité et je dessine un rectangle avec de minces fils de mon pouvoir.

Ma porte habituelle apparaît, avec son porche de pierre et son lourd battant de bois doré. Au lieu d'appeler Viniq, cette fois, je me concentre sur

Éreq. Comme je ne sais pas quelle forme il emprunte dans le monde des Esprits, je visualise son visage humain derrière mes paupières closes.

Je frappe doucement à la porte imaginaire.

D'abord, rien ne se passe. Puis, lentement, les contours deviennent de plus en plus brillants. Ils laissent filtrer une lueur chatoyante venue de l'Autre Monde.

Quand la porte s'ouvre, Éreq se tient là, souriant. Les bras croisés, il s'appuie contre le chambranle avec nonchalance.

— Tu veux bien répondre à mes questions ?

— Tu es trop timide pour frapper réellement à ma porte ? rétorque-t-il.

Comme je ne réponds pas, son sourire s'agrandit.

— Tu n'as pas tort. Si tu es vraiment venue pour parler, mieux vaut ne pas entrer dans ma chambre. Je pourrais me laisser aller à faire beaucoup de choses avec toi, mais parler n'est pas en haut de cette liste.

Je refuse de me laisser distraire. J'insiste :

— J'aimerais savoir à quoi m'attendre demain. Si nous risquons de trouver dans les ruines d'Anori quelqu'un d'assez puissant pour s'introduire dans les rêves à distance ou pour manipuler les esprits des marins, j'ai besoin de me préparer à lui résister.

Éreq reprend son sérieux.

— Tu penses que ton frère est capable de cela ?

— Je ne sais pas. Aucun chaman de ma connaissance ne le serait, mais, comme je te l'ai dit, je connais à peine Yanuk. Il est peut-être plus puissant et plus rusé qu'il veut le faire croire. Il aurait pu transmettre ses techniques à Kilaun.

Les sourcils d'Éreq se froncent.

— J'ai déjà rencontré des chamans capables de plier tout un village à leur volonté, surtout quand leur Esprit tutélaire était aussi malveillant qu'eux. Il y avait certaines pratiques qui...

Il secoue la tête. Je le presse d'en dire plus, mais il se contente d'éluder :

— C'était il y a longtemps.

Puisqu'il ne veut rien me révéler d'autre, je change d'hypothèse.

— Le responsable n'est peut-être pas un chaman. Tu as dit que tu serais capable de contrôler les cauchemars de Laurie. Et s'il y avait d'autres êtres comme toi dans la région ?

La posture d'Éreq se raidit. Il n'a visiblement aucune envie de me révéler sa véritable nature. Son regard se détourne et tombe sur ma main gauche. Comme il l'a fait au bord du lac, il la saisit entre les siennes. Cette fois, il ne l'embrasse pas, mais son pouce caresse doucement mes cicatrices.

Le geste est très doux, très lent. Bien que je sois sous forme astrale, je perçois non seulement la chaleur de la peau d'Éreq, mais aussi l'infime vibration de son pouvoir, soyeux comme de la fourrure.

— Il n'y a aucun Esprit semblable à moi aux alentours, déclare-t-il finalement.

— Tu es sûr ?

— Oui.

Il relâche ma main et promet d'un ton grave :

— Si un chaman ou un être maléfique se cache dans les ruines d'Anori, je ne le laisserai pas s'en prendre à toi. N'aie pas peur, Dess.

Il se penche en avant. Avant que je puisse lui demander ce qu'il entend par « être maléfique », il dépose un baiser très léger sur mon front et s'évanouit.

Je lève les yeux. Le tracé luminescent de la porte qui mène vers l'Autre Monde se dissipe peu à peu, tout comme la sensation des lèvres tièdes d'Éreq.

Je regagne mon corps, dans ma chambre obscure, et je sombre enfin dans le sommeil.



À ma suggestion, Éreq prend le volant de l'énorme tout-terrain. Quelque chose me dit qu'Aataq ne lui fera pas de reproche s'il le lui rapporte avec des bosses ou des éraflures, tandis que je devrais subir des moqueries à ce sujet pendant des années.

Il conduit d'une manière détendue, sans se presser, pendant que je sirote le café brûlant de ma Thermos pour me réveiller.

— Parle-moi de ton frère, suggère Éreq au bout d'un long moment de silence.

Je repense à ma dernière conversation avec ma mère. Il faut croire que ma rancœur n'a pas entièrement disparu, car je réponds un peu trop

sèchement :

— Je ne suis pas bien placée pour le décrire. J'ai l'impression que je ne le connais plus. Je ne savais même pas qu'il était encore en vie.

Sans se formaliser de mon intonation, Éreq propose :

— Dis-moi comment il était enfant, alors. Comment il se comportait avec toi.

Kilaun, vers huit ou dix ans, avait une telle imagination... Je le revois feuilleter ses mangas et se prendre pour un superhéros, mais je n'ose pas raconter cela à Éreq. J'ai peur qu'il se moque. J'aurais l'impression de trahir les secrets de mon petit frère.

— Il n'a que deux ans de moins que moi, et il voulait toujours m'imiter. Il pensait que ses pouvoirs de chaman se manifesteraient un jour. Qu'ils étaient seulement en retard, ou gênés par une maladie, comme l'asthme qu'il avait eu quand il était petit. En grandissant, il s'est mis à lire des tas de livres, à faire des expériences en douce : fumer pour mieux entrer en transe, se saouler, prendre de la drogue...

— Toi, tu n'en avais pas besoin. Il était jaloux.

Je revois le visage buté de Kilaun. Quand je revenais de mes séances avec Aataq, il me regardait de ses yeux durs, sans amour, sans haine, avec une envie dévorante.

— Oui, bien sûr, il était jaloux. Si je le retrouve maintenant, puisqu'il est chaman aussi, ce sera différent, non ? Il ne m'en voudra plus ?

Éreq garde ses yeux braqués sur la route et se contente d'un vague bruit d'assentiment qui pourrait tout aussi bien exprimer le doute.

Retrouve d'abord Yanuk et Sunilik. Puis Kilaun. Ensuite, tu verras bien...

Quand nous arrivons dans la vallée d'Anori, il est à peine 5 heures. Il n'y a plus que quelques plaques de glace noirâtre sur le chemin caillouteux. Éreq s'arrête près du cairn que Miki a reconstruit la dernière fois pour examiner la rivière. Elle gronde moins féroce. Pas forcément un bon signe, car une eau calme peut être profonde.

Éreq et moi y entrons avec précaution pour en estimer la hauteur. Nous portons des *kamik* – des bottes faites de plusieurs épaisseurs de peau de phoque. Les miennes sont brodées des vagues bleues et blanches de ma mère sur le revers. Les siennes, usées, semblent faites de bandes de peaux

cousues diagonalement, une technique que je n'ai jamais vue. J'ajoute mentalement ce détail à la liste de tout ce que j'ignore à son sujet.

— Par ici, indique-t-il à l'endroit où la rivière s'élargit.

Nous remontons dans le tout-terrain, et Éreq l'engage dans le cours d'eau avec assurance. Une vague se forme devant le capot, facilitant la prise des roues. Il relâche l'accélérateur en arrivant à la rive opposée et oblique vers le sol le plus ferme.

— Tu sais franchir un gué. Tu te déplaces souvent en tout-terrain ?

— Je préfère marcher, répond-il en riant.

— C'est comme ça que tu es venu d'Ittoqqortoormiit ? Une petite balade... Disons, quelques centaines de kilomètres et une dizaine de fjords à traverser ?

Le tout-terrain s'extrait de la rivière dans un giclement de boue. Il reprend son avancée en cahotant sur la piste défoncée. Éreq me lance un regard amusé et patient.

— J'aurais pu, mais j'ai préféré prendre un bateau, cette fois. C'est important, comment je suis arrivé ?

Même sa voix grave et chaude me trouble alors que je regarde obstinément par la vitre passager.

— Non, tu as raison. « Comment » n'est pas si important. C'est « pourquoi » qui me préoccupe.

Voilà qui le réduit au silence un bon moment. Je me demande si je l'ai blessé.

Cette nuit, il a promis de me protéger, et je dois reconnaître que cette promesse m'a réconfortée. Pas très logique de ma part, puisque je persiste à me méfier de lui. Il garde des secrets. Il ne me dit pas la vérité sur sa véritable nature, ni sur les raisons de sa présence. Mais je ne peux pas l'imaginer en train de terroriser des villageois, ni en train de s'amuser à tourmenter la pauvre Laurie. Il en a le pouvoir, il l'a lui-même reconnu, mais, même avec mon intuition surdéveloppée de chamane, je n'ai jamais perçu la moindre malveillance en lui.

La vallée se rétrécit. Nous avançons avec une lenteur agaçante. Le tout-terrain se fraie un passage entre les buissons de saules nains qui ont partiellement envahi la piste. Plusieurs autres cours d'eau nous bloquent la route, heureusement plus modestes que le premier. Chaque fois que nous sortons pour examiner les cairns ou repérer un passage, le *piteraqa* glacial

me gifle le visage. C'était une bonne idée d'emprunter cette monstruosité sur roues, tout compte fait ; au moins, à l'intérieur, nous sommes à l'abri du vent.

Éreq négocie un raidillon particulièrement abrupt. Dans les lacets les plus étroits, j'ai l'impression que la roue, sous moi, est suspendue dans le vide. Je n'ose plus l'interroger pour ne pas briser sa concentration.

Enfin, nous débouchons au col d'Anori, le dernier plateau encaissé, un peu abrité du vent par des contreforts rocheux. La vallée se termine là, dans un cirque en forme de fer à cheval, creusé par un glacier il y a des milliers d'années. Dans cet endroit désolé surgissent pourtant quelques traces d'occupation humaine : les ruines du village viking établi ici au cours du Moyen Âge.

La piste s'arrête aux premiers murets. Éreq coupe le contact et se tourne vers moi, l'air pensif.

— Si tu veux que je m'en aille, tu n'as qu'un mot à dire, Dess. Je suis venu à Ungataa parce que j'avais envie de te revoir. Je pensais que tu en avais envie toi aussi, mais, si je me suis trompé, dis-le. Je n'insisterai pas, je repartirai sans faire d'histoires.

À mon tour de ne plus savoir que dire. Je ne m'attendais certes pas à une explication aussi directe et aussi simple à la fois. Comment la réfuter ? Je ne peux pas prétendre ne pas avoir envie de lui, il a dû constater que sa présence me transformait en idiote rougissante. Sans compter les rêves érotiques dans lesquels il a dû s'introduire...

J'ai toujours du mal à croire qu'un homme comme lui traverse la moitié du Groenland pour me revoir, mais comment l'accuser de mentir ?

Mon ébahissement doit lui sembler comique, car il sourit largement, découvrant ses dents blanches.

— Pour l'instant, tu veux surtout mon aide pour retrouver ce chaman, Yanuk, n'est-ce pas ? Tu as raison. Je n'aime pas ce qui se passe ici moi non plus.

Il remonte le col de sa parka, enfonce son bonnet sur sa tête et me lance :

— Explorons ces ruines.

Je m'emmitoufle à mon tour, soulagée qu'il m'ait fourni cette échappatoire. Le vent a chassé les brumes matinales, mais rend le froid encore plus mordant. L'air glacial tire la peau, écorche la gorge et le nez à

chaque inspiration. Au bout de quelques minutes, j'ai déjà envie de faire demi-tour pour retrouver le confort de la voiture.

Je ne parierais pas grand-chose sur nos chances de faire une découverte. En guise de site archéologique viking, le plateau d'Anori ne recèle que quelques murs bas, à demi effondrés. On devine les emplacements de quelques maisons et d'un bâtiment plus long, peut-être une église ou une grange commune. Si des fouilles ont eu lieu, tout a été rebouché depuis longtemps. Des ronciers ont tout recouvert.

— Ton frère s'intéresse à l'histoire ? Ces ruines auraient pu l'attirer ?

— Mon frère considère les Vikings comme des envahisseurs, au même titre que les Danois ou les compagnies pétrolières américaines. Il était furieux quand le conservateur du musée de Tasiilaq a voulu construire une réplique de drakkar. Il parlait sans cesse d'y mettre le feu, et il n'avait que huit ans.

Je secoue la tête, dépitée par mon aveuglement. J'aurais dû réagir dès cette époque, mais c'était le moment où mon Esprit tutélaire commençait à se manifester, et j'étais préoccupée par mon apprentissage.

— D'une certaine manière, réplique Éreq d'un ton narquois, les Inuits sont des intrus, eux aussi. Ils sont arrivés du Canada. Les premiers occupants sont peut-être les Sivullirmiut venus par le détroit de Béring, que vos légendes décrivent comme des ogres. Difficile de savoir qui était là en premier.

Qu'ils soient venus de l'est ou de l'ouest, en drakkar ou en traîneau, quelle importance ?

— Je sais. Aataq possède des tas de livres sur le sujet. Il a essayé de convaincre Kilaun, plus d'une fois, que tous les peuples autour de l'océan Arctique étaient apparentés et qu'ils devaient travailler ensemble pour affronter le changement climatique. Mais mon frère ne voulait pas en entendre parler...

Éreq soupire. Une fine haleine blanche sort de sa bouche et ondule dans l'air glacial, avant d'être emportée par le vent. Quelques minutes hors de l'abri du tout-terrain et je frissonne déjà. Le cirque est si haut, le plateau si encaissé que les rayons du soleil ne parviennent pas jusqu'à nous. Quelques minuscules flocons de neige saupoudrent même le paysage, arrachés par le *pitera*q à l'inlandsis tout proche.

— Il y a quelque chose, là-bas, annonce Éreq.

Il observe le fond du cirque glaciaire, les yeux plissés. Je suis la direction de son regard, mais je ne discerne qu'un chaos de blocs de roche et de glace.

— Abrite-toi pendant que je vais voir de plus près, propose-t-il.

Il se fraie un passage vers le fond de la vallée, enjambant les ronces et les murs éboulés. Je m'accroupis dans l'angle de la ruine la plus longue pour m'abriter du vent. La végétation est moins dense par ici. Je ne sais pas trop ce que je cherche : un morceau de châte, comme celui que Sunilik a laissé dans le cairn ? un indice de la présence de Kilaun ?

Je ne suis pas prête, en tout cas, pour la macabre découverte qui m'attend dans l'angle opposé.



Ce côté-ci de la ruine est moins élevé que les autres. Le sommet est irrégulier, comme si des pierres avaient été récemment retirées. En m'approchant, je constate qu'elles sont empilées dans l'angle, le long du mur.

Un poids s'installe sur ma poitrine, une oppression familière qui m'avertit de la présence d'un Esprit. Il répugne à me laisser approcher. Certains d'entre eux produisent une si forte impression que les visiteurs tournent les talons et marquent le lieu comme « hanté ».

Mais je suis une chamane. Mon rôle est de comprendre les Esprits et de leur apporter la paix. Viniq, qui m'accompagne, peut aussi leur montrer le chemin de l'Autre Monde. Sa présence se fait sentir dans mon dos, comme si elle regardait par-dessus mon épaule. Elle est triste et grave, comme chaque fois que nous sommes confrontées à une mort brutale.

Ces pierres empilées forment une tombe, aucun doute. La manière traditionnelle de couvrir un défunt, quand le sol est trop gelé pour creuser. Les blocs plats sont disposés avec soin, chacun recouvrant le bord du précédent, comme des écailles. Quelqu'un a passé du temps ici pour s'assurer que le corps ne serait pas dérangé.

Je sais qui repose ici. Visible uniquement pour mes yeux de chamane, une sorte de brume dessine la silhouette d'une femme, le capuchon repoussé en arrière.

Me reconnaît-elle ?

Je m'incline avec respect, et j'attends.

Un peu de Sunilik est toujours là : le sourire patient qui ride ses joues tannées, le halo de couleurs produit par son châle et ses colliers... J'étends la main gauche par-dessus les pierres, et son Esprit effleure mes doigts coupés.

— J'aimerais savoir ce qui s'est passé ici...

Elle ne répond pas. Mais Elle me montre son corps, enveloppé dans les lambeaux de sa plus belle couverture, et les pierres disposées avec soin pour le préserver. Un chagrin suffoquant flotte encore dans l'air glacial. Yanuk a arrangé cette tombe.

— Où est-il, Sunilik ? Qu'est-il arrivé ?

Mais il ne reste plus assez de Sunilik dans cet Esprit pour que je comprenne. Je perçois seulement ses émotions : sa tristesse, son inquiétude pour Yanuk, le soulagement que sa tombe ait été découverte.

Je me redresse en sentant une présence derrière moi. Éreq est revenu. Il considère les pierres alignées le long du mur avec gravité.

— Sunilik, lui dis-je. Certainement morte ici en janvier, quand le sol était gelé. Yanuk a disposé la tombe ainsi.

— Pourquoi n'est-il pas revenu à Kitak ? Tu sais où il est allé ensuite ?

Je secoue la tête et enfouis ma main gauche dans ma poche. Le froid me gagne. La rémanence du chagrin de Yanuk autour de la tombe me noue la gorge. Je n'ai plus qu'une hâte : retrouver l'abri de la voiture.

— Sunilik semble me pousser à partir à sa recherche. Elle... Je crois qu'elle a peur de ce qui a pu lui arriver.

Éreq jette un regard acéré aux alentours.

— Tu sais comment elle est morte ?

Je secoue la tête, puis cherche dans ma mémoire les maigres renseignements que je possède.

— Elle était malade au début de janvier, à Kitak. Elle a dit à la famille qui les hébergeait qu'elle avait simplement pris froid, mais c'était peut-être plus grave.

— Ou alors ils ont eu un accident. Yanuk aurait été blessé, ce qui expliquerait l'inquiétude que tu as sentie chez Sunilik... mais il aurait tenu à l'ensevelir avant de repartir chercher du secours pour lui-même...

— Dans ce cas, il a dû repartir vers Kitak, le lieu le plus proche où trouver un médecin. Mais, s’il était plus gravement blessé qu’il le pensait, il est peut-être mort avant d’y arriver. Un corps peut vite disparaître sous la neige ou être emporté par la rivière...

Éreq me suit jusqu’à la voiture, tout en examinant la vallée d’un air pensif.

— Yanuk a dû s’attarder longtemps pour construire cette tombe, plutôt que repartir à Kitak. Il se trouve peut-être tout près d’ici.

J’ouvre la portière et me glisse sur le siège passager. Entre le froid surnaturel des Esprits et les assauts furieux du *pitaraq*, j’ai l’impression que les doigts de ma main gauche vont se changer en glaçons et se détacher de ma paume. Une impression stupide, puisque je les ai perdus voilà bien longtemps...

Je repense à l’Esprit de Sunilik, à son inquiétude pour Yanuk, au soin avec lequel celui-ci a disposé les pierres sur la tombe de sa femme. Mon devoir me semble parfaitement clair.

— Si Yanuk est mort, nous devons faire tout notre possible pour retrouver son corps. Sunilik et lui devraient reposer côte à côte.

Éreq fait démarrer le moteur. Bientôt un flot d’air chaud envahit l’habitable. Je tends ma main devant la grille du chauffage en frissonnant d’aise.

— Retrouver son corps, répète Éreq, pensif. Une chamane aussi puissante que toi doit pouvoir sentir la présence de son Esprit, non ?

J’hésite. J’ai perçu Sunilik dans les ruines, c’est vrai, mais...

— Tu ne te sers pas souvent de la totalité de tes pouvoirs, n’est-ce pas ?

Je le regarde avec surprise. *D’où sort cette remarque ? Que sait-il de mes pouvoirs ?*

Il hausse les épaules et précise :

— Je t’ai sentie dans l’auberge d’Ittoqqortoormiit, quand tu as éveillé tous les Esprits à la ronde, aussi loin que le vent portait ton appel. Plus tard, à Ikateq, le fjord t’a obéi sans la moindre hésitation. Tant de pouvoir... et tu ne l’utilises presque jamais.

— Je... C’est vrai.

Vrai, mais aussi complexe, et très personnel. Éreq sent que je ne suis pas prête à me confier à lui, car il se contente de dire d’un ton neutre :

— Tu partages un lien de sang avec Yanuk. Tu pourrais nous dire s’il est vivant. J’ai trouvé des traces là-bas, au fond du cirque...

— « Des traces » ? Quelles traces ?

— Des morceaux de traîneau. Des restes de cadavres de chiens. Difficile à dire, tout a été entraîné par un éboulis. Peut-être rien à voir avec eux. À moins que le corps de Yanuk soit enfoui en dessous, au fond d’une crevasse.

— Si Sunilik est morte là-bas, dans un accident de traîneau, Yanuk aurait pu transporter son corps jusqu’aux ruines pour lui donner une sépulture convenable. Et ensuite il serait reparti...

— Dans quelle direction ?

Je ne peux pas m’empêcher de repenser à l’homme en traîneau, dont le chasseur d’Ittoqqortoormiit a trouvé les traces, sur le cap du Morse. Yanuk ? Kilaun ? L’un comme l’autre possède un attelage habitué à de longues courses...

Éreq me regarde avec patience. Je soupire. Il a raison. Je n’aime pas étendre mon pouvoir. Je le bride habituellement pour l’usage que je dois en faire, sans le laisser s’étirer. Je n’ai jamais pu me défaire de la crainte qu’il me submerge, comme quand j’avais dix ou douze ans et que Viniq, mon Esprit tutélaire, me semblait aussi vaste que l’océan.

Quand mon grand-père parlait de mes dons précoces à ses amis chamans, j’entendais une sorte de gêne ou même de colère dans sa voix, comme s’il n’était pas naturel qu’une enfant comme moi reçoive un tel pouvoir. Leurs chuchotements dans mon dos, quelques regards craintifs... C’était assez pour exacerber ma méfiance.

Tu ne vas certainement pas donner d’aussi vagues raisons à Éreq !

— Je vais essayer de le trouver, dis-je à contrecœur.

Éreq n’ajoute pas un mot. Il coupe le moteur du tout-terrain et attend. Le silence soudain est assourdissant. Même le sifflement du *pitera*q s’atténue, à peine perceptible dans l’habitacle. Je repose ma tête en arrière contre le siège, les yeux fermés.

Viniq m’attend à la porte habituelle, devant le voile du monde magique, une immense aurore boréale chatoyante. Impossible de sentir tous les Esprits qui l’habitent, seulement ceux qui sont proches, ou à qui je suis liée. Depuis deux ans, j’ai compté sur ce lien pour trouver mon frère, en vain.

Aujourd’hui, je cherche Yanuk. Un chaman laisse toujours une trace quand il voyage dans le monde des Esprits. De l’autre côté du voile,

j'atteins une nappe ondulante, infinie, diaprée d'innombrables points étincelants. Viniq me murmure des encouragements et m'entraîne. Ma gorge se noue.

Je vais me noyer dans une telle immensité !

Mais, Yanuk et moi, nous sommes *ilaqutaq* : « descendants du même sang ». Nous appartenons à la même lignée, si détestable soit-elle. Cette minuscule parenté suffira peut-être.

Je lance mon appel, et j'attends.

Un frémissement ride la surface étoilée. L'ombre vacille. Je me force à faire entrer l'air dans mes poumons contractés, à respirer profondément pour calmer les battements de mon cœur.

Là.

Un écho très faible, indistinct, mais qui porte bien la même signature magique que la mienne. L'étincelle se ravive alors que je me concentre sur elle. Elle semble me reconnaître comme sa pareille, une chamane de la même lignée. Je l'amène à la surface de ma conscience, jusqu'à la porte de bois doré.

Une ébauche de silhouette apparaît : un homme mince et grand, les épaules voûtées, la tête baissée. Ses cheveux dénoués me cachent son visage. Il semble plier sous le poids d'un amer chagrin.

— Yanuk est mort, dis-je à Éreq en tendant la main, les yeux toujours fermés. Si son Esprit est toujours près de son corps, ce n'est pas très loin d'ici.

Je cherche une dernière image de l'homme en deuil pour localiser le lieu de sa mort, mais rien ne peut me renseigner. La lumière de mon aura ne lui fait même pas lever la tête. Il se morfond dans sa douleur. Son remords, aussi. La culpabilité de ne pas avoir pu soigner Sunilik ?

Je relâche ma prise sur son Esprit, qui s'évanouit aussitôt. J'ouvre les yeux et je regarde la direction qu'indique ma main : tout droit vers l'inlandsis.

Éreq redémarre le moteur et entreprend de faire demi-tour.

— Si nous voulons retrouver son corps et comprendre ce qui s'est passé, il nous faut un autre matériel, explique-t-il.

— Comment était le passage, là où tu as vu les restes de leur traîneau ?

— Escarpé, mais praticable. Le printemps est la saison la plus favorable pour parcourir l'inlandsis, avant que les plus grosses crevasses se forment.

Il nous faudra des cordes et des pitons. Tu as déjà participé à ce genre d'expéditions ?

— Une seule fois, reconnais-je. L'année dernière, j'ai accompagné des glaciologues pour faire des forages, mais nous avons fait le trajet en hélicoptère.

Éreq m'adresse un sourire narquois.

— Je te servirai de guide. Ce sera amusant.

OceanofPDF.com

LES TRACES DE YANUK

Vallée d'Anori, au nord de Kitak

Cette fois, Martin nous conduit dans la vallée d'Anori, notre matériel entassé à l'arrière de son pick-up. Puisqu'il n'y a qu'une seule banquette dans l'habitacle, je me retrouve au milieu, serrée contre Éreq. La chaleur de son corps contre mon côté droit est si déstabilisante que je me surprends à parler de tout et de rien avec Martin pour m'en distraire.

Il est inquiet pour Laurie. Ma mère et d'autres voisins ont promis de garder discrètement un œil sur elle pendant qu'il est au travail. Elle a été profondément marquée par ce cauchemar. Chaque soir, elle craint de s'endormir. Elle refuse même de prendre des antalgiques pour sa cheville, parce qu'ils la rendent somnolente.

— Je retournerai la voir, promets-je à Martin, mais un chaman n'est pas un guérisseur, tu sais. Aataq peut demander aux Esprits du village de la protéger pour qu'ils lui donnent un sentiment de sécurité, mais, si elle a encore mal à la cheville, elle ferait mieux de voir un médecin.

Martin acquiesce, la mine sombre. Je coule un regard du côté d'Éreq, silencieux. Il a appuyé sa tête contre la vitre. Ses paupières sont fermées. Ses cils, incroyablement noirs et épais, forment une ombre large sur sa pommette.

Je pourrais jurer qu'il ne dort pas, cependant. Son pouvoir vibre sous la surface de sa peau, même à travers nos épaisseurs de vêtements, partout où il me touche. L'une de ses mains repose sur sa cuisse, la paume ouverte vers le haut, détendue. Ongles carrés, bouts des doigts calleux. Ils étaient doux pourtant quand il a caressé ma main mutilée pour la porter à sa bouche...

Je claque la porte au nez de ce souvenir. Nous arrivons au col d'Anori. Le cirque glaciaire est aussi désolé que la dernière fois, le chemin aussi

abrupt, le *pitera*q aussi mordant.

Nous avons préparé tout le matériel qui pourrait nous être nécessaire dans ces conditions. Le plus important est mon téléphone satellite tout neuf, soigneusement rangé dans la poche intérieure de ma parka, avec sa fonction GPS et ses batteries de rechange. Éreq grimace en soulevant son sac à dos, puis hausse les épaules.

— Ce sera plus facile quand on atteindra *hiku*.

« *Hiku* » ? Voilà un mot ancien que je n'avais pas entendu depuis longtemps. Nous avons tous pris l'habitude d'utiliser le terme « inlandsis », ou même « calotte glaciaire », comme les scientifiques. Mais Éreq le prononce d'un air content, impatient.

— Je n'ai jamais entendu personne qualifier de facile ce genre d'expédition...

Il sourit largement.

— Je t'aiderai.

Prête à le rabrouer, je ravale ma réplique et mon orgueil. Il est bien possible, en effet, que j'aie besoin de son aide. Je suis en bonne condition physique, habituée au froid et à la neige, mais l'inlandsis est venu à bout de sportifs plus résistants que moi. Tous les ans ou presque, j'ai vu passer des expéditions de spécialistes qui devaient mesurer la calotte glaciaire, calculer la vitesse de sa fonte, cartographier son recul... Au moins deux ou trois des membres de l'équipe rebroussent chemin dès les premiers jours, vaincus par l'épuisement.

Éreq assure la corde autour de ma taille, même si cette précaution est inutile tant que nous sommes dans la vallée.

— Il ne t'arrivera rien, Dess, promet-il tout bas. Fais-moi confiance.

Nous regardons Martin faire demi-tour. Je prends le temps de repiquer quelques plants de saxifrages autour de la tombe de Sunilik. D'ici à quelques semaines, les fleurs roses étoilées l'auront recouverte. Son Esprit est toujours là, plus diffus et mélancolique. Aataq m'a assuré que la couleur des fleurs l'apaiserait.

— Je vais retrouver Yanuk, lui dis-je. Si je le peux, je ramènerai son corps près du tien.

Nous nous mettons en marche vers le fond de la vallée. Anori se termine comme un amphithéâtre, bordé de murailles rocheuses. Plus nous approchons, plus elles semblent verticales. Par endroits, des éboulis

s'achèvent dans de profonds ravins. Dans l'un d'eux, Éreq a repéré un traîneau brisé.

Je me penche pour mieux voir. Son bras me retient fermement par la taille. Une avalanche de pierres et de glace a formé une dégoulinure noirâtre sur le flanc de la montagne. L'éboulis me semble récent d'après les pierres aux angles aigus, qu'aucune mousse ou végétation n'est encore venue couvrir. Un morceau de bois, qui pourrait être le patin d'un traîneau, émerge d'un chaos de rocs. Éreq pointe du doigt d'autres indices : tissu décoloré, fragments de harnais, quelques os et un peu de fourrure noire...

— Peut-être un chien, commente-t-il.

Descendre au fond du ravin serait une perte de temps : il faudrait un bulldozer pour dégager les rochers. Ce serait également assez dangereux, car plusieurs rocs me semblent en équilibre instable. Je fais signe à Éreq de continuer sa route.

— Son corps n'est pas là. Son Esprit se trouvait plus loin vers l'inlandsis, et je pense qu'il est resté sur le lieu de sa mort.

— Tu as senti la présence d'une personne de ton sang dans cette direction. Nous en avons conclu que c'était Yanuk, mais tu as pensé aux autres possibilités, n'est-ce pas ?

— Tu veux dire Kilaun ?

Je revois la silhouette à la tête baissée que j'ai aperçue. Ce grand homme mince ne ressemblait pas à mon frère. Kilaun a toujours été petit et trapu. Même en deux ans, je ne crois pas qu'il aurait pu changer ainsi.

— Ce n'était pas Kilaun. Je l'aurais reconnu.

Éreq hausse un sourcil et déclare :

— Je suppose que tu as déjà remarqué qu'un Esprit ne ressemble pas toujours à la personne qu'il était avant sa mort. Entre ce monde-ci et l'Autre, certains changent complètement d'apparence.

Il n'a pas tort. J'ai vu beaucoup de vieilles personnes, par exemple, reprendre leur visage de jeunesse en traversant le voile. J'essaie d'expliquer mes raisons.

— Je ne me suis pas arrêtée à son allure. Les émotions qui l'entouraient... c'était cohérent avec ce que nous savons de Yanuk. Il était trop bouleversé par la mort de Sunilik pour faire attention à ma présence. Si c'était l'Esprit de Kilaun, pourquoi était-il si désespéré ? Pourquoi ne m'a-t-il pas parlé ?

— Mais il a acquis de nouveaux pouvoirs depuis la dernière fois où tu l’as vu. Si, en tant que chaman, il est assez puissant pour marcher dans les rêves de Laurie, il doit aussi être capable de se dissimuler. Ce serait le genre de choses qu’il ferait ?

— Oui, admets-je à contrecœur. Kilaun a toujours aimé les secrets. Adolescent, il partait seul avec ses chiens pour plusieurs semaines, et il n’a jamais voulu nous dire où. Mon grand-père pensait qu’il voulait chasser à la manière traditionnelle, pour prouver sa valeur.

— Et toi ?

Je ne réponds pas immédiatement, concentrée sur mes pas. Même si Kilaun a toujours refusé de justifier ses absences, j’avais l’intime conviction qu’il ne partait pas simplement pour chasser. J’ai du mal à formuler mes soupçons à voix haute, cependant. J’ai l’impression de me trouver au bout d’un ponton branlant, prête à me jeter dans les flots glacials. Je prends une grande inspiration et je me lance :

— J’ai pensé... À cet âge-là, il a commencé à s’intéresser à notre famille, à interroger notre mère... sur notre père.

Je m’arrête une minute pour reprendre mon souffle. Le sentier à peine esquissé que suit Éreq s’élève, par raidillons successifs, vers l’inlandsis. Une sorte d’escalier géant s’est formé, chaque fois que le glacier a fondu, puis s’est reconstitué en hiver, une dizaine de mètres plus loin. La corde qui me relie à Éreq me scie le thorax.

— Tu penses qu’il est allé à la recherche de votre père.

Mon cœur bat encore trop vite. L’air glacé me fait mal à la poitrine.

Ce doit être l’essoufflement, ou la corde. Rien à voir avec cette discussion.

— Ne l’appelle pas ainsi. Il n’a jamais été un père pour nous.

— Norsaq, alors, reprend Éreq, implacable. Tu crois que ton frère a pu le retrouver ?

Mes poumons me font souffrir. Je secoue obstinément la tête.

— Il est parti loin d’ici, ou bien il est mort. Tu as entendu Aataq : aucun *qivitoq* ne survivrait pendant tout ce temps, dix-huit ans. Si Kilaun est parti à sa recherche, il n’a jamais rien trouvé.

— Mais, s’il était mort, ne l’aurais-tu pas senti ?

Je sais ce qu’il pense. L’Esprit de mon propre père, au moment de sa mort, aurait dû se manifester à moi. Un adieu, une transmission, un maillon

dans la lignée des chamans... J'ai déjà réfléchi à cela des dizaines de fois et je suis arrivée à une conclusion.

— Norsaq était devenu *qivitoq*. Banni du village, mais aussi banni de sa famille, de sa lignée. Il n'avait plus de lien avec moi.

— C'est possible ? s'étonne Éreq, un sourcil levé. Couper les liens du sang par l'exil ?

Je hausse les épaules. Je n'ai jamais trouvé ce renseignement dans aucun livre, mais cette explication me paraît logique. Pendant longtemps, elle m'a rassurée. Je ne suis pas prête à la remettre en question. Éreq, la mine peu convaincue, ajuste son sac à dos sans insister, et nous reprenons l'interminable ascension.

La progression est si pénible qu'elle me demande tous mes efforts. Tant mieux. Je préfère ne pas penser à ce qui m'attend sur l'inlandsis.

Les questions d'Éreq me font douter de ce que j'ai perçu la veille. Si cet Esprit en deuil n'était pas celui de Yanuk, mais d'un autre membre de ma lignée... Qui ?

Il n'y a que deux autres possibilités. L'une comme l'autre me rend malade d'angoisse.

Mon frère ou mon père.



Depuis le ciel, quand on le survole en avion ou en hélico, l'inlandsis semble lisse et immaculé. De plus près, son aspect est méconnaissable. La glace se révèle cendreuse, souillée de particules noires apportées par le vent, tavelée de mares d'un gris opaque. Elle peut être dure comme de la pierre sous nos pieds et se changer en eau deux pas plus loin. Le paysage est crevassé, déchiré de ravins sombres et de pointes tordues, si désolé que pas un oiseau ne le survole. Les pièges mortels sont les moins visibles : les moulins, des trous d'apparence anodine, en réalité des abîmes profonds jusqu'à la roche.

Je lutte contre la montée de l'angoisse, de plus en plus pesante, à mesure que nous avançons. Le ciel crache des nuages couleur de plomb que le vent roule autour de nous. La glace ouvre des lèvres noires craquelées pour nous engloutir.

Éreq se retourne constamment pour surveiller ma progression. Il doit posséder une sorte d'empathie, comme celle des chamans, et percevoir mon malaise. Il vérifie pour la quatrième fois que nous sommes solidement encordés. Je plaisante pour alléger la tension.

— Si c'est toi qui tombes, comment suis-je censée te retenir ? Tu es bien trop lourd ! Soyons sérieux : ils sont tous bâtis comme toi, dans ta famille ?

— Je ne tomberai pas, réplique Éreq avec assurance. Je connais la glace mieux que toi.

Comme il a sans aucun doute raison, je le laisse faire. Il reprend son avancée, lentement, tâtant le sol avant chaque pas du bout de son *tuk*, un grand bâton pourvu d'une lame. Je me contente d'indiquer la direction d'où provient l'écho de Yanuk.

Je le cherche régulièrement maintenant que je connais sa résonance. Il ne se trouve pas au cœur de l'inlandsis, mais vers le nord, là où la calotte rencontre les montagnes côtières. Quelque part entre le mont Forel et le mont Maliq, les deux plus hauts sommets des environs.

Que venait-il faire par-là ?

Il n'avait aucune chance d'y trouver du secours. L'hypothèse qu'il ait été blessé dans le même accident que Sunilik ne semble plus tenir debout. Alors quoi ? Il enterre sa femme, puis part chasser l'ours polaire ?

À moins qu'il s'agisse d'une sorte de suicide, à la manière de nos ancêtres... Il aurait marché jusqu'au bout de ses forces, au hasard, pour en finir...

Cette idée me déprime profondément. Une fois de plus, je me reproche de ne pas avoir été plus chaleureuse envers mon cousin Yanuk. N'avait-il donc aucun ami, aucun parent, qui aurait pu l'aider à faire le deuil de Sunilik ?

Le *piteraqa* se renforce et manque de me déséquilibrer. Les rafales font dévier la *pulka*, le traîneau en fibre de carbone sur lequel Éreq a sanglé nos sacs et qu'il tracte derrière lui. Je me remets en route lentement, attentive à rester sur sa piste. Les pièges de la glace nous obligent à opérer de multiples détours pour traverser des ruisseaux chargés de débris ou éviter des crevasses si profondes que nous n'en devinons pas le fond.

Je ne porte que le plus léger de nos sacs sur mes épaules, mais j'ai l'impression que son poids m'enfoncé un peu plus dans le sol à chaque pas.

Les muscles de mes cuisses me brûlent. Mes pieds dérapent sur le sable gris qui couvre la surface. Grimper sur chaque talus de neige devient un effort. Je ne peux pas cacher mon soulagement quand Éreq annonce une pause.

Il a trouvé un endroit un peu abrité du vent. D'énormes congères forment une muraille de glace, dure comme du béton. J'essaie de faire coïncider les indications du GPS avec le paysage. Le mont Forel doit être cette montagne lointaine, au sommet carré, d'où coulent des glaciers géants immaculés. Au nord-est, les pointes noires hérissées du mont Maliq se détachent sur l'immensité blanche. Il semble tout proche, mais les distances sont trompeuses sur l'inlandsis sans point de repère.

Éreq me montre des écharpes de brume qui s'accumulent.

— Il vaut mieux s'arrêter ici, avant de perdre la visibilité, explique-t-il.

Je hoche la tête, trop épuisée pour parler. Il fronce les sourcils, détache sa gourde et me la tend. Le café encore chaud coule comme un véritable nectar dans ma gorge desséchée. Je savoure mes gorgées pendant qu'Éreq jette de fréquents coups d'œil au ciel.

— Je n'aime pas ce nuage, déclare-t-il finalement. Le *pitaraq* devrait le pousser vers la côte. Au lieu de cela, il vient vers nous. Ce n'est pas normal.

Il a raison. Insensible aux vents dominants, une sorte de nappe blanchâtre est en train de se former au nord, entre les dents du mont Forel et du mont Maliq. Elle a vaguement la forme d'une main, dont les doigts s'étendraient vers nous. Comme je l'observe, la tête levée, des petites pointes me piquent les joues : du grésil. Je pousse une exclamation de surprise :

— De la neige, à cette époque ?

Les yeux noirs d'Éreq s'étrécissent de manière méfiante.

— Elle n'est pas naturelle. Je l'aurais sentie se former.

Je ne discute pas son impression ; j'ai le même désagréable pressentiment que ce nuage nous vise spécifiquement et qu'il nous réserve de mauvaises surprises.

— On a juste le temps de monter la tente et de se mettre à l'abri.

La fatigue oubliée, je défais les sangles de la *pulka* pour sortir nos affaires. Éreq brise la glace à coups de *tuk* pour y planter les arceaux de la tente pendant que je gonfle le matelas qui doit nous isoler du sol.

Le nuage est sur nous avant que j'aie terminé. Ce n'est plus du grésil qui s'abat cette fois, mais une véritable tempête de glace. Le brouillard est

si opaque que je ne vois plus Éreq, même si je l’entends jurer alors qu’il entreprend d’arrimer la tente au talus de neige pour empêcher le vent de l’emporter.

— Mets-toi à l’abri à l’intérieur ! crie-t-il.

Je pousse nos sacs à tâtons dans l’ouverture et me glisse à leur suite. Pendant un long et affreux moment, je n’entends plus Éreq et j’ai peur qu’il se soit perdu dans le brouillard. Le vent secoue la toile, qui résonne comme la peau d’un tambour quand les grêlons la frappent.

Puis Éreq me rejoint, dégoulinant de glace fondue. La tente, adaptée au climat arctique, n’est guère qu’un tunnel assez long pour que deux personnes puissent s’y étendre. Pas question de s’asseoir, encore moins de se redresser.

— Il faut se mettre au sec, recommande Éreq d’un ton pressant.

Je ne l’ai pas attendu pour enlever ma parka trempée. Nous avons des vêtements de rechange au fond de nos sacs et des duvets conçus pour des températures négatives. Mais le moindre mouvement est compliqué dans ce minuscule espace.

Le froid enveloppe la tente avec une rapidité effrayante. Le nuage se referme autour de nous comme un poing. Des serpents de givre s’enroulent le long des arceaux. J’enfile l’un sur l’autre les deux tee-shirts thermiques que j’ai emportés, puis ma tunique en phoque. Trois couches, voilà qui devrait suffire même en hiver...

Pourtant, le froid s’infiltré jusqu’à la moelle de mes os. Mes dents claquent. Mon haleine forme un halo blanc quand je bégaye :

— P-p-pas normal p-p-pour un mois de mai !

Un coup d’œil à mon téléphone. Le GPS nous situe en bordure de l’inlandsis, à moins de cinq cents mètres du mont Maliq. Il a aussi une fonction thermomètre, mais je ne peux pas en croire mes yeux : la température est tombée à quinze degrés en dessous de zéro, et elle continue à chuter ! Je suis prête à envoyer un SOS quand l’affichage se met à vaciller. Un dernier clignotement, puis il s’éteint.

— *Hiku* est le pays des Esprits, commente Éreq d’un ton sombre. Certains par ici doivent être furieux, ou bien un puissant chaman les a lancés contre nous.

J’enfouis mes mains glacées sous mes aisselles pour les réchauffer.

— L'Esprit de Yanuk ? Mais p-p-pourquoi me voudrait-il du mal ? Je veux rapp-p-porter son corps près de Sunilik !

Éreq étale sa parka sur le matelas que je n'ai pas eu le temps de gonfler complètement pour former une couche isolante plus épaisse.

— Ton frère, alors. Avec ses nouveaux pouvoirs, il sait peut-être manipuler l'Esprit de la tempête.

Je secoue la tête, mais, grelottante, je dois manquer de conviction.

— K-K-Kilaun ne ferait pas ça.

Éreq m'adresse un regard chargé de pitié. Je le sens prêt à argumenter, mais il se contente de m'attirer contre lui.

— Viens, serre-toi contre moi pour te réchauffer. Nous ne pouvons rien faire d'autre qu'attendre qu'il se lasse, ou que ses pouvoirs s'épuisent.



Nous allons mourir ici.

La tempête est décidée à nous dévorer. J'entends ses grognements dans les rafales de vent. Ses griffes raclent la fragile paroi de la tente, qu'elles menacent de transpercer à chaque instant. Quand la neige parviendra à s'infiltrer au-dedans, c'en sera fini de nous.

Nous serons ensevelis. Sans même une tombe de pierres comme la pauvre Sunilik. *Hiku* engloutira nos corps. Un glacier les rejettera dans cinquante ans... Je me demande ce que les historiens en penseront.

Je n'ai pas vraiment peur de la mort. Je sais que les Esprits subsistent dans un monde sans tourments, de l'autre côté du voile. Mais j'aurais voulu accomplir davantage dans ma vie... Retrouver mon frère. Poser une question à mon père et obtenir peut-être le fin mot de l'histoire, l'exacte vérité.

Au lieu de cela, je vais mourir de froid, dans une tente, sur l'inlandsis, sans même avoir retrouvé Yanuk, ni Kilaun. Une mort stupide et banale. Au temps pour mon orgueil...

— Dess ? Ne t'endors pas, Dess.

C'est vrai. Je ne suis pas seule dans cette tente. J'entends la voix d'Éreq, mais je n'ai plus la force de lever les paupières avec le poids de la frange de glace sur mes cils. Je ne sens plus mes mains malgré les moufles de phoque.

J'essaie de remuer les doigts, mais ils sont aussi inertes que de la pierre. Même mes poumons, à présent, sont écrasés par le froid, de plus en plus lourds à chaque inspiration.

— Tiens bon. Il aura bientôt usé tout son pouvoir.

De quoi parle-t-il ?

J'ai de plus en plus de mal à me concentrer. Mon esprit s'égare. Le froid ralentit même les idées dans ma tête. Éreq doit y être moins sensible que moi, car il explique :

— Cette tempête n'est pas naturelle. Quelqu'un l'a déchaînée contre nous, sans doute pour nous empêcher de trouver le corps de Yanuk. Mais aucun chaman, quelle que soit sa puissance, ne peut contrôler les Esprits de la tempête pendant bien longtemps...

Un craquement au-dessus de nos têtes l'interrompt : un arceau de la tente vient de céder. La neige s'est amassée sur les parois de toile, prêtes à se déchirer. La nuit blanche nous entoure, plus opaque que l'obscurité, si épaisse qu'elle efface jusqu'au bruit du vent sur l'inlandsis.

— Dess ? Dess, écoute-moi. Je t'ai promis que je te protégerais, et je vais le faire, mais tu dois m'écouter.

Est-ce une légende, comme celles qu'Aataq raconte aux enfants, l'idée qu'on revoit toute sa vie à l'heure de sa mort ? Je n'ai que vingt ans, et ma vie se résume à quelques images, toujours les mêmes... Les maisons colorées d'Ungataa. Quelques amitiés que je n'ai pas eu le temps de cultiver. Le visage rond et les cheveux ébouriffés de Kilaun. La danse des Esprits dans l'eau claire du fjord. Les chants autour du feu, le glissement du traîneau sur la piste quand les chiens s'élancent...

Le visage d'Éreq emplit mon champ de vision. Il a posé ses mains nues sur mes joues pour lever ma tête vers la sienne. Mais je ne sens aucune chaleur. Ma peau est transie de froid.

— N'aie pas peur. Tu sais qui je suis ?

Mon cerveau s'engourdit en même temps que le reste de mon corps. Il s'accroche à quelques idées fixes, mais c'est si difficile... Comme tirer un cordage épais, de mes mains gourdes, pour le faire passer dans un trou d'épingle qui rétrécit à vue d'œil... La vérité m'échappe. Autant que l'air trop rare qui blesse mes poumons.

Je suis incapable de parler. Ma mâchoire est bloquée par le froid. Éreq approche son visage du mien. À travers mes cils gelés, j'aperçois ses yeux

noirs, brillants, farouches, rivés sur moi.

— N’aie pas peur, répète-t-il. C’est la seule solution. S’il profite de la tempête pour nous attaquer... reste contre moi, je te protégerai.

Ses mots n’ont pas beaucoup de sens pour moi alors que je lutte pour rester consciente. Je le sens seulement au bord d’une décision essentielle. Il prend une grande inspiration, sans me lâcher du regard.

La réalité se fracture autour de nous dans un fracas aveuglant. Sonnée, les tempes bourdonnantes, je cherche à tâtons les vêtements d’Éreq pour m’y agripper, mais ils ne sont plus là.

Les arceaux gémissent alors qu’un énorme corps s’étire dans la tente. Quelque chose se déploie dans mon dos et me plaque contre une fourrure chaude, épaisse. Une magie dense et vibrante sature l’air.

Je cligne des paupières. L’éblouissement se dissipe. L’ours polaire me scrute de ses yeux noirs.



Éreq prend ma main et m’entraîne vers un petit creux de terrain. Dans l’herbe rase, des pierres sont disposées en cercle autour d’un bassin d’eau claire d’où montent des volutes de vapeur... Le lieu m’arrache une exclamation de surprise :

— La source chaude ? Éreq, où sommes-nous ?

Sans lâcher ma main, il m’attire au bord de l’eau. Son sourire est plus circonspect que d’habitude, son regard attentif à mes réactions.

— Dans ce monde, j’ai pensé que tu préférerais me voir ainsi.

Il indique la colline qui surplombe la source. Les écharpes chamarrées de l’aurore boréale ondulent dans le ciel. J’aperçois une porte familière, avec son porche de pierre et son battant de bois doré. Le monde des Esprits.

Est-ce que cela signifie que je suis morte ? Comment a-t-il réussi à m’emmener ici sans que je m’en aperçoive ? Pourquoi ?

— Je ne voulais pas que tu paniques en me voyant. Tu avais l’air si détendue quand nous sommes baignés ici... J’ai pensé que tu serais contente d’y revenir.

Il lâche ma main et s’assied dans l’eau. Je me rends compte que nous portons les mêmes sous-vêtements que dans mon souvenir : moi une culotte

et une brassière de sport dénuées de tout érotisme, et lui ce boxer décoré d'un ours blanc buveur de bière. L'absurdité de la situation m'abasourdit.

— Si je suis morte et que je dois rejoindre les Esprits de mes ancêtres, j'aurais aimé être habillée de manière plus... respectable.

— Tu es bien vivante, corrige aussitôt Éreq. J'ai seulement emmené ton Esprit avec le mien jusqu'ici.

Je ne peux pas résister plus longtemps à l'appel de l'eau clapotante.

— Nous sommes mieux ici que dans une tente en pleine tempête, admetts-je en m'immergeant à mon tour.

L'eau est délicieusement chaude. Un soupir de plaisir m'échappe.

— Tu es sûr que nos corps ne vont pas se transformer en blocs de glace pendant que nos Esprits sont ici, à prendre du bon temps ?

Éreq secoue la tête avec assurance.

— Ma forme d'ours peut supporter des tempêtes bien pires que celle-ci. Tant que tu n'essaies pas de lutter ou de fuir, je te garderai au chaud. Et si le chaman qui contrôlait ce nuage essaie d'en profiter pour nous attaquer il aura une surprise...

J'essaie de me représenter un énorme ours blanc allongé sous la tente, une femme blottie entre ses pattes. Mon imagination échoue. C'est trop bête. J'ai désiré entendre Éreq me dire la vérité à son sujet depuis si longtemps, et je n'arrive pas à la concevoir...

Ma main se tend vers ses cheveux, les mèches blanches et soyeuses contre ma paume. Ses grands yeux noirs m'observent avec une sorte de gravité nouvelle.

— N'aie pas peur, Dess, répète-t-il encore. Je suis moi, quoi que tu vois : le chasseur ou l'ours, l'homme ou la bête... Dans ce monde ou dans l'autre, je reste moi.

Sur l'inlandsis, mon corps est tout près de céder à la mort blanche, mais, ici, mes doigts glissent dans les cheveux d'Éreq jusqu'à sa nuque tiède, son épaule ferme. Je me serre contre son corps chaud dans l'eau qui nous enveloppe.

— Je n'ai pas peur.

Éreq referme son étreinte sur moi. Il cale ma tête au creux de son cou et défait la longue tresse de mes cheveux. Il chuchote des mots doux dont le sens s'envole en sourdine dans la vapeur tiède. Le murmure est apaisant, presque chantant.

Lentement, la pensée de la mort recule. La main d'Éreq caresse mon dos. Dans ce monde, je ne devrais être qu'un Esprit immatériel, incapable de sensations. Pourtant, une étrange chaleur s'étire au creux de mon ventre. La réaction de mon corps est si inattendue qu'il me faut un temps stupidement long pour reconnaître l'éveil du désir.

— Éreq, tout cela n'a aucun sens... Je ne devrais rien ressentir ici.

Il se décale pour me regarder. Nos corps glissent l'un contre l'autre dans l'eau tiède. Je le sens aussitôt durcir contre ma hanche.

— Tu es dans mon monde. J'ai créé cet endroit pour toi. Ici, tu es libre de ressentir ce que tu veux.

Je frissonne en pensant à l'incommensurable quantité de pouvoir qu'il doit posséder. Tous mes dons de chamane, que je croyais exceptionnels, suffisent à peine à me permettre quelques pas dans ce monde, mais Éreq, lui, peut le façonner selon son désir...

— Je ne me servirai jamais de mon pouvoir pour te manipuler, me dit-il d'un ton gentiment réprobateur. Ce que tu ressens est à toi seule.

Il me faut un moment pour saisir ce que ses paroles impliquent.

— Tu lis dans mes pensées ! Depuis quand ? Ici, seulement, ou bien... ?

Éreq rit en voyant la rougeur qui enflamme soudain mes joues. Il roule dans la source, me plaçant au-dessus de lui, les jambes de chaque côté de ses hanches. Ses yeux noirs sont immenses, avides.

— Utilise ton pouvoir, me suggère-t-il dans un souffle.

Je me concentre et laisse mon énergie déferler jusqu'au bout de mes doigts. Mes mains courent le long de ses larges épaules, descendent le long de son corps. Je presse mes seins contre son torse. Éreq a l'air entièrement humain, de la douceur de ses cheveux à la tension de son ventre, jusqu'à ce qu'un crépitement d'étincelles jaillisse sur sa peau. Une sorte de grondement rauque s'échappe de sa gorge.

Pourtant, je n'ai pas peur. Ours, homme, Esprit, je veux tout découvrir. Avec mes mains, avec ma bouche, avec tous les sens surnaturels à ma disposition.

— Prends ce que tu veux, Dess, me souffle-t-il.

Il devine mes pensées. Après tout, peu importe comment tant qu'il éprouve la même envie dévorante. Je penche la tête pour mêler mes cheveux aux siens et je prends sa bouche. Je prends sa lèvre entre mes dents, je prends son haleine qui se précipite, le goût de sa salive.

Je prends son cou entre mes mains. Je suce sa peau salée, j'écoute le martèlement de son cœur sous la chair. Je prends ses hanches entre mes cuisses. Il tremble sous le désir, et l'effort de le contenir.

Alors je prends son sexe dans le mien, enfin. C'est l'aboutissement inéluctable de tous ces sourires, tous ces regards, toute cette attirance à peine voilée depuis le début, depuis la source chaude d'Ittoqqortoormiit jusqu'à celle-ci. Éreq me retient par la taille quand je me cambre contre lui. Je le sens qui palpète en moi, brûlant, son plaisir pulsant au même rythme farouche que le mien.

Nos corps s'unissent. Nos auras se mêlent, se pénètrent, se caressent en milliers de vibrations chatoyantes. Nous devenons l'aurore lumineuse qui danse dans le ciel.

L'orgasme culmine vite et fort, un pic si intense qu'il balaie tout, nos peurs comme nos doutes, et le monde qui nous entoure.

OceanofPDF.com

DANS LA NUIT BLANCHE

Sur l'inlandsis, au pied du mont Maliq

Je suis allongée contre Éreq, mon seul point de repère. Je dérive dans une sorte de demi-conscience. Sa respiration un peu essoufflée caresse ma joue. Nos corps vibrent encore des dernières secousses du plaisir partagé.

Je ne suis plus entièrement dans l'Autre Monde, cependant. Je me sens revenir peu à peu dans ce corps transi, sous la tente secouée par la tempête. Impossible de bouger. Je suis allongée sur le côté droit. Quelque chose de lourd pèse sur ma hanche et me maintient dans cette position. Mon visage est enfoui dans une matière chaude et soyeuse.

Tu as rêvé ? Le froid t'a fait délirer, ou bien...

En même temps que le doute s'insinue, je me rends compte que je respire un air moins glacial. J'ouvre avec précaution une paupière et...

Je ne vois rien. La neige a dû s'accumuler sur la tente, bloquant la faible luminosité. Dans la pénombre, je devine à peine une fourrure claire, qui semble enroulée autour de moi. Cette énorme masse irradie la chaleur comme un fourneau.

Je tends l'oreille. Les rafales de vent ont faibli, ou bien l'épaisseur de la neige nous isole des bruits. Dans mon cocon tiède, j'entends surtout le battement lent et régulier d'un cœur tout près de mon oreille, à travers l'épaisse fourrure.

Ce n'était donc pas un rêve. Alors, Dess, tu es prête ?

Je préférerais retourner faire l'amour avec Éreq dans la source chaude, mais je dois savoir ce qui se passe dans ce monde, sur l'inlandsis. Alors je rassemble mes forces et je relève la tête.

La pression se relâche un peu dans mon dos, juste assez pour me permettre de me redresser sur un coude. À mesure que mes yeux s'habituent

à la pénombre, la forme qui me surplombe devient plus nette, et mon pouls s'accélère.

L'ours polaire est énorme. Je ne crois pas avoir jamais vu une créature aussi gigantesque. Sa fourrure crème semble presque lumineuse dans la semi-obscurité. La patte nonchalamment posée sur ma hanche est aussi grosse que ma tête.

Mais ses griffes sont rentrées. Je ne vois pas ses crocs non plus, seulement deux yeux noirs et ronds, rivés aux miens. Son regard m'épie. Je déglutis nerveusement, figée par une peur instinctive.

C'est Éreq, bien sûr, mais...

Une fois assuré que je ne vais pas m'enfuir en hurlant de terreur, l'ours replace sa patte dans mon dos pour m'inciter à me serrer contre lui, bien au chaud. Puis il tourne la tête et se met à humer l'air autour de nous.

Mon parfum ? J'espère que je ne sens pas le gibier...

Je suis en train de me demander si mes *kamik* ont encore l'odeur du phoque quand le reniflement de l'ours se change en grondement sourd. Le son caverneux fait vibrer son énorme thorax et me plonge dans la panique.

Si son instinct de prédateur s'éveille, Éreq est-il capable de le maîtriser ?

Je me roule en boule, terrifiée. L'animal se redresse brutalement, arrachant la tente. Des paquets de neige et de glace s'écroulent. Quelque chose me heurte à l'estomac. J'essaie de ramper pour me mettre à l'abri, mais où ? Sacs, piquets, toile éventrée, blocs de neige m'encerclent.

Un brusque craquement retentit. L'ours répond par un rugissement plus assourdissant que la tempête. Il bondit en avant. La force de sa charge fait trembler le sol.

Il faut une deuxième détonation pour que je comprenne : des coups de fusil. Au même moment, un brusque surgissement de magie agresse tous mes sens de chamane. Le vent se jette sur moi avec la malignité furieuse d'un Esprit en colère. La rafale est si violente qu'elle m'éjecte hors de la tente. Je m'écrase contre le talus de glace.

La secousse se répercute dans tous mes os. Étourdie, je tente de repousser la douleur et l'affolement.

Que se passe-t-il ?

À travers les bourrasques de neige, j'entrevois des silhouettes humaines, des éclats de lumière. Un autre coup de feu déchire la tempête. Puis un

horrible cri, rage et douleur mêlées.

Où est Éreq ?

Je veux hurler, mais ma gorge est paralysée. C'est le chaos autour de moi. Je rampe le long du talus, pliée en deux pour résister aux rafales. Une couche de neige fraîche recouvre la glace et masque tous les repères. Soudain, le sol se dérobe sous mes pas. Je n'ai même pas le temps de crier avant que *hiku* ne m'engloutisse.



— Ne reste pas là ! me chuchote une voix pleine d'angoisse. Le froid va te prendre ! Tu dois te réveiller avant que ton cœur soit gelé !

Cette voix éveille un écho confus dans ma conscience. Je l'ai déjà entendue, il n'y a pas très longtemps, mais je suis incapable de lui associer un nom. Un visage me revient, un tout jeune homme, avec de longs cheveux dégoulinants de glace et des cils noirs soudés par le givre. Sa peau est livide, son visage déformé par la crainte...

Kamgii.

Je me souviens de son nom, et en même temps du serment que je n'ai pas accompli : je ne connais toujours pas la vérité au sujet de sa mort.

Si l'Esprit de Kamgii me parle... est-ce que j'ai traversé le voile ?

Je rassemble ma détermination et toutes les forces qui me restent pour ouvrir les yeux. Je suis allongée à plat ventre. Le froid me mord la joue. La chaleur de mon corps a fait fondre la glace et une petite flaque d'eau s'est formée sous mon visage. Je reprends lentement mes esprits et m'assieds pour regarder autour de moi : des murs gris-bleu, qui s'éclaircissent vers le haut, jusqu'à une ouverture circulaire qui laisse apparaître un ciel entièrement blanc...

— Une crevasse !

Je suis vivante. Tombée dans une crevasse comme un amateur. Tout simplement.

Sous moi, un bouchon de neige fraîche accumulée par la tempête a dû amortir ma chute. Mais je me suis sans doute assommée en heurtant un obstacle si j'en juge par la bosse qui se forme déjà à l'arrière de mon crâne.

J'ai mal à la nuque, mes mains sont engourdis de froid, mais j'ai eu de la chance.

Vraiment ?

Après cette pensée presque rassurante, le reste de la situation me revient en mémoire. Le déchaînement des éléments contre la tente, la fureur de l'ours polaire, et ces coups de feu... Un chasseur armé d'un fusil se trouve tout près, à la surface de l'inlandsis. Un chasseur, ainsi qu'un chaman dont la puissance me dépasse, capable de conjurer une tempête mortelle.

Je recule d'instinct dans la zone la plus obscure de la crevasse, guettant des yeux son ouverture. Personne.

Que se passe-t-il là-haut ? Où est Éreq ? A-t-il réussi à faire fuir l'ennemi ? Combien de temps s'est écoulé depuis ma chute ? Des heures, des minutes ?

La peur me noue le ventre. Je pourrais crier, appeler Éreq à l'aide, mais je risque aussi bien d'attirer l'attention de ceux qui nous ont attaqués. En fouillant mes poches, je ne trouve rien de très utile : un téléphone toujours obstinément hors service, quelques barres protéinées, un gobelet de chocolat autochauffant et des cartes qui n'indiquent pas la crevasse où je me trouve.

Soudain, un craquement résonne dans le surplomb de glace au-dessus de ma tête. Je bondis sur mes pieds. Ma décision est prise : je ne peux pas rester là. La neige s'est accumulée, poussée par le vent, et risque d'éventrer la voûte. Je dois trouver une issue et regagner la surface.

Facile à dire... Tu comptes grimper, sans piolet ni crampons ?

Je visite ma prison de glace : une large fente oblongue, qui mesure peut-être une vingtaine de pas. L'endroit où je me trouve est garni par un épais tas de neige fraîche qui m'a servi de matelas. D'un côté, une sorte de puits dont je ne peux pas discerner le fond. J'y lance un glaçon qui fait un « plouf » lointain. J'entends le gargouillis d'un torrent souterrain, là où le glacier se change en eau et se déverse dans la vallée. Je m'éloigne avec précaution de cette zone instable et je vais explorer l'autre bout de la crevasse.

Elle est plus longue que je le pensais.

Ses murs glauques sont juste assez écartés pour me permettre de passer. Je dois me tourner et progresser de profil. La faille se poursuit, de plus en plus étroite. C'est la seule issue. La masse énorme du glacier pèse sur moi

de partout, prête à m'écraser comme un moustique. Je progresse avec lenteur, tâtant le sol de mon pied avant d'y poser mon poids. Une faible luminosité tombe de la surface et du ciel blanc.

Je suis incapable de mesurer le temps ou la distance parcourue. Le passage se replie sur lui-même et forme des embranchements en tous sens. Je choisis les plus praticables. Une sorte de torpeur s'empare de moi à mesure que le glacier m'avale. Au bout d'un moment, je me rends compte que le vent ne hurle plus. Le silence me remplit les oreilles, pesant, plus pénible à supporter que le fracas de la tempête. Plus aucune trace de l'Esprit de Kamgii, rien qui me permette de savoir s'il s'est vraiment manifesté à moi ou bien si j'ai rêvé. Aucun être vivant non plus, pas même Éreq.

Est-ce qu'il m'a abandonnée ?

Pendant un instant, j'essaie d'imaginer ce qui a pu se passer au cœur de la tempête, quand l'ours s'est mis à charger... Éreq est la seule personne à savoir où je me trouve. Si son instinct animal a pris le dessus et qu'il s'est enfui sur l'inlandsis, personne ne viendra à ma recherche. Les secours seront incapables de repérer les débris de la tente, encore moins l'ouverture de la crevasse...

Mieux vaut ne pas y penser, Dess. Avance !

Je titube dans la pénombre de la crevasse. La voûte s'abaisse. Je dois me baisser et progresser à quatre pattes, parfois ramper. Mes joues saignent, écorchées aux arêtes tranchantes de la glace.

Il ne fait pas aussi froid que sur la surface de l'inlandsis balayée par les vents, pourtant je claque des dents. L'épuisement me rattrape. Chaque minute d'effort m'épuise autant qu'une heure. J'ai la tête lourde et des courbatures sur tout le corps comme si on m'avait rouée de coups.

Pas bon signe.

Quelle est cette tour qui se dresse devant moi dans la brume ? Je la touche. Elle se réduit aux dimensions d'un bloc de granit. Où vont ces sentiers, ces escaliers, ces couloirs qui se perdent dans l'ombre bleue ? Un labyrinthe de failles dans la langue du glacier. Je m'attends à voir surgir à chaque instant un monstre prisonnier de ce dédale, dévoreur de chair humaine, poussant des mugissements minéraux...

Ce n'est que le glacier qui racle la roche, Dess !

Quelque chose affleure à la surface de ma conscience, un signal qui cherche à percer ma confusion. Un automatisme né de mon expérience de

chamane me fait ouvrir mes sens pour l'interpréter. Viniq surgit aussitôt à mon côté, pleine de sollicitude. Plus loin, là-bas, un Esprit semble m'indiquer le chemin à suivre.

Viniq me chuchote des encouragements. Je me guide sur le faible écho de l'Esprit, comme un fanal marquant l'entrée d'un port. À chaque bifurcation, je cherche sa présence. Je perçois maintenant le gargouillis d'un torrent et le chant du vent dans les couloirs de la montagne. La surface n'est pas loin.

À mesure que j'approche, mes idées s'éclaircissent enfin. Je me sens stupide de ne pas avoir fait appel à mes capacités de chamane plus tôt. Elles me permettent d'identifier, aussi distinctement qu'une voix, l'aura de l'Esprit qui est venu à mon secours. Un Esprit du même sang que le mien, de la même lignée, que je cherche depuis des semaines, et qui se tient là, recroquevillé dans son deuil : Yanuk.



J'ai salué l'Esprit avec tout le respect dû à un aîné. Une manière de reconnaître ce qu'est Yanuk pour moi : un chaman plus âgé et un membre de ma famille.

Dommage que tu ne lui aies pas montré cela de son vivant.

— Je tiendrai une cérémonie pour Sunilik et toi. Je chanterai les histoires qu'elle m'a apprises.

Jusqu'à présent, aucune de mes promesses n'a suscité la moindre réaction. L'Esprit de Yanuk possède à peine une silhouette humaine au contour effiloché. Les derniers liens qui le rattachaient au monde des vivants sont en train de se dissoudre.

— Ne veux-tu pas que ton corps repose auprès de celui de Sunilik ?

Même le nom de son épouse bien-aimée ne change rien. J'ai promis à Sunilik de réunir leurs tombes, mais je ne sais pas si je pourrai tenir ma parole. Il faudrait d'abord que je sorte de cette prison de glace, que j'appelle des secours et que je les mène jusqu'à l'endroit où gît le corps de Yanuk.

Pas loin, sans doute.

Maintenant que mes yeux se sont habitués à la pénombre glauque de la crevasse, je distingue des détails révélateurs : des rochers érodés par le

frottement du glacier, une trouée de la voûte qui révèle le blanc laiteux du ciel. Le cri d'un oiseau de proie m'apprend que je suis tout près de la surface, là où l'inlandsis racle la base de la montagne en produisant ces grognements sonores.

D'ailleurs, le sol est en pente. J'ai dû m'élever sans m'en rendre compte. Je me trouve maintenant dans une sorte de grotte aux parois bleu-vert, accotée à une muraille de granit. L'eau ruisselle sur la roche lisse. La crevasse se termine ici. Des gouttes de brume pleuvent sur moi par l'ouverture au-dessus de ma tête.

Bien trop haut.

— Aide-moi, Yanuk. Tu es venu jusqu'ici. Tu as vu cette montagne, cette crevasse... Tu dois savoir comment je peux en sortir.

L'Esprit me fait face, aussi imperturbable que s'il était lui-même taillé dans la glace et le granit. J'insiste encore ; j'essaie de faire appel aux liens familiaux qui nous unissent, ceux-là mêmes que j'ai niés si longtemps ; je lui montre mon visage allongé, si semblable au sien, et les doigts coupés de ma main gauche.

— Je suis Dess, ta cousine, chamane de ta lignée. Nous sommes *ilaqutaq*. J'ai besoin de ton aide.

J'obtiens enfin une réponse, à peine plus distincte qu'un chuchotis dans le courant d'air froid :

— Mon aide... ? Chaque erreur que j'ai essayé de réparer s'est changée en faute plus lourde encore. Mes remords n'y ont rien changé, mes supplications non plus.

— Je ne sais pas à quoi tu fais allusion. Tu es juste et honorable, Aataq me l'a toujours dit. Si tu peux m'aider, montre-moi un chemin !

Il se décale. J'aperçois, derrière lui, une sorte d'ouverture carrée. La forme est rectiligne, les angles trop nets pour être naturels. Quelqu'un a dû tailler la roche au piolet pour créer ou agrandir ce passage. Une bouffée d'espoir m'envahit.

Puis j'examine la paroi et je déchanté aussitôt. L'ouverture se situe sur un surplomb obscur, à cinq mètres au moins au-dessus de ma tête. La paroi, à cet endroit, est faite de glace lisse comme le verre, verticale comme une muraille.

Comment grimper jusque-là ?

Une longue plainte rauque résonne dans mon dos. Le sol tremble sous mes pieds. La voûte se fend avec un craquement sonore. Mes réflexes sont ralentis par le froid, et j'ai tout juste le temps de lever les bras pour protéger mon visage d'un déluge de cristaux tranchants. Le cœur affolé, je m'agrippe au rocher le plus proche.

Combien de tonnes pèse le glacier au-dessus de toi ? N'y pense pas !

Finalement, le grognement minéral se tait. L'ouverture s'est agrandie au sommet de la crevasse. J'aperçois les parois noires et les dents acérées de la montagne toute proche. La neige s'engouffre en poudre fine. Ce brusque sursaut de panique ne fait que renforcer ma détermination à sortir de ce fichu glacier. Et le filet d'eau qui ruisselle sur les arêtes me donne une idée :

— Viniq... la glace, ce n'est jamais que de l'eau, n'est-ce pas ?

Elle ne me répond pas, évidemment, mais je sens sa présence attentive par-dessus mon épaule alors que j'examine la paroi, sous le surplomb désigné par Yanuk. J'ôte ma moufle et je passe ma main gauche amputée, la plus sensible à la magie, contre la glace luisante. Une infime vibration m'indique la présence d'un Esprit aquatique. Il ne m'est pas aussi familier que celui du fjord d'Ungataa, mais toutes les rivières sont sœurs et se dévident vers le même océan.

Viniq vient à mon aide : elle étend sa puissance sur mon bras et encourage l'Esprit dissimulé à m'obéir. Lentement, à l'emplacement de ma main, la glace se change en eau qui dégouline le long de la paroi. Après quelques minutes, il reste un trou arrondi, tout juste assez profond pour que j'y glisse le bout de ma botte. Je déplace ma main d'une vingtaine de centimètres vers le haut, et je recommence.

Le processus est incroyablement lent. Ma paume et mes moignons de doigts sont rendus insensibles par le gel. Je ne perçois plus l'Esprit de la glace, mais Viniq est toujours là pour me prêter sa force. Plus rien d'autre ne compte que ce surplomb, cette ouverture, ce chemin indiqué par Yanuk.

L'une après l'autre, je taille ces marches vers la liberté avec ma magie.



À un moment indéterminé, j'ai dû quitter le glacier et pénétrer dans la montagne. Mes doigts s'écorchent maintenant aux arêtes du granit. L'Esprit

aquatique a disparu, tout comme Viniq.

Il fait sombre autour de moi. Par endroits, j'ai l'impression que le passage a été aménagé à coups de piolet. Certaines arêtes ont été taillées, une sorte d'escalier grossier s'élève dans la pierre. Plus loin, ce n'est plus qu'une faille entre deux parois gris sombre : du granit couvert de gel, ou bien des blocs de glace ? Impossible de le dire. Le glacier charrie tant de roches et de graviers qui s'accumulent à la base des montagnes...

Il fait plus sombre cependant. De moins en moins d'ouvertures laissent entrevoir le ciel.

C'est peut-être tout simplement le soir... Quelle heure est-il ?

Aucune idée. Il était presque midi quand Éreq et moi nous sommes réfugiés sous la tente, mais j'ai l'impression d'avoir erré pendant des heures dans cette interminable crevasse. Le ciel gris et terne que j'ai aperçu dans une trouée était peut-être bien le crépuscule ; dans ce cas, il serait environ 23 heures.

Tu n'as rien mangé aujourd'hui !

Je suis trop fatiguée pour ressentir la faim, mais on m'a répété mille fois que le froid et l'effort consomment beaucoup de calories. Alors j'entame mes maigres réserves. J'écrase la capsule chauffante de mon gobelet et je mâchonne une barre de céréales en attendant que la chimie fasse son œuvre.

Quelques minutes plus tard, je serre entre mes doigts gourds une tasse de chocolat tiède, et les larmes me viennent aux yeux. Aucun parfum ne m'a jamais paru aussi délicieux. J'aimerais le siroter, en prenant tout mon temps, mais la boisson se refroidit plus vite qu'elle chauffe. Je savoure chaque gorgée.

Comme la capsule thermique diffuse encore un peu de chaleur, je la serre dans ma main gauche. La douleur me fait serrer les dents quand des fourmillements intolérables parcourent chaque moignon. Je m'oblige à les considérer comme de bonnes nouvelles. Ils signifient que le sang afflue à mes extrémités gelées, que la circulation reprend normalement et qu'il ne sera pas nécessaire de m'amputer.

Pas cette fois.

Il me faut un long moment pour trouver le courage d'esquisser un dérisoire mouvement des doigts. Mes articulations répondent, quoique avec raideur. Je suis si fatiguée... Pourquoi ne pas me reposer une heure ou deux ?

Si tu t'arrêtes, tu n'arriveras plus à repartir...

Ce serait dommage de perdre l'énergie que ce maigre repas vient de m'apporter. Alors je me force à mettre un pied devant l'autre, et je reprends mon interminable progression dans le labyrinthe de rocs et de glace.

Chaque fois qu'une trouée permet de voir le ciel, j'essaie de m'orienter, mais je manque de points de repère. Un sommet dentelé me surplombe, sans doute celui du mont Maliq, mais je ne connais pas assez bien son aspect pour dire s'il s'agit de la face sud ou de la face ouest.

Un seul indice me guide : les traces humaines laissées sur la roche. De nouveau, le sol s'élève, par une succession de marches qu'un outil a taillées autrefois. Des lampes ont charbonné les parois dans les passages les plus étroits. Parfois, un courant d'air apporte des odeurs de pourriture et de fourrures mal tannées.

Un repaire pour des chasseurs, tout près de l'inlandsis ?

Peut-être. Cela expliquerait comment Yanuk le connaissait. Mais pourquoi ne pas se contenter d'aménager une caverne ou une hutte de pierres ? Je ne compte plus les marches que j'ai montées. Cela représente un énorme travail pour un simple abri occasionnel...

Il doit y avoir une autre explication.

LA MONTAGNE DES ANCÊTRES

Je suis arrivée au bout du passage taillé sous la montagne : une autre grotte.

Encore... Quand vais-je enfin retrouver le ciel au-dessus de ma tête ?

Celle-ci est plus sombre et plus spacieuse que les précédentes. J'arrive à peine à discerner des formes confuses dans l'obscurité, une voûte irrégulière et basse. L'odeur me parvient ensuite : fumée de tourbe, sang, urine... Des relents de pourriture déclenchent des haut-le-cœur, ainsi qu'un subit accès d'anxiété.

Où suis-je ?

Je suis épuisée, mais je refuse de me reposer dans cette atmosphère lourde de puanteurs. Cet endroit me donne la chair de poule. Je me force à observer, à écouter.

Ni aboiement, ni voix humaine, ni même le bruit du vent.

Je suis au plus profond de la montagne.

Une sorte de « plic-ploc » régulier, comme une goutte d'eau tombant d'un robinet qui fuit. Un autre bruit plus lointain, un chuintement que j'ai déjà entendu, mais sur lequel je suis incapable de mettre un nom pour l'instant. Je suis si fatiguée que j'ai du mal à réfléchir.

Je tâtonne de la main droite le long des parois. Très vite, je découvre un rebord à la hauteur de mes genoux. Plus loin, une couverture de fourrure à l'odeur aigre. Puis une sorte de matelas, qui sent la laine moisie.

Quelqu'un vit ici. Qui ?

Cette fois, la peur me saisit. En cherchant la sortie de la crevasse, serais-je tombée sur le repaire de l'homme qui nous a attaqués ? J'essaie de reconstituer les événements. Tout est confus, un mélange d'images et de blanc opaque.

Que s'est-il passé pendant la tempête ? La source chaude, était-ce un rêve ? Les yeux noirs d'Éreq sur la fourrure de l'ours polaire, un autre rêve ? Et les coups de feu, le labyrinthe sous la glace ?

Je m'efforce de ralentir le battement affolé de mon cœur. Quelque chose de terrible est arrivé, quelque chose que mon esprit refuse d'envisager. Les larmes me montent aux yeux, et je lutte pour les avaler, frustrée. D'où vient toute cette eau ?

Une voix lointaine marmonne un juron. Le chuintement se renforce. Cette fois, je le reconnais. C'est le bruit que produit un *ulu*, le couteau rond qu'on utilise pour retirer la peau d'un animal. Il faut l'aiguiser continuellement pour détacher proprement la chair. Ma mère et ma grand-mère ont fait ce geste devant moi, pendant des dizaines de soirées, après les parties de chasse.

Un abri de chasseur sous la montagne, donc. Yanuk devait le connaître et se diriger dans cette direction quand il est mort. C'est pour cela qu'il m'a guidée ici.

Je tourne la tête dans la direction d'où provient le bruit. La grotte est moins obscure par-là, et mes yeux se sont habitués. Je distingue pour la première fois ses contours.

Elle est allongée, comme un ovale étiré. Le sol est couvert de sable, de graviers, de rocs laminés par le passage du glacier. Quelques trous dans la voûte laissent filtrer des rais de lumière. L'un d'eux souligne la forme d'un crâne blanchâtre pourvu de longues cornes, calé dans une anfractuosité. Un bœuf musqué.

D'autres dépouilles d'animaux sont accrochées à des saillies de la roche, garnies de plumes colorées. Toute une collection de dents de narval, à l'ivoire sculpté.

Ce n'est pas simplement un repaire de chasseurs.

Aataq m’a parlé de ce genre d’endroits... Autrefois, certains chamans pratiquaient des retraites spirituelles dans des cavernes pour mieux communier avec leur Esprit tutélaire. La pratique a disparu avec la vie moderne, mais quelqu’un a dû retrouver l’accès d’un ancien site. Plusieurs se situaient sous le mont Maliq, d’après mon grand-père.

L'homme qui vit ici n'est donc pas un simple chasseur, mais un chaman. Ma frayeur augmente quand je me souviens de la tempête qu'il a réussi à conjurer. Quelle puissance ! Je ne suis pas de taille à lui résister.

Comme chaque fois que je me sens dépassée par les événements, je fais machinalement appel à Viniq. Mais sa présence est à peine perceptible.

Que se passe-t-il ? On dirait que quelque chose bloque mon appel...

Étrange... Du bout de mes doigts infirmes, je trace le rectangle de la porte imaginaire, je visualise le voile de l'aurore, j'y pousse mon pouvoir...

— Ah ! fait une voix rugueuse au fond de la caverne. Tu es là.



Un bruit de pas annonce son arrivée, mais autre chose aussi, infiniment plus troublant : une onde de pouvoir aux arêtes coupantes vient heurter ma conscience. La porte de l'Autre Monde, que je viens juste d'esquisser, se referme en claquant brutalement.

Je suis renvoyée dans le monde humain, dans cette caverne. Une panique, surgie du plus profond de moi, me submerge. Pendant un interminable moment, je ne peux plus respirer, je suis aveugle et sourde.

Puis, lentement, une étreinte fraîche m'enveloppe, une magie limpide et froide comme l'eau du fjord. Viniq a réussi à m'atteindre pour venir à mon secours. Je lui suis si reconnaissante que des larmes me montent aux yeux. Elle s'enroule autour de moi comme un cocon.

Je sens sa volonté de me protéger, mais aussi sa colère. Je suis encore trop engourdie pour me l'expliquer. Reculant jusqu'à la paroi, je m'y adosse, en espérant avoir l'air solide.

Les rais de lumière qui tombent des ouvertures de la grotte révèlent en contre-jour la présence d'un homme, grand mais voûté, vêtu d'un manteau de fourrure pelée qui tombe jusqu'à ses pieds. Son visage est barbu, ses cheveux longs et grisonnants.

Des yeux étirés, couleur d'ambre, rencontrent les miens.

Je pourrais dire que je m'y attendais, que je m'y préparais. La vérité est que j'ai toujours redouté ce moment. Maintenant qu'il est arrivé, que je suis face à mon père, tous les mots se figent dans ma gorge. Mon esprit est en panne. Mes yeux ne peuvent se détacher des siens, à la couleur si semblable.

L'étreinte surnaturelle de Viniq se resserre autour de moi. On dirait qu'Elle se souvient, elle aussi.

Je suis de nouveau une fillette terrifiée, dans une cabane de rondins au milieu de l'hiver. Ma mère est alitée depuis des semaines, mon frère nouveau-né couché sur son sein. Mon père jure et tempête. Il dit que l'enfant ne vivra pas, qu'il est trop faible, qu'il va devoir se débrouiller avec la fille. Je ne comprends pas ce qu'il entend par là. Tout ce que je sais, c'est que j'ai peur, et que personne n'est là pour me protéger.

— J'ai senti ta présence depuis des heures.

Je cligne des paupières pour revenir au présent. Mon père me regarde toujours, imperturbable. Cette fois, je me rends compte que ses yeux ne sont pas exactement semblables aux miens. Leur couleur de miel est la même, mais les siens sont profondément enfoncés dans leurs orbites. Des plis de méfiance sillonnent ses tempes. Un regard rusé de bête aux abois.

— Ma fille, Desna Kunitoornaaq, la grande chamane.

Il prononce mon nom en détachant chaque syllabe, comme s'il les testait dans sa bouche. Le son rauque fait courir des frissons glacés le long de mon échine. Je soutiens son regard.

— *Qivitoq.*

Ma voix n'a pas tremblé. Le terme méprisant ne semble pas le blesser. Un coin de sa bouche se relève dans une sorte de rictus, qui découvre une dent jaune au coin cassé. La vie de banni doit être rude. Son visage est aussi marqué de rides que celui de mon grand-père, sa barbe et ses cheveux sont d'une saleté repoussante. De petits objets gris-brun, accrochés à ses tresses, cliquettent quand il remue.

— Le vieux rat m'a banni, confirme Norsaq, mais ma famille a fini par revenir vers moi.

Il est fou ? Je ne suis certainement pas venue le trouver de mon plein gré !

— Je dois dire que j'étais surpris de sentir ta présence sur *hiku*, ce matin. Je t'ai cherchée, mais tu n'étais pas sous la tente. Tu as réussi à échapper à ma tempête, et je te croyais perdue dans la nuit blanche.

Sa mimique est presque une approbation. Je me garde bien de lui dire que c'est ma chute dans la crevasse qui m'a sauvée.

— Comment as-tu trouvé le passage ? Ton grand-père t'avait indiqué le chemin ? Ce vieux fouineur connaît des secrets qui ne le regardent pas, qui ne lui ont jamais appartenu !

Aataq savait bel et bien que des grottes se trouvaient sous le mont Maliq, mais c'est l'Esprit de Yanuk qui m'a guidée jusqu'à l'entrée du tunnel. Je pourrais le révéler à Norsaq et en profiter pour l'interroger à son sujet. Je suis sûre qu'il est responsable de sa mort, d'une manière ou d'une autre.

Mais un mouvement distrahit mon attention. Une autre forme bouge dans le fond de la grotte. Une silhouette, plus petite et plus trapue, que je reconnaîtrais n'importe où : mon frère, Kilaun.

Il titube en approchant et doit s'appuyer contre la paroi pour se stabiliser. L'inquiétude et la colère s'emparent de moi, chassant ma terreur de fillette devant mon père.

— Kilaun ? Tu vas bien ? Que s'est-il passé ?

Norsaq se détourne sans répondre et lui fait signe. Kilaun se laisse tomber sur une saillie rocheuse, qui forme une sorte de banc taillé le long de la paroi, en face de moi. Sa cuisse droite est enveloppée dans un bandage taché de sang. Je me précipite vers lui.

— Tu es blessé ? Kilaun ?

Ignorant mes questions, il se laisse aller en arrière, les traits tirés, le visage luisant de sueur. Je me tourne vers Norsaq.

— Que lui as-tu fait ?

Mon père s'est enfoncé dans la partie la plus obscure de la caverne. Il revient vers moi, traînant derrière lui quelque chose qui frotte sur le sol. Une couverture, peut-être. Sa voix résonne sous la voûte rocheuse.

— Vraiment, Desna, qu'espérais-tu quand tu as obligé cet ours à te protéger ? Un acte magique impressionnant, je le reconnais. Prendre le contrôle d'un Esprit animal vivant, en abolissant ses instincts, il faut être un grand chaman pour y parvenir... Le sang parle en toi !

Mon cerveau s'affole. Les souvenirs reviennent en masse confuse. L'ours blanc avec les yeux noirs d'Éreq. Son avertissement. Le fracas des coups de feu et celui de la tempête.

— L'ours... il a attaqué Kilaun ?

— Une fameuse bête ! Imagine notre surprise ! Je ne m'attendais pas à une telle magie de ta part ! Les Esprits animaux sont difficiles à maîtriser, ils ont tendance à fuir au premier signe de surnaturel, mais celui-ci est resté sur place, devant ta ridicule petite tente.

Je refuse de l'entendre. Cette brute, ce traître, ce menteur... La parole d'un *qivitoq* ne devrait jamais être écoutée. Ses mots parviennent cependant jusqu'à mon cœur, qui tambourine dans ma poitrine.

La voix de Norsaq devient plus assurée. Discourir devant un public lui fait plaisir. Je garde mes yeux rivés aux siens, m'interdisant de descendre mon regard jusqu'à sa main, qui a repris *l'ulu* pour l'aiguiser.

— Tais-toi...

Je ne reconnais plus ma propre voix. Elle m'écorche la poitrine et me fait si mal... Norsaq examine le tranchant de *l'ulu* et remarque :

— Ton frère avait le fusil de Yanuk, mais, un bon fusil, ça ne fait pas un bon chasseur.

Je ne peux pas empêcher ma main de se crisper sur mon cœur. J'ai l'impression qu'un poing vient de l'écraser. Comment n'ai-je pas reconnu cette odeur plus tôt ? Le relent âcre de la fourrure qu'on écorche...

Mon regard tombe aux pieds de Norsaq, vers une tache claire, qui n'est pas une couverture. C'est la peau toute fraîche d'un ours blanc, avec des lambeaux de chair encore attachés par endroits.



Je suis assise, adossée contre la paroi, mes genoux repliés devant ma poitrine. L'eau suinte, glaciale, dans mon dos. J'aimerais que le froid revienne. J'aimerais qu'il me reprenne dans sa torpeur, dans sa nuit blanche, et qu'il efface la réalité qui m'entoure.

Viniq est là, silencieuse, autour de moi. Elle me serre si fort, dans ses bras surnaturels, que j'ai du mal à respirer.

Je suis de glace. Mes yeux ne voient pas la peau de l'ours blanc sur le sol gris de la grotte, avec sa gorge déchiquetée par les balles. À ma gauche, Kilaun s'est affaissé, inerte.

Je ne peux pas me soucier de lui. Pas maintenant. J'ai tout juste assez de force pour m'envelopper de couches de glace et ne pas me briser.

Norsaq marmonne en maniant *l'ulu*, pérorant sur la victoire des forts, comme un homme habitué à parler seul.

— L'homme... plus fort que le plus fort animal. Mais l'animal sent qui est le plus fort... Il élimine les faibles, ne touche pas au fort...

Je comprends ce qui s'est passé sur l'inlandsis. Norsaq, maître de la tempête, et Kilaun, armé du fusil de chasse de Yanuk. Les deux hommes sortent de la grotte et approchent de la tente, dissimulés par le bruit du vent, ou peut-être par la magie. Je vois les chasseurs, Éreq qui se dresse devant moi pour me protéger. J'entends le fracas des détonations au milieu de la tourmente.

Avec la neige, personne ne m'a vue tomber dans cette crevasse. Pendant que j'étais inconsciente, l'ours a blessé Kilaun à la jambe. Ils l'ont abattu et transporté ici, sans doute sur un traîneau. Je ne vois pas de chien, mais ils doivent être attachés ailleurs.

Norsaq et Kilaun n'ont pas trouvé mon corps. Ils ont supposé que je m'étais égarée sur l'inlandsis. Me laisser là, sans prévenir les secours, c'était me condamner à une mort certaine. Mais je n'en attends pas moins de Norsaq.

Je serre les dents, la colère glaciale dans mes veines.

Bien. La vengeance vaut mieux que le chagrin.

Mon corps se remet de l'épreuve de la tempête. Je suis jeune, et en meilleure condition physique que cet homme ridé, en train d'écorcher la peau de l'ours. Kilaun a l'air trop mal en point pour intervenir. Je ne vois le fusil nulle part, mais Norsaq a un *ulu*.

Mon cerveau note froidement tous ces détails, préparant la suite. Pour une raison qui m'échappe, Norsaq a l'air satisfait que je sois venue jusqu'à lui. Dans son esprit tordu, il a dû prévoir une utilité pour moi, comme pour Kilaun. Mes pouvoirs de chamane semblent le réjouir. S'il croit que je vais les mettre à son service, il se trompe lourdement...

Norsaq a allumé une lampe, suspendue à un crochet. Elle dégage surtout de la fumée et un relent d'huile de phoque, mais la lumière est suffisante pour que j'examine la grotte. Un endroit destiné aux rituels chamaniques, comme je le supposais.

À côté du crâne de bœuf musqué que j'ai repéré tout à l'heure, un masque de cérémonie est disposé sur la corniche. Des pots, des sacs, des réserves de nourriture et de couvertures. La roche a été grossièrement taillée pour former des bancs le long des parois et permettre à une dizaine de personnes d'assister au rituel.

La caverne des Kunitoornaaq ?

Yanuk est-il venu ici pour une de ces cérémonies ? Son Esprit a parlé d'erreurs qu'il avait commises et de ses tentatives pour les réparer. Son ton était lourd de remords. Était-il complice de Norsaq et Kilaun, ou bien leur victime ?

Plus inquiétant : s'il n'a pas réussi à les empêcher d'agir, comment le pourrais-je ?

Tu y penseras plus tard.

Kilaun est étendu sur le banc de pierre. J'ai l'impression que la tache sombre sur son bandage s'est agrandie. Il est vivant : sa main s'agite convulsivement par moments.

— Ton fils a besoin d'un médecin.

Ma voix est tranchante comme une arête de glace. Norsaq relève la tête, les sourcils froncés. Il semble désarçonné par ma froideur. Il examine Kilaun et finit par hausser les épaules.

— La plaie était profonde, mais je l'ai refermée. S'il est assez fort, il survivra.

Est-ce l'écho d'un souvenir qui résonne en moi à cet instant ? A-t-il vraiment prononcé la même phrase autrefois, quand mon frère était un nouveau-né trop faible pour pleurer ?

— Ses chances seraient meilleures si quelqu'un l'emmenait à la clinique de Tasiilaq. Il a un traîneau et un bon attelage, non ?

— Personne n'ira là-bas, grommelle Norsaq, sa main crispée sur *l'ulu*. La nature élimine les faibles, et les forts survivent. C'est ainsi que le monde va.

Il redresse le menton, me défiant de le contredire. Sa magie gronde autour de lui, comme un animal sauvage. Mais j'ai appris ce que je voulais savoir. Les chiens sont toujours là, ainsi que le traîneau. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est les trouver, et je pourrai m'enfuir.

Je baisse les yeux la première, parce que c'est ce qu'il attend. Il a prouvé qu'il était plus fort qu'un *qivitoq* ordinaire en survivant dans cette grotte depuis dix-huit ans. Plus fort qu'Aataq, puisqu'il a réussi à lui faire croire à sa mort. Plus fort que Yanuk, dont l'Esprit hante ces lieux. Plus fort que Kilaun, qu'il a manipulé et envoyé affronter l'ours...

Mon regard caresse la fourrure à demi-écorchée, qui gît sur le sol noirâtre de la caverne comme une dépouille sans valeur. Norsaq tranche la peau à coups secs de son *ulu* tout autour d'une énorme patte. Je sens encore

les bras puissants d'Éreq autour de moi, et ses mèches blanches soyeuses contre ma paume. La sensation est si vivace, la douleur si violente, que j'en oublie de respirer.

Cet homme... ce méprisable *qivitoq* a tué un Esprit ours, un héros de nos légendes...

Comment est-ce possible ?

Je tremble de rage et de chagrin. Chaque souffle me déchire les poumons. Puis je me raccroche à l'évidence.

Non, ce n'est pas possible.

Ils n'ont pas pu le tuer. L'ours est mort, mais l'Esprit est immortel. Celui que j'appelais Éreq a sacrifié sa vie terrestre pour moi, à cause de ma famille maudite, mais son Esprit parcourt toujours l'Autre Monde. Je me fais le serment de le chercher sans relâche.

Plus tard. Quand j'aurai réglé mes comptes. Ce *qivitoq* est mon père, ma responsabilité. C'est à moi de le mettre hors d'état de nuire.



— Inutile..., marmonne Kilaun. Il l'a dit...

Je soulève son bandage en rétorquant :

— Je me moque de ce qu'il dit.

Le linge malodorant est souillé de sang et d'autres liquides jaunâtres, que je suis incapable d'identifier. Peut-être des onguents que Norsaq a utilisés, ou bien du pus suintant de la plaie, ou encore tout simplement de la saleté. La caverne entière empest la crasse, la graisse rance et la nourriture avariée.

— Tu crois vraiment ses délires ? que les plus forts survivront ? Laisse-moi te dire qu'une infection, même une banale dent cariée, peut tuer n'importe qui !

Kilaun secoue la tête. Ses mouvements sont lents, ses paupières plombées, mais il a toujours la même mine obstinée.

— S'il meurt, c'était un faible.

Il récite les paroles de Norsaq. Ma frustration est telle que je voudrais le secouer de toutes mes forces. Au lieu de cela, je retire le dernier pansement. Un liquide visqueux dégouline. Une déchirure, longue comme mon avant-

bras, court en diagonale le long de la cuisse. Par endroits, les bords semblent refermés, mais, au milieu, la plaie reste béante. Un pus brunâtre s'écoule. Pas de sang.

Bon ou mauvais signe ?

L'odeur de putréfaction me saisit. Il faudrait désinfecter la blessure, mais je n'ai rien, pas même une lampe. Toutes mes affaires sont restées sous la tente.

— Tu as une trousse de secours dans ton traîneau quelque part ?

Kilaun tourne la tête vers la paroi, les lèvres serrées. Voilà qui lève certains de mes doutes. Les chiens se trouvent bien à proximité, probablement dans une autre grotte. Je me souviens d'Aataq parlant du mont Malik comme d'un bloc de basalte troué de failles et de cavités de toutes tailles. Les chamans des temps reculés devaient y suivre une sorte de parcours initiatique, mais certains se perdaient dans ce labyrinthe. Quand je lui ai demandé s'il connaissait la sortie, il m'a affirmé que personne n'y était allé depuis des générations...

On dirait qu'il se trompait.

Norsaq a disparu depuis un bon moment dans le fond de la grotte, emportant sa lampe. J'ai cru d'abord qu'il s'agissait d'une simple alcôve fermée par une couverture, mais, comme il ne réapparaissait pas, je suis allée voir de plus près : il y a un autre passage, bas et sombre comme un terrier. Où débouche-t-il ? Pas question de m'y aventurer sans lumière.

— Tu crois qu'il rapportera quelque chose pour te soigner ?

Kilaun secoue de nouveau la tête. Je décide de jouer l'ignorante pour en apprendre davantage.

— Vous avez le fusil de Yanuk. Il est là aussi ? Il pourrait te transporter jusqu'à l'hôpital dans son traîneau ?

— Yanuk est mort, marmonne Kilaun. Pas de taille à résister...

— Comment est-ce arrivé ? Après la mort de Sunilik ?

Mais j'ai beau insister, il refuse de m'en dire plus. Ses yeux sont brillants de fièvre. J'essuie la sueur qui coule sur sa peau cireuse, puis j'essaie de nettoyer sa plaie du mieux que je peux avec le chiffon le plus propre que j'aie trouvé, trempé dans un bol d'eau froide.

— C'est infecté. Tu as besoin d'un médecin.

Kilaun refuse obstinément. Quand il était adolescent, j'insistais, je rusais, je cherchais les arguments pour le persuader... Aujourd'hui, je me

sens seulement très lasse. Ma frustration n'y changera rien. Une partie de mon cerveau analyse froidement son état et conclut qu'il n'est pas transportable.

Même si je savais où trouver son traîneau, comment atteler ses chiens, je ne pourrais pas l'emmener de cette manière jusqu'à l'hôpital le plus proche. Au-delà de l'inlandsis, il me faudrait un tout-terrain, un bateau, un hélicoptère...

Mieux encore : un téléphone.

Mais le mien est toujours en panne. Si Éreq en avait emporté un, il a dû rester avec nos autres affaires, sous la tente. À tout hasard, je demande à Kilaun :

— Est-ce que tu as un téléphone satellite quelque part ? En cas d'urgence ?

Il ne soulève même plus les paupières. Sa respiration est lourde, son corps agité de frissons fiévreux.

— Je sais pourquoi tu me soignes, finit-il par articuler. Tu te sens responsable. Tu veux toujours... arranger les choses, même quand il n'y a rien à faire.

— Je suppose que c'est vrai.

Les yeux clos, il pousse un petit rire plein de rancœur, comme je l'ai entendu si souvent.

— Desna la plus forte... Tu crois que tu peux tout gagner.

Je n'essaie pas de me justifier. La partie la plus glaciale de moi a déjà renoncé à le sauver. Pendant deux ans, j'ai espéré de toutes mes forces le retrouver ; maintenant qu'il est là, je me rends compte que je cherchais une illusion, un petit frère imaginaire, que j'aurais pu protéger. Mon cœur n'est plus que vide, vent, froid et cendres.

Kilaun a replongé dans une torpeur proche de l'inconscience. Je me lève pour explorer la grotte. Mes mouvements sont encore raides, mais la circulation se rétablit lentement dans mes membres. Les démangeaisons dans mes orteils me l'indiquent.

Je fouille tous les sacs à la recherche d'une trousse de médicaments. En vain. L'aube doit se lever, car la lumière éclaire maintenant le fond de la caverne. Un bloc rocheux apparaît. Sa forme n'est pas naturelle : les arêtes du rectangle sont trop droites, la surface trop polie. Quelqu'un a taillé la pierre. On dirait un autel.

La répulsion grimpe le long de mon échine.

Il y a des églises au Groenland, évidemment. Elles ont été bâties par les Vikings et par les missionnaires chrétiens au cours du Moyen Âge. J'ai visité certaines d'entre elles, parmi des groupes de touristes, et j'ai ressenti une sorte de malaise devant l'autel et le crucifié.

Je ne comprends pas leur croyance.

Les Inuits fabriquent leurs propres idoles : statuettes de Sedna taillées dans de l'ivoire de morse, scènes tissées ou peintes représentant Nanuuq ou Amaroq parmi les chasseurs... mais nous ne leur rendons pas de culte et nous n'honorons aucun dieu.

Que fait donc cette pierre ici ?

Je combats mon dégoût pour examiner de plus près le bloc de basalte noir. Sur la surface polie, des lignes ont été creusées. Elles se rejoignent au centre en formant une sorte de coupelle, profonde d'un pouce. Soudain, je comprends que ce reflet rougeâtre n'est pas une veine de la roche, mais un résidu de liquide. Je le gratte de l'ongle. Aucun doute : du sang séché.

Je détourne la tête, écœurée. J'ai du mal à imaginer un chaman, même un *qivitoq*, découper un animal en appelant son Esprit. Verser le sang en sacrifice est complètement étranger à nos croyances.

Je me détourne de l'autel et j'examine les autres objets d'un regard critique. Plumes, crânes, ivoire sculpté, trophées de chasse... quelques *tupilaks* sont insérés dans une anfractuosité de la paroi. La plus grande statuette représente un ours dressé, avec des nageoires et une queue de loup. Quand je la porte à la hauteur de mes yeux pour mieux l'examiner, une faible odeur de cire me parvient aux narines. J'ai du mal à croire que Norsaq utilise de l'encaustique pour faire briller des *tupilaks*... mais je connais une vieille femme qui prenait grand soin de ses créations. Une vieille femme qui vivait tout près d'ici, à Kuummiut.

L'image trouble que Viniq m'a montrée dans l'eau du fjord prend soudain tout son sens : j'ai cru qu'il s'agissait de mon reflet déformé, mais c'était plutôt le visage de Kilaun. Nous avons le même teint cuivré, la même bouche boudeuse. Sissi avait raison finalement : un voleur a bien pénétré chez elle. Notre père a envoyé Kilaun lui dérober ses *tupilaks*.

Quel acte méprisable !

Non seulement ils ont vol  à cette vieille femme les objets qu'elle avait mis tant de soin à fabriquer, mais ils ont utilisé leurs pouvoirs pour la

tourmenter dans son sommeil. Ils espéraient sans doute la faire passer pour folle, afin de couvrir leur méfait.

Si je peux, j'irai à Kuummiut rendre ce *tupilak* à la famille de Sissi. En le rangeant dans ma poche, je m'aperçois qu'il est sale. Dans les creux et les rainures, il reste le même liquide séché rougeâtre que sur l'autel. Le *tupilak* a été trempé dans le sang, lui aussi.

Cette pratique fait-elle partie des secrets de la lignée Kunitoornaaq ? ou bien l'esprit tordu du qivitoq a-t-il inventé ce rituel personnel ?

Comme Kilaun a repris conscience, j'essaie de l'interroger à ce sujet, mais il ne marmonne que des mots à demi intelligibles.

— Il se sert des *tupilaks*... avec du sang. Pourquoi ? Cela lui permet d'accroître son pouvoir ?

— Son pouvoir... tellement bon que tu ferais n'importe quoi pour l'avoir. Pour le conserver.

— Voler, mentir, déclencher des catastrophes, tuer des innocents ?

— Tu ne peux pas comprendre... Tu l'as toujours eu... mais quand tu en es privé, quand tu le veux tellement... si tu as une chance... tu la saisis. Bonne ou mauvaise décision, tu t'en moques.

Il halète lourdement, puis achève :

— Après la première fois, tu cesses de te poser la question.

LE SANG PARTAGÉ

Grotte des Kunitoornaaq, dans le mont Maliq

Kilaun n'a pas bougé depuis des heures. Le temps est difficile à estimer sans montre ni téléphone. Un jour gris pénètre par les fissures, en haut de la grotte, mais il dure vingt heures à cette période de l'année. Il pourrait aussi bien être le matin que le soir.

Je ne peux pas abandonner mon frère dans cet état. Je n'ose pas me lancer dans le labyrinthe des grottes et des tunnels. D'ailleurs, même si je parvenais à en sortir, je me retrouverais sur l'inlandsis, sans aucun moyen d'appeler les secours... Ce serait du suicide. La glace et la montagne me retiennent captive mieux que n'importe quel geôlier.

Norsaq n'est toujours pas revenu. Une part de moi espère qu'il est parti chercher des secours pour Kilaun. Dans un autre recoin de mon cerveau, je souhaite qu'il disparaisse au fond d'une crevasse, et que je n'aie plus jamais à affronter ses yeux déments, son pouvoir corrompu.

Je trouve une dernière barre protéinée un peu écrasée dans une poche intérieure de ma veste. La chaleur de mon corps l'a empêchée de geler. Je me force à la mâcher sans appétit. C'est toujours mieux que les lamelles séchées de viande ou de poisson entreposées dans cette grotte, qui dégagent toutes un vague relent de pourriture... L'eau qui ruisselle sur les parois, en revanche, semble propre. J'en avale plusieurs gorgées. Elle est si froide qu'elle me fait mal aux dents. Mon haleine forme une petite vapeur blanche devant ma bouche, sans aucun souffle de vent pour la dissiper.

Il n'y a rien d'autre que je puisse faire pour reprendre des forces. Kilaun est toujours inerte. Je me serre contre lui et me laisse dériver à mon tour dans un demi-sommeil.

Me voici sur l'inlandsis. Les arêtes nues déchiquetées du mont Maliq se détachent sur le ciel plombé. Un grondement résonne dans mon dos, si pénétrant que je sens la calotte de glace vibrer sous mes pieds. Je n'ose pas me retourner. Ce qui se trouve derrière moi m'effraie bien davantage que la silhouette noire de la montagne et la tempête qui s'y prépare.

Si on tourne le dos aux cachemars, finissent-ils par disparaître ?

Non. Le son se creuse et s'aggrave dans mon dos. La menace m'enveloppe, de la glace qui craquelle au vent qui me gifle le visage. Mes larmes débordent, que le froid transforme aussitôt en traînées de givre sur mes joues. Malgré eux, mes pieds se déplacent en trébuchant sur le sol crevassé. Je me retourne.

L'ours polaire me fait face. Dressé sur ses pattes arrière, il doit mesurer deux fois ma taille. Ses griffes jaillissent. Ses yeux noirs brillent de rage. Le sang dégouline sur la fourrure crème de son énorme poitrail. Il ouvre la gueule et grogne. Derrière ses crocs, un abîme sombre...

Un seul regard à cette obscurité terrifiante, et je me réveille en suffoquant. Mon cœur bat la chamade. Je me force à desserrer la prise de mes mains moites sur la couverture. Ce n'était qu'un cauchemar. Un moyen pour mon subconscient de me rappeler qu'Éreq est dangereux.

Je me refuse à dire « était », même en pensée. Je veux croire qu'il est toujours là, quelque part derrière le voile de l'aurore. Les Esprits sont immortels tant que les humains croient en eux, tant que les chamans leur rendent visite. Je n'abandonnerai pas Éreq et je le retrouverai.

Cette conviction me pousse à replonger délibérément dans le sommeil. Je ralentis ma respiration et je m'apprête à détacher ma forme astrale de mon corps, comme je l'ai mille fois pratiqué pour les songes chamaniques.

Rien ne se passe. Mon esprit reste enfermé dans mon corps grelottant, au côté de mon frère inconscient, dans la caverne glaciale.

Rien d'étonnant... tu ne peux pas te concentrer dans un tel environnement !

Je fais une autre tentative. Toujours en vain. Cette fois, un soupçon monte en moi, mêlé d'affolement... Mon père possède d'immenses pouvoirs, il l'a démontré avec cette tempête. Pourrait-il m'empêcher d'utiliser les miens ?

Tu dramatises, Dess. Essaie plutôt de retrouver ton calme et concentre-toi !

Je garde les yeux fermés jusqu'à ce que des lambeaux chatoyants apparaissent sur l'écran de mes paupières. Alors j'appelle tout bas Viniq à mon aide. Quand je sens sa caresse dans mes cheveux, je manque d'éclater en sanglots de soulagement.

L'Autre Monde est presque aussi sombre que la caverne, et tout aussi silencieux. Il doit s'accorder avec mon angoisse. Même l'aurore est plus terne que d'habitude, et les étoiles sont rares. La présence de Viniq est à peine tangible. Je lui chuchote :

— Tu peux m'aider ? Peux-tu au moins me dire si je reverrai Éreq ?

Aucun Esprit ne connaît l'avenir, je devrais le savoir, même Viniq, qui est très ancienne et très puissante. Elle caresse ma joue pour adoucir son refus. D'un murmure aussi doux que celui d'un ruisseau, elle répond à mon oreille :

— Il y a trop de chemins, et tu te trouves au milieu de tous ces possibles.

— Moi ? Que pourrais-je faire ? Je ne sais même pas sortir d'ici !

Le découragement me submerge. Je ne me suis jamais sentie si ignorante, si impuissante...

— Tu n'es pas faible, proteste Viniq. Tu peux compter sur mon aide.

Je ne vais pas contredire un Esprit, d'autant plus qu'Elle ne cherche qu'à me réconforter, mais je ne vois pas comment son aide, concrètement, pourrait me sauver la vie. Les pouvoirs de Viniq s'exercent sur l'eau, et je suis au fond d'une montagne !

— L'eau peut prendre bien des formes, insiste-t-Elle.

— C'est vrai. La neige, la glace, la brume...

Viniq joue dans mes cheveux et produit des sons étranges à mon oreille : je reconnais le gargouillis des torrents, la houle marine, le tambourinement de la pluie...

— L'eau s'infiltre par la plus minuscule des fissures, au cœur du plus solide des rochers ; quand elle se transforme en glace, elle le tranche en morceaux mieux qu'une hache.

Son ton vindicatif me surprend. Elle poursuit plus doucement :

— Quand l'eau devient de la vapeur au-dessus de ta tasse, elle ne meurt pas pour autant... Elle change, c'est tout.

Elle n'est pas si énigmatique, d'habitude... À force de voir Viniq comme une sorte de complice, joueuse et affectueuse, j'ai tendance à

oublier qu'Elle est aussi un très ancien Esprit. La vie, la mort, le passage de l'une à l'autre n'ont sans doute pas le même sens pour Elle que pour moi.

Je la remercie en pressant ma main contre la sienne, fraîche et fuyante comme l'eau du fjord. Elle attire mon attention vers une mince silhouette qui se tient immobile, à quelques pas, dans l'ombre.

Mon cœur se serre quand je reconnais Kamgii, le jeune marin qui s'est noyé lors du naufrage du *Polaris*. Il me regarde approcher, ses cils toujours soudés par le givre, ses yeux rougis par le sel.

— Je ne connais toujours pas la paix, dit-il d'une voix blanche.

Je frissonne. Pour apaiser le chagrin de Suorun, son oncle, j'ai prétendu que la mort de Kamgii avait été rapide et indolore ; c'est faux. La noyade dans l'eau glaciale est une torture.

— Je ne comprends encore pas tout ce qui s'est passé, reconnais-je, mais je cherche toujours la vérité.

Il secoue la tête. Les glaçons pris dans ses cheveux produisent un cliquètement lugubre. Son regard plein de détresse me souffle qu'il n'attend pas seulement des réponses, mais que puis-je lui promettre d'autre ?

Épuisée par les efforts et les émotions des dernières heures, j'ai dû m'endormir près de Kilaun. Une plainte indistincte me réveille. On dirait le gémissement d'un chien. Je suis instantanément en alerte : s'il se met à aboyer, je pourrai peut-être me guider à ce son pour sortir d'ici...

Mais le silence retombe. Plus aucun bruit, à part le râle à peine audible de Kilaun. Grelottante, je me serre contre mon frère pour partager nos chaleurs corporelles. Ma gorge se contracte, l'air passe difficilement jusqu'à mes poumons douloureux.

La perspective de ma propre mort ne me paraît plus si éloignée.



Un petit tremblement de terre me tire du sommeil. Sa vibration parcourt la roche autour de moi. Un grondement assourdi me parvient. Rien d'étonnant à cette saison. L'inlandsis se fend sous l'effet de la fonte des neiges. Chaque cassure de la calotte glaciaire produit ce genre de séisme tous les deux ou trois jours. Celui-ci risque d'avoir englouti ma tente et toute trace de mon passage...

On les retrouvera peut-être dans une cinquantaine d'années, quand tout l'inlandsis aura fondu...

La glace est notre histoire. Les scientifiques y lisent les variations du climat, les archéologues y trouvent des pointes de flèches. Parfois, je me demande si Kilaun a raison, si nous allons perdre tout ce qui fait notre identité quand les derniers glaciers auront fondu... Que restera-t-il de nos croyances, de nos Esprits ?

— Tu n'es pas si défaitiste d'habitude, Dess...

J'ai parlé à voix haute, mais Kilaun ne me répond pas pour autant. Il ne se réveille pas davantage quand je le secoue. Son corps est inerte, son visage blême, mais il n'est plus brûlant de fièvre. J'essaie d'y voir un bon signe.

La lumière passe de nouveau par les fissures au sommet de la grotte, mais elle éclaire la paroi opposée.

Un autre moment du jour ?

Gardant ma couverture de phoque serrée autour de mes épaules, je fouille de nouveau chaque recoin, dans l'espoir de trouver un moyen d'allumer un feu. Rien. J'avais d'autres boissons à capsules chauffantes dans mon sac à dos, mais il doit être au fond d'une crevasse à présent...

Je sais que je dois me méfier de la déshydratation, alors je me force à avaler une gorgée d'eau glaciale. À ce moment, derrière moi, je sens une présence aux aguets. Mes cheveux se hérissent sur ma nuque. Dans l'ombre crépite un pouvoir plein de malveillance.

Notre père.

Je n'ai entendu aucun bruit, mais je devine sans peine qu'il se cache derrière la couverture de l'alcôve. Je lui lance de la voix la plus assurée que je peux :

— Sors. Je sais que tu es là.

Norsaq écarte le rideau et s'avance dans la grotte. Il se redresse avec une grimace, comme un vieillard. Quel âge a-t-il ? J'ai remarqué sur des papiers, autrefois, qu'il était plus âgé que ma mère, mais je suis incapable de me rappeler sa date de naissance précise. Une cinquantaine d'années. Il en paraît dix de plus.

— Desna, articule-t-il lentement, détachant avec soin ses syllabes. Tu es restée, ma fille.

Il n'y a aucune tendresse dans sa voix, juste une satisfaction orgueilleuse qui me remplit de répugnance. Je ne veux rien avoir en commun avec lui.

— Ne m'appelle pas comme ça, *qivitoq*.

— Je t'appellerai comme je veux. C'est moi qui ai choisi le nom que tu portes, tu le savais ?

— Je le sais, mais personne ne l'utilise. Il ne me sert à rien.

Les sourcils de Norsaq se froncent. Il va fourrager dans les sacs de nourriture. Il en sort une lamelle de poisson séché qu'il se met à mastiquer.

— Les noms ont du pouvoir. Seule une idiote ignorerait cela, et tu n'es pas idiote, n'est-ce pas ?

— Le pouvoir ne m'intéresse pas. J'en ai bien assez. Mais je ne suis pas une idiote, sinon je ne t'aurais jamais retrouvé !

Norsaq hausse les épaules.

— Depuis combien de temps te caches-tu ici ?

— Je ne me cache pas, grommelle-t-il tout en mâchonnant. Cette grotte a toujours servi de sanctuaire à notre famille. Kilarneq le borgne lui-même a vécu ici autrefois. Si les autres chamans n'étaient pas si ignorants, si absorbés par leurs petites chicanes, ils le sauraient.

Le ton méprisant mis à part, il n'a pas tort. Chaque lignée de chamans préserve si soigneusement ses secrets que les recherches débouchent souvent sur des impasses. Je l'ai constaté mille fois avec frustration en rassemblant de la documentation pour mes études.

— Tu vis là depuis presque vingt ans, et personne n'a repéré ta présence ?

— Les faibles ont peur d'*hiku*.

Le même terme archaïque pour l'inlandsis que j'ai entendu dans la bouche d'Éreq... Le rappel me frappe si douloureusement à la poitrine que, pendant un instant, les mots de Norsaq se brouillent dans ma tête. Je l'entends à peine poursuivre sa diatribe. Il continue à mâcher son bout de poisson, tout en évoquant les terres infinies que les Esprits parcourent sur les ailes du vent boréal, et où, selon lui, ils n'acceptent que la compagnie des plus forts. Comme lui.

Même sans les Esprits, l'inlandsis est en effet un territoire dangereux. Le réchauffement y provoque des failles gigantesques, des séismes comme celui qui m'a réveillée, quelques instants plus tôt. Le mont Maliq est connu

pour ses éboulis de roches et de glace mêlées. Explorateurs comme scientifiques s'en tiennent sans doute prudemment à l'écart.

Quant à Aataq et aux autres chamans, ils auraient volontairement détourné le regard d'un *qivitoq*. Une fois banni, Norsaq était mort à leurs yeux.

— Yanuk t'a trouvé. Tu lui avais montré cette grotte pendant son initiation ? Il est resté en contact avec toi pendant tout ce temps ?

Il crache par terre une arête, qu'il écrase du pied d'un air dégoûté.

— Non. Il se doutait bien de l'endroit où je me trouvais, mais il était assez prudent pour me laisser tranquille. Pas très malin, notre Yanuk, mais suffisamment pour craindre la colère des Esprits si jamais il révélait les secrets de nos ancêtres.

— Tu veux dire qu'il avait peur de toi ?

— Un chaman ne dévoile à personne les secrets de sa lignée, réplique Norsaq d'un ton sentencieux.

— Mais Kilaun est ton fils, un Kunitoornaaq. Alors Yanuk a estimé qu'il avait le droit de lui parler.

Loin de paraître fier de lui, Norsaq fait un geste du menton en direction du corps inerte de mon frère et grommelle :

— Yanuk s'est figuré que je serais si content de retrouver mon fils qu'il pourrait obtenir de moi un service en échange.

Cette fois, je ne comprends plus. Ma mine fait ricaner Norsaq, qui raconte d'un ton moqueur :

— Sa femme était malade. Quelque chose empoisonnait son sang. Les médecins ne pouvaient rien faire, et aucun autre chaman n'aurait eu assez de pouvoir pour la guérir. Alors il est venu me trouver, moi, celui qu'il avait déclaré *qivitoq* !

L'orgueil transpire de tous ses pores, mais aussi le ressentiment. J'éprouve une bouffée de compassion pour Yanuk et pour la pauvre Sunilik.

Un empoisonnement du sang ? Est-ce qu'il veut parler d'une leucémie ?

J'imagine sans mal le dilemme de Yanuk, qui devait désespérément chercher un moyen de sauver sa femme au point de se tourner vers un *qivitoq* qu'il avait contribué à bannir dix-huit ans plus tôt. Je n'arrive pas à lui en vouloir. Il a dû se débattre avec ses scrupules, puis faire cette tentative dans le plus grand secret, mais en vain...

— Tu n'as pas sauvé Sunilik.

— Je suis un chaman, pas un guérisseur.

— Pourquoi Yanuk pensait-il que tu pourrais la soigner ? Est-ce que cela fait partie de vos secrets ? Des capacités propres aux Kunitoornaaq ?

Son rictus méprisant me fait frémir.

— Il y a des hommes-médecine parmi nos ancêtres. Nos dons s'exercent sur la chair et le sang. Kilarneq a guéri sa blessure à l'œil autrefois, comme tu le saurais si tu avais été élevée dans nos traditions au lieu d'écouter les sottises de ton grand-père.

Je connaissais cette légende, en effet. Mais je suis sûre que Norsaq n'aurait pas levé le petit doigt pour sauver Sunilik, qu'il en soit capable ou non. Sa rancune envers Yanuk et tous ceux qui l'ont banni est bien trop forte. Son pouvoir est si épais qu'il sature tout l'air de la grotte, mais il ressemble à un monstre aux aguets, tout en dents, griffes, rage et violence. Cette sensation me met au bord de la nausée.

— Qu'est devenu Yanuk après que tu as refusé d'aider sa femme ?

Norsaq hausse les épaules. Je ne peux qu'imaginer les événements : Yanuk conduit Kilaun à son ancien maître en espérant se le concilier. Puis il transporte Sunilik aussi près qu'il l'ose, offre de rendre n'importe quel service en échange de l'aide de Norsaq... mais celui-ci refuse, et Sunilik meurt dans la vallée d'Anori. Yanuk arrange sa sépulture, effondré. Que devient-il ensuite ? puisque son Esprit se trouve tout près d'ici...

— Il est revenu, n'est-ce pas ? Peut-être pour se venger, ou bien pour emmener Kilaun loin de toi. Il se rendait compte qu'il avait commis une erreur en te faisant confiance !

— Yanuk a toujours été faible. Manipulé par ton grand-père, puis par sa femme ! Incapable de prendre une décision et de s'y tenir. Il n'a eu que ce qu'il méritait.

Le cynisme de Norsaq me fait froid dans le dos. Il a laissé Yanuk se faire engloutir par la nuit blanche, sur l'inlandsis... S'il ne l'a pas tué lui-même en lui prenant son fusil. Je suppose que je n'aurai jamais de certitude, mais, pour l'instant, je m'inquiète surtout de mon propre sort, et de celui de mon frère.

— Kilaun est ton fils. Si tu as vraiment le pouvoir de le sauver, c'est le moment de le prouver !

Ma tentative de le défier ne me rapporte qu'un coup d'œil indifférent. J'insiste néanmoins :

— Je sais que tu es incapable d'affection paternelle, mais tu es fier de ta lignée, non ? Tu voudrais qu'elle se continue avec lui !

Norsaq repose son bout de poisson à demi mastiqué dans le sac et s'essuie la bouche du revers de la main. Il prend son temps, une lueur satisfaite dans les yeux.

— Je n'ai pas besoin de lui pour ça. La poursuite de ma lignée, c'est toi, Desna Kunitoornaaq.

Tout en lui me répugne. Son visage crasseux, son arrogance, sa magie visqueuse et le souvenir des monstruosité qu'il a commises autrefois. Je laisse mon dégoût transparaître dans ma voix.

— Je ne suis pas ta fille, *qivitoq*. Kilaun voulait te connaître, mais, en ce qui me concerne, tu pouvais aussi bien être mort. Je n'appartiens pas à ta lignée.

J'espérais le blesser, mais c'est raté. Mon rejet semble lui être indifférent.

— Ce n'est pas à toi d'en décider. Tu portes mon nom, mon sang. Tu es tout mon portrait !

Je déteste qu'il ait raison. Si je pouvais changer la couleur de mes yeux, je le ferais. Je sors ma main gauche des couvertures pour la lui montrer. Mes membres tremblent de rage.

— J'étais ta fille jusqu'à l'âge de deux ans. Pas davantage. Et tu as tranché toi-même tous tes liens avec moi !

Je brandis mon bras gauche. J'écarte mes moignons de doigts. Je lui montre les cicatrices et les bourrelets de chair difformes. Cette main gauche, affreuse et repoussante, que je cache toujours du mieux que je peux... je l'agite devant ses yeux. Tous mes muscles se contractent de fureur, jusqu'à ma voix qui vacille.

— Tu te souviens ? Quelles idées tordues te traversaient la tête pendant que tu maintenais la main de ta petite fille dans la glace ? Est-ce que tu éprouvais un pincement de douleur, ou même de remords, quand il a fallu amputer mes doigts gelés ?

Ses yeux sont vides. Un éclat doré, et rien derrière. Mais ma propre mémoire déborde, et ma main gauche tremble comme une feuille sous le déchaînement des émotions. Tout me revient en chaos. L'incompréhension, la terreur... la peau décolorée par les gelures, les cloques noirâtres infectées. Le délire de la fièvre. Je me rappelle avoir pleuré, crié, appelé ma

mère à me déchirer la gorge, à ne plus avoir de voix pendant des jours et des semaines. Tout ce temps sous les yeux jaunes et atones de mon père, dénués de pitié. Le même regard calculateur qu'il m'adresse maintenant.

— Tu as eu le résultat que tu voulais ? reprends-je, le souffle court, en pointant vers lui ma main estropiée. Mutiler la petite Desna de la même manière que Sedna pour achever la ressemblance ! Ce n'était pas un accident, ni même une négligence. Tu espérais que son Esprit s'attache à moi !

C'est la première fois que je le dis à voix haute ; jusqu'alors je craignais de commettre une sorte de sacrilège, je crois. Mais, au fond de moi, je l'ai toujours su, je l'ai toujours reconnue. L'Esprit tutélaire qui s'est manifesté à moi dès mon enfance, féminine et protectrice, celle que j'ai toujours appelée Viniq, « l'ancienne », est en réalité Sedna, la maîtresse des créatures marines, l'héroïne de nos légendes.

Norsaq réagit enfin. Sa posture se redresse, et il me lance d'un ton plein de défi :

— J'ai réussi, non ? N'es-tu pas la chamane la plus puissante de ta génération ? Tout cela grâce au lien qui t'unit à elle. Par le nom que je t'ai donné, par la main que je t'ai coupée, comme le père de Sedna l'avait fait. Le même sacrifice.

— Un « sacrifice » ?

L'incrédulité et la révulsion me font hoqueter.

— Sacrifier la main de ta petite fille en échange du pouvoir marin de Sedna, tu ne vois pas combien c'est tordu ?

Sa lèvre supérieure se retrousse comme la babine d'un animal. Il gronde :

— Nous ne sommes pas des faibles, ni des lâches. Nous faisons ce qui est nécessaire pour maintenir notre pouvoir. Les chamans des autres lignées... ils ne sont plus que des pantins, que les touristes prennent en photo ! Mais nous commandons encore au vent, à la glace, et à l'océan tout entier !

Au milieu des émotions qui m'agitent, une certitude glaciale se glisse. Je me souviens de la tempête sur l'inlandsis, si soudaine et si brutale qu'Éreq lui-même s'est alarmé. Celle qui a dérouté le *Polaris* était tout aussi dévastatrice.

— Quels éléments ? Quels Esprits fais-tu agir ?

— Tous ceux que je veux, rétorque Norsaq.

Alors, je sais. La vérité s'impose à moi.

— Tu as causé le naufrage du *Polaris*... Pourquoi ? Sais-tu qu'un marin, pas plus âgé que Kilaun, s'est noyé là-bas à cause de toi ? Est-ce que tu t'en es soucié ?

Ses yeux jaunes s'enflamment. Ses traits se déforment. Sa magie se déploie autour de lui, huileuse et étouffante.

— Cette terre est sacrée. Elle appartient aux Kunitoornaaq ! Je n'y tolérerai aucun intrus. Tes marins, tes bateaux, qu'ils fassent demi-tour avant que la glace les prenne !

Je secoue la tête, abasourdie par son orgueil.

— Tu savais qu'ils venaient installer un port dans la baie d'Aunay... Kilaun, ou Yanuk, a entendu parler des filons que les géologues ont trouvés dans le massif par ici. Yanuk t'a fourni la route du *Polaris* en échange de ton aide pour soigner Sunilik.

— Je n'allais pas laisser ces étrangers creuser des trous dans le Maliq ! La montagne est l'asile de ma lignée depuis la nuit des temps ; Kilarneq lui-même dort dans une de ces grottes !

Je sens les ondes de sa magie se déployer dans tous les sens comme des tentacules furieux, et les parois rocheuses vibrent sous l'impact.

— Tu es cinglé... Aataq avait raison. Dix-huit ans de *qivitoq* ont achevé de te faire perdre la raison.

La colère scintille dans ses yeux.

— Ne me parle pas de ce rat, ce traître ! Sakarie était ma femme, Kilaun et toi étiez mes enfants ! J'avais le droit de faire ce que je jugeais bon pour m'assurer que ma lignée prospère. Il s'est interposé... au nom de quoi ?

— Tu avais coupé la main de ta fille ! Tu menaçais de laisser mourir ton fils parce que tu ne le trouvais pas assez fort !

— C'était mon droit ! La nature préserve les forts en éliminant les faibles !

J'ouvre la bouche pour protester, mais une explosion de pouvoir fait vaciller la réalité. Un cri m'échappe. Bribes de cauchemar, sang, mort, eau noirâtre, couteaux de glace, chair déchiquetée...

Que m'arrive-t-il ?

Les yeux de Norsaq sont des flammes jaunes. Le reste de la grotte a disparu. Une odeur de chair pourrie m'assaille. Des cris percent le fracas de

l'avalanche. Je ne peux plus respirer. Mes jambes s'écroulent sous moi.

— Tu crois que tu peux me résister ?

La voix de Norsaq fait trembler les parois et me perce les tympanes. Je tombe à genoux sur le sol rocheux, les mains sur les oreilles, pour protéger mon esprit. Rien n'y fait. Je suis entourée de cadavres aux yeux vitreux, déchirés, sanguinolents. Des visages blêmes flottent, prisonniers, sous la banquise. Une eau putride me suffoque. L'air ne rentre plus dans mes poumons. Je me noie dans la glace, le sang et la terreur.



Quand je reprends connaissance, je suis roulée en boule sur le sol rocheux, seule. Il me faut un long moment pour convaincre mes membres engourdis de bouger.

Le sang revient avec des fourmillements insupportables jusqu'au bout de mes doigts et de mes orteils. Je serre les dents. Je titube jusqu'à la paroi, m'y adosse pour me maintenir debout. La tête me tourne.

Une fois que j'ai rincé la terreur âcre de ma bouche avec une gorgée d'eau glaciale, je me résigne à regarder Kilaun. Comme je le redoutais, son état ne s'est pas amélioré. Au contraire. Sa respiration est laborieuse, chaque souffle se termine par un faible râle. Il ne réagit pas quand je serre sa main dans la mienne.

— Je t'en prie, petit frère, ne me laisse pas seule avec lui...

Mon murmure sonne misérable et pathétique. La démonstration de pouvoir de Norsaq m'a laissée chancelante. J'ai encore la nausée, les mains qui tremblent, et des images atroces dans la tête. Une douleur lancinante irradie depuis les cicatrices de mes doigts amputés jusqu'en haut de mon épaule.

— Je me demande ce qu'il a exigé de toi en échange du pouvoir...

Je regarde ma main amputée, posée sur le torse de mon frère.

— Un sacrifice... Il prétend qu'il a fait ça pour mon bien, pour m'accorder du pouvoir... Est-ce qu'il voulait faire la même chose avec toi ? Te couper une main, un bras ? Te crever un œil pour que tu ressembles à Kilarneq le borgne, peut-être ?

C'est peut-être une illusion due à l'émotion, mais il me semble qu'un coin de la bouche de Kilaun tressaute. Un sourire, une grimace ? J'ai désespérément envie de croire qu'il m'entend, que nous survivrons tous deux aux projets délirants de Norsaq.

— Il voulait empêcher le *Polaris* d'approcher... Il considère que le secteur est sacré...

La poitrine de Kilaun se soulève à peine. Je continue à lui parler, pour le rassurer, ou plutôt pour me persuader que je ne suis pas seule, dans ces cavernes glaciales, avec Norsaq.

— Les *tupilaks* lui servent à lancer sa malédiction.

Je palpe, dans ma poche de poitrine, la statuette minutieusement sculptée par la vieille Sissi.

— Il t'a envoyé les voler à Kuummiut. Ensuite, il a lancé une malédiction, avec un rituel qui implique du sang, et cet autel répugnant...

Je réfléchis tout haut, mais le bras de Kilaun se raidit contre le mien, comme s'il cherchait à me répondre. Ses paupières papillonnent. Comme mes doigts se referment sur son poignet, je sens une sorte de boursouffure sous sa manche. Une autre blessure, que j'aurais laissée de côté ?

Je retrousse sa tunique de peau, œuvre de ma mère, avec ses motifs bleus et blancs décolorés. Des rangées de cicatrices à l'aspect malsain s'alignent sur toute la longueur de son avant-bras. Ce sont des scarifications parallèles, de plusieurs centimètres chaque fois. Les plus anciennes forment des boursouffures blanches sur sa peau mate, d'autres sont encore garnies d'une croûte rougeâtre. La bile me monte à la gorge.

— Ton sang... Il utilise ton sang pour nourrir son pouvoir...

Mon regard est attiré par la roche en forme d'autel, avec ses traces rouge-brun... C'est là que Norsaq doit tremper le *tupilak* dans le sang de son propre fils, avant de le charger de sa malédiction.

— Seul un Esprit haineux voudrait se nourrir de sang.

Rien, dans tout l'enseignement chamanique que j'ai reçu, n'évoque le paiement de sang à un Esprit en échange de son service. Non plus que le sacrifice d'une main, d'ailleurs...

— On dirait bien que notre famille paternelle a ses propres rites, et qu'ils les ont tenus secrets depuis des générations...

Le corps de Kilaun est redevenu inerte, comme si sa tentative de communiquer l'avait épuisé. Je repasse la carte dans ma tête. Sur la face est

du mont Maliq, il n'y a rien d'autre que des falaises, des kilomètres de basalte noir battu par les vents. En remontant vers le nord, on trouve le cap du Morse et la crique où s'est échoué le *Polaris*.

Un attelage robuste, conduit par un homme expérimenté, pourrait se frayer un chemin depuis la caverne de Norsaq et atteindre le cap du Morse en deux ou trois jours. Au début du mois de mars, Sunilik était déjà morte, et Yanuk n'avait donc plus de raison de se plier aux volontés de Norsaq. Reste Kilaun.

— Il t'a envoyé là-bas, conclus-je. Ces traces étaient les tiennes.

Kilaun a lancé le *tupilak* à la mer, déchaînant la colère d'un Esprit contre le *Polaris*. Je me demande s'il est resté là pour voir s'accomplir la malédiction. Je préfère considérer qu'il était prêt à appeler les secours, mais le navire s'est échoué sans se briser, et Kilaun est reparti, persuadé que tout l'équipage s'en était sorti sain et sauf.

Je récapitule mentalement les autres faits troublants qui se sont déroulés ce printemps : les terreurs de la vieille Sissi à Kuummiut, les Esprits troublés sentis par Yakone à Isortoq, les ouvriers inquiets d'Ikateq et le cauchemar de Laurie. Des coïncidences ? Non. Ils se situent tous dans la périphérie du mont Maliq.

— Norsaq se prend pour le maître de tout le secteur. Plus seulement la montagne de ses ancêtres, mais toute la baie d'Aunay. Et jusqu'à Ungataa.

Comment Laurie a-t-elle décrit l'homme aperçu dans son cauchemar ? Une voix rauque, agressive. Un visage rond sous la capuche d'une parka brodée, avec le motif bleu et blanc, en forme de vague, qui est la marque de fabrique de ma mère. Kilaun, sous les ordres de Norsaq, ou bien notre père lui-même, qui aurait emprunté son apparence ? Un chaman capable de manipuler les rêves à cette distance doit pouvoir projeter l'image de son choix.

Je frissonne en mesurant la puissance que cela représente. La malveillance, aussi : terroriser Laurie ne servait aucun but, sauf se venger d'Aataq en lui prouvant qu'il pouvait atteindre Ungataa. Les Esprits sont territoriaux, mais la plupart des chamans aussi. J'imagine la joie mauvaise de Norsaq quand il est venu narguer, dans son village, l'homme qui l'avait banni autrefois...

— Où s'arrêtera-t-il ? Il compte peut-être couler tous les bateaux qui entreront dans la baie d'Aunay, ou bien déclencher des éboulis pour tuer les

mineurs qui voudraient approcher du mont Maliq...

Il aura besoin d'un complice pour lancer ces sortilèges, car il ne doit pas s'éloigner de sa caverne. Maintenant que Kilaun est blessé, il compte probablement sur moi pour remplir ce rôle...

Mon frère a replongé dans l'inconscience. Son cœur bat de plus en plus faiblement. Sa peau devient froide et blême. Je hais mon impuissance, et je hais encore plus féroce­ment Norsaq, le responsable, lui qui refuse d'appeler les secours, alors qu'un coup de téléphone, un médecin, un hôpital pourraient sauver Kilaun.

Mais mon petit frère n'aura pas cette chance. Son souffle n'est plus qu'un filet d'air entre ses lèvres sèches et bleues. Je lui raconte ses contes préférés quand il était enfant : Kaassassuk l'orphelin qui devient un chasseur invincible et Kiviuq le rusé qui échappe à la géante cannibale... Toutes ces histoires finissent bien, contrairement à la nôtre.

Quand je suis à court de fins heureuses, je parle à mon frère de nos jeux au bord du fjord, du goût des tartes aux baies couvertes de crème fouettée que prépare notre mère, et même de l'Esprit ours qui s'est inexplicablement attaché à moi.

Viniq vient à son chevet. Elle nous enveloppe tous les deux dans ses bras immatériels. Son chagrin se mêle au mien. Grâce à elle, je perçois quelques fragments des émotions de mon frère. Il a peur, il fait la somme de ses erreurs, il pense à notre mère l'attendant en vain...

Puis il meurt.

Sans bruit, comme s'éteint la faible flamme d'une bougie. Viniq recueille son Esprit dans son étreinte et le berce avec tendresse.

Je ne pleure pas. Je n'ai plus de larmes.

LES MAINS DE SEDNA

Pendant une heure, peut-être plus, je reste allongée contre le corps de mon frère mort.

Je n'arrête pas de penser à ma mère.

Comment lui annoncer que Kilaun a rejoint Norsaq ? que celui-ci est responsable de sa mort ? Et, pour commencer, quels mots choisir pour lui révéler que son fils ne reviendra plus jamais ?

Je n'aurai plus jamais la chance de faire la paix avec mon frère. La mort de Kilaun ravive la douleur toute fraîche d'avoir perdu Éreq. Je ne reverrai plus ni l'un ni l'autre dans ce monde.

Cette pensée est trop terrifiante pour ma conscience. Une banquise si fine qu'elle menace de se briser et de m'engloutir. Mon esprit préfère fuir, sans pouvoir oublier la vérité glaçante cachée en dessous.

Il fait de plus en plus froid dans la grotte. Le corps de Kilaun perd très vite sa chaleur. De grandes taches violacées apparaissent sur ses joues, accentuant sa maigreur. Il paraît si vulnérable... Rien d'étonnant à ce que Norsaq l'ait manipulé comme un pantin !

J'essaie d'entrer en contact avec son Esprit pour le réconforter, mais je ne perçois que des impressions confuses. C'est toujours le cas, juste après la mort, quand l'Esprit doit trouver le passage vers l'Autre Monde. Normalement, mon rôle en tant que chamane serait de réciter les hauts faits de sa vie et ceux de ses ancêtres, qui l'attendent de l'autre côté.

Comme Kilarneq le borgne.

Est-il le héros que tu imaginais, petit frère, ou bien plutôt l'instigateur de tous ces secrets sanglants et ces rituels barbares ?

Si les Kunitoornaaq de l'Autre Monde sont des chamans aussi avides de pouvoir que notre père, je déteste l'idée que Kilaun se trouve en leur compagnie.

Ma gorge est râpeuse et ma peau sèche. Je sais ce que signifient ces mauvais signes : l'engourdissement, la déshydratation, une faiblesse de plus en plus prononcée... Je trouve un petit sac de baies séchées, que je mastique une par une. J'ai du mal à en avaler plus d'une dizaine, et je ne suis pas sûre qu'une si maigre quantité de sucre suffise à me redonner des forces, mais le poisson que dégustait Norsaq a une odeur trop écœurante pour que j'en approche.

Je ne veux pas retourner près du corps de Kilaun. Depuis l'autre extrémité de la caverne, près de l'autel, je peux au moins prétendre qu'il se repose, qu'il ouvrira bientôt les yeux et me lancera d'un ton narquois : « Alors, grande sœur, tu es venue à mon secours ? »

Sans me retourner, je murmure tout haut :

— Je suis venue. Cette fois, je n'ai rien pu faire pour t'aider.

Viniq déploie une onde tiède qui me caresse les cheveux. Contre ma tempe, je peux sentir sa main mutilée, sa paume douce sans doigts, comme la mienne.

— Je suppose que je devrais t'appeler Sedna... mais je suis habituée à Viniq. Le nom ne te dérange pas ?

Sa caresse s'attarde. Je perçois son affection, mêlée d'amusement. Dans la légende, Sedna est une jeune femme de mon âge, après tout. Se faire appeler « l'ancienne » doit lui paraître drôle.

Sa présence invisible m'accompagne alors que je déambule dans la grotte. Marcher active la circulation du sang dans mes membres, réfléchir m'empêche de succomber à l'engourdissement du froid. J'observe la couleur du ciel par les interstices entre les blocs rocheux et je tente de deviner combien de jours ont passé depuis mon départ d'Ungataa.

Deux ? Trois ?

Aataq doit être inquiet. Il enverra quelqu'un dans la vallée d'Anori, jusqu'au col. Mais la tempête de Norsaq puis le séisme ont sans doute effacé toutes nos traces sur l'inlandsis.

— Arrête ça. Cherche plutôt un moyen de te sauver toi-même !

Mon esprit est vide, ralenti par le froid et la faiblesse, mais un pincement dans ma nuque me tire de ma torpeur. Viniq attire mon attention. Je me tourne vers le fond de la grotte, pour voir la tenture de fourrures se soulever.



Norsaq plisse le front en me découvrant près de l'autel. Sa bouche forme le même rictus narquois que j'ai vu si souvent sur le visage de Kilaun et qui me transperce de chagrin.

— Tu as fini par comprendre toute seule, alors ? me lance-t-il.

La colère chasse ma tristesse en un clin d'œil.

— Je comprends que tu as utilisé Kilaun pour faire ton sale travail ! Tu t'es servi de son sang pour tes rituels, avec ces *tupilaks* qu'il a volés pour toi !

Norsaq hausse négligemment les épaules.

— Un *tupilak* est une arme puissante dans les mains d'un chaman qui sait le nourrir avec du sang humain. Il trouvera ta victime à travers les flots, où qu'elle se cache, et accomplira ta vengeance.

— Quelle vengeance ? Que t'avait fait la vieille Sissi à Kuummiut, ou les ouvriers de l'ancienne base d'Ikateq ? et Laurie ?

— Une étrangère déguisée en Inuit, crache Norsaq. Elle porte des vêtements inuits, elle vend des objets inuits aux touristes !

— Et alors ? Quelle importance pour toi ? Et puis, comment le sais-tu ?

Il n'a pas besoin de répondre. Je devine que Kilaun lui a raconté la vie à Ungataa. Il a dû lui donner des nouvelles de notre mère et lui parler de ces nouveaux voisins, si aimables, avec qui elle s'est liée. Pour Norsaq, une trahison supplémentaire...

— Et le *Polaris* ? Kilaun est allé jusqu'au cap du Morse en traîneau pour jeter le *tupilak* que tu avais maudit dans la mer et attirer le navire sur les icebergs. C'est bien ainsi que cela s'est passé ?

Il soutient mon regard sans ciller, l'air insupportablement fier de lui.

— Il fallait un sort très puissant, se rengorge-t-il. J'ai nourri le *tupilak* avec du sang pendant des jours pour rendre l'Esprit plus féroce. Mais, à la fin, j'ai réussi. La mer s'est déchaînée, comme je l'avais prévu.

Le dégoût m'emplit la gorge.

— Tu as offert le sang de ton propre fils en sacrifice pour créer une tempête, et la folie furieuse de l'Esprit a contaminé tout l'équipage... Un jeune marin s'est noyé à cause de toi ce soir-là !

Norsaq se redresse, une lueur farouche dans ses yeux jaunes.

— Ils n’avaient rien à faire là. Le mont Maliq et toute la côte sont mon sanctuaire, l’asile sacré de nos ancêtres !

Je sens Viniq s’agiter derrière moi, alarmée par la colère qui enfle autour de Norsaq. Elle lève ses mains sans doigts pour me protéger. Je ne veux pas reculer. Je ne veux pas laisser ce fou criminel triompher.

— Ce territoire n’est pas le tien, *qivitoq* ! Il appartient aux humains qui y vivent et aux Esprits qui le parcourent librement pendant que tu te caches dans ton trou !

— La famille Kunitoornaaq possède ces lieux depuis la nuit des temps.

— Mais tu n’appartiens plus à cette famille, *qivitoq*. Tu as perdu ton nom et ta parenté quand on t’a banni !

L’insulte l’aiguillonne. Il lève les poings. Viniq s’affole et m’enveloppe d’une étreinte si serrée que je peux à peine respirer.

— L’exil n’est rien pour moi ! Ton grand-père, ce vieux rat, croyait pouvoir m’éliminer ? Il ne possède pas le quart de mon pouvoir. Le mont Maliq est à moi, avec les Esprits de tous les chamans qui sont mes ancêtres, qui m’ont précédé ici !

— Étaient-ils tous des fous, comme toi ? Des bourreaux d’enfants, assoiffés de pouvoir ?

Norsaq s’arrête à un pas de moi, écarlate de fureur. Sa colère fait bouillonner l’air, qui se charge d’étincelles jaunes. La pesanteur de son pouvoir est si forte que j’arrive à peine à respirer. La prudence voudrait que je m’incline devant lui, mais j’en suis incapable.

— Je vais t’apprendre à montrer du respect à tes ancêtres, à commencer par ton père !

Le mot éveille en moi une fureur si grande qu’elle me suffoque.

— Mon père a-t-il respecté ma vie quand il a tranché ma main ? Mon père est une brute et un lâche, qui a préféré verser le sang d’une enfant en sacrifice plutôt que le sien !

— Pauvre idiot ! siffle-t-il entre ses dents. Tu ne comprends même pas le service que je t’ai rendu ! Te donner Sedna comme Esprit tutélaire, c’était une idée brillante. Un coup de maître qu’aucun autre chaman n’aurait osé !

Sedna ou Viniq, elle enfle et s’exalte tout autour de moi. Ses vagues fraîches inondent toute la grotte, une marée de pouvoir aussi fluide que l’océan. Les sourcils épais de Norsaq se froncent de méfiance. Ses yeux luisent d’un éclat mauvais.

— Que crois-tu faire ? me lance-t-il. Tu n’as pas retenu la leçon ? Tu ne peux pas rivaliser avec moi !

Le sol de pierre s’évanouit sous mes pieds. Je suis Sedna, la créature marine, qui joue avec les glaces et danse au milieu des courants. L’air salé emplît mes poumons et cogne à mes tempes au rythme de ma colère.

— Tu n’as aucune idée de mon pouvoir. J’ai payé le prix du sang. J’ai perdu mes doigts, j’ai perdu mon frère... Qui a sacrifié le plus : toi ou moi ?

Un bref instant, le doute traverse le visage de Norsaq. Avant que je puisse m’en réjouir, il brandit le poing, et la noirceur jaillit de lui.

Comme la fois précédente, des tentacules visqueux de magie se déploient en tous sens. Ils me criblent d’images atroces : sang, chair et terreur. Viniq fait déferler ses vagues de magie pour repousser le cauchemar. La grotte vibre et gronde sous les déflagrations. L’air s’emplît d’une odeur amère et suffocante.

Je n’ai aucune chance. Je suis trop affaiblie. Mes jambes vacillent déjà sous mon poids. La panique fait s’entrechoquer les idées dans mon esprit.

Mais je dois être aussi obstinée que Kilaun, car je résiste, je refuse de céder devant mon père. Je croise les bras sur ma poitrine oppressée et je sens la bosse du *tupilak* d’ours dans ma poche. Une bribe de clarté me revient, le souvenir des yeux noirs insondables d’Éreq. Je m’accroche à son regard, comme à une corde essentielle, pour regagner la surface de la réalité.

Norsaq appelle la tempête, qui déchaîne son fracas de tonnerre dans la grotte. Viniq réplique par le mugissement des vagues, les cris des noyés, le choc du ressac contre les falaises. Je me sens prise en étau dans cet affrontement titanesque. Je résiste de mon mieux, mais mes genoux plient sous moi. À travers mes yeux mi-clos, j’entrevois des griffes démesurées et des mains sans doigts tranchant l’obscurité putride.

C’est trop pour moi. Je ne suis pas prête à ce genre de confrontation. Je m’effondre. Je ne peux plus me débattre qu’avec mes poings, mes pieds, mes coudes, mes genoux. Je cogne à l’aveuglette, mais, malgré son âge, Norsaq est resté vigoureux. Il me plaque au sol de tout son poids.

Nos Esprits tutélaires s’affrontent toujours, dans un vacarme de fin du monde. Ma main gauche plonge dans une flaque glaciale suintant de la paroi. Et, soudain, les paroles de Viniq me donnent une terrible idée : j’emprunte son pouvoir sur l’eau. Des glaçons se forment aussitôt à la place

de mes doigts coupés. D'un sursaut, je me retourne, et je plante ces lames de glace dans la gorge de Norsaq.

Il tressaille. Ses yeux s'écarquillent. Pendant une horrible seconde, rien ne se passe. Puis il se rejette en arrière, porte les mains à son cou pour arracher mes couteaux improvisés. Le sang gicle. D'épais jets écarlates, des fragments de glace, d'horribles gargouillements...

Je rampe en titubant hors de sa portée. Les Esprits hurlent à la mort. Norsaq se recroqueville et convulse. Je ne le quitte pas des yeux jusqu'à ce qu'enfin il cesse de se débattre.



Le silence est revenu dans la caverne. Le calme est tel que j'entends le chant lointain du vent s'élever dans les couloirs d'avalanche. J'essaie de m'asseoir, mais tous mes muscles endoloris protestent. Je ne sens plus mon côté gauche, celui qui est en contact avec le sol gelé.

J'essaie de ne pas me demander d'où viennent ces traces rouge-brun sous mes ongles. Dans la poche de ma veste, contre ma poitrine, le *tupilak* d'ours est étrangement chaud. Il constitue même la seule source de chaleur dans cette caverne glaciale.

J'ai du mal à lever les paupières, car mes cils sont collés par le givre. Quand j'y parviens finalement, je me trouve face au corps inerte de Norsaq. Son cœur bat-il encore ou bien a-t-il saigné à mort ?

Tu dois vérifier.

Il gît toujours dans la même position : recroquevillé sur lui-même, les mains crispées sur sa gorge. Son corps est si décharné, si pétrifié contre la paroi qu'on pourrait croire à une momie. Je me frotte les yeux, incrédule. Il n'est pas mort depuis plus d'une heure, mais sa peau a déjà l'aspect du vieux cuir, et ses cheveux ne sont pas plus épais qu'une touffe d'herbes sèches.

Un dernier effet de son pouvoir, ou un sortilège lié à cette grotte ?

Cela m'est égal. Je n'ai pas la force d'y penser. Il ne me reste plus rien. Je vais me laisser mourir de froid. On dit qu'on ne souffre pas, qu'il suffit de s'abandonner à la nuit blanche.

Je trouverai Éreq de l'autre côté du voile. J'interrogerai tous les Esprits, je parcourrai toutes les aurores boréales s'il le faut pour trouver un être aux cheveux blancs, aux yeux noirs, et lui dire... Je lui dirai...

De nouveau, les mots me manquent. Ce n'est pas la torpeur du froid, cette fois, mais une piquêre qui transperce mon cerveau embrumé. Une voix tranchante comme une griffe m'ordonne :

— Lève-toi, Dess !

Mes membres ne m'obéissent plus. Je préfère rester là, recroquevillée autour du *tupilak* tiède, jusqu'à ce que le moment vienne de rejoindre l'Autre Monde, où Éreq m'attend. Je dérive vers le sommeil et je rêve de lui.

Je suis trop épuisée pour nous imaginer faire l'amour. Je voudrais seulement ses bras autour de moi, ses cheveux épais comme de la fourrure entre mes doigts. Dans mon rêve, il n'est pas désorienté par sa mort brutale, ni en colère contre moi pour l'avoir mené dans ce traquenard.

— C'est si bon de te revoir. Attends-moi, Éreq. Je te trouverai.

Mais, au lieu de me bercer dans son étreinte, il me saisit par les épaules. Ses yeux noirs cherchent les miens, insistants.

— Non ! Tu dois sortir de cette caverne. Fais-le maintenant, Dess, tant que tu en as encore la force ; si tu t'endors, tu ne te réveilleras pas.

Il ne sourit pas. Il ne plaisante pas. En fait, il semble plus agité et plus inquiet que je ne l'ai jamais vu.

Étrange. Pourquoi mon rêve ne me le montre pas avec son sourire habituel ?

— Dess, insiste-t-il, ouvre les yeux.

— Inutile. Même si j'arrivais à me relever, je ne trouverais jamais la sortie de ce labyrinthe et je ne pourrais pas traverser l'inlandsis dans mon état.

— Je t'aiderai, promet-il aussitôt, mais tu dois faire le premier pas. Tu ne dois pas abandonner.

— Je suis si fatiguée...

Je ne sais pas si je l'ai dit à l'Éreq de mon rêve, ou si je l'ai seulement pensé.

Tout se passe dans ma tête, de toute façon, non ?

Les mots que j'ai cherchés si souvent me viennent enfin.

— *Je n’aurais jamais dû t’entraîner dans cette histoire. Si j’avais su que j’aurais si peu de temps à partager avec toi, j’aurais agi différemment... Je serais venue te rejoindre dans ta chambre, cette nuit-là, à l’auberge rouge.*

— *Nous aurons d’autres nuits. Je te promets autant de nuits que tu voudras, mais il faut que tu vives, il faut que tu bouges !*

Son visage est si proche que le noir intense de ses yeux engloutit tout mon champ de vision. Il a l’air grave, farouche, et tellement réel... Je tends la main pour caresser sa joue, mais tout s’évanouit.

Je reprends mes esprits dans la caverne, plus lucide, comme si un peu d’énergie était passée d’Éreq à moi au cours de ce rêve étrange. Pour la première fois, l’espoir gonfle dans mon cœur.

Mes jambes chancellent quand je me redresse. Malgré le froid, la puanteur est accablante, une odeur sombre et fécale qui me suffoque.

Je frôle de mes lèvres le front glacé de Kilaun. J’accorde un regard au corps racorni de Norsaq. Son visage décharné est méconnaissable sous quelques cheveux que le courant d’air soulève. Je ne lui adresse aucun adieu rituel, aucun message de regret. La colère ou la culpabilité nécessitent de l’énergie, et je n’en ai pas une miette de trop. Je dois donner la priorité à la fuite.

Je ne voudrais pas passer mes derniers instants près de lui, de toute façon.

Éreq a raison : je dois partir maintenant si je veux avoir une chance. Or je découvre dans mon cœur une féroce envie de vivre. Je veux revoir ma mère, mon grand-père, savoir si mon cousin Miki parviendra à réaliser ses rêves et prendre le temps de m’émerveiller des aurores avec ma cousine Naasia. Je veux retrouver Éreq, qu’il soit homme, ours ou Esprit.

— Nous nous retrouverons.

Sa voix confuse se noie dans le bourdonnement de mes oreilles. Malgré moi, je me tourne de tous côtés en espérant l’apercevoir, mais la caverne est toujours vide et sinistre comme un tombeau.

Ce qu’elle est, maintenant, puisque mon frère et mon père sont étendus là...

Je repousse l’idée et considère mes choix : l’escalier taillé dans la roche par lequel je suis arrivée, depuis le glacier, ou bien le passage emprunté par

Norsaq, dissimulé derrière les tentures de fourrure. J'hésite en haut des marches, quand quelque chose frôle ma manche.

Il n'y a aucun être vivant dans la grotte à part moi, mais une présence éthérée se manifeste lentement. Un Esprit. Un petit garçon au visage rond, les lèvres et les doigts tachés par du jus de myrtilles. Il se dirige vers l'autre sortie de la grotte, en se retournant pour vérifier que je le suis.

Je n'ose pas lui parler de peur de l'effaroucher. Les larmes me piquent les yeux tandis que je m'enfonce dans le passage sombre, derrière l'Esprit de Kilaun.

De l'autre côté des tentures de fourrures règne une obscurité totale.

Norsaq pouvait-il voir dans le noir, ou bien avait-il appris le passage par cœur au toucher ?

Les bras tendus devant moi, je tâtonne dans le tunnel. Les parois sont si rapprochées que la roche m'écorche les coudes. Je me cogne la tête aux aspérités du plafond. Chaque fois que je m'arrête pour souffler, l'Esprit de Kilaun s'immobilise, cerné d'un halo indistinct, pour m'attendre.

Viniq m'aide, elle aussi. Sinon, comment pourrais-je sentir la fraîcheur marine dans ce labyrinthe souterrain ? Sa présence est un souffle qui disperse les miasmes et la malveillance de la montagne.

Il me semble que je tourne en rond dans le noir pendant des heures, le long de boyaux interminables, qui montent, descendent, se croisent... Mais l'Esprit de Kilaun n'hésite jamais. Enfin, l'obscurité se dissipe. Un courant d'air s'engouffre jusqu'à moi.

Je débouche sous un surplomb rocheux, ouvert sur l'extérieur. La luminosité fait larmoyer mes yeux. Au bout de quelques secondes, j'identifie les formes grises, noires ou marron : des chiens. Ils ont dû se battre et se dévorer entre eux, car il n'en reste qu'une demi-douzaine, efflanqués. Ça et là, des monticules de débris, des os brisés, des morceaux de fourrure...

La plupart des chiens sont roulés en boule et ne lèvent pas la tête. Morts, ou trop affaiblis, peut-être. Quelques-uns poussent des gémissements plaintifs, comme s'ils reconnaissaient sur moi l'odeur de leur maître. Possible, car je suis enveloppée dans les couvertures que j'ai trouvées dans la grotte, qui ont servi à Kilaun.

Je m'immobilise, méfiante. Les chiens de traîneau ne sont pas des animaux de compagnie, surtout s'ils ont été privés de nourriture pendant des

jours...

S'ils me prennent pour une proie facile, ils vont m'attaquer !

L'Esprit de Kilaun se place devant moi. Les chiens, flairant le surnaturel, m'observent prudemment, les oreilles couchées, le poil hérissé.

— Ils sentent ta présence, lui dis-je tout bas. J'espère que cela les fera obéir...

Pas le choix. Le traîneau de Kilaun, rangé à l'entrée de la grotte, est l'unique moyen de gagner un village. La caverne des chiens débouche sur un ravin enneigé, qui dévale la pente de la montagne et rejoint l'inlandsis.

Voilà bien longtemps que je n'ai pas attelé moi-même. Heureusement, quand je me dirige en titubant vers le traîneau, un des chiens se dresse sur ses pattes avec un gémissement et vient se mettre de lui-même en position. Il est presque entièrement noir, à part le bout de la queue. Une de ses oreilles a été à demi arrachée. Je suppose qu'il s'agit du meneur. Il doit avoir envie de quitter cet endroit autant que moi et se laisse faire quand je lui passe maladroitement le harnais.

— Brave bête. On va y arriver...

Le grand fouet de Kilaun est rangé sur le côté du traîneau. Il claque comme le tonnerre avec l'écho de la caverne. Deux autres chiens finissent par obéir et prendre leur place. Je trouve aussi un couteau et je m'en sers pour trancher les harnais inutiles, pour éviter qu'ils s'emmêlent. Avec trois chiens maigres et mal nourris, nous n'irons pas vite.

Tant mieux, car je ne suis pas en état de les maîtriser.

Le grand chien noir à une seule oreille s'élance de lui-même, et les autres s'arc-boutent pour décoller le traîneau du sol. J'ai tout juste le temps de m'installer et de replier la peau de phoque sur moi.



Le ravin où s'engage l'attelage n'est qu'une trouée, un couloir d'avalanche très encaissé, où la neige s'est accumulée. Le traîneau dévale la pente raide sans heurts, mais les chiens sont nerveux. Ils poussent des jappements inquiets.

Après tout ce temps – *combien d'heures ou de jours ?* – dans la pénombre de la grotte, l'immensité blanche de l'inlandsis et la pâleur du

ciel me brûlent la rétine. Je ne reconnais aucun repère. Les chiens ahanent en négociant des virages entre les rochers, puis accélèrent brusquement quand ils trouvent une surface damée sous leurs pattes.

Ils reconnaissent la piste.

J'espère que leur mémoire ou leur instinct me ramènera à la civilisation. J'ai tout juste la force de me cramponner aux bords du traîneau pour rester en place quand il vacille.

Une secousse plus violente que les autres manque de me faire lâcher prise. Le chien de gauche jette un coup d'œil derrière lui et pousse un gémissement apeuré. Engoncée comme je le suis dans la peau de phoque et les courroies, je ne peux pas me retourner pour voir ce qui l'effraie, mais je n'en ai pas besoin : son aura m'atteint, huileuse et acérée à la fois. Le pouvoir de Norsaq.

Comment est-ce possible ? À peine entré dans le monde des Esprits, il est déjà capable de s'y orienter ?

La peur s'empare de moi. Je suis une meurtrière, une parricide, la proie toute désignée pour sa vengeance. Un autre chien trébuche en couinant d'affolement. Une plaque de neige se détache avec fracas sur un versant du ravin.

Mais le meneur infléchit sa course, menant le traîneau hors du trajet de l'avalanche. Par-dessus le bruit du vent, il me semble entendre la voix de Kilaun guider son attelage.

Je reprends courage. Plus je parviendrai à m'éloigner du mont Maliq, moins je serai soumise à la malveillance de Norsaq et des Esprits hostiles qu'il manipule. Or la pente que dévale le traîneau débouche bientôt sur l'inlandsis, entre ces deux arêtes rocheuses.

L'Esprit de Norsaq choisit ce moment pour lancer une nouvelle attaque. Cette fois, un tourbillon de neige se forme, arraché à la montagne. Mais Viniq jaillit, et ses mains sans doigts le repoussent.

Les chiens titubent, hésitants, terrifiés par ces phénomènes surnaturels. Par moments, il me semble voir une silhouette les encourager ; tantôt Kilaun enfant, tantôt un homme plus grand, peut-être Yanuk. Nous atteignons enfin l'inlandsis.

J'ai eu froid jusque-là, mais le *pitaraq* me dépèce jusqu'à la moelle des os. J'ouvre la bouche pour un gémissement involontaire et le regrette aussitôt, car le vent s'engouffre dans ma gorge.

— Tu n'es pas assez bien couverte, murmure une voix chargée d'affection et de reproches.

J'entrouvre mes cils collés par le givre et j'aperçois le châle coloré de Sunilik. Elle est allongée à ma droite, un sourire triste aux lèvres.

— Ces vêtements modernes ne sont pas aussi chauds que ceux que ma mère m'a appris à coudre, bougonne un autre Esprit à ma gauche.

Sissi, la vieille aveugle de Kuummiut, est enveloppée dans une couverture en laine de *qiviuq*, semblable à celle qu'elle m'a offerte. Les deux Esprits me couvrent avec des pans de leurs vêtements. L'absurdité de la situation parvient presque à me faire rire.

Des Esprits qui veulent partager leur chaleur avec moi ?

Je ne veux pas leur faire de la peine en leur rappelant qu'elles sont mortes et qu'elles n'ont plus aucune chaleur corporelle à m'offrir, aussi je force mes lèvres gelées à sourire.

— Merci.

Les chiens couinent, la queue basse, mais continuent vaillamment à tirer. Kilaun et Yanuk courent près d'eux, Sissi et Sunilik sont avec moi sur le traîneau... Puis Kamgii, au visage bleu de froid, agite la main pour me saluer, depuis une crête. D'autres encore m'accompagnent, des Esprits que j'ai souvent rencontrés, comme la femme avec son bébé mort-né, ou le chasseur qui continue à arpenter la banquise. Ils sont si nombreux, si proches... Cela ne peut signifier qu'une chose : je m'apprête à traverser le voile de l'aurore, mais, cette fois, ce ne sera pas une simple visite lors d'une transe de chaman ; je vais devenir un Esprit moi-même.

Je n'ai pas peur. J'aurais voulu accomplir d'autres choses avant de mourir, mais j'aurai au moins la satisfaction d'avoir mis fin aux crimes de Norsaq, dont la tempête s'épuise derrière moi.

Le traîneau continue sa course indécise. Je n'entends plus rien que le vent qui siffle à mes oreilles, les craquements de la neige gelée sous les patins et les halètements d'effort de l'attelage. À un moment, il me semble apercevoir la silhouette d'un ours blanc qui se détache sur l'horizon bleuâtre. Puis il disparaît. Sans doute un simple bloc de glace à la forme étrange, ou un mirage de l'inlandsis.

Le chien noir avance au pas, à bout de forces. Une échancrure se dessine vers le sud. Une moraine, quelques gros blocs de granit posés comme des sentinelles...

Les patins s'inclinent vers l'avant : le meneur a vu le passage et se fraie une voie dans la pente. Toute mon expérience me souffle de me lever et de faire passer les chiens à l'arrière pour ralentir le traîneau, sinon son poids va tous nous entraîner dans une descente incontrôlable. Quand la neige laissera place au sol caillouteux, il risque de se briser comme du petit bois...

Peu importe. Je serai morte de froid bien avant qu'on atteigne la vallée.

OceanofPDF.com

L'HEURE DES CHOIX

Clinique du port de Tasiilaq

Les chiens de Kilaun sont mieux dressés ou plus intelligents que je le croyais. Apparemment, ils ont réussi à retenir le traîneau dans la descente vers la vallée. Puis ils se sont arrêtés d’eux-mêmes quand ils ont senti la terre et non plus la neige sous leurs pattes.

Je ne me souviens pas de cela. Je n’étais plus assez lucide pour faire la différence entre la réalité et le monde des Esprits. Je marchais en équilibre le long du voile, entre la vie et la mort. Une partie de moi aime à penser que Kilaun a réussi à guider ses chiens pour qu’ils me conduisent en lieu sûr.

Une explication plus réaliste serait sans doute la chance. En l’occurrence, la présence d’un groupe de randonneurs danois, venus visiter les ruines d’Anori et intrigués par ces chiens efflanqués, hurlant à la mort autour d’un traîneau à l’arrêt. Tout ce que je sais de cet épisode, bien sûr, je le dois au récit de ma mère, que j’ai trouvée à mon chevet quand je me suis réveillée à la clinique de Tasiilaq.

Mes pieds et mes mains sont bandés. J’ai aussi des gelures aux oreilles, mais le médecin qui passe me voir tous les jours est optimiste :

— Les ampoules et les œdèmes sont impressionnants, mais ils ont été soignés à temps. Il faudra une surveillance de plusieurs semaines pour vérifier que la sensibilité revienne et qu’il n’y a pas de nécrose, mais je pense que l’amputation ne sera pas nécessaire cette fois.

Malgré son sourire, il y a une légère note de reproche dans sa voix, comme si j’avais récidivé dans une conduite imprudente au lieu de retenir ma leçon. Je ne rectifie pas. Inutile de lui confier que les doigts de ma main gauche n’ont pas été amputés à la suite d’une négligence, mais de manière tout à fait intentionnelle.

Ma mère bavarde un moment avec le médecin pendant que je referme les yeux. Deux perfusions sont branchées à mon bras. À en juger la brume où je flotte, l'une doit contenir un produit qui me maintient somnolente et évite la douleur.

Quand ma mère revient s'asseoir dans le fauteuil à la tête de mon lit, je remarque de nouvelles rides sur son front, autour de sa bouche. Elle me scrute, les yeux pleins d'attente, mais déjà vaincus. Je n'ai rien raconté encore, lors de mes brèves périodes d'éveil, mais quelqu'un a probablement reconnu le traîneau ou l'attelage de Kilaun. Ce serait cruel de ma part de laisser cette ignorance se prolonger, même si je n'ai toujours pas les mots adéquats pour lui annoncer la nouvelle. De tels mots existent-ils, d'ailleurs ?

— Je n'ai pas pu le ramener, finis-je par dire tout bas. La blessure était trop grave...

J'hésite, puis je me décide pour une formule pas tout à fait inexacte :

— Un accident de chasse. Il n'y avait rien pour le soigner, pas de téléphone pour appeler les secours... Je suis restée près de lui jusqu'au bout, mais je ne pouvais rien faire.

Ma mère baisse la tête sans répondre. Ses cheveux tombent sur son front et me dissimulent complètement son visage. Je ne vois que ses mains, qui s'agrippent désespérément l'une à l'autre, par-dessus sa jolie tunique brodée de blanc et bleu. Je suis persuadée qu'elle va me haïr parce que je n'ai pas pu sauver mon petit frère, parce que je suis revenue indemne, mais pas lui. Davantage encore quand je lui révélerai le reste, mais comment le lui cacher ?

— Kilaun était avec... avec Norsaq. Dans une sorte de caverne de chaman, un sanctuaire sous le mont Maliq. Un secret de la famille Kunitoornaaq qu'il avait dû découvrir auprès de Yanuk. Je pense qu'au début Kilaun espérait... Je ne sais pas. Puis il a compris que Norsaq était entièrement mauvais, mais trop tard.

Le nom de mon père a suscité un léger sursaut chez elle, mais aucune autre réaction. Elle ne paraît pas surprise, seulement accablée par le deuil. Elle connaissait Kilaun mieux que moi et elle avait dû deviner qu'il recherchait son père. Je suppose qu'elle se reproche, comme moi, de ne pas avoir su combattre son influence.

— Avec de l’aide, je pense que je pourrais retrouver le chemin si tu veux aller...

À plusieurs, avec des lampes, nous pourrions explorer le dédale souterrain du mont Maliq, peut-être découvrir aussi le corps de Yanuk. Je le ferai si ma mère insiste, mais je n’ai aucune envie de remettre les pieds dans cette caverne pour y trouver les corps gelés de mon frère et de mon père.

Nous n’enterrons pas nos morts. Même les étrangers admettent que ce serait impossible puisque le sol est gelé la plus grande partie de l’année. Le rite traditionnel consiste à envelopper le corps dans une peau de phoque, puis à le recouvrir de pierres, comme Yanuk l’a fait pour Sunilik, dans les ruines d’Anori. C’est ainsi que repose Kilaun, sous le mont Maliq.

La peine enfle dans ma poitrine. Une partie de moi est restée là-bas, avec le corps inerte de mon frère. Cette maudite montagne m’écrase encore de toute sa masse de roche, de glace, de malveillance.

Un sanglot étranglé s’échappe de la gorge de ma mère. Elle se lève du fauteuil, raide comme une vieille, et sort de ma chambre sans se retourner.



Une fois dissipé l’abrutissement des premiers jours, mon séjour à la clinique de Tasiilaq me semble interminable. Le coup de téléphone de Lénora est une distraction bienvenue. Elle a appris par mon grand-père que j’avais eu « un accident lors d’une randonnée » ; je la rassure sur mon état et lui demande comment se passe son enquête.

— Loin d’être terminée, soupire-t-elle. Sven est en train de vérifier tous les instruments pour comprendre pourquoi les icebergs n’ont pas été détectés.

— Et ces bagarres à bord pendant la tempête ?

— Les témoignages ne concordent pas. L’équipage fait bloc derrière le capitaine. Marks ne pourra sans doute pas prouver le défaut de vigilance.

Je pousse un soupir de soulagement. Le capitaine Savitch ne m’a pas paru particulièrement sympathique, mais je détesterais que la responsabilité du naufrage lui soit attribuée, à tort. Il n’aurait rien pu faire pour repousser l’Esprit que Norsaq et Kilaun ont envoyé contre le *Polaris*.

Lénora, peut-être intriguée par mon silence, me demande d'un ton curieux :

— Tu as appris quelque chose sur ce sujet ? La chamane qui suit l'enquête n'a rien découvert de surnaturel...

J'hésite un moment à tout lui raconter, mais je n'ai aucune preuve à présenter : le *tupilak* gît au fond de la baie d'Aunay, les traces du traîneau de Kilaun sont effacées depuis longtemps, et tous ceux qui ont joué un rôle dans le naufrage du *Polaris* – Yanuk, Kilaun, Norsaq – sont morts. Ils ne feront plus d'autres victimes.

— Non, dis-je finalement. Cette tempête était inhabituelle, tu l'as dit dès le début. Mais ce qui produit ces vagues géantes, je n'en sais rien...

Ramenée à sa théorie de la vague scélérate, Lénora enchaîne avec enthousiasme ses explications et ses exemples. Nous bavardons un long moment, et je promets de la rappeler quand je serai sortie de la clinique.

Bientôt, j'espère, car je ne sais pas trop qui paiera les frais médicaux...

Ma cousine Naasia, qui se charge des démarches administratives de la moitié du village, me rassure le lendemain au téléphone. L'hospitalisation et le rapatriement d'urgence depuis le col d'Anori sont couverts par l'assurance maladie que j'ai souscrite en tant qu'étudiante, même si l'année universitaire est terminée.

— Merci, Naasia. C'est vraiment gentil de t'occuper de tout ça. Dès qu'on me laisse sortir, je viens finir ma convalescence chez Aataq.

— Tu seras obligée de rester à Ungataa jusqu'au mois de juillet, pour mon mariage !

Je reste sans voix, ce qui la fait éclater de rire. Je dois être la dernière du village à apprendre qu'Erling, après des années d'hésitation, s'est enfin décidé à la demander en mariage.

— J'ai bien cru qu'il n'aurait jamais le cran de me poser la question !

Sa joie est communicative, et je la félicite du fond du cœur. Bien sûr, je serai là pour la fête, qui promet d'être mémorable. Elle me passe ensuite Aataq, qui bougonne parce que nous avons bavardé trop longtemps pendant qu'il attendait, puis me lance sévèrement :

— Laisse bien les médecins te soigner, *niviarsiaq* ! Si tu fais ta mauvaise tête, je le saurai !

Je ne peux réprimer un rire d'exaspération et d'affection mêlées. Aataq ne m'appelle « fillette » que quand je l'ai contrarié. En mettant ma vie en

danger, cette fois.

— Je sais que tu connais tout le monde autour du fjord. Tu as même des espions parmi les infirmières, je parie !

— Bien sûr. Comment j'aurais des nouvelles, sans ça, puisque tu n'appelles pas ?

— Je te l'ai dit, Aataq, je n'ai plus mon téléphone. Je m'en rachèterai un autre quand je sortirai d'ici. Mais j'ai vu Miki avant-hier, et il t'a tout raconté, n'est-ce pas ?

Mon grand-père ronchonne encore un moment. Il refuse d'admettre que je n'ai pas de ligne fixe dans ma chambre à la clinique, prétend que Miki ne lui a pas donné assez de détails, et exige de savoir comment sont faits les pansements gras dont on enveloppe mes mains et mes pieds.

À sa manière, il me dit qu'il a eu peur de me perdre et qu'il m'aime. Aussi, je l'écoute avec patience, ponctuant de « oui, bien sûr, Aataq » toutes ses recommandations, ce qui est ma manière de lui répondre : « Moi aussi, je t'aime, grand-père. »



Le vingtième jour, enfin, le médecin de Tasiilaq se déclare satisfait de mon état. Mes ampoules, grosses comme des œufs, ont disparu sans apporter d'infection, la peau a correctement cicatrisé et retrouvé sa sensibilité. Les ongles de mes orteils et de ma main droite sont tombés, mais il m'assure qu'ils repousseront. Ma main gauche est toujours parcourue de fourmillements et d'élancements intempestifs, ce qui n'a rien de nouveau ni de pire qu'avant.

Martin et Laurie ont proposé à plusieurs reprises de venir me chercher en voiture, mais il est bien plus simple de faire le trajet en bateau. Je vais remonter le fjord par l'express côtier, celui-là même à bord duquel travaille Erling, le futur mari de Naasia.

Je descends vers le port. Mes muscles sont raides après une si longue période d'immobilité forcée, et la fatigue me rattrape très vite. Malgré l'été, le jour est gris et triste comme un linceul. Aucun enfant ne joue devant les maisons. Des rues vides, des devantures vides, et même les gens que je croise ont le regard vide.

On dirait que toute la ville est en deuil... ou bien c'est juste toi ?

Au tournant d'une rue, j'aperçois une grande silhouette immobile dans la brume. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine, mais, quand je m'approche, je ne trouve rien d'autre que des barils entassés dans un appentis.

Qu'espérais-tu ?

Ce n'est qu'en arrivant au port que je trouve un peu de vie et de couleurs. Des pêcheurs déchargent leurs caisses, les passagers se hâtent pour embarquer dans l'express côtier. Je me faufile parmi eux jusqu'à Erling, que je félicite pour son prochain mariage avec ma cousine. Il rougit.

— Tu avais raison quand tu m'as dit de lui parler en premier, me rappelle-t-il. Je ne voulais pas la bousculer, je n'osais pas, mais elle a dit oui tout de suite.

Je me souviens de cette discussion, voilà des mois de cela, à bord du bateau qui m'emmenait à Ikateq. Le jour où j'ai retrouvé Éreq. Le souvenir de son sourire me frappe dans la poitrine comme un coup de poing.

Je m'écarte des autres passagers. Depuis un banc extérieur, je pourrai observer la côte sans être dérangée par les conversations. Les nuages se lèvent par moments, et mon regard fouille l'horizon, en vain. Pas d'ours blanc à la chasse au phoque sur les plaques de glace à la dérive. Pas d'homme au bonnet rouge travaillant sur le rivage d'Ikateq.

Les autres passagers commentent la température : l'été est encore plus chaud que le précédent. Les collines sont couvertes d'un tapis de fleurs jaunes ou pourpres. Par endroits, la lande commence même à roussir. Mais je reste bien emmitouflée dans ma parka, capuche relevée. Le courant d'air me fait frissonner. Pas de doute, ma sensibilité au froid s'est exacerbée.

Personne ne m'attend sur le quai à Ungataa. Comme je n'étais pas sûre de pouvoir attraper ce bateau, je n'ai prévenu personne. Au téléphone, ma mère m'a annoncé qu'elle s'installait dorénavant chez Aataq.

— Cela n'a plus de sens d'occuper une maison entière alors que je suis toute seule, m'a-t-elle dit pour toute explication. Je n'ai pas les moyens de l'entretenir de toute façon. Je m'occuperai d'Aataq à la place de Naasia, maintenant qu'elle va se marier.

— Et la maison ?

— Peut-être que Naasia et Erling voudront s'y installer.

La voix de ma mère marquait la plus totale indifférence. Il ne lui est pas venu à l'esprit que je pourrais être attachée à cette maison.

Elle a raison. Voilà longtemps que ce n'est plus mon foyer.

La froideur de ma mère n'éveille plus en moi aucune amertume. Je pense que j'ai cessé d'espérer son approbation.

Je regarde le village sortir de la brume. La petite maison, avec son toit de guingois, sa peinture rouge écaillée, va peut-être devenir celle de Naasia et Erling. Si c'est le cas, j'espère sincèrement qu'ils y seront heureux.

La vie sera sans doute plus pénible pour ma mère et Aataq...

Je me demande comment se passera leur cohabitation. La mort de Kilaun va-t-elle les rapprocher ? ou bien vont-ils se reprocher mutuellement de ne pas l'avoir sauvé ? Ma mère a été élevée dans le respect des aînés et elle prendra toujours soin de son père, mais des années de rancœur ne s'effaceront pas aussi facilement.

Je devine déjà la tension qui régnera dans la maison d'Aataq et, lâchement, je me demande comment je pourrais y échapper. M'installer définitivement à Nuuk ? J'en ai assez de la ville et de ses appartements étriqués ! Où alors ?

Un choix que je décide de remettre à plus tard. Au lieu de me rendre directement chez Aataq, je me dirige vers la petite maison rouge de ma mère.

La porte n'est pas verrouillée. Ni chaleur ni lumière. Le panier à broder n'est plus à sa place près du fauteuil. Ma gorge se noue à mesure que je visite les pièces désertées et que je remarque les traces des cadres qu'elle a décrochés du mur.

Toutes les affaires de Kilaun ont disparu de sa chambre. Cette impression de vide me frappe à la poitrine aussi violemment que si je faisais face, de nouveau, à son visage sans vie. Machinalement, je porte mes mains à mon cœur et je sens la forme du *tupilak* d'ours que j'ai gardé dans ma poche intérieure. Une vague de chaleur m'inonde.

— Je n'ai pas voulu le tuer, fait la voix d'Éreq, pleine de regrets, à mon oreille. L'instinct de l'ours était le plus fort, et nous étions en danger...

Je ferme les yeux sans me retourner. Je veux garder le plus longtemps possible la sensation de son souffle chaud dans mes cheveux avant de revenir à la réalité. Je réponds tout bas, pour ne pas effaroucher son Esprit :

— C'est ma faute. Tu n'as fait que te défendre. Mon frère t'a tiré dessus.

Je frissonne. L'odeur du sang et de la chair morte me revient en mémoire, avec le crissement de l'*ulu* contre la fourrure blanche tachée de rouge... Le *tupilak* palpite contre mon cœur. L'Esprit d'Éreq est là, derrière moi, tout près. Sa présence écrasante envahit la pièce.

— Je suis désolé que tu aies dû voir cela. Désolé de n'avoir pas réussi à te protéger.

Je n'ose pas répondre, ni même ouvrir les paupières pour découvrir où je me trouve. Éreq m'a-t-il emmenée de nouveau dans le monde des Esprits ? Je suis seulement reconnaissante de le retrouver, si soulagée que ma gorge ne peut laisser échapper que des mots étranglés.

— Tu étais mort. Ils t'ont tué...

— Ils ont tué ma forme d'ours, corrige doucement Éreq. Dans la rage du combat, j'ai perdu mes repères. Il m'a fallu du temps pour revenir... J'avais peur que tu ne survives pas jusqu'à mon retour, mais tu es si forte...

Une caresse dans mes cheveux. Un doigt effleure la courbe de ma joue. Tout mon corps se met à trembler. Je ne peux pas résister plus longtemps.

J'ouvre les yeux.

Je me retourne.

Éreq est là. Le même, jusqu'à la moindre mèche de cheveux blancs, avec le même regard noir intense braqué sur moi. Je me jette dans ses bras sans chercher à comprendre. Sa présence est un choc physique. Son pouvoir se fond avec mon aura de chamane.

Il me serre contre son grand corps musclé à l'odeur d'ours, de sel et d'homme. Il boit du bout des lèvres mes larmes qui débordent, que je suis impuissante à contenir. Je le laisse faire, épuisée, frémissante, encore bouleversée par sa présence. Vivante, enfin. En sécurité dans l'asile de ses bras, avec entre nous le désir contenu depuis si longtemps.

Le baiser d'Éreq promet sans un mot de l'assouvir. Je cherche mon souffle au milieu des sanglots. Il m'emporte hors de la chambre endeuillée, je ne sais où. Je prends seulement conscience de basculer sur un tapis rugueux. Le corps chaud d'Éreq me recouvre. Le chagrin, la peur, le désir... tout se mêle dans mon cœur affolé.

Il me dénude et me caresse. Autour de ses épaules, un halo dessine le contour d'une créature sauvage infiniment puissante. Un frisson de crainte

involontaire me parcourt. Cette fois, nous sommes dans ce monde – dans nos corps, pas sous forme astrale.

— Ne crains rien, Dess..., chuchote-t-il contre mon ventre.

Il a senti mes peurs, bien sûr. Ses baisers se font plus doux encore. Mon cœur bascule. Je comprends pourquoi Yanuk a cherché l'aide d'un homme qu'il haïssait, pourquoi il a accepté n'importe quel marché pour sauver la femme qu'il aimait. Tout est préférable à l'idée de perdre celui que je viens seulement de retrouver.

— Je n'ai pas peur, lui promets-je tout bas. Je t'aime.

Il remonte jusqu'à ma gorge dans une ligne de baisers. Je cligne des yeux, et c'est de nouveau un homme qui me surplombe. Je projette mon esprit dans le sien pour lui faire partager mon émerveillement. Il me serre contre lui si fort que mes côtes protestent.

Pas grave. Je comprends maintenant combien l'amour est douloureux.



Le soleil de minuit perce à travers la brume, ses rayons illuminent la nuit blanche d'été. J'ai repoussé les draps, car le corps nu d'Éreq dégage autant de chaleur que si des braises invisibles couvaient sous sa chair. Je ne peux pas me lasser d'admirer les jeux d'ombres sur son dos.

— On m'a toujours dit que l'ours blanc avait la peau noire comme du charbon.

Éreq s'étire et se retourne vers moi, un sourire aux lèvres.

— C'est vrai.

Je passe mes doigts dans ses cheveux, doux et épais, et je me demande si quelqu'un a déjà remarqué qu'ils étaient exactement du même blanc crème que la fourrure des ours polaires. Ses grands yeux noirs, eux aussi, gardent l'intensité farouche de l'animal.

— Je ne choisis pas vraiment la forme humaine que je prends. Elle apparaît, voilà tout. Si je me concentrais, je pense que je pourrais adopter une apparence différente, mais je n'ai jamais senti ce besoin.

— Les gens ne te reconnaissent pas ? Personne ?

— Je voyage beaucoup, sur tous les rivages de l'Arctique. Les gens qui me reconnaissent, comme ton grand-père ou toi, respectent suffisamment

les traditions pour garder le silence.

Je promène ma paume sur son torse. Éreq saisit doucement ma main dans la sienne. Ma main gauche mutilée. Il effleure tendrement les moignons de mes quatre doigts et suit les lignes hachées de mes cicatrices.

— Je suis furieux d’imaginer un père infliger cela à sa petite fille, mais je suis reconnaissant à Sedna de t’avoir prise sous sa protection.

— Moi aussi. Pas parce que je voulais un Esprit tutélaire aussi puissant, mais parce qu’elle a toujours été une mère et une amie pour moi.

Cette idée doit donner un air sombre à mon visage, car Éreq fronce les sourcils. Son bras passé autour de ma taille me ramène doucement contre lui.

— Ta mère t’en veut ? À cause de ton frère ?

Je soupire.

— Si seulement c’était aussi simple...

— Dis-moi.

Et je lui raconte tout. Les affaires de Kilaun disparues, son corps sans sépulture, la maison vide, l’installation de ma mère chez Aataq, mes doutes sur mon avenir et sur l’endroit où je vais vivre. Je ne sais pas ce qu’il peut comprendre à mon radotage et j’embrasse son épaule pour le remercier de m’avoir écoutée.

— La maison ne me manquera pas. J’aime vivre en nomade. Malgré mon apparence moderne, je suis peut-être aussi traditionaliste que Kilaun, en fin de compte.

— Je regrette la mort de ton frère, répond-il d’un ton sombre. Surtout à cause de ton chagrin, et celui de ton grand-père.

Je me blottis dans le creux de son cou en essayant de ne pas comparer ce contact avec la peau froide et sèche de Kilaun, telle que je l’ai sentie dans la caverne.

— Il me manquait depuis des années et il me manquera toujours. Aataq en souffrira, lui aussi. Mais c’est notre père le responsable. Il a manipulé Kilaun, il a refusé de le soigner. Mon frère n’était pas de taille à lui résister.

— Mais, toi, tu lui as tenu tête.

Que sait-il de ce qui s’est passé ?

Je ne l’ai raconté à personne. À ma mère, j’ai seulement assuré que Norsaq était mort dans la caverne, en laissant entendre qu’il avait été blessé lors de la même chasse à l’ours que Kilaun. Dans la torpeur

médicamenteuse, à la clinique, j'ai repoussé ce souvenir le plus loin possible. Comment y mettre des mots ? Nous nous sommes battus à coups de poing, de glace et de pouvoir... Sa mort a fait de moi une parricide.

D'une voix très douce, Éreq murmure à mon oreille :

— Tu as fait ce qui était juste et nécessaire, Dess.

Je me souviens du conte qu'il a raconté aux enfants du village : l'Esprit ours observait les chasseurs, leur force, leur courage. Il jugeait leur droit à tuer le gibier pour nourrir leur famille ou pour sauver leur vie. À présent, dans le regard séculaire d'Éreq, je lis une sorte d'absolution.

Cela ne suffira sans doute pas à effacer le souvenir du sang sous mes ongles ni celui du corps glacé de mon frère, mais, pour l'instant, j'accepte avec gratitude le réconfort qu'il m'apporte.

Je savoure le moment. La main d'Éreq se promène lentement sur la courbe de ma hanche. Le soleil qui filtre à travers les rideaux de dentelle de ma mère dessine des motifs sur nos peaux. Les voisins – Martin, Laurie et d'autres voix – discutent au-dehors, sous la fenêtre. Je me demande comment ils réagiront en voyant Éreq.

— Que vas-tu dire pour expliquer ta réapparition ?

Éreq hausse les épaules et accentue sa caresse au creux de mes reins.

— La vérité. Nous avons été séparés à cause de la tempête. Je suis revenu vers toi dès que j'ai pu.

Un sourire involontaire étire mes lèvres.

— Vers moi ?

— Bien sûr. Je te suivrai dans ce monde, ou dans l'Autre.

Mon cœur se met à battre plus fort, un rythme aussi grave que le ton d'Éreq. Ses mots sonnent comme des promesses.

Dehors, les voix s'interrompent pour laisser place à un flash d'info à la radio. Entre les crépitements, j'entends les commentaires d'un journaliste, depuis le petit aéroport de Nerlerit Inaat, juste au nord d'Ittoqqortoormiit. Il annonce une température exceptionnelle : le mercure a atteint 23,4 degrés, le plus haut niveau mesuré depuis le début des relevés de la station météo. Un scientifique intervient ensuite pour signaler que le record de fonte de l'inlandsis vient encore d'être battu...

Je croise le regard sombre d'Éreq. L'Arctique est son territoire. Il se réchauffe trois fois plus vite que le reste du monde.

Que deviendra Éreq quand la dernière banquise aura fondu ?

Il m'adresse une ombre de sourire mélancolique, comme s'il avait lu dans mes pensées, et murmure :

— Viens avec moi. Nous sommes des nomades, Dess. Je veux te montrer ce monde avant qu'il disparaisse.

J'ai la gorge trop serrée pour répondre. Éreq poursuit doucement :

— Nous reviendrons quand tu voudras à Ungataa pour voir ta famille, tes amis. Je te ferai rencontrer d'autres chamans, qui te raconteront tous les contes de Tornaarsuk. Je te montrerai les volcans parmi les glaciers, les îles où ne vivent que les ours et les piliers qui tiennent le voile de l'aurore...

Est-ce que je suis prête à plonger dans l'inconnu ?

Il me reste un peu d'appréhension, mais je l'aime et j'ai bien l'intention de saisir le bonheur quand il passe à ma portée.

Je me hausse jusqu'à sa bouche et je lui murmure :

— D'accord. Emmène-moi où tu voudras. Fais-moi découvrir ton monde, Éreq.

UN DERNIER MOT

Pour écrire ce roman, j'ai eu la chance de me faire aider par des personnes qui ont pallié mon ignorance sur toutes sortes de sujets, depuis les procédures de navigation jusqu'à la vie quotidienne au Groenland. Avec beaucoup de patience et de gentillesse, elles ont répondu à mes questions, parfois très naïves, parfois très précises ! D'autres amis se sont chargés de la relecture, à plusieurs états du brouillon, en m'offrant de précieuses remarques. Ce fut donc un vrai travail d'équipe, et j'adresse mes remerciements du fond du cœur à Pascaline, Tia, Frédéric Clos, Martine Couly-Duprat, Christine Fourtière-Jacquot, Cynthia Labeye, Cédric Ramassamy, Antonin Sabot.

Cependant, il ne s'agit pas d'un roman réaliste. Pour les besoins de la Fantasy, j'ai fait des entorses au réel quand j'ai imaginé le Groenland à la fin de ce siècle. Le village d'Ungataa n'existe pas, et les missions des chamans pour le Conseil de l'Arctique ou pour le Bureau d'enquêtes maritimes sortent tout droit de mon imagination. Mais le réchauffement climatique et ses conséquences sont bien réels. À nous tous de décider si nous voulons qu'un jour les ours blancs ne soient plus que des personnages de fiction dans des romans.

Enfin, un grand merci à mes lecteurs pour leur fidélité, leur soutien sur les réseaux, leur présence en festival... Vous êtes toujours au rendez-vous pour me donner envie de vous écrire de nouvelles histoires !

OceanofPDF.com

Agrégée de lettres, **Hélène P. Mérelle** est passionnée depuis toujours de mythologies, les plus classiques comme les plus rares. Malentendante, elle passe beaucoup de temps à lire ou à écrire, dans une bulle de silence. Après plusieurs romans de Fantasy, voici sa première incursion dans le domaine de la bit-lit.

OceanofPDF.com

De la même autrice :

L'Automne des magiciens :

1. *La Fugitive*
2. *La Reine noire*
3. *La Passeuse d'ombres*

Le Sang et la Chance

L'Aurore et la glace

www.milady.fr

OceanofPDF.com

Milady est un label des éditions Bragelonne

© Bragelonne 2023

Illustration de couverture : Mikaël Bourgouin

ISBN : 978-2-8112-2875-0

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail :
Site Internet : www.milady.fr

OceanofPDF.com